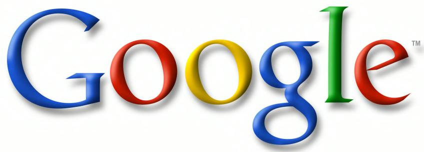



TAYLOR INSTITUTION
DOMINUS ILLUMINATIO MEA



1NF

LE CHATEAU

DE

LA POMMERAIE

LE CHATEAU

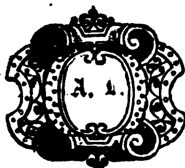
DE

LA POMMERAIE

PAR

Le Bibliophile Jacob.

1



BRUXELLES,

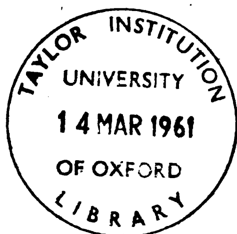
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Rue Jardin d'Idalie, 1.

Près la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60

—

1849



LE CHATEAU

DE

LA POMMERAIE.

I

Sur la route de Paris à Rouen, parmi les riantes villas disséminées sur la rive droite de la Seine, il en est une plus riante encore que toutes les autres, et qui doit sans doute aux plantations dont elle est entourée son joli nom de la Pommeraie. Au printemps, quand toute la campagne se couvre comme d'une neige odorante, de sa luxueuse parure, on se ferait difficilement une idée de la grâce coquette de cette blanche maison qui baigne dans la Seine son pied de gazon, tandis que sa tête se cache sous le voile mobile des pommiers en

fleur. Une pelouse en talus descend jusqu'au bord de l'eau, entre deux murs dont les bras étendus vers la route semblent plutôt un appel hospitalier au voyageur curieux, qu'une défense contre les entreprises de malfaiteurs. A droite et à gauche, sur le même plan, incliné, deux allées de peupliers forment une double voûte toujours verte et murmurante d'où l'on aperçoit, à chaque extrémité, le rideau bleu du ciel. En été, la maison, peu élevée, tient presque constamment fermés aux rayons du midi ses contrevents bruns, tandis que tout, autour d'elle, respire la fraîcheur, l'ombre et le repos. L'entrée principale, placée au côté opposé, ouvre sur une vaste cour entourée d'une grille en fer. On y arrive par un chemin assez large, auquel aboutissent une foule de sentiers qui serpentent au loin dans la campagne, à travers un labyrinthe de haies vives et d'arbres en plein vent. L'enceinte n'a, d'ailleurs, ni jardin, ni bois d'agrément. Le propriétaire semble avoir compris que tous ses soins, sous ce rapport, ne produiraient jamais rien de comparable au magnifique jardin que la nature a dessiné autour de lui.

Vers la fin d'une belle journée de mai, la petite porte placée à l'un des côtés de la grille s'ouvrit pour donner passage à un groupe de cinq personnes. Deux jeunes garçons, dont l'aîné ne paraissait pas avoir plus de dix-sept ans, s'en détachèrent aussitôt et prirent leur course à travers la campagne comme deux jeunes chiens à qui l'on vient de lâcher la laisse. Les trois autres personnes qui les suivaient avaient une allure beaucoup plus digne, quoique étant évidemment d'âge fort différent. Le personnage important de ce second groupe, celui sur lequel les deux autres semblaient régler leur

marche et composer leur maintien, était un homme de plus de soixante ans, grand, un peu maigre, les traits fatigués, mais se tenant encore fort droit et ayant, d'ailleurs, dans son extérieur et dans ses manières, cet air décidé et grave qui révèle l'ancien militaire. Un ruban attaché à la boutonnière d'une longue redingote bleue, fermée jusqu'au menton, ne laissait aucun doute à cet égard. Cet homme, en effet, n'était autre que le général Dumesnil, propriétaire actuel du château de la Pommeraie. Le jeune homme qui se tenait à sa gauche remplissait les honorables et difficiles fonctions de précepteur des deux enfants que nous venons de voir prendre leur volée à travers la campagne. La jeune personne qui marchait à la droite du général était sa fille Charlotte. Elle entrait à peine dans ce rapide passage de la vie qui échappe à l'adolescence, et qui n'est pas encore la jeunesse. Sa physionomie, pleine à la fois de finesse et de candeur, les grâces faciles répandues sur toute sa personne, aussi bien que son naturel aimable et bon, faisaient les délices de son père. Trop jeune pour être belle, elle n'était encore que jolie; ses traits, d'une délicatesse extrême, exprimaient une sensibilité précoce; sa taille était souple et déliée; ses yeux bruns, voilés de longs cils, peignaient la rêverie, et la nuance charmante de ses cheveux châtains se fondait doucement dans les tons rosés de sa peau transparente.

Une conversation, dont le sujet semblait les intéresser également, s'était engagée entre le général et le jeune professeur.

— Je ne suis point de votre avis, mon cher M. Urbain, disait le général. Je crois qu'il faut se garder de laisser aux enfants une grande liberté pour ce que vous

appelez leur développement moral. Je pense, au contraire, qu'on ne saurait trop s'appliquer à maîtriser leurs premiers penchants, afin de leur donner la direction que l'on jugera la plus conforme à leurs véritables intérêts. La discipline! mon cher monsieur, la discipline! (C'était le mot favori du général.) Voilà ce qui fait la première force des armées et le fondement des bonnes éducations! Je n'aime point, s'il faut vous le dire, vos éducations à la Jean-Jacques. Elles ont produit de beaux résultats, vraiment! des enfants raisonneurs, des philosophes imberbes et des hommes sans frein! Que parlez-vous de vocations?... Eh! morbleu! Bonaparte, qui s'y connaissait, je pense, aussi bien que vous et moi, n'y regardait pas de si près. Et les hommes qui sortaient des lycées, à cette époque, valaient bien vos petits collégiens pédants et ergoteurs... J'aurais été curieux, sur ma foi, de voir quel accueil Bonaparte aurait fait à toutes ces subtilités sur l'éducation, et à votre prétendu philosophe de Genève!...

Le général s'arrêta sur ce dernier trait de son thème habituel, parce qu'il résumait toutes ses idées sur ce sujet, par le rapprochement du génie le plus positif et le plus rationnel des temps modernes et de l'esprit le plus entraînant et le plus vague qui fut jamais.

Urbain avait écouté cette brusque sortie du général d'un air impassible et résigné, accueillant par un sourire de connaissance chacune des saillies usées et rebattues que l'orateur éperonné paraissait prendre pour un argument nouveau. Après lui avoir laissé, comme par courtoisie, le temps raisonnablement nécessaire pour caresser cette illusion, le jeune homme répondit

avec une humilité suspecte, tout en revenant sur la première opinion exprimée par son adversaire:

— Vous avez raison, général, une liberté absolue ne convient pas aux enfants; leur esprit, comme leur corps, peut s'y dépraver; l'un et l'autre y rencontreraient plus d'un danger. Nous sommes parfaitement d'accord sur ce point, et nous ne différons, évidemment, que sur la dose de liberté (passez-moi cette expression), qui doit être accordée aux enfants... car je ne suppose pas que vous refusiez toute liberté à leur intelligence, non plus qu'aux mouvements de leurs corps... — Non, assurément, interrompit naïvement le général, sans s'apercevoir qu'il commençait déjà à perdre dù terrain, par suite de cette concession forcée. — Aussi, continua Urbain, n'est-ce que d'une liberté restreinte qu'il s'agit ici, d'une liberté mesurée aux forces et appropriée aux besoins et aux facultés de chacun... Car, vous le savez mieux que moi, général, vous qu'un long exercice du commandement a initié profondément à la connaissance des hommes, la nature n'a pas mis moins de variété dans nos inclinations que sur l'enveloppe extérieure de notre corps. — Cela est incontestable. — Or, poursuivit Urbain en souriant, vouloir soumettre tous les esprits au même niveau, et les diriger par les mêmes moyens, n'est-ce pas dire que tous les hommes ont le même degré de force et le même tempérament? — Cela serait absurde... — Donc, vous reconnaissez avec moi, général, qu'il ne faut pas forcer, mais diriger les vocations...

A cette conclusion inattendue et qui heurtait de front toutes ses idées arrêtées sur cette matière, le général fit un mouvement en arrière, comme un homme qui vient de donner dans une embuscade.

— Vocation! vocation! s'écria-t-il avec humeur. Ce n'est là qu'un de ces mots faits pour éblouir et pour tromper les esprits superficiels ou crédules! — Oh! se hâta d'ajouter Urbain, cela s'entend, général, sans préjudice de la discipline, qui est bonne et utile partout, mais que je ne crois pas incompatible avec la liberté dont je parle.

Cette satisfaction tardive dissipa tout à coup la rancune du général. Urbain profita de cette heureuse disposition pour continuer.

— Par exemple, dit-il, voyez combien la dissemblance est frappante entre Ludovic et Eugène! Et croyez-vous que j'eusse obtenu un bon résultat de l'application du même système dans l'éducation de l'un et de l'autre? Quant à moi, il m'est démontré aujourd'hui que le caractère emporté et hardi de Ludovic se fût trouvé fort mal du traitement excitant appliqué à la lenteur et à la timidité naturelle de son frère; de même que la patience, la pénétration d'esprit et l'extrême aptitude de celui-ci pour les lettres répugnaient à l'ardeur impatiente de Ludovic et à son goût prononcé pour toutes les choses qui demandent surtout de l'audace et de la force. — Oui, de l'audace et de la force, s'écria le général enthousiasmé par ces deux derniers mots. Oui, c'est bien là, en effet, le caractère de Ludovic. Celui qui dirait que ce drôle-là n'est pas mon fils serait un grand sot! Cela portera la grosse épaulette un jour, ou je ne m'y connais pas!

En parlant ainsi, le bon général frappait familièrement sur l'épaule du jeune précepteur d'un air de confidence et presque de contentement personnel.

— C'est aussi mon avis, reprit Urbain, et j'ai dirigé

particulièrement vers ce but les études de Ludovic.— Et j'espère que vos soins n'auront pas été perdus, mon cher Urbain. Quoi que je puisse faire pour vous en témoigner ma reconnaissance, je resterai toujours votre obligé.

En disant cela, le général serra sans affectation la main d'Urbain, que cette démonstration peu habituelle toucha profondément.

La jeune fille elle-même, qui jusqu'alors n'avait pris qu'un faible intérêt à la conversation, parut si émue de la marque d'attachement que venaient d'échanger son père et son précepteur, qu'elle sauta au cou du premier comme pour le remercier de ce qu'il venait de faire. Puis, comme honteuse de ce mouvement de joie irréfléchie, elle baissa la tête en rougissant.

— Quant à Eugène, reprit le général, nous en ferons, je pense, quelque chose de sérieux et de paisible, tel qu'un homme de robe... Car je n'entends pas qu'aucun de mes fils soit un fainéant et un citoyen inutile... Mais où sont donc ces deux bambins? En vérité, je ne les vois plus... Ah! les voilà au bout du chemin creux, près du moulin. Charlotte, mon enfant, va-t'en leur dire que je leur défends de s'éloigner de nous plus de deux cents pas.

A ces mots la jeune fille partit en courant.

— Charmante enfant, reprit le général en la regardant s'éloigner. — Oui, répondit machinalement Urbain, dont le regard semblait entraîné dans le rapide sillon d'air tracé par la course légère de la jeune fille. — Celle-là, du moins, mon cher Urbain, ne nous laisse rien à désirer, il faut en convenir... Bonne, douce, soumise, affectueuse, et avec cela, de l'esprit

comme un lutin, ou plutôt comme un ange, car elle est sans malice... Un peu trop enfant pour son âge, peut-être; mais, bah! la raison vient toujours assez tôt... — J'avoue, répondit Urbain, que si j'avais un tort à lui reprocher, ce ne serait pas celui-là... — Oh! vous, M. le censeur, (ceci soit dit sans vous offenser), je sais que vous ne la voyez pas avec des yeux de père et que vous montrez quelquefois envers la pauvre enfant une sévérité que vous devriez peut-être réserver pour ses frères. Mais enfin, il faut savoir gré à ses amis de leurs bonnes intentions et j'apprécie les vôtres dans cette circonstance... Eh bien! qu'est-ce qui vous choque en elle? Voyons... que lui reprochez-vous? — Oh! mon Dieu, presque rien, répondit Urbain avec embarras; un peu de mobilité dans le caractère... Des accès de gaieté sans motif et puis des mélancolies profondes... Elle me semble surtout un peu trop portée à la rêverie... Cela n'est pas bon aux jeunes filles... Vous devriez, général, lui procurer plus souvent les distractions qui conviennent à son âge et à son sexe... Quelques voyages à Paris, par exemple, où elle paraîtrait déjà avec avantage dans le monde où elle est appelée à vivre bientôt... — Tout beau, mon cher monsieur! Ma fille est assez jeune pour différer son entrée dans le monde, et je crois, quoi qu'en pense votre sagesse, qu'elle y rencontrerait encore plus de dangers et de plus graves que dans notre retraite. Et puis, avez-vous réfléchi qu'elle n'a que moi pour l'y accompagner, et qu'un père est généralement un triste mentor pour une jeune fille?...

Urbain baissa les yeux avec dépit.

— Mais, du moins, reprit-il, ne pensez-vous pas qu'il serait convenable de l'envoyer achever son édu-

cation dans un pensionnat de Paris, afin qu'elle y acquît certaines connaissances, certaines perfections peut-être qui sont le résultat de la communauté de l'éducation? — Dieu me préserve de suivre un tel conseil! Envoyer ma fille dans un pensionnat! Non pas, certes; je craindrais bien plus la science qu'elle en rapporterait que l'ignorance qu'elle y aurait portée... — Oh! vous vous exagérez singulièrement, il me semble, les inconvénients de l'éducation en commun...

Cela fut dit d'un ton qui indiquait qu'Urbain partageait peut-être, au fond, l'opinion qu'il combattait.

— Car enfin, ajouta-t-il, mes soins réunis à ceux de l'estimable institutrice que vous avez donnée à mademoiselle Charlotte ne sauraient suppléer à ce que le monde seul peut donner. Et cette lacune, en définitive, pourrait bien nuire un jour à l'établissement de mademoiselle Charlotte. Ce jour-là même ne saurait être bien éloigné... — Que dites-vous? demanda le général, comme s'il n'était pas certain d'avoir bien entendu. — Je dis, balbutia Urbain avec hésitation, que vous devrez bientôt songer à marier mademoiselle Charlotte.

Le général s'arrêta court en regardant Urbain avec un étonnement assez impertinent qui se termina par un grand éclat de rire.

— Une enfant! reprit-il ensuite, une enfant de seize ans à peine, et qui passerait facilement pour n'en avoir que quinze! Ah çà! mon cher M. Urbain, vous perdez l'esprit, décidément... Dans trois ou quatre ans, il sera assez tôt, je pense, pour songer à un pareil projet...

A cette déclaration, Urbain, mécontent et presque

colère de voir lui échapper sa dernière ressource, se mit à frapper, comme pour se donner une contenance, du bout d'une baguette de coudrier qu'il tenait à la main, les églantines et les pâquerettes qui croissaient au bord du sentier.

Le général avait repris sa marche, regardant de temps en temps par-dessus les halliers, pour tâcher d'apercevoir les jeunes étourdis dont on entendait, à quelque distance, les clameurs joyeuses. Charlotte s'était jointe à ses frères, dont elle partageait les jeux et la gaieté bruyante. Tout en courant et se poursuivant tour à tour à travers les chemins, à l'abri des buissons ou derrière le tronc noueux de quelque prunier sauvage servant de limite à un champ de garance ou de colza, ils étaient arrivés près d'un moulin situé sur un ruisseau qui débouchait, un peu plus loin, dans la Seine. C'était le but ordinaire des promenades du général, quand il était seul. Cette fois, l'excursion devait être poussée plus avant. Un peu au-dessus du moulin, une poutre à peine équarrie jetée d'un bord à l'autre, dans l'endroit le plus resserré du ruisseau, servait à le traverser. Déjà Eugène et Ludovic étaient sur le bord opposé; Charlotte allait les suivre, lorsqu'un énorme chien de ferme, attiré par les éclats de voix et les ébats tumultueux de la petite troupe, s'élança furieux à la poursuite de Charlotte. Bientôt les cris de terreur de la jeune fille et de ses frères se mêlèrent aux aboiements du chien, dont ils excitaient la fureur.

— Qu'est-ce que cela? demanda le général interdit en reconnaissant la voix de sa fille.

Urbain s'élança sur le rebord du chemin, d'où l'on découvrait le moulin situé dans un fond, à une centaine de pas plus loin. Au même instant il aperçut

Charlotte qui, près d'être atteinte par son adversaire, avait glissé en se retournant sur l'étroit passage qui servait de pont, et venait de tomber dans la rivière...

— Grand Dieu! Charlotte! s'écria Urbain en volant à son secours...

Quand il arriva au bord de la rivière, Charlotte, entraînée par le courant, allait infailliblement disparaître sous les roues du moulin. Déjà l'on n'apercevait plus qu'une partie de ses vêtements, dont la couleur blanche se distinguait à peine dans le sillage écumeux de la roue... S'élancer, la saisir au risque d'être entraîné avec elle, fut pour Urbain un acte aussi prompt que la pensée. La soutenant ensuite d'une main, tandis qu'il nageait de l'autre, il atteignit, non sans beaucoup d'efforts, le bord du biez large et profond...

Au moment où le général arrivait de toute la vitesse de ses jambes un peu roides et rebelles, Urbain déposait à ses pieds Charlotte évanouie. On la transporta au moulin où, parmi l'empressement curieux des spectateurs et la douleur stérile de son père, les soins intelligents d'Urbain l'eurent bientôt rappelée à la vie... Le général, ivre de joie, embrassait tour à tour sa fille et Urbain, qu'il appelait son troisième fils.

En apprenant quel était celui qui l'avait sauvée :

— Je suis donc doublement heureuse, dit Charlotte.

Le médecin appelé dans la première alarme arriva, quand son ministère était devenu inutile. On envoya chercher d'autres vêtements pour Charlotte et Urbain, et toute la troupe reprit, en voiture, le chemin du château.

Urbain était pensif; le général, dans sa joie communicative, faisait et disait mille folies. Charlotte riait

et pleurait tour à tour de bonheur et d'attendrissement naïf. Le ciel lui semblait plus beau, l'air plus doux, la nature plus riante. Elle s'étonnait en elle-même de trouver à la vie des charmes inconnus, et s'y sentait comme liée par les plus secrètes fibres de son être...

Il y eut, ce soir-là, une grande émotion parmi les habitants du château de la Pommeraie, toutes ces bonnes gens s'imaginant, à l'exemple du général, qu'elles venaient, pour ainsi dire, de retrouver leur propre enfant. Madame Morel, l'institutrice de Charlotte, pleura beaucoup. Les paysans, instruits de l'événement, vinrent aussi féliciter le général qui, touché de cette marque d'affection pour sa fille et pour lui, voulut les associer plus particulièrement à sa joie, en improvisant une sorte de fête de famille. Les jeunes filles du village furent conviées; on dansa sur la pelouse, on dressa des tables sous les charmilles. Charlotte, appuyée sur les bras d'Urbain, fit plusieurs fois le tour du bal aux acclamations répétées de la joyeuse réunion, et elle y fût restée volontiers plus longtemps, sans les vives instances de son père et de son institutrice qui l'obligèrent à aller prendre le repos qui lui était nécessaire.

Urbain, de son côté, s'esquiva de bonne heure. Il éprouvait le besoin d'être seul. L'aspect de la multitude l'offusquait; le bruit lui faisait mal. En dépit de tous ses efforts pour s'isoler en lui-même, le tumulte de la fête le poursuivit longtemps, et ce ne fut que fort avant dans la nuit qu'il commença à sentir le calme du sommeil envahir ses sens fatigués.

Vers le matin, une sensation étrange l'éveilla tout à coup. Il lui sembla qu'une main avait passé dans ses

cheveux et que quelque chose de doux et de tiède, comme un baiser, s'était posé sur son front... Il se croyait le jouet d'un rêve, lorsqu'en ouvrant les yeux il aperçut tout près de sa joue une petite branche de jasmin dont la fraîcheur et le parfum semblaient indiquer qu'elle avait été déposée là, depuis quelques minutes à peine.

II

Urbain s'éveilla, l'esprit troublé par la vue de la jolie fleur, le front encore chaud de la sensation fugitive qu'il avait éprouvée. La première circonstance rendait plus vraisemblable la supposition que la seconde avait fait naître; et quant à la personne sur laquelle devaient tomber d'abord ses soupçons, il y avait, dans cette sorte de déclaration mystérieuse et hardie tout à la fois, un parfum d'amour naïf qui ne laissait guère de place à un doute prolongé. Était-ce l'amour, en effet, ou l'erreur d'une reconnaissance exagérée qui avait inspiré une aussi étrange démarche à Charlotte? Malgré sa modestie naturelle, Urbain ne put s'empêcher de reconnaître dans cette folle action une nouvelle manifestation d'un sentiment dont les révélations l'avaient plus d'une fois embarrassé, et dont l'existence l'affligeait sincèrement. L'accident arrivé, la veille, à la fille du général, le courageux dévouement d'Urbain, ne faisaient que confirmer cette supposition.

Depuis longtemps, en effet, Urbain avait pu s'aper-

cevoir du changement qui s'opérait insensiblement dans la nature de l'affection que ses soins tout paternels avaient développée, à son insu d'abord, et malgré lui, dans le cœur de la fille du général. La liberté de la vie des champs, la fréquence et l'intimité des relations de l'élève avec l'instituteur, les sympathies secrètes, les rapports d'âge (Urbain n'avait que vingt-quatre ans), et, plus encore peut-être, l'inaltérable douceur, l'infatigable sollicitude d'Urbain, avaient agi peu à peu sur la sensibilité naturelle de Charlotte, et faussé le plus pur et le plus noble penchant de son âme. Éclairée par l'âge sur la nature de ce sentiment, elle n'avait pas eu la force de surmonter un danger toujours présent, et dont elle ne connaissait pas toute la gravité.

A cette époque, le hasard apporta, dans la personne de madame Morel, un auxiliaire inattendu à la fatale passion de Charlotte. Cette femme, venue de Paris, sur la recommandation banale d'un ami de M. Dumesnil, était une de ces créatures qui ont passé les deux tiers de leur existence à colporter, dans quelques riches maisons de la capitale et de la province, les dehors trompeurs d'une éducation manquée, trafiquant de leur prétendu amour pour l'enfance et de leur moralité suspecte. Urbain avait vu avec plaisir un tiers s'interposer entre Charlotte et lui, et il attendait d'heureux résultats de la sollicitude de ce nouveau mentor. Mais il ne tarda pas à se convaincre que, loin d'exercer sur son élève une surveillance salutaire, cette femme, dans je ne sais quel ignoble intérêt de position, ou par un secret penchant pour le mal, semblait encourager l'amour naissant de Charlotte en le justifiant par des insinuations perfides et aplanissant la

route devant lui. Sa présence n'était presque pas un obstacle, et Charlotte n'avait désormais d'autre barrière contre elle-même, que sa propre pudeur et la scrupuleuse loyauté d'Urbain.

L'innocence même de Charlotte et l'ingénuité de son caractère la rendaient particulièrement propre à subir, à son insu, l'influence pernicieuse de sa gouvernante. Cette influence, qui ne fut pas assez prolongée pour arriver jusqu'à son cœur, se révéla tout d'abord dans ses rapports avec Urbain. Au lieu de cette retenue extrême que la nature seule lui avait suggérée jusqu'alors, à l'égard du jeune précepteur, c'étaient des paroles inouïes, des actions inconsidérées dont elle ignorait la portée et qu'elle semblait avoir empruntées, en quelque sorte, tant elles paraissaient étrangères à sa propre nature. Souvent Urbain surprenait madame Morel et son élève dans de mystérieux entretiens que sa présence interrompait brusquement. Charlotte alors rougissait ou s'enfuyait pour cacher son trouble, tandis que madame Morel s'efforçait, en la grondant le plus doucement du monde, de faire comprendre, par ses regards, à Urbain, qu'il était l'objet des tendres préoccupations de cette charmante enfant. Ce manége et cette intelligence coupable n'échappèrent point à Urbain qui feignait de ne point s'en apercevoir, pour éviter les dangers d'une explication à ce sujet.

Sa position le condamnait au silence, et il lui était impossible de combattre personnellement le principe secret d'un mal dont il ne voyait que les résultats. Malheureusement ces résultats ne frappèrent que lui, et M. Dumesnil n'était pas homme à les remarquer et encore moins à les interpréter avec justesse.

Peut-être, au fond, la noble conduite d'Urbain n'é-

tait-elle pas plus méritoire que les combats et les innocentes faiblesses de Charlotte. Il y avait cinq ans qu'Urbain était venu s'établir à la Pommeraie. Il avait donc vu Charlotte toute jeune. Elle avait grandi sous ses yeux, presque sans qu'il s'en aperçût. Il s'était habitué à la regarder de cet œil paternel qui voit encore, dans la jeune fille, l'enfant dont on a reçu les caresses innocentes, dont on a plus d'une fois partagé les jeux, puni les fautes et réprimandé les défauts. L'amour naît, le plus souvent, de l'inconnu. Quand il n'y a pas égalité d'âge et communauté d'éducation, cette connaissance anticipée déflore l'amour et le tue dans son germe. Urbain n'avait donc pour Charlotte que cette tendresse raisonnée et calme qu'inspire à une âme honnête et sensible toute créature jeune et belle, en qui l'on a, pour ainsi dire, soufflé, par l'éducation, sa propre nature et l'instinct des passions vertueuses. Deux fois, seulement, il avait cru ressentir, au contact de la jeune fille, une de ces commotions qui sont comme les avant-coureurs des passions violentes.

Un jour que, la tête appuyée sur sa main, Urbain tenait son âme et ses yeux attachés à la lecture d'un de ses livres favoris, un bruit léger se fit entendre derrière lui. Urbain se retourna et frémit... car, dans ce mouvement rapide, il avait senti glisser sur sa joue l'haleine parfumée de Charlotte qui, accourue sur la pointe du pied, avançait curieusement sa figure mutine au-dessus de celle d'Urbain, comme pour lui dérober le secret de sa lecture. Urbain la saisit et l'étreignit avec force, puis la repoussant aussitôt tremblante à la fois de pudeur et de plaisir, il s'éloigna avec rapidité, comme s'il eût été effrayé du désordre qui venait d'envahir tout à coup son imagination et

Tout récemment encore, au moment où il venait d'arracher Charlotte à une mort certaine, tandis que ses frères étaient allés au moulin pour y solliciter des secours, Urbain réchauffait entre ses bras ce corps inanimé dont les vêtements mouillés et en désordre trahissaient les formes charmantes et la suave beauté. Au contact de cette vierge évanouie et comme abandonnée sur son sein, un feu rapide avait circulé dans les veines glacées d'Urbain, qui, sûr de n'être point aperçu, colla furtivement ses lèvres brûlantes sur les lèvres froides de Charlotte.

A l'exception de ces deux circonstances et des innocentes manifestations de l'amour de Charlotte, la vie d'Urbain s'écoulait douce et paisible entre les soins de sa profession et les témoignages de la confiance affectueuse du général. Celui-ci l'avait estimé d'abord pour son caractère honnête et fier, pour son instruction solide et pour son exactitude rigoureuse dans l'accomplissement de ses devoirs; il l'aima ensuite à cause de la fraternité de leurs opinions politiques et de son admiration exclusive pour Bonaparte. C'était là, en effet, la pierre de touche des affections de l'honorable général, le mobile et le secret de ses haines et de ses sympathies. Pour surcroît de mérite, c'était Urbain qui écoutait, aux heures de loisir, avec une constance héroïque, les longs récits du vieux brave, lui lisait ses journaux le matin et reprenait, le soir, la lecture de quelque merveilleux épisode de l'épopée militaire de la France. Souvent il était suppléé par Charlotte dans cette dernière tâche. Alors, rangés en demi-cercle devant la cheminée du grand salon, ou assis à l'ombre des charmilles, le général au milieu, Urbain et madame Morel, placés l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, et

les enfants disposés par rang d'âge, sur les deux ailes, on écoutait en silence, jusqu'au moment où un signe de M. Dumesnil laissait un libre cours au babil des enfants et à la conversation générale. Madame Morel alors reprenait sa tapisserie. Quand Charlotte n'étudiait pas son piano, elle écoutait les commentaires ou les discussions stratégiques de son père et d'Urbain. Eugène préparait sa leçon du lendemain; Ludovic faisait aboyer Dragon, le chien du jardinier, ou dérangeait malicieusement, en passant, les plis symétriques de la robe de madame Morel ou la savante disposition des boucles de sa coiffure. Le général se fâchait tout haut et finissait par rire tout bas des taquineries de celui qu'il appelait son *tapageur*. Quelquefois, il disputait avec acharnement, contre Urbain, une longue partie d'échecs, image des combats qui avaient occupé une partie de sa vie.

Le caractère sérieux d'Urbain se prêtait merveilleusement aux habitudes de cette existence monotone. Sa gravité prématurée, développée par les nécessités de sa condition, n'avait rien de pédantesque, et s'harmoniait d'ailleurs parfaitement avec l'expression de sa physionomie. Quoique froid en apparence, sa voix était caressante et son regard avait de ces éclairs profonds qui décèlent les ardeurs de l'âme. Du reste, son front était rêveur et un peu hautain, ses traits réguliers, et il y avait, dans les tons bistrés de son visage et dans toute sa personne, ce je ne sais quoi de mélancolique et de passionné qui est le propre des puissantes natures. Placé dans des conditions favorables, Urbain, doué d'ailleurs d'une grande énergie de volonté, aurait pu devenir un de ces hommes marqués par la Providence pour de hautes destinées. Dans la région où le

sort l'avait placé, c'était une de ces organisations comprimées qui se dévorent elles-mêmes en attendant que le hasard ou un brusque élan les emporte irrésistiblement vers le bien ou vers le mal. A l'âge où les hommes suivent d'ordinaire, par divers chemins, la loi de leur propre nature, Urbain luttait perpétuellement avec lui-même. Il était calme, en apparence, et sa poitrine était pleine de passion. Cet état, cependant, n'avait rien de violent; l'habitude l'avait adouci et rendu comme naturel. C'était une rumeur sourde, mais continuelle, une sorte de convalescence indéfinie qui n'est pas sans charmes.

L'affection du général pour Urbain reposait bien moins sur ces rares qualités, qu'il entrevoyait à peine, que sur l'égalité inaltérable de son caractère et les déférences respectueuses qu'il en accueillait. Un seul point les divisait, et sur celui-là Urbain n'avait fait aucune concession, attendu que sa responsabilité tout entière y était engagée : il s'agissait du système à suivre dans l'éducation des enfants du général. Celui-ci, comme nous l'avons vu, penchait pour une méthode toute militaire dont l'uniformité et la rigueur faisaient le fond. Urbain défendait opiniâtrément le principe d'une certaine tolérance et du traitement rationnel des vocations. Dans la dernière discussion, il avait saisi adroitement l'occasion d'éveiller la sollicitude du général sur Charlotte, et de déterminer, au moins, son éloignement momentané. Il avait mis à ce prix, dans sa conscience alarmée, la prolongation de son séjour au château de la Pommeraie. L'échec qu'éprouva son projet, sous tous les déguisements qu'il essaya successivement de lui donner; l'accident qui vint, presque au même instant, lui révéler sa propre faiblesse; le nou-

veau gage qu'il avait reçu de celle de Charlotte : tout lui faisait un devoir impérieux d'une prompte retraite. Urbain n'hésita plus.

Un instant il avait eu la pensée d'aller dénoncer au général la criminelle complaisance du dangereux mentor qu'il avait donné à sa fille. C'était là, peut-être, le seul moyen de tout sauver; mais, outre que ce moyen répugnait à sa loyauté, il n'avait, en réalité, à alléguer que des présomptions, l'astucieuse gouvernante ayant eu soin d'éloigner toute preuve matérielle d'une connivence coupable.

Urbain ne pouvait sortir que par un mensonge de la position difficile où il se trouvait. Décidé à sacrifier ses propres intérêts, il ne se sentait pas le courage de se montrer volontairement ingrat envers le père de Charlotte en quittant sa maison sans un grave motif. Quant à la cause réelle de son départ, il ne pouvait la faire connaître sans compromettre la paix de toute une famille et le bonheur de Charlotte. Dans cette perplexité, il n'imagina rien de mieux que de prétexter la nécessité d'une absence momentanée pour une affaire imprévue. Une fois parti, il aviserait au moyen de se faire pardonner cette retraite précipitée. Quant à l'exécution, il devait se rendre d'abord à Rouen, de peur d'éveiller les soupçons, et partir de là pour Paris. Et pour s'ôter à lui-même, par un plus long délai, les occasions de faiblir dans sa résolution et de transiger avec ce qu'il regardait comme un devoir d'honneur, il se détermina à partir le soir même.

Urbain se mit à l'œuvre aussitôt et fit ses préparatifs. Il éprouva, en entrant dans sa chambre, une tristesse profonde à laquelle il ne s'était pas attendu. La vue de ce petit espace, où il avait vécu longtemps pai-

sible, sinon heureux, lui serra le cœur. Il lui semblait que les murs avaient pris, pour le retenir, une teinte plus riante, et que chaque objet empruntait un visage ami pour lui sourire. Ses pas s'embarrassaient, malgré lui, comme dans des piéges caressants, et chaque meuble, en s'ouvrant ou se refermant sur son passage, l'arrêtait par quelque endroit de son vêtement. Pourtant, cette retraite l'avait vu bien souvent plongé dans d'amères pensées et de sombres découragements. Mais, par un bizarre caprice de notre nature, les lieux témoins de notre bonheur n'excitent pas seuls nos regrets, et il semble qu'il y ait dans le souvenir de nos tristesses mêmes je ne sais quelle douceur et quel charme secrets.... Urbain allait et venait, en proie à une agitation fiévreuse, résultat de la surexcitation morale à laquelle il avait recours, comme un poltron à un cordial au moment du danger. Après avoir vingt fois recommencé les mêmes soins et le même travail, il aperçut la petite branche de jasmin oubliée à l'angle d'un meuble, et qui paraissait, elle aussi, vouloir lui reprocher son abandon. Il avança la main avec quelque hésitation et la saisit convulsivement. C'était une concession, la dernière, la seule qu'il voulait accorder à une pensée qu'il essayait en vain de combattre. Il sortit, pour se soustraire à cette obsession et pour s'abreuver à son aise des différents aspects de cette maison qu'il allait quitter pour toujours. Il rôda longtemps alentour, comme s'il eût voulu emporter dans son âme le souvenir des moindres détails de sa configuration extérieure, et, pour ainsi dire, chacun des traits de sa physionomie. Il visita le petit bois, il erra délicieusement sous les charmilles, courant, s'arrêtant, disant adieu à chaque arbre qui l'avait abrité, à

chaque plante, à chaque fleur qu'il avait vue naître et se développer. Il respirait avec volupté l'air qui caressait toutes ces riantes images, afin de recéler dans son sein quelque chose qui les eût touchées, ou de les envelopper en quelque sorte dans un même embrassement...

En passant sous les fenêtres de la chambre de Charlotte, il entendit la voix de la jeune fille qui chantait, en s'accompagnant au piano, une de ces naïves romances des montagnes, qui peignent si bien les charmes du foyer et le mal du pays. Charlotte avait bien souvent répété pour lui seul cette chanson qu'il aimait. Urbain écoutait avec délices ces sons purs qui flottaient dans l'air tels qu'un souvenir vague, et cette voix fraîche qui disait si bien les pensées et les peines de son âme... Des larmes roulaient dans ses yeux. Il lui semblait qu'une voix chérie le rappelait et lui criait de ne point abandonner ceux qui l'aimaient... Les sons avaient cessé, la voix s'était éteinte qu'Urbain l'écoutait et croyait l'entendre encore. Si, dans ce moment, Charlotte se fût présentée à ses regards en lui tendant la main, Urbain ne fût point parti... Hors de lui, il s'éloigna et vint s'asseoir, au bord de l'eau, sur un banc de pierre d'où l'on voyait la Seine se dérouler à travers la campagne.

Cet endroit était celui qu'Urbain affectionnait le plus pour ses rêveries solitaires. Entre une demeure paisible et un fleuve rapide, il offrait la double image des agitations de la vie et du repos de la solitude. Souvent Urbain s'était assis à cette même place, à côté de Charlotte, lui grave et pensif, et elle cherchant de son regard naïvement inquiet à comprendre la cause de sa tristesse.

— Et moi aussi, dit Urbain en regardant fuir à ses pieds le flot rapide, moi aussi, je vais quitter cette terre qui m'est chère et cette douce retraite où je cachais ma vie! Plus heureux que moi, du moins, ce flot se perdra demain au sein de l'Océan, tandis que, remontant le même chemin qu'il aura parcouru, j'irai demander le repos et l'oubli à la cité de fange et de bruit qu'il vient de traverser... Demain j'aurai laissé ici tout mon cœur, mes rêves insensés, mes joies si courtes et mes chagrins si doux; demain je ne serai plus ici pour ceux que j'aimais qu'un souvenir pénible! Ah! périsse aussi ce souvenir d'un amour funeste!...

En parlant ainsi, Urbain, regardant la petite branche de jasmin qu'il tenait encore à la main, fit un geste de colère pour la lancer loin de lui, dans le courant du fleuve... Mais, au même instant, un léger froissement se fit entendre près de lui, sous la charmille... Urbain tourna vivement la tête de ce côté, craignant d'avoir été entendu. Mais il ne vit rien et se leva pour rentrer au château... La cloche sonnait l'heure du dîner.

Urbain s'assit à sa place accoutumée, étonné que tout fût, comme à l'ordinaire, tranquille autour de lui. Charlotte seule paraissait préoccupée, et une légère pâleur voilait son front. Urbain se rappela involontairement, dans ce moment, qu'il avait été pendant toute la journée l'objet d'une sorte d'espionnage de la part de madame Morel et de Charlotte elle-même, dont les conférences mystérieuses et les signes d'intelligence avaient redoublé, comme si elles eussent deviné quelque chose de son projet. Il se rassura pourtant, en rencontrant le regard caressant de Charlotte qui semblait chercher le sien pour lui sourire. Alors,

d'un ton qu'il s'efforçait de rendre dégagé et d'un air indifférent, il annonça qu'une affaire imprévue l'appelait sans retard à Rouen, où il serait forcé de rester plusieurs jours. La joie naïve de ses élèves excitée par la pensée d'un loisir inattendu fut la seule manifestation qui accueillit cette déclaration. Charlotte se troubla; mais un regard de madame Morel lui rendit un calme apparent. Le général ordonna aussitôt de tenir la calèche prête pour le départ d'Urbain, afin qu'elle pût être ramenée ce soir même au château.

Le dîner achevé, Urbain embrassa Eugène et Ludovic, dit adieu à Charlotte sans la regarder, serra la main que le général lui tendait, et monta en voiture... Il était temps... Une émotion irrésistible commençait à gonfler sa poitrine... Il se jeta dans le fond de la voiture, et appuya ses deux mains sur ses yeux pour se dérober à lui-même la vue des objets dont il s'éloignait... Ce ne fut qu'au terme de sa course qu'il sortit de l'accablement où il était plongé... A peine descendu, il renvoya la voiture, et courut retenir sa place dans la première diligence qui devait se diriger sur Paris... il avait hâte de mettre une plus longue distance entre lui et les objets de ses regrets.

Il était minuit quand la diligence qui l'emportait sortit de la ville. Urbain occupait seul le coupé. Le trot des chevaux, le babillement des grelots suspendus à leur col, le cliquetis des chaînes et les claquements répétés du fouet du postillon formaient à son oreille une harmonie bizarre qui amortissait sa douleur en absorbant toutes ses facultés. Il croyait, parfois, entendre comme la rumeur d'une populace en révolte, puis des cris et des éclats de rire... et la lourde machine avançait avec de sourds gémissesements.

A la sortie du village situé à environ trois lieues de la ville, deux femmes, qui paraissaient attendre le passage de la voiture, demandèrent une seule place pour Paris. La diligence s'arrêta. On ouvrit la portière du coupé, et l'une des deux femmes s'enfonça dans l'angle laissé vide par Urbain. Celui-ci ne parut même pas s'apercevoir de l'arrivée de cette compagne de voyage, occupé qu'il était, depuis quelques instants, à contempler, par la portière opposée, le paysage qui venait de lui apparaître.

De l'autre côté du fleuve qui bordait la route, au détour des sentiers tortueux, du milieu des champs et des vergers, de riantes maisonnettes montraient de toutes parts leur toit de chaume et leurs blanches murailles. Et le vent soufflait doucement alentour, et les saules flexibles et les pruniers fleuris, et les colzas jaunissants, balançaient mystérieusement leur tête sur toute la campagne endormie... Mais Urbain ne voyait rien de tout cela. Il ne voyait qu'une seule maison, placée sur un terrain incliné, au bord de l'eau, entre deux rangées de peupliers... C'était le château de la Pommeraie!... Il était là silencieux et paisible sous les rayons de la lune, comme s'il eût abrité ses habitants de chaque jour, comme si rien n'eût pu troubler la paix qu'on y respirait! Ainsi il était hier, pensa Urbain, ainsi il sera demain et toujours! Il n'y a rien de changé là... Il n'y a qu'un misérable insensé de moins...

Urbain se rejeta dans le fond de la voiture, le cœur navré, l'esprit agité de mille pensées diverses. Le château avait disparu... La campagne avait fui... D'autres aspects, d'autres lieux apparaissaient et se succédaient rapidement dans l'encadrement de la por-

tière, comme les tableaux changeants d'une scène d'optique... Urbain ne sentait plus; il lui semblait que son âme avait quitté ce je ne sais quoi d'inerte et d'insignifiant qui constituait son être.

Tout à coup un soupir étouffé lui rappela qu'il n'était point seul. Il tressaillit en apercevant une femme à son côté... Sa figure était voilée; elle tenait la tête penchée dans ses deux mains, et quoique entièrement plongé dans l'obscurité, son corps tremblait visiblement, et des sanglots s'échappaient de sa poitrine... Urbain la regardait avec une vague inquiétude, lorsque, à un détour de la route, la lune pénétra dans la voiture, et les flots de sa blanche lumière couvrirent toute la personne de l'inconnue.

— Grand Dieu!... Charlotte!... s'écria Urbain.

Charlotte, c'était elle, en effet, venait de s'évanouir. Le cri de surprise douloureuse et presque de terreur échappé à Urbain avait brisé tout à coup la force factice qu'elle devait à la violence même de sa position... Urbain la soutint dans ses bras, détacha de son menton les rubans qui retenaient son chapeau, et prenant sa jeune tête entre ses mains, présenta son front pâle au souffle vivifiant de la brise. En voyant cette frêle enfant que le premier choc des passions avait failli briser à ses pieds, il se sentit pris d'une profonde pitié, et ne retrouva plus dans son cœur que la tendresse paternelle qu'il avait ressentie pour elle.

— Malheureuse! lui dit-il, quand elle eut recouvré assez de forces et de lucidité d'esprit pour le comprendre, qu'avez-vous fait, et que prétendez-vous? — Je vous aime, balbutia Charlotte dont les joues se colorèrent subitement d'une vive rougeur. — Vous m'aimez, insensée! s'écria Urbain avec une énergie inspirée

par la conscience d'un grand devoir à remplir. Et qui vous a dit que je vous aimais, moi? Qui a pu vous faire croire que je partageais votre coupable folie?... Malheureuse enfant, qui avez pris pour de l'amour les premières rêveries de votre imagination!... Non, vous ne m'aimez pas... Votre inexpérience vous égare... Revenez à vous... ou plutôt, si vous m'aimez, retournez, je vous en conjure, dans votre famille que vous allez déshonorer, auprès de votre père que votre faute ferait mourir de honte et de regrets. —Oh! rassurez-vous, répondit ingénument Charlotte, mon père ne mourra pas... Il vivra, au contraire, pour être l'auteur et le témoin de notre bonheur... Car il m'aime et il vous estime, et il ne voudra pas que nous soyons malheureux... Je le sais, j'en suis certaine, et madame Morel me l'a juré...Car elle nous aime aussi tous deux; elle me l'a dit et m'a bien promis, de plus, d'intercéder pour nous auprès de mon père... — La misérable!... Il la maudira et vous aussi, pauvre insensée!... Et quel sera votre sort alors? Savez-vous la destinée qui vous est réservée dans la société d'un homme sans fortune et sans appui? Savez-vous ce qu'il y a de déceptions, de misères et de remords dans cette communauté d'existence et de crime; car c'est un double crime que votre pensée a osé caresser; dites, le savez-vous?... — Un crime! s'écria Charlotte hors d'elle-même. Oh! vous dites cela pour m'effrayer, sans doute, afin de me faire renoncer à ma résolution, mais c'est en vain que vous avez voulu nous fuir... Je sais tous vos projets...

Urbain, à cette déclaration faite d'un ton naïf et ferme tout à la fois, se rejeta en arrière, comme épouvanté de la situation où il se trouvait et de l'aspect

nouveau sous lequel Charlotte se montrait à lui.

— Ah! ne me regardez pas ainsi, poursuivit-elle, comme si vous ne me compreniez pas... Depuis quelques jours, avertie par madame Morel, je vous observais. Une sombre préoccupation se lisait, malgré vous, sur votre figure. Je ne sais quel combat troublait votre poitrine... Vous sembliez parfois rassembler vos forces pour une grande résolution... Je pressentais quelque malheur, et je me suis attachée à vos pas. Hier, j'étais là, tout près de vous, lorsque assis au bord de l'eau vous laissâtes échapper le secret de votre départ. Je compris qu'il serait sans retour, et, ne pouvant désormais vivre sans vous, j'ai résolu de vous suivre... Quel crime ai-je donc commis, puisque je vous aime? Et ne suis-je pas accoutumée à vous suivre partout? Quel mal y a-t-il à ce que je vous accompagne aujourd'hui, quand nous avons tant de fois erré seuls ensemble dans la campagne, loin des regards de mon père? Ne m'a-t-il pas confiée à vous?... Rappelez-vous nos lointaines excursions à travers les prairies, au bord des ruisseaux...— Charlotte! s'écria Urbain, ému par ce souvenir, ne rappelez pas cela. Laissez-moi partir seul; il en est temps encore... Madame Morel pourra cacher quelques heures d'absence... Je trouverai facilement au plus prochain village un guide sûr qui vous ramènera à la Pommeraie... Allez... croyez-moi... Je reviendrai... un jour... si vous l'exigez... — Oh! non, vous ne reviendrez pas..., je le sais... répondit Charlotte. Madame Morel m'a bien dit que je devais combattre vos raisonnements... J'ai été si longtemps heureuse auprès de vous! Comment pourrais-je vous quitter aujourd'hui? Oh! si vous saviez combien, dans nos promenades, j'aimais à marcher sur vos traces, à

me sentir à vos côtés, à respirer l'air que vous respiriez... Je m'imaginais alors être seule avec vous sur la terre... J'étais votre compagne, votre sœur... Si vous parliez, je vous écoutais, sans songer à comprendre le sens de vos paroles; si vous vous taisiez, je retombais dans ma rêverie... Je m'amusais à toucher les branches des arbres qui vous avaient touché. Souvent je me prenais à rire, comme une enfant, pour les moindres causes, et souvent aussi je sentais mes paupières se mouiller sans la moindre raison de tristesse ou de regret... Combien de fois j'ai frémi au contact de votre main, au souffle échappé de vos lèvres!...

En disant cela, Charlotte cacha son visage dans ses mains... elle pleurait... Urbain de plus en plus ému cherchait quel mensonge pourrait le soustraire à cette nouvelle séduction. L'embarras, la colère, peut-être un secret sentiment de joie bouleversait son âme.

— Et si je ne vous aime pas, moi? s'écria-t-il tout à coup comme pour enlever, par ce mensonge vertueux, tout espoir à cette passion aveugle.

Charlotte releva lentement vers lui son visage tout inondé de larmes à travers lesquelles brillait un rayon de joie céleste.

— Oh! vous m'aimez, Urbain, lui dit-elle. Je vous aime tant, moi! Il y a longtemps que mes yeux, à force de s'arrêter sur votre figure, ont appris à lire dans votre âme! Voilà cinq ans que je cherche à découvrir le secret de ma destinée dans chacun des traits de votre visage. Encore enfant, j'ai épelé vos moindres sourires; chaque pli de votre front m'a révélé un de vos sentiments, et vos regards rêveurs n'ont pas eu de voiles assez épais pour ma jeune intelligence! J'ai

pénétré le mystère de vos tristesses, de vos sombres désespoirs et de ces longues rêveries qui m'ont causé de si vives alarmes, et que vous m'avez tant reprochées, plus tard, à votre tour... Et pourquoi ne m'auriez-vous pas aimée? Ne suis-je pas votre ouvrage? Existe-t-il en moi quelque chose qui ne vous appartienne? Y a-t-il un seul coin de mon âme qui ne vous soit connu, où votre image ne soit gravée? Depuis que je vous ai vu, y a-t-il eu dans mon esprit encore enfant, dans ma riante imagination, une seule pensée, un seul rêve qui ne soit allé vers vous? Vous m'avez vous-même façonnée et vous m'avez faite selon vos sentiments. Ces vaines inspirations, ces désirs immenses qui m'emportent vers vous, ces abîmes de tendresse ou de désespoir où mon cœur se noie en votre présence, ma jeunesse, mes larmes sont à vous... Vous voyez bien, Urbain, que vous m'aimez... — Tais-toi... oh! tais-toi, imprudente enfant, s'écria tout à coup Urbain, posant, par un mouvement irréfléchi, sa main sur la bouche entr'ouverte de Charlotte comme pour y étouffer les dangereuses paroles qui s'en échappaient. Ne sais-tu pas que ces paroles sont fatales, et que cet amour que tu demandes peut donner la mort?

Au contact brûlant des lèvres de la jeune fille, Urbain se recula épouvanté de la commotion qu'il venait de ressentir.

Charlotte tomba à genoux, en proie à une sorte de délire.

— Oh! ne crains rien de ma faiblesse, s'écria-t-elle trompée par le sens apparent des dernières paroles d'Urbain. Un mot, un seul mot me donnera le courage et la force... Il me semble déjà que je suis plus forte

sous ton regard... Tiens, regarde, je ne pleure plus... voilà le sourire qui reparaît sur mes lèvres... Je veux redevenir belle, pour que tu m'aimes, pour que je sois digne de toi, pour que tu arrêtes toujours ainsi sur moi ces longs regards de feu qui m'agitent si doucement, pour que ta voix me rassure et me dise : Viens!

— Anges du ciel! s'écria Urbain en la serrant entre ses bras, priez pour elle et pour moi!...

Le jour commençait à paraître... Le soleil dorait la cime des arbres qui bordaient la route... Les oiseaux chantaient le long des chemins... Un air plus frais pénétra par la portière... Urbain regardait Charlotte endormie dans ses bras; sa tête à demi renversée en arrière s'était appuyée à l'épaule du jeune homme, et sa bouche souriait comme sous l'impression d'une caresse, tandis que le vent, en se jouant autour de son cou, soulevait doucement les boucles dénouées de ses cheveux... Tout à coup la voiture roula avec un fracas assourdissant... La diligence entrait dans Paris... Charlotte s'éveilla; mais son sourire était devenu triste... L'image de son père venait de lui apparaître tout à coup au sortir de son rêve.

III

C'était l'heure où, fidèle aux habitudes de la vie des camps, le général quittait son appartement. Souvent alors il aimait à venir interrompre le sommeil de ses enfants, comme autrefois celui de ses soldats, pour quelque promenade matinale, ou à déposer un baiser circonspect sur le front de sa fille endormie.

Cependant, quand M. Dumesnil se leva, le jour avait paru depuis longtemps. Il souffrait d'une ancienne blessure et avait passé la nuit dans une cruelle insomnie. Déjà la disparition de Charlotte était connue de tous les habitants du château. Madame Morel avait, la première, répandu la triste nouvelle. La consternation était sur toutes les figures. Chacun faisait ses commentaires et ouvrait un avis différent; mais nul n'osait agir d'après sa propre impulsion et moins encore aller éveiller le général pour lui faire part de l'événement. Eugène et Ludovic eux-mêmes avaient reculé, à leur tour, devant une pareille mission. Joseph, ancien militaire, l'homme de confiance du général et particulièrement attaché à son service, paraissait réservé à cette tâche pénible et l'on attendait, dans une anxiété inexprimable, le signal accoutumé par lequel le général avertissait de monter à son appartement. Enfin, le redoutable coup de sonnette se fit entendre. Joseph monta lentement l'escalier, en s'avouant à lui-même que le premier coup de canon tiré à son oreille sur un champ de bataille avait fait tressaillir moins vivement ses entrailles.

— Joseph, dit le général qui avait peine à se tenir debout, il faut que tu achèves de m'habiller, mon brave... Après quoi, tu me prêteras ton bras pour descendre, attendu que ma jambe refuse obstinément de faire son service aujourd'hui. La vieille rancunière est dans un de ses mauvais jours. Sous prétexte qu'elle sentait remuer la balle autrichienne qui s'est logée brutalement chez elle, à Austerlitz, elle m'a tenu impitoyablement éveillé toute la nuit. J'aurais bien dû, vraiment, m'en séparer, quand on m'en donnait le conseil. Qu'en penses tu? — Oui, mon général, ré-

pondit machinalement Joseph tout en aidant son maître à s'habiller. — Quel temps fait-il ce matin? — Oui, mon général. — Ah çà, es-tu sourd aujourd'hui, dit le général avec impatience, ou bien jouons-nous aux coq-à-l'âne?... Je te demande quel temps il fait? — Il fait très-beau assurément, mon général... — En ce cas, je ferai une petite promenade après déjeuner, avec l'aide de Dieu et le tien, mon vieux soutien... Donne-moi mon habit...

Joseph se mit à brosser l'habit de son maître avant de le lui présenter, tandis que le général, assis devant un petit miroir, ajustait, avec une certaine coquetterie, son col de satin noir dont le bord supérieur était orné d'un petit liséré blanc.

—Allons, fit le général au bout d'un instant, donne-moi mon habit, à présent.

Joseph, quittant sa brosse aussitôt, se mit à chercher tout autour de la chambre l'habit qu'il tenait suspendu sous son bras, allant et venant d'un endroit à l'autre et bouleversant les différents vêtements étalés sur les meubles.

— Eh bien! qu'as-tu donc à tourner ainsi avec mon habit sous le bras, au lieu de me l'apporter, quand je le demande, vieux fou?

Joseph balbutia quelques mots et aida son maître à endosser son habit.

— Mon chapeau, ma canne... Allons, dépêchons-nous... Il doit être tard... Le déjeuner est-il servi? — Oui, mon général. — Ludovic et Eugène sont-ils descendus? — Oui, mon général. — Et Charlotte est-elle prête?

Joseph regarda le général, ouvrit la bouche et resta immobile et muet.

— Mille tonnerres! s'écria le général avec fureur. J'ai demandé où était Charlotte... Répondras-tu, vieil ivrogne?

En parlant ainsi, il avait saisi Joseph par le collet de son habit et le secouait avec force, comme pour le réveiller.

— Ah! ah! oui, mon général, sans doute, balbutia Joseph, Charlotte... mademoiselle Charlotte... elle est... elle est là, aussi... — Ah! enfin... fit le général tout en s'appuyant, pour descendre, sur l'épaule de son domestique... la peur t'a rendu la parole que le vin t'avait enlevée... Maître ivrogne, tu feras pénitence, je te le jure; je te retrancherai le vin pendant quinze jours...

Arrivé au bas de l'escalier, le général trouva tous les domestiques rangés sur son passage avec des airs de condoléance. Cette vue acheva de l'irriter.

— Eh bien! vous autres, que faites-vous là? demanda-t-il avec humeur... Est-ce que par hasard j'aurais annoncé pour ce matin une inspection générale? Dans ce cas, tant pis pour moi, car vous n'êtes pas beaux, je vous en avertis, avec vos airs étonnés et vos figures d'hôpital...

En entrant dans la salle à manger, il salua froidement madame Morel, embrassa avec distraction Ludovic et Eugène et se mit à table. N'apercevant pas Charlotte à sa place accoutumée :

— Pourquoi Charlotte n'est-elle pas ici? demanda-t-il à madame Morel. — Général... répondit madame Morel en minaudant la douleur et cherchant à donner à sa physionomie une expression de circonstance.

Joseph, qui se tenait debout derrière son maître, voulut venir en aide à la gouvernante, et, se penchant

presque à l'oreille du général, il lui dit d'une voix mal assurée :

— Mon général, mademoiselle n'était pas... nous n'avons pas trouvé mademoiselle, ce matin, dans sa chambre.

Le général se leva brusquement.

—Ma fille! Charlotte! s'écria-t-il. Qu'on cherche ma fille! qu'on me ramène mon enfant!

En disant cela, le général parcourait à grands pas la salle à manger, la surprise, l'effroi et la douleur morale l'empêchant de ressentir les élancements de la douleur physique.

— Madame, dit-il en s'adressant à madame Morel qui seule semblait avoir conservé toute sa présence d'esprit, je vous l'avais confiée... je vous rends responsable de tout ceci...

A ces mots madame Morel s'avança vers le général et lui présenta, avec mystère, une lettre qu'elle avait tenue cachée jusque-là. Après l'avoir parcourue, le général pâlit; ses lèvres, devenues bleues, s'entr'ouvrirent sans qu'il en sortît une parole. Ses genoux tremblaient... Joseph s'approcha pour le soutenir. Le général regardait tour à tour la lettre et madame Morel.

Comment cette lettre vous est-elle parvenue? lui demanda-t-il enfin. Qui vous l'a remise? — Je l'ai trouvée ce matin dans la chambre de mademoiselle.

— Lui! Urbain! un lâche et un perfide! répétait le général. C'est impossible! Oh! mon Dieu!... Joseph! les chevaux à la voiture! à l'instant même! Et dispose-toi à m'accompagner.

En un instant tout fut prêt.

— Où allons-nous, mon général? demanda Joseph.

— A Rouen, d'abord.

Au moment de monter en voiture, le général se retourna.

— Madame, dit-il à madame Morel d'un ton sévère où perçait le soupçon, quel que soit le résultat de mes démarches, n'oubliez pas que vous avez un compte à me rendre...

Le soir de ce jour, le général parcourait en poste cette même route où Urbain et Charlotte avaient passé la veille, en diligence. A Rouen il n'avait pu recueillir aucun renseignement. Le nom d'Urbain se trouvait seul inscrit sur les registres de la poste, Charlotte ayant pris la diligence à trois lieues de la ville. Dans l'ignorance de cette circonstance, le général se livra tout le jour aux plus minutieuses recherches. Nul n'avait aperçu, en compagnie d'Urbain, la jeune fille dont il donnait le signalement, et elle n'était certainement partie par aucune des diligences qui, dans la journée, avaient été dirigées sur Paris.

Désolé, mais ne perdant pas encore tout espoir, le général partit sans délai pour Paris, en compagnie de Joseph. Sur la route, à chaque relais, mêmes questions et mêmes résultats. La nuit avait favorisé les fugitifs, et nul n'avait aperçu la jeune fille.

A Paris, un rayon d'espérance ranima tout à coup le cœur du pauvre père. Le conducteur qui avait reçu la jeune fille dans sa voiture pendant la route donna sur sa personne des renseignements tels que le général y reconnut sans hésitation le portrait de Charlotte. Mais là se bornèrent ses découvertes et sa joie. En cet endroit il perdait entièrement la trace des fugitifs, et il lui devenait plus difficile que jamais de la retrouver.

Quatre mois furent employés, soit en recherches

personnelles et en efforts de toutes sortes, soit en sollicitations infatigables auprès de l'autorité. Le général ne ménagea ni ses peines, ni son argent. Joseph le secondait avec intelligence et courage dans toutes ses tentatives. Chaque soir, en rentrant, il rendait compte à son maître du résultat de ses démarches. Celui-ci l'écoutait d'un air abattu, et lui donnait de nouveaux ordres pour le lendemain, en répétant chaque fois avec un découragement croissant :

— Allons, encore un jour, encore un effort, mon bon Joseph. La Providence ne peut pas nous abandonner ainsi!...

Quelquefois, sur l'indice le plus incertain, sur la plus légère apparence, le pauvre père se livrait à une joie insensée... Et puis, le lendemain, tout s'éteignait de nouveau dans son cœur... C'étaient des alternatives d'espérance et de désespoir, de vie et de mort, à tuer l'organisation déjà tant éprouvée d'un vieux militaire. Joseph n'était pas moins épuisé que son maître par cette vie d'émotions continuelles, de marches forcées et de fatigues de toutes espèces.

— C'est assez, mon ami, lui dit un jour le général en lui serrant fortement la main. La partie est perdue... Il est inutile de laisser ici, tous deux, nos vieux os... Retourne à la Pommeraie... Va-t'en te reposer, mon brave, et laisse-moi seul ici...

Un refus positif, le premier que le général eût essuyé de la part de Joseph, fut toute la réponse de celui-ci. Le général alors baissa la tête pour dérober les larmes qu'il sentait rouler sous sa paupière... Au bout de quelques instauts, il reprit :

— Va donc commander des chevaux, pour que nous partions ensemble...

Après le départ de M. Dumesnil, le château de la Pommeraie avait pris un aspect inaccoutumé. On eût dit que le deuil de ceux qui l'habitaient avait répandu comme une teinte de tristesse autour de lui. Un silence profond s'était fait dans son enceinte. On n'entendait plus la voix des enfants sous les charmilles. Plus de jeux sur la pelouse, plus de cris joyeux. Les domestiques inoccupés allaient et venaient d'un air inquiet, causant avec mystère et échangeant des signes d'intelligence. Les enfants erraient tout le long du jour, comme accablés du poids de leurs loisirs. Eugène avait dévoré tous les livres de la bibliothèque de son père. Ludovic ne trouvait plus aucun plaisir à jouer de méchants tours à madame Morel. Ses antipathies d'enfant pour cette femme s'étaient changées peu à peu en une haine véritable, qu'il avait peine à dissimuler, et qui, en l'absence d'une autorité supérieure, rendait la position de l'ex-gouvernante fort difficile. Cependant, c'était à elle que le général avait remis, en partant, la direction de sa maison. Le temps avait dissipé, en grande partie, les soupçons qu'il avait conçus dans le premier mouvement de la douleur. C'est à elle qu'il écrivait, de loin en loin, soit pour l'instruire de l'état de la poursuite qu'il avait entreprise, soit pour lui donner quelques avis sur ses affaires personnelles et l'administration de sa maison. Aux plaintes qu'elle lui adressait souvent sur l'insubordination de Ludovic, les lettres du général répondaient habituellement par un blâme sévère, qui ne faisait qu'alimenter la colère et l'aversion de Ludovic.

Cependant, l'instinct de Ludovic ne l'avait pas trompé, et sa haine n'était que trop fondée : madame Morel était bien, en effet, la cause déterminante du

malheur qui avait frappé la famille du général, et Ludovic en particulier. Celui-ci avait pour sa sœur une tendre affection, et sa raison, plus développée que celle de son frère, avait fini par lui rendre suspecte l'excessive indulgence de la gouvernante pour son élève. La disparition de Charlotte avait complétement justifié ses soupçons. Non-seulement madame Morel avait préparé la faute de Charlotte par ses complaisances, mais c'était elle encore qui l'avait inspirée. C'étaient ses conseils perfides qui avaient dirigé et soutenu l'inexpérience et l'irrésolution de Charlotte. C'était elle, en un mot, qui l'avait déterminée à fuir de la maison de son père, et lui en avait indiqué les moyens.

Un intérêt misérable et mal entendu lui avait dicté cette lâche conduite. Elle ne doutait pas que la tendresse du général, plus forte que tout autre sentiment, n'arrachât son consentement à un mariage devenu nécessaire. Et, dans ce cas, la parole formelle de Charlotte et la reconnaissance d'Urbain lui assuraient une existence heureuse et tranquille. Les difficultés de sa position au château de la Pommeraie, la certitude de la voir bientôt lui échapper et surtout l'impossibilité de jouer plus longtemps son double rôle avec impunité, toutes ces considérations l'avaient déterminée pour le parti honteux qu'elle était parvenue à faire adopter à Charlotte. Ce ne fut pas sans beaucoup d'efforts qu'elle avait pu étouffer les scrupules de la fille du général. Il lui avait fallu bien des insinuations perfides et bien des mensonges de langage pour égarer les instincts vertueux et triompher des terreurs naïves de la jeune fille.

Enfin, l'expérience et l'amour l'emportèrent sur de vagues scrupules.

Madame Morel attendait avec impatience le retour de M. Dumesnil pour quitter sa maison. Elle s'y sentait mal à l'aise et en serait partie déjà depuis longtemps, sans la crainte de réveiller des soupçons. Dès que le général fut arrivé, elle demanda et obtint sans peine la permission de se retirer. Elle reçut même de la faiblesse du général un témoignage écrit de ses bons offices, en qualité d'institutrice de Charlotte, et de sa haute moralité. Depuis qu'il avait perdu tout espoir, M. Dumesnil semblait avoir perdu toute énergie. Il n'y avait plus de place dans son cœur que pour la douleur. Le chagrin en avait banni les soupçons.

Alors, le général s'enfonça en quelque sorte dans la solitude pour y vivre seul avec ses regrets. La vue même de ses enfants lui devenait pénible en réveillant sans cesse des souvenirs cruels. D'ailleurs, après la trahison d'Urbain, il n'avait plus de confiance en personne, et l'abandon de sa fille chérie ne lui permettait pas plus de croire aux affections sincères qu'à la vertu. Il envoya Ludovic et Eugène terminer leur éducation dans un pensionnat de Rouen et s'enferma dans son appartement, ne voulant recevoir d'autres soins que ceux de son fidèle Joseph.

IV

Le premier mouvement de Charlotte, après avoir rendu sa faute irréparable, avait été d'implorer le pardon de son père. Une réflexion d'Urbain l'en empêcha. Il fallait laisser à la colère du général le temps de se

calmer. En attendant, Urbain avait pris toutes les précautions capables de le dérober aux recherches dont il ne manquerait pas d'être l'objet. A l'abri d'un nom emprunté, il s'était logé dans un des faubourgs les moins fréquentés, et, comme il parlait également bien l'anglais et le français, il s'était présenté pour un jeune professeur de langues, arrivant de Londres, et *marié* à une Française. Cette fable réussit facilement auprès des simples habitants de la pauvre maison où il vint s'établir, et il parvint ainsi, comme nous l'avons vu, à fatiguer l'opiniâtre sollicitude du père de Charlotte. Madame Morel, seule, avait été instruite, par l'officieuse intervention d'une amie, du nom sous lequel Urbain se tenait caché et de la retraite qu'il avait choisie.

Lancé fatalement dans la faute contre laquelle il avait lutté si longtemps, Urbain en accepta courageusement toutes les conséquences. Son dévouement fut au niveau de l'amour de Charlotte. Il avait bien pu en repousser quelque temps les timides sollicitations; mais aujourd'hui qu'il était, pour ainsi dire, en sa puissance, qu'il en subissait incessamment l'influence, comment n'en aurait-il pas été ému et ne l'aurait-il point partagé? A mesure que le cœur de Charlotte s'ouvrait à des sentiments, à des sensations nouvelles, celui d'Urbain semblait s'animer par degrés. Les innocentes coquetteries de Charlotte, les dangereuses suggestions d'une nature rêveuse l'avaient séduit; l'amour exalté et puissant de sa jeune compagne l'enivra. Ce n'étaient plus ces mystères pudiques, ces rougeurs subites, ces demi-aveux, ces élans comprimés et tous ces riens charmants qui éclosent, comme autant de fleurs timides, d'une âme vierge encore. C'était une

passion ardente, riche et profonde; ou plutôt un mélange des poétiques niaiseries d'un premier amour et des emportements d'un sentiment que le cœur ne peut contenir et que nulle crainte n'arrête plus. Le caractère réfléchi d'Urbain en fut ébranlé; il se sentait comme gagné et envahi peu à peu par tout ce luxe de séductions. C'étaient tour à tour de la part de Charlotte de brusques élans, des rêveries profondes, des tendresses infinies et des enfantillages incompréhensibles. Ses contraintes passées, ses soupirs étouffés, semblaient fournir aujourd'hui un aliment et comme un point d'appui à sa passion. On eût dit que son énergie naturelle s'était accrue de tout ce qu'elle n'avait pas dépensé. Le souvenir même des marques de respect accordées à l'autorité paternelle d'Urbain et des craintes puériles que lui inspirait quelquefois la gravité de ses fonctions et de son caractère était comme un stimulant et un charme de plus dans la libre possession de son bonheur. Urbain se prêtait à toutes les folles idées évoquées par cette riante imagination, aussi bien qu'aux rêves qu'elle enfantait pour l'avenir. Leur vie s'écoulait ainsi, paisible, ignorée, toute pleine de joies expansives et de bonheur intime. Urbain s'étonnait de ne pouvoir former aucun désir. Charlotte s'affligeait de le trouver au-dessous de l'ardeur immense qui la dévorait.

Ce bonheur fut un éclair dans leur existence. La prévoyance naturelle d'Urbain, endormie quelque temps dans les enchantements d'une première passion, se réveilla bientôt en face des tristes réalités de la vie sociale. Les faibles épargnes amassées par lui étaient dissipées. Quelques bijoux emportés prudemment par Charlotte, sur les conseils de madame Mo-

rel, avaient été vendus successivement, et le produit en était absorbé chaque jour. Dans cette extrémité, Urbain voulut pourvoir par lui-même aux nécessités du moment. Ses talents et son instruction variés devaient lui offrir plus d'un moyen de vivre honorablement, sinon heureusement. Mais, inconnu, sans appui, il essuya bien des humiliations. Sa tendresse pour Charlotte, la pensée d'un grand devoir à remplir, pouvaient seules soutenir son courage. Il sollicita donc avec une infatigable persévérance et dans toutes les carrières un emploi quelconque. Malheureusement Urbain n'avait que du mérite, et sa science n'était attestée par aucun diplôme. Livré, dès sa première jeunesse, à ses propres ressources, et n'ayant pour patrimoine que son industrie, il avait été forcé de renoncer à faire viser, par les autorités compétentes, la somme d'intelligence qu'il devait à la nature et à l'étude. Cette négligence forcée lui fut fatale. Il offrit en vain plus d'une fois de se mettre à l'œuvre pour fournir la preuve de sa capacité. On lui répondait en lui demandant l'exhibition de ses titres d'homme d'esprit et de savoir, et plus d'une porte se referma devant son talent apocryphe.

Le caractère même d'Urbain formait peut-être l'obstacle le plus sérieux au succès de ses démarches. En même temps que sa modestie laissait son mérite dans l'obscurité, sa fierté naturelle et le sentiment de sa valeur personnelle se pliaient difficilement au rôle de solliciteur, et se révoltaient contre les humiliations. Il demandait avec dignité, intimement convaincu qu'il offrait une valeur plus grande que celle qu'il réclamait en échange. Cette juste estime de soi-même empêche presque toujours le succès, parce qu'elle éveille infailli-

blement autour d'elle l'instinct de la jalousie. Urbain se heurtait incessamment contre des difficultés nouvelles, faute de vouloir se courber pour les éviter ou dévier de la ligne droite pour les tourner. Ces luttes perpétuelles entre sa nature et les nécessités de sa position l'irritaient, sans rien changer à son caractère.

Ce n'était pas pourtant, il faut le reconnaître, que sa vertu ne pût consentir à aucune transaction... Une circonstance toute récente témoignait assez de sa fragilité, mais il avait du moins combattu longtemps. C'était là précisément le principe dominant de son organisation. Son cœur pouvait succomber, mais il ne s'abaissait jamais volontairement. Ardent, passionné, il était fatalement prédisposé peut-être à subir la séduction, mais il n'allait jamais au-devant de la tentation, et la repoussait de toutes ses forces. Si sa sensibilité extrême le livrait souvent à de dangereuses suggestions, son âme s'égarait sans se dépraver. Il était dans sa destinée de ne faiblir jamais que par dévouement, et de ne rencontrer d'obstacle insurmontable à son bonheur ou à sa fortune que dans ses qualités mêmes.

Cependant sa tendre sollicitude pour Charlotte, la responsabilité de cette chère existence qui reposait désormais sur lui seul, triomphèrent des résistances de son caractère. Urbain s'humilia et rapetissa son orgueil au niveau de sa position. Les moyens les plus mesquins, les plus sottes flatteries et les sollicitations les plus obséquieuses furent mis en usage pour obtenir les emplois les plus infimes. Le souvenir de Charlotte qu'il évoquait sans cesse à son aide lui donnait la force du tout oser et de tout supporter. Son amour même,

cet amour si pur et si touchant dont il était fier et dont il eût voulu se parer à tous les yeux, cet amour l'obligeait à ramper pour elle, et lui commandait de se dégrader... Ce fut en vain. Les rangs étaient si serrés dans cette ruche immense qu'on appelle la société, et qu'envahissent les frelons, qu'Urbain ne put parvenir à y trouver une place. Et pourtant, en s'abaissant encore d'un degré seulement, le succès eût été possible. Il ne fallait que de l'audace ou de la perfidie; écraser ou calomnier ses rivaux... Urbain ne se sentait capable ni de cet effort de l'orgueil, ni de ce genre d'habileté...

Il était à bout de patience et d'ignominie... Une fureur impuissante s'empara de lui... Il s'avouait avec rage qu'il s'était dégradé sans profit. Vainement il avait colporté dans tous les rangs de la société son intelligence et son dévouement; tous deux avaient été repoussés ou méconnus. A la première il manquait le timbre, et le second n'avait qu'une valeur relative. Sa modestie lui avait nui dans l'estime des sots, sa dignité avait fait ombrage aux plus clairvoyants. Il avait déplu aux grands et excité la méfiance des petits. Les plus bienveillants étaient sans crédit; les plus puissants étaient sans bienveillance. Les uns avaient procédé à son égard par exclusion; les autres en usaient avec lui comme Fabius le Temporiseur envers l'ennemi des Romains. Un haut fonctionnaire lui avait offert sa protection à prix d'argent. Les plus honnêtes gens lui conseillaient de prendre rang dans l'administration par une place de surnuméraire, afin d'être admis, après plusieurs années d'épreuves et de travail gratuit, à recueillir quelques menus morceaux de la manne ministérielle... Urbain récapitula en lui-

même les différents semplois qui pouvaient cadrer avec son organisation particulière ou avec la nature de ses connaissances : plusieurs lui convenaient; mais il se trouva qu'il ne convenait à aucun, la plupart étant des charges vénales, ou exigeant tout au moins des dépenses préalables ou des avances considérables... Urbain, en promenant les yeux autour de lui, reconnut avec effroi que sa place n'était marquée nulle part au banquet social; que son intelligence était un instrument stérile, parce qu'elle manquait de point d'appui, et qu'il était impuissant à protéger les autres et lui-même.

Cependant le hasard, à défaut des hommes, parut vouloir le prendre sous sa protection. Il fut agréé, dans une riche maison du faubourg Saint-Germain, en qualité de répétiteur d'un jeune garçon. La rétribution était légère, mais c'était une prime offerte au travail persévérant, une avance prise sur la misère qui commençait à se faire sentir. Le courage d'Urbain se ranima; il fit de nouveaux efforts pour rendre sa position moins précaire et l'existence de Charlotte plus facile et plus douce. Les longues heures que lui laissaient ses récentes fonctions, il les employait à chercher d'autres occupations plus lucratives. Une partie de ses journées se passait en démarches et en courses vaines, à travers cette ville immense où le travail manque à ceux-là mêmes qui n'ont que le travail pour moyen et pour ressources. Urbain rentrait chez lui fatigué d'esprit et de corps; mais il ne proférait pas une plainte, et s'efforçait de paraître oublier, sous les soins de Charlotte, les dégoûts profonds et les défaillances de son âme.

Une continuelle inquiétude se mêlait aux secrets

ennuis d'Urbain. La prudence leur commandait à tous deux une retraite absolue, et les fréquentes excursions d'Urbain l'exposaient à être reconnu d'un moment à l'autre. Quant à Charlotte, elle s'était elle-même condamnée à ne sortir jamais pendant le jour. Quelquefois seulement ils allaient ensemble, le soir, visiter une amie de madame Morel, celle-là même qui s'était chargée de recevoir, sous son couvert, la correspondance de Charlotte avec son institutrice. Cette dame avait témoigné, dès l'abord, une bienveillance extrême à Charlotte et à Urbain. Elle prenait le plus vif intérêt à leur position et leur donnait, sous ce rapport, des conseils marqués au coin d'une prudence consommée. Souvent elle se plaisait à les rassurer sur l'avenir en leur présentant comme inévitable et prochain le pardon de M. Dumesnil. Dans le cas même où, par impossible, ce pardon leur serait refusé, elle n'avait pas hésité à leur offrir, de la manière la plus positive et la plus pressante, ses services personnels. Son indulgence égalait d'ailleurs sa bonté naturelle. Elle appelait Charlotte sa colombe voyageuse, et plaisantait gaiement Urbain sur ce qu'il avait fait, disait-elle, l'école buissonnière avec son élève.

Madame d'Ortès, ainsi se nommait l'amie de madame Morel, pouvait avoir de trente à quarante ans. Il eût été difficile de dire, même par approximation, à quelle distance elle se trouvait en réalité, de ces deux points éloignés. C'était une petite femme toute gracieuse et mignarde. Ses manières offraient un mélange de familiarité choquante et d'amabilité expansive qui attirait et repoussait en même temps. Ses traits réguliers et fins avaient peut-être quelque chose de trop arrêté qui leur donnait un certain caractère de dureté.

Ses yeux bleus, qui tranchaient sur les tons bruns de son visage et sur le noir luisant de sa chevelure, brillaient parfois d'un éclat incisif et mordant. Mais ce n'était qu'un éclair, et ils reprenaient presque aussitôt leur langueur caressante et leur douceur habituelle. Toute sa personne respirait la coquetterie la plus raffinée et je ne sais quoi de discret et de mystérieux. Son langage, ainsi que ses manières, avait ce double caractère de hardiesse et de retenue étudiée qui la classait tour à tour par une nuance insaisissable et changeante entre la femme libre déchue. On eût dit qu'il y avait en elle deux personnes dont l'une servait à l'autre comme de voile et de passe-port.

La maison de madame d'Ortès était, comme sa personne, mystérieuse et suspecte. C'était une de ces maisons à l'*index* où une honnête femme n'est jamais entrée que par surprise, d'où un jeune homme ne sort jamais sans y avoir laissé quelque chose des délicatesses de son âme et de sa loyauté naturelle. Madame d'Ortès recevait chez elle une société élégante où la galanterie des hommes n'était pas toujours contenue dans les limites d'une bienséance irréprochable, quoiqu'ils appartinssent presque tous à l'aristocratie du rang, de la naissance ou de la fortune. C'étaient, en général, des noms illustres dans l'armée, dans les arts, dans les lettres, dans la politique ou dans la finance. Quant aux femmes, sauf quelques rares exceptions, il faut convenir qu'elles paraissaient fort au-dessous, par leur éducation, des hommes qu'on leur adressait. Quelques-unes n'étaient plus jeunes, un très-petit nombre étaient véritablement jolies; mais toutes exhalaient un luxe qui eût ruiné toute autre femme, et une coquetterie capable de détruire en

un jour la réputation la plus solidement établie.

Urbain n'alla d'abord que rarement chez madame d'Ortès, et les jours où elle ne recevait que ses intimes. Peu à peu il s'enhardit jusqu'à paraître dans les grandes réunions. Quant à ce qui s'y passait, Urbain voyait tout à travers le voile de ses illusions. Quoique doué d'une remarquable perspicacité, il avait trop peu d'expérience, et il avait trop vécu en dehors du monde pour en connaître tous les vices et les honteux mystères. Les dehors brillants qui recouvraient ceux dont il était témoin leur enlevaient ce qu'ils auraient eu d'odieux et de repoussant pour lui. Il croyait, d'ailleurs, à la bienveillance que madame d'Ortès lui témoignait et au crédit qu'elle devait à ses relations avec des hommes riches ou puissants. Quant à Charlotte. il eut soin de ne la conduire jamais chez madame d'Ortès qu'aux jours et aux heures où il savait qu'elle devait être seule.

En arrivant à Paris, madame Morel était descendue chez madame d'Ortès. Son premier soin fut d'écrire à Charlotte pour la prévenir de cette double circonstance, et l'avertir qu'elle l'attendait dans la journée, empêchée qu'elle était de sortir par une extrême lassitude. Quoique envoyée de bonne heure à Charlotte, cette lettre ne lui fut remise que fort tard. On était au mois de novembre, et la nuit approchait. Charlotte se trouvait seule en ce moment. Urbain venait de sortir. Elle hésita quelque temps si elle attendrait jusqu'au lendemain pour se rendre tardivement à l'invitation de madame Morel; mais pressée par la curiosité, plus forte que la crainte de s'aventurer seule la nuit dans les rues de Paris, avide d'apprendre des nouvelles de sa famille, surtout de connaître

enfin les dispositions de son père à son égard, elle ne put résister au désir qui l'obsédait; elle courut chez madame d'Ortès.

A sa grande surprise, elle trouva madame Morel et madame d'Ortès dans une toilette recherchée, au milieu d'un cercle de femmes élégamment parées. Quelques hommes causaient familièrement avec elles, assis sur les divans, ou debout devant la cheminée. Charlotte qui, évidemment, n'était pas attendue, avait été introduite, par une erreur des domestiques, sur la foi de son apparente intimité avec la maîtresse de la maison. A l'aspect de cette foule, elle hésita un instant sur le seuil du salon, puis elle courut se jeter toute honteuse dans les bras de madame Morel. Les deux amies échangèrent rapidement un coup d'œil d'intelligence. Madame Morel était visiblement contrariée, madame d'Ortès qui paraissait comprendre la cause secrète de l'embarras de son amie, se leva pour aller à son aide.

— Madame Morel, dit-elle à Charlotte d'un air sentimental et pénétré, a bien voulu sacrifier à mon amitié égoïste les quelques heures de repos dont elle avait un si pressant besoin... Vous me pardonnerez, sans doute, d'avoir préféré mon plaisir personnel à l'intérêt de sa santé, puisque c'est à moi que vous devez le bonheur de la voir à cette heure... — Oh! maintenant, je ne sens plus la fatigue, interrompit madame Morel en embrassant Charlotte avec des élans de tendresse maternelle. Chère enfant! quel bonheur de nous trouver enfin réunies!... Mais pourquoi ne vous ai-je point vue plus tôt, ainsi que je vous l'avais demandé? Et comment êtes-vous venue sans ce cher... sans votre mari?...

Charlotte rougit et fit connaître la cause de son retard et de l'absence d'Urbain.

— Cet excellent petit mari, fit madame d'Ortès reprenant, sans s'en apercevoir, son ton de familiarité choquante, comme il va être inquiet de votre absence, à son retour! Car, je gage que dans votre précipitation vous aurez oublié de le rassurer par un mot, petite étourdie... Vous nous l'amènerez demain, pour nous dédommager, mon amie et moi, n'est-ce pas, cher ange? — Vous êtes vraiment trop bonne, madame, balbutia Charlotte interdite.

Puis, elle ajouta en baissant la voix et s'adressant à madame Morel :

— De grâce, madame, parlez-moi de mon père, de ma famille.

Madame Morel se leva et emmena Charlotte à une extrémité du salon, où elles s'assirent toutes deux à l'écart. Madame Morel gardait le silence, comme embarrassée de ce qu'elle avait à dire; Charlotte n'osait l'interroger.

— Ludovic et Eugène, que font-ils? demanda-t-elle, comme pour préluder à une question plus importante et qu'elle retenait sur ses lèvres... parlent-ils quelquefois de leur sœur? — Bien souvent... entre eux, dit madame Morel, répondant ainsi d'avance à cette autre question que Charlotte n'osait lui adresser. —Ainsi donc, reprit Charlotte en pâlissant, mon nom même est proscrit par mon père, et mes frères n'ont pas le droit de le prononcer devant lui!... Quoi! toujours inflexible!... Quoi!... pas un mot, pas un regret pour son enfant... C'en. est fait; plus d'espoir pour moi... — Oh! je ne dis pas cela, répliqua madame Morel avec l'accent de la commisération... Au con-

traire, je suis persuadée que le temps finira par triompher d'un ressentiment que combat une tendresse profonde...

Charlotte comprit, à la banalité même des consolations qui lui étaient adressées, qu'elle devait renoncer pour jamais au pardon de son père et aux illusions de bonheur qu'elle avait caressées jusqu'alors. En dépit de tous ses efforts pour soutenir le coup mortel qui venait de lui être porté, les larmes jaillissaient de ses yeux, et elle se retourna vivement, en cachant sa figure dans ses mains, pour éviter les regards qui s'attachaient sur elle.

Pendant ce temps, madame d'Ortès donnait, d'un air mystérieux, aux personnes qui l'entouraient, des explications sur l'apparition et la personne de la jeune inconnue. On parlait à voix basse, on échangeait des signes d'intelligence. De temps en temps, sur un mot de madame d'Ortès, un sourire d'incrédulité entr'ouvrait les lèvres des femmes qui l'écoutaient. D'autres fois elle s'efforçait de réprimer, par un geste, un cri d'admiration ou de surprise, échappé à quelqu'un des hommes penchés curieusement au-dessus du cercle dont elle occupait le centre.

Les chuchotements indiscrets et les rires étouffés arrivaient, comme une mordante ironie, jusqu'au cœur de Charlotte. Deux des auditeurs de madame d'Ortès s'étaient simultanément rapprochés de la jeune fille par un mouvement de curiosité hardie, et se tenaient debout dans l'embrasure d'une fenêtre en la considérant avec une opiniâtreté insultante, et exprimant tour à tour à haute voix l'intérêt et l'admiration qu'elle leur inspirait. En la voyant pleurer, l'un d'eux s'avança d'un air de pitié étudiée

— Eh! ma chère enfant, lui dit-il, est-ce que l'on pleure à votre âge? Les larmes, croyez-moi, doivent être laissées aux vieilles et aux laides. Des yeux comme les vôtres ont bien autre chose à faire, vraiment.

Celui qui parlait ainsi était le chevalier de Moranges, petit homme sec et ridé, vêtu avec une recherche remarquable. Une magnifique chevelure blonde aux boucles soyeuses et parfumées contrastait avec les tons jaunâtres de sa figure desséchée en dépit du vermillon irréprochable qui couvrait ses joues.

Charlotte, hors d'état de répondre, se serra contre madame Morel.

— De grâce, ma toute belle, poursuivit le petit homme, respectez la fraîcheur et l'éclat de votre teint... Il n'y a rien que le chagrin fane si vite que ces fleurs-là... Voyons, ajouta-t-il en s'asseyant familièrement près d'elle, contez-moi vos chagrins... On dit que cela fait du bien... J'en sais déjà quelque peu. — Monsieur! fit Charlotte avec dignité. — Oh! je sais que vous allez me dire qu'il n'y a pas de remède possible... que votre chagrin sera éternel... Bien, bien... Je connais tout cela. Toutes les jolies filles qui ont des peines de cœur disent de ces choses-là. Heureusement qu'il n'en est rien... Il y a toujours dans quelque coin d'un jeune cœur un rayon de soleil prêt à poindre au milieu des plus violents orages... — Bravo! mon cher chevalier, interrompit le jeune marquis de Vibrac, voilà qui est des plus gracieux et qui va directement à son adresse! Je ne vous connaissais pas un pareil goût pour la poésie. — Eh! morbleu, poursuivit le galant suranné, à tout péché miséricorde! La colère de votre père ne durera pas toujours... J'en sais

quelque chose, moi, que mon père de son vivant, a maudit et pardonné dix-sept fois... Et puis, je vous le dis, en vérité, vous êtes trop jeune pour figurer avec avantage en Madeleine. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! murmura Charlotte en cachant son visage dans la poitrine de madame Morel. — M. le chevalier, vous oubliez... vous ne savez peut-être pas, balbutia madame Morel en affectant une certaine dignité... — Je sais, madame, répliqua sèchement le chevalier, que cette jeune personne a été votre élève, et voilà précisément pourquoi je m'étonne de la trouver aussi rebelle... aux consolations que je voudrais lui prodiguer...

Madame Morel se mordit les lèvres sans répondre. L'ami du chevalier riait bruyamment de la réponse de celui-ci et de la physionomie courroucée de l'ex-gouvernante.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent quelques-unes des personnes qui se tenaient devant la cheminée du salon. — Je parie, dit une jeune femme brune en retournant la tête... que M. de Moranges aura dit quelque méchanceté à madame Morel.

Madame d'Ortès s'approcha.

— Par pitié, murmura Charlotte en pressant fortement la main de sa gouvernante, emmenez-moi d'ici, j'étouffe...

Madame Morel se leva en présentant son bras à Charlotte. Mais M. de Moranges, saisissant l'autre main de la jeune fille, la porta à ses lèvres, en essayant de la retenir .. Charlotte tressaillit et fit un effort pour se lever, mais la vive rougeur qui venait de passer sur son front s'effaça tout à coup à la vue de toutes les figures qui la regardaient curieusement. Elle pâlit,

ses jambes fléchirent, et madame Morel fut obligée de la déposer sur le divan qu'elle venait de quitter.

— Ah! mon Dieu! fit madame d'Ortès, cette jeune personne se trouve mal!... Hé! vite, mesdames, un flacon, je vous prie!...

Tout le monde était accouru à cet appel. Charlotte, renversée sur le divan, était soutenue par madame Morel. On avait ouvert les fenêtres. Les dames présentaient leurs flacons... Les cordons qui pouvaient gêner la respiration de la malade furent coupés. On écarta les vêtements qui chargeaient sa poitrine... Ses beaux cheveux châtains tombaient en longues tresses jusque sur le tapis.

— Eh! bon Dieu, exclama naïvement une grande femme aux traits un peu fortement accusés et déjà sur le retour de l'âge; voyez donc, mesdames, comme tout cela est jeune!... Pauvre petite! En vérité, cela n'a pas dix-huit ans. — Vous la voyez, je pense, d'un regard bien favorable, dit madame de Saint-Venant, la jeune femme brune qui avait déjà parlé. — Vous avez raison, madame, répondit madame Morel de l'air le plus sérieux du monde en s'adressant à celle qui avait parlé la première. Charlotte n'a que dix-sept ans à peine. — Je croyais, riposta madame de Saint-Venant, en lançant à madame Morel un coup d'œil ironique, que vous n'aviez été que l'institutrice de cette jeune femme, et j'ignorais que vous eussiez aussi pour elle les sentiments et les craintes jalouses d'une mère... quoique assurément votre âge ne repoussât nullement une telle supposition. — Quoi qu'il en soit, mesdames, observa malicieusement le jeune de Vibrac s'interposant entre les adversaires, vous ne sauriez

contester que notre intéressante malade ne soit dans cet âge précieux qui donne à une femme le droit de s'évanouir à son aise...

En ce moment Charlotte poussa un profond soupir... Sa poitrine se souleva... Elle ouvrit les yeux...

A la vue de toutes ces figures penchées curieusement sur elle, un vague souvenir de ce qui s'était passé se fit jour à travers la confusion de ses idées. En remarquant le désordre qui régnait sur sa propre personne, un cri de pudeur et d'effroi lui échappa. Elle comprit la scène indécente où elle venait, à son insu, de jouer le principal rôle, et ramenant sur sa poitrine, par un mouvement rapide, les vêtements qu'on en avait écartés, elle pria madame Morel de la conduire dans une chambre où elle pût achever de refaire sa toilette. Madame Morel l'emmena aussitôt dans sa chambre.

— Au fait, dit madame d'Ortès comme se ravisant tout à coup, la petite a raison... Ces méssieurs sont d'une indiscrétion!...

Cette réflexion tardive et l'inadvertance singulière qui y avait donné lieu provoquèrent l'hilarité des cavaliers.

— Parbleu! madame, dit un jeune fat à la figure pâle et blonde, tout en jouant avec un lorgnon suspendu à son col, parbleu! je ne savais pas que vous eussiez une pareille fleur dans vos serres!...

Il appuya avec affectation sur le dernier mot et ajouta, comme s'il eût criant que l'intention méchante de ce qu'il prenait pour un trait d'esprit ne passât inaperçue :

— Oh! je ne joue pas sur les mots, croyez-le bien, madame!...

Madame d'Ortès fut tirée à propos de l'embarras d'une réponse par une femme de chambre qui vint l'avertir que madame Urbain (c'est le nom qu'on donnait à Charlotte) la priait de vouloir bien venir recevoir ses adieux.

Charlotte, en effet, afin d'éviter de traverser le salon en se retirant, avait fait approcher une voiture qui l'attendait à une porte donnant sur une autre rue. Madame Morel voulut l'accompagner; mais Charlotte affirma qu'elle se sentait complétement remise de son indisposition et qu'il n'y avait aucun danger à la laisser partir seule. En disant cela, elle monta en voiture et s'éloigna.

V.

Urbain rentré chez lui peu d'instants après le départ de Charlotte attendait son retour avec la plus grande impatience. L'inquiétude que lui avait causée d'abord cette absence à une pareille heure fut d'autant plus vive qu'il n'en soupçonnait pas le motif. Le portier ne put fournir à cet égard aucun éclaircissement, Charlotte étant sortie sans lui donner la moindre instruction. Urbain songea bien à madame d'Ortès; mais il ne devinait pas quel motif si pressant aurait pu déterminer Charlotte à y aller seule, la nuit, et sans le prévenir lui-même. Cependant, comme cette supposition était la seule qui offrît quelque vraisemblance, il se disposait à se rendre en toute hâte chez madame d'Ortès, lorsqu'on frappa doucement à sa porte.

Avant qu'Urbain eût le temps de répondre, la porte s'entr'ouvrant livra passage à une jeune fille qui avança curieusement sa figure souriante et tout inondée des boucles de sa chevelure blonde... C'était une voisine et presque une amie de Charlotte, qui avait trouvé dans ses vertus simples et dans les excellentes qualités de son cœur de nombreuses compensations aux lacunes de l'éducation.

— Ah! fit-elle avec un peu d'embarras en s'apercevant qu'Urbain était seul dans la chambre; pardon, M. Urbain... Je croyais trouver aussi madame Charlotte...

En disant cela, la jeune fille entra n rougissant, comme poussée par la curiosité. Elle ajouta presque aussitôt :

— Mon Dieu! comme vous paraissez agité, M. Urbain! Qu'y a-t-il donc, je vous prie? Où est Charlotte? — Je l'ignore absolument, répondit Urbain; et je vous avouerai que son absence... — Déjà des inquiétudes! reprit la jeune fille avec un petit haussement d'épaules. Pour une heure d'absence, c'est vraiment bien la peine... Attendez un peu, mon Dieu! Elle va revenir, sans doute... Seriez-vous jaloux, par hasard? Fi! monsieur... je le dirai à Charlotte...

Tout en parlant ainsi, la jeune fille tournait autour de la chambre, rangeant les chaises, remettant toute chose à sa place, comme si elle eût été dans sa propre chambre...

— Ah! mon Dieu! quel désordre, disait-elle... Je gage que c'est vous, M. Urbain, qui dans votre impatience aurez tout culbuté... Ah! ce sont bien là les hommes! Impatients, colères, et jaloux par-dessus le marché! — Je vous en supplie, Irma, fit Urbain fatigué de

ce déluge de paroles en manière de consolations, épargnez-moi. — Vraiment, monsieur, reprit Irma sans se déconcerter, n'êtes-vous pas bien à plaindre que je sois venue vous tenir compagnie en attendant le retour de Charlotte? Boudeur!

Ce dernier mot fut accompagné d'une petite moue coquette qui ramena un instant la bonne humeur sur la figure d'Urbain...

— Je suis trop heureux, sans doute, ma bonne Irma, que le hasard vous ait conduite ici. Mais vous devez m'excuser, aussi... — Oh! mon Dieu! de tout mon cœur... On n'est pas des Turcs, M. Urbain... Et je ne suis pas moins contrariée que vous, moi qui étais venue pour parler à Charlotte. Ah! qu'est-ce que cela? Une lettre à son adresse!... Tenez...Elle vous apprendra sans doute la cause de son absence.

Urbain ouvrit la lettre. C'était en effet celle de madame Morel que Charlotte avait laissée, en partant, sur le marbre d'un secrétaire...

— Madame Morel est ici! s'écria Urbain comme se parlant à lui-même. — Quel bonheur! fit naïvement Irma sautant de joie et frappant des mains. Ce sont de bonnes nouvelles qu'elle vous apporte, M. Urbain, j'en suis sûre... Charlotte n'a pas eu la patience d'attendre votre retour pour aller les chercher... — Je ne sais pourquoi l'arrivée de cette femme m'épouvante, murmura Urbain; une pareille créature ne peut être qu'un messager de malheur... — Chut! fit Irma en posant un doigt sur ses lèvres, j'entends des pas sur l'escalier... C'est elle!... C'est Charlotte!...

En effet, quelqu'un montait l'escalier... Irma courut pour s'assurer de la vérité de son assertion et revint presque aussitôt en tenant Charlotte par la main.

A sa vue, Urbain s'élança vers elle cherchant à lire sur sa physionomie ce qu'elle allait lui apprendre. Quoiqu'elle se fût préparée, chemin faisant, à dissimuler son chagrin et à atténuer autant que possible le coup qu'elle devait porter, Charlotte ne put soutenir le regard scrutateur d'Urbain et détourna la tête avec embarras.

— Tout est perdu, dit Urbain en se laissant retomber avec un morne désespoir sur le siége qu'il venait de quitter, ton père est inflexible... Je l'avais bien prévu... Je te l'ai toujours dit; mais tu n'as pas voulu me croire... Moi, du moins, je n'ai rien à me reprocher.

Charlotte regarda Urbain avec un étonnement douloureux.

— Pour moi, dit-elle avec douceur, je ne me repentirai jamais que de vous avoir rendu malheureux... — Que dites-vous donc là? interrompit Irma; est-ce qu'on peut être malheureux quand on s'aime? Cela est bon pour les gens qui s'ennuient parce qu'ils se détestent ou qu'ils ne se *comprennent* pas. — Irma, ma bonne amie, dit Charlotte tristement, je ne me sens pas bien, j'ai besoin de repos... Nous causerons demain tout à notre aise. — A demain donc, répondit Irma en s'en allant.

Charlotte fit quelques pas dans la chambre sans but apparent et comme poussée par le besoin de se mouvoir. Urbain gardait le silence.

— A propos! fit tout à coup Irma en rouvrant la porte, mon parrain m'a envoyé hier de délicieuses étoffes pour robes d'hiver. J'étais venue pour vous consulter, Charlotte... Mais ce sera pour demain... Je tiens à savoir si elles sont de votre goût.

Après avoir réfléchi quelques instants, comme si elle hésitait sur ce qu'elle allait dire, Charlotte s'avança vers Urbain et lui prenant, d'un air suppliant, une main dans les siennes :

— Mon ami, lui dit-elle, j'ai une grâce à te demander.

Urbain regarda Charlotte avec surprise.

— Mon ami, poursuivit Charlotte, promets-moi que nous n'irons plus... que bien rarement chez madame d'Ortès, et, surtout, que nous n'irons jamais séparément. — Voilà une singulière demande, au moment même où vous en revenez sans moi! — C'est précisément pour cela que je crois devoir t'adresser cette prière.

Urbain regarda Charlotte avec plus d'attention. Puis, comme s'il n'eût pas compris la véritable signification de ce qu'elle venait de dire, il répondit avec un peu d'amertume :

— Il me semble que c'est bien mal choisir votre temps que de vous retirer de chez cette dame, au moment où, frustrés de toute espérance, nous avons plus besoin que jamais de sa bienveillance et de ses services. — Je ne sais si ces prétendus avantages pourraient compenser les inconvénients que nous rencontrerions dans une telle fréquentation... — Que voulez-vous dire? demanda Urbain de plus en plus surpris. — Écoutez, Urbain, reprit Charlotte comme faisant un effort sur elle-même, j'avais résolu de vous cacher certaines particularités de ma visite qui auraient pu vous attrister inutilement. Mais je vois bien que je dois tout vous dire.

Et Charlotte raconta ingénument tout ce qu'elle avait vu et entendu chez madame d'Ortès, l'embarras que sa présence inopinée avait causé à cette dame, la

position équivoque de madame Morel auprès de son ami, les discours étranges qu'elle avait recueillis, les manières libres et les propos hardis des dames qui composaient la société de madame d'Ortès, les procédés non moins choquants des cavaliers à leur égard, enfin les obsessions inconvenantes dont elle-même avait été l'objet et les paroles plus que légères qu'on lui avait adressées...

A chaque révélation, à chaque nouveau détail fourni, par Charlotte Urbain ne pouvait retenir l'expression de son indignation. Charlotte triomphait dans son cœur, avec une joie d'enfant, de ces ardents témoignages de l'amour d'Urbain. Ce fut à son tour de le calmer, et elle eut quelque peine à l'empêcher de se rendre chez madame d'Ortès et à prévenir un éclat qui aurait été pour lui un nouveau sujet d'ennuis. Redevenu maître de lui-même, Urbain réfléchit profondément au parti qu'il devait prendre. Sa sollicitude pour Charlotte lui faisait un devoir de la dérober au danger qui la menaçait dans une société corrompue; mais la raison lui disait en même temps qu'il ne pouvait renoncer volontairement à l'amitié de madame d'Ortès et aux promesses bienveillantes qu'elle lui ávait faites. Il attachait surtout de grandes espérances à la protection d'une personne qu'il avait souvent rencontrée chez madame d'Ortès, et à laquelle il supposait avec raison un crédit beaucoup plus étendu. C'était madame de Saint-Venant.

Madame de Saint-Venant, jeune femme spirituelle, accorte et peu sévère, avait cru remarquer plus d'une fois le regard triste du jeune professeur s'arrêter sur elle avec complaisance. Cette attention excita sa curiosité, sans éveiller dans son âme une bien vive sym-

pathie. La jolie veuve (madame de Saint-Venant avait pris ce titre banal pour avoir ce qu'on appelle une position) était incapable de ressentir une passion sérieuse, et dans cette circonstance elle n'éprouvait pas même le désir de l'inspirer. Mais sa coquetterie était sans bornes. Elle savait l'histoire d'Urbain et de Charlotte. Quoiqu'elle ne l'eût rencontrée que bien rarement, Charlotte avait involontairement excité sa jalousie. Elle n'avait pu lui pardonner sa beauté suave, ses grâces naturelles et faciles. Sa candeur même était devenue un secret motif de haine, et elle se promettait un plaisir intime de la désunion de deux personnes qu'elle avait tout lieu de croire heureuses l'une par l'autre.

Urbain l'avait vue plusieurs fois chez madame d'Ortès, à l'insu de Charlotte; et il avait même obtenu, sans beaucoup de difficultés, la permission de venir la visiter dans sa propre maison. La charmante veuve ne mit d'autre condition à cette faveur que celle d'une discrétion extrême. Moyennant cette concession, Urbain vit ses visites accueillies avec un plaisir très-peu dissimulé.

Madame de Saint-Venant présentait, de tous points, un contraste frappant avec Charlotte, et ce contraste, par une injustice fort commune en pareil cas, n'était point à l'avantage du mérite réel. En même temps que son esprit léger, mordant, et ses agaçantes coquetteries charmaient Urbain, il se promettait les plus heureux résultats de la protection qu'elle lui accordait. Sa beauté et sa position brillante, quoique équivoque, lui donnaient une véritable puissance, et Urbain la croyait particulièrement propre à le recommander efficacement.

Il ne fallait pas moins que toutes ces considérations pour le déterminer à dissimuler le ressentiment qu'il éprouvait des insultes faites à Charlotte. Il lui fit part du résultat de ses réflexions, tout en lui cachant, néanmoins, le secret de l'attrait particulier qui l'entraînait vers madame de Saint-Venant et des séductions dont il était l'objet. Charlotte renonça de grand cœur à reparaître chez madame d'Ortès, et accorda à Urbain non sans quelque regret, l'autorisation d'y retourner seul aussi souvent qu'il le jugerait utile à leurs intérêts.

Le lendemain de cette explication, Urbain sortit de grand matin, sans adresser une parole à Charlotte. Nulle affaire, cependant, ne l'appelait hors de chez lui à une pareille heure; mais il avait besoin de mouvement et de solitude. Son cœur était oppressé. Il avait passé la nuit à rouler dans sa tête mille projets contradictoires et à évoquer, pour ainsi dire, un à un tous les sentiments, toutes les impressions de son âme, depuis deux ans. En vain il s'était interrogé; en vain il s'était efforcé de rappeler à lui quelques émotions fugitives... Le passé tout entier lui échappait, ou plutôt il se voyait, il se sentait lui-même tel qu'il était en réalité, tel qu'il avait toujours été... Aimait-il véritablement Charlotte? ne s'était-il point abusé sur la nature de l'affection qu'il ressentait pour elle?... Le mouvement de vive sympathie qui l'avait attiré vers elle ne tenait-il pas à sa position personnelle, à l'austérité même de ses habitudes, à la pitié, peut-être?... Son cœur était resté comme étranger à l'espèce de fièvre qui avait envahi, un instant, son imagination et ses sens au contact brûlant de l'amour de Charlotte... Les qualités mêmes de Charlotte, la douceur et la ré-

signation qui formaient le fond de son caractère, l'empêchaient d'exercer sur Urbain l'empire que son amour aurait dû lui assurer.

Urbain, en effet, était un de ces hommes qui ont besoin d'être subjugués pour aimer fortement. Comme toutes les âmes ardentes, il s'attachait de préférence aux natures puissantes, et trouvait un certain charme à se sentir dominé par une femme... L'amour qu'il avait cru éprouver pour Charlotte s'était usé dans les ennuis et les embarras d'une existence misérable... Maintenant que le ressentiment ou l'indifférence du général lui livrait entièrement sa fille, il éprouvait d'invincibles dégoûts pour le présent et de sérieuses terreurs pour l'avenir.

Plus d'une fois déjà, en sentant cette ardeur incertaine se retirer par degrés de son cœur, Urbain avait essayé de la rallumer. Pour y parvenir, il se représentait, avec une louable insistance, les vertus simples, les grâces juvéniles et l'amour si naïf et si pur de Charlotte. Vains efforts! ses soins, sous ce rapport, et cette constante préoccupation même ne servaient qu'à lui montrer plus clairement le vide de son âme.

Pour comble de malheur, sa position s'aggravait de jour en jour, et comme si ce n'était pas assez pour lui d'avoir à répondre de l'avenir de Charlotte, c'était Charlotte elle-même qui faisait obstacle à sa fortune. De toutes les professions qu'il avait essayé d'aborder, une seule lui restait ouverte, c'était l'enseignement particulier. Le préceptorat convenait à la spécialité de ses connaissances et à ses habitudes Il en eût consacré avec joie les bénéfices à assurer le bien-être de Charlotte; mais dans la fausse situation où ils se trouvaient l'un et l'autre vis-à-vis de la société, l'accep-

tation d'un pareil emploi par Urbain était une séparation pour eux. Malgré le changement qui s'était opéré par degrés dans ses sentiments intimes, ou plutôt malgré la découverte qu'il venait de faire de la véritable nature de l'affection qu'il avait toujours eue pour elle, l'abandon de Charlotte ne pouvait entrer dans la pensée et encore moins dans les projets d'Urbain.

Cependant, soit dégoût du présent, soit frayeur de l'avenir, soit enfin par lassitude du bonheur même qui lui avait été en quelque sorte imposé, la tristesse d'Urbain augmentait chaque jour. De plus, l'arrivée de madame Morel dérangeait ses récentes habitudes par la crainte d'une indiscrétion, en même temps qu'elle assombrissait singulièrement ses idées par la fâcheuse nouvelle de l'inflexible rigueur du père de Charlotte.

Le lendemain, au moment où il sortait furtivement de chez lui, à une heure inaccoutumée, ces tristes réflexions l'obsédaient encore et faisaient, pendant sa marche aventureuse à travers les rues de Paris, comme un sombre cortége autour de son esprit.

On était au commencement de novembre. Un épais brouillard obscurcissait les rues désertes. Paris dormait encore, le Paris qui vit de ses rentes, qui se couche et se lève à ses heures, qui commence sa journée, quand le soleil a déjà fait le tiers de la sienne. Seuls, quelques boutiquiers vigilants ouvraient leurs volets en soufflant sur leurs doigts ou bâillaient philosophiquement sur le seuil de leur magasin. Les rares passants qui cheminaient à cette heure à travers l'obscurité n'appartenaient pas à la population parisienne. C'étaient quelques cauteleux campagnards de la Brie ou du Gâtinais qui venaient, hommes et femmes, qui

sur ses jambes et qui sur son âne, trafiquer des produits de leurs champs ou de leur industrie. Urbain ne remarquait rien. C'est à peine si, dans sa préoccupation, il parvenait à éviter les lourdes charrettes des maraîchers ou le crochet de fer du chiffonnier attardé à disputer à l'ombre du brouillard et à la boue du ruisseau les haillons des pauvres ou le rebut des chiens. Pourtant, dans la situation d'esprit où il se trouvait, la vue d'un de ces malheureux le frappa.

— Vivre dans l'obscurité ou dans la fange, murmura-t-il, voilà la condition que le monde fait à la plupart des hommes! Et telle est peut-être, ajouta-t-il, la destinée qui m'attend... La misère dans l'obscurité ou la richesse dans l'infamie!

En disant cela, Urbain pressa le pas, comme pour échapper à une pensée fatale. A mesure qu'il avançait, le brouillard devenait moins épais; le mouvement renaissait, une rumeur confuse s'élevait derrière lui. Il montait alors une rue à pente rapide, aboutissant à l'une des portes de la ville. Arrivé en haut, il franchit la barrière... et se retourna brusquement... D'un côté, Paris encore perdu dans le brouillard qui s'arrêtait perpendiculairement en cet endroit, comme un rocher taillé à pic; de l'autre, la butte Montmartre, qui agitait dans l'air transparent du matin les ailes de ses moulins à vent... Urbain eut comme une orgueilleuse tentation de voir, un instant, à ses pieds, la grande cité au milieu de laquelle il était lui-même si petit!

Il gravit la côte d'un élan... Ni les mille bruits qui commençaient à se faire entendre au-dessous de lui, ni le paysage qui se déroulait de chaque côté de la route, ni les hautes branches des haies qui secouaient

sur lui leurs rameaux humides ne purent l'arrêter un moment ou lui faire retourner la tête...

Près d'atteindre le sommet, il ferma les yeux. Il voulait embrasser l'espace du premier coup d'œil.

Puis, il regarda devant lui...

Pareil à un géant qui s'éveille, Paris commençait à se dégager de ses voiles de brume. Çà et là apparaissaient les sommets de ses édifices et les flèches de ses clochers, comme les mâts d'une flotte à l'ancre. Déchiré en certains endroits par la brise du matin, le brouillard pendait en lambeaux à l'angle des rues, ou s'amassait en vagues énormes vers le centre de la ville, tandis que, à l'orient, le soleil perçait ces masses flottantes de ses flèches dorées...

Tout à coup, un vent rapide passa sur la montagne... Les herbes des gazons frémirent, les branches dépouillées des arbres des jardins s'inclinèrent profondément... En un instant, une main invisible roula au loin l'immense rideau des vapeurs amassées sur la ville...

Paris apparut tout entier aux regards ardents d'Urbain. Les toits humides des palais, le faîte des édifices, les tours, les colonnes de bronze et les dômes dorés resplendissaient au soleil... On eût dit une cité de marbre et d'or. Urbain étonné cherchait en vain ces quartiers obscurs et ces habitations misérables qui avaient tant affligé ses regards quand il les vit pour la première fois. Paris semblait les avoir cachés dans son sein, comme une honte ou comme un remords; ou plutôt l'éloignement avait confondu, dans une fraternité d'un moment, le séjour du pauvre et la demeure du riche. Pour saisir la vérité, l'imagination d'Urbain eut besoin de pénétrer dans l'intérieur de toutes ces habitations et d'en comparer l'aspect et

les habitudes... Mensonge!... dérision!... Ici, la misère et la souffrance... Là, le luxe et l'opulence... Et, entre ces deux extrêmes, l'infamie pour transition!

— Quoi! murmura Urbain, pas un seul point intermédiaire dans ce cercle fatal! Quoi! nul rapprochement possible, nulle concession réciproque entre la vertu qui gémit et le vice qui triomphe! Ah! la médiocrité, du moins, a des asiles sûrs et un bonheur tranquille! Oui, la médiocrité qui vit, faute de mieux, de petites bassesses et de misérables calculs, qui chemine ignorée et tremblante par les sentiers perdus et qui glane furtivement dans le champ du vice! Mais le travail persévérant? Oui, la goutte d'eau qui prolonge l'agonie. Mais le talent qui éclate, le génie?... qui s'étiole et languit, s'il n'est soutenu par l'intrigue ou poussé par l'audace!

Aigle ou serpent, dominer ou ramper, vaincre au soleil ou déchirer dans l'ombre, voilà toute la vie!

Et moi aussi, je sens là, sous mon front, ma pensée qui bouillonne, et, dans ma poitrine, je ne sais quoi qui voudrait s'ébattre et se dilater au soleil. Mais d'où vient, quand je pourrais déployer mes ailes et planer à mon tour, cette lâcheté de cœur qui m'attache à la terre? Pourquoi, à côté des instincts sublimes et des hautes pensées que la nature avait déposés dans mon âme, la société a-t-elle placé le doute qui paralyse et la défiance de soi-même? Pourtant, j'aime tout ce qui brille et rayonne, la fortune aussi bien que la renommée qui la donne, l'or aussi bien que le talent qu'il rehausse ! De l'or, oh! qui me donnera de l'or?

Tandis qu'il parlait, Urbain plongeait ses regards avides à travers ce vaste labyrinthe de pierres étalé

à ses pieds, comme pour lui demander sa part de richesses et de bonheur. Tout à coup son front se rembrunit. Un sourire amer passa sur ses lèvres. Au milieu d'une de ces bourgades populeuses que Paris semble avoir poussées hors de son enceinte trop étroite, comme les extrémités de ses longs bras, les yeux d'Urbain avaient cru reconnaître l'endroit où se cachait la pauvre maison qu'il habitait. Charlotte s'offrit alors à sa pensée, Charlotte si pure, si aimante, si fière de lui! Douce et frêle créature qui s'était naïvement confiée à son dévouement, et à qui il n'avait pu donner ni l'amour, ni la fortune.

— Ah! misérable! s'écria Urbain en versant des larmes de colère et de honte. Si tu ne sais pas aimer cette enfant, sache, du moins, la protéger! Fais-la riche et enviée, si tu ne sais pas la rendre heureuse obscurément! Sauve-la de la pauvreté qui l'attend!... La pauvreté qui souffle sur le visage des jeunes femmes, et qui éteint les douces pensées dans leur sein! Oh! la richesse, le luxe, les parures pour orner son beau corps! La soie et le velours pour ses membres délicats! Des couronnes pour cacher les soucis de son jeune front! Les sourires et les admirations de la foule pour arrêter les pleurs dans ses yeux! Mais non, rien... rien que le remords pour moi, le désespoir pour elle!...

Oh! ville heureuse et maudite entre toutes les villes! Ville pleine d'or, de boue et de sang!... Je fouillerai jusqu'au plus profond de tes entrailles, pour en arracher de quoi apaiser la soif de tes enfants!...

Qu'ai-je dit? Pardonnez-moi, mon Dieu, qui m'entendez, ou inspirez-moi une salutaire pensée qui me guide entre ces écueils... Mais quoi! mon esprit est-il

donc muet comme mon cœur? Ne pourrai-je donc faire jaillir de mon cerveau quelque honnête expédient, quelque lueur bienfaisante qui me découvre, entre le crime et la pauvreté, cet obscur sentier qui aboutit à la fortune?

En disant cela, Urbain pressait avec force sa tête entre ses mains et frappait en vain son front brûlant.

Cependant le ciel s'était obscurci, D'énormes nuages amoncelés sur Paris interceptaient la lumière du soleil et répandaient sur la ville une teinte grisâtre. Déjà même la pluie, une de ces pluies fines et glacées des derniers jours d'automne, rayait les airs de minces filets. L'eau avait pénétré sous les vêtements d'Urbain et tombait sur sa tête découverte; mais son sang bouillonnait dans ses veines et battait ses tempes à coups précipités. Absorbé dans une ardente investigation, il ne voyait et ne sentait rien en dehors de lui et de la pensée rebelle qu'il poursuivait. Il y avait longtemps qu'il était là, immobile et insensible, en apparence, comme si le temps n'existait pas pour lui ou qu'il eût perdu la faculté de percevoir les impressions physiques...

Tout à coup l'horloge du hameau sonna la dixième heure... Urbain releva la tête et écouta... C'était le rappel aux nécessités inexorables du présent, aux devoirs journaliers de sa profession. Quelques minutes à peine le séparaient de l'heure désignée pour la leçon qu'il donnait chaque matin, à l'héritier d'une noble maison. A cette pensée, Urbain tressaillit... Un éclat de rire sortit de sa poitrine.

— Holà! s'écria-t-il, pauvre ambitieux!... Avant que de rêver pour ta maîtresse le luxe et l'opulence,

va-t'en, crois-moi, lui gagner le morceau de pain du lendemain!...

A ces mots, Urbain se précipita sur le chemin glissant qu'il avait gravi quelques heures auparavant. En peu d'instants il eut franchi l'espace qui le séparait du but de sa course folle. Arrivé à la porte de l'hôtel de Rieux, il s'arrêta pour respirer... Il était haletant et pâle de fatigue... La pluie avait cessé. Sa propre chaleur et celle du soleil avaient, en partie, séché ses vêtements; mais la boue couvrait sa chaussure. La sueur ruisselait le long de ses joues, et ses cheveux en désordre voilaient son front...

VI

Au moment de franchir le seuil de cette opulente demeure, Urbain hésita. Un mouvement de honte, le respect de lui-même et le sentiment de la bienséance l'arrêtaient. Mais il était trop tard pour reculer, et le souvenir de Charlotte l'enhardit. Il essuya son front, passa la main dans les boucles humides de sa noire chevelure et fit résonner le lourd marteau de la porte armoriée.

Comme il traversait un des salons, un homme qui le précédait était introduit par une porte donnant dans la chambre à coucher de la marquise de Rieux. L'étranger qui, à en juger par sa démarche précipitée, devait être fort préoccupé, n'avait point aperçu Urbain. Mais celui-ci l'avait reconnu d'abord, bien qu'il n'eût pas vu sa figure. C'était le comte de Ceyran, un

des familiers de l'hôtel de Rieux. Il avait plusieurs fois assisté aux leçons du jeune professeur dont il estimait le savoir, et il paraissait s'intéresser à son élève d'une façon toute particulière. Cette circonstance, jointe à ses assiduités auprès de la marquise, avait éveillé l'attention d'Urbain, quoique l'âge du comte, aussi bien que celui de madame de Rieux, ne permît pas de supposer entre eux d'autres relations que celles d'une ancienne amitié.

Urbain ne trouva point son élève dans la salle où il avait l'habitude de donner sa leçon. L'heure désignée étant passée depuis longtemps, le jeune homme n'avait pas compté sur la visite de son professeur, et venait de sortir secrètement avec un valet de pied, sous le prétexte de quelque emplette dans le voisinage. En attendant son retour, Urbain entra dans le salon dont la porte était restée entr'ouverte, et se mit à examiner, en manière de passe-temps, les tableaux dont il était décoré.

Un magnifique Murillo, placé près de la porte de la chambre à coucher de la marquise, captivait ses regards, lorsqu'il fut arraché à sa muette contemplation par un bruit de voix sortant de la chambre voisine. Il reconnut la voix de M. de Ceyran dominant celle de madame de Rieux avec l'accent du reproche et de la colère. Entraîné par la curiosité, Urbain appliqua son oreille contre la porte.

— Au nom du ciel, monsieur, disait la marquise, parlez plus bas... Mes gens, mon fils lui-même pourraient vous entendre. — Eh! madame, répondit M. de Ceyran avec encore plus d'emportement, il n'est pas question ici de vos gens et de votre fils, mais bien de votre fille que vous abandonnez sans pitié, comme si

elle n'avait pas, elle aussi, des droits sur votre affection.
—Mais enfin, vous le savez, ma protection et ma sollicitude ne lui ont jamais manqué.—Pensez-vous donc avoir rempli tous vos devoirs envers elle en payant exactement la moitié de sa pension; et votre cœur, si tendre à l'endroit de votre fils, ne vous dit-il pas que votre fille doit avoir sa part dans les témoignages de votre tendresse? Quoi! jamais une caresse, jamais un sourire, un regard maternel pour la pauvre enfant! Oh! vous ne l'avez jamais aimée, ne cherchez pas à vous en défendre? Vous avez renié cet amour-là, comme vous avez étouffé l'autre, quand l'orgueil et l'égoïsme vous l'ont commandé... — La colère vous rend injuste, Armand... — Non, non, madame; il y a longtemps que j'ai ouvert les yeux... Mais ce que j'ai toléré pendant quinze ans, par respect pour votre mari, par dévouement pour vous-même, je ne puis ni ne veux le souffrir plus longtemps... Vous êtes veuve et maîtresse de vos affections, comme de votre personne...
— Que prétendez-vous? — Que vous soyez mère de cette enfant, comme de l'autre; qu'elle ait la même part dans votre fortune et dans vos soins maternels...
— Jamais, monsieur... — Écoutez, je n'exige pas que vous vous proclamiez sa mère par acte authentique aux yeux du monde et de la loi; mais je prétends que vous assuriez son avenir par vos libéralités présentes ou par des dispositions testamentaires... Quant à un nom, elle en portera un qui, je le pense, n'aura rien à envier même au vôtre, madame... — Vous la mariez?
—Non, madame, je l'adopte... — Il se pourrait? Que va-t-on penser? Et ne craignez-vous pas d'éveiller les soupçons?—J'y suis décidé. Le monde en pensera ce qu'il lui plaira. Mais je mets mon bonheur et celui

de mon enfant au-dessus des jugements du monde... J'ai quarante-cinq ans; je suis libre, et il est trop tard pour que je puisse faire l'abandon de ma liberté avec quelque avantage... Ma famille n'a nul besoin de ma fortune. Aussi bien, j'aime cette enfant... Elle est tout pour moi, comme je dois être tout pour elle... Irma a quinze ans... Elle est jolie, bonne... Il ne lui manque, pour devenir une jeune fille charmante et digne d'être recherchée, que l'éducation que j'ai négligé par vos conseils de lui faire donner... D'ailleurs, la femme que nous avons placée près d'elle pour veiller sur son enfance ne peut plus suffire par son âge et sa position à diriger la jeunesse d'Irma. Quant à vous, madame, vous savez ce que je désire... Votre fortune est considérable... En détachant seulement une partie de ce qui vous est personnel dans la succession de votre mari, vous concourrez à donner à notre enfant une position convenable. — Mais c'est la spoliation de mon fils que vous me demandez, monsieur! dit la marquise avec désespoir; n'espérez pas m'y faire consentir.—Je l'exige, madame, je le veux, entendez-vous? reprit M. de Ceyran avec force. Faut-il élever la voix encore plus haut, pour vous le faire comprendre? — Silence! par pitié! s'écria madame de Rieux. Ne me déshonorez pas, monsieur... J'obéirai...

Ému par l'accent déchirant avec lequel ces derniers mots avaient été prononcés, Urbain plongea un regard avide à travers la serrure...

La marquise, assise près de M. de Ceyran, avait saisi son bras d'un air suppliant, tandis que son autre main cherchait à retenir sur les lèvres du comte les paroles menaçante prêtes à s'en échapper...

— Ce n'est pas tout, poursuivit M. de Ceyran. Il y

aurait, comme je vous l'ai dit, autant d'injustice que de cruauté à priver votre enfant des soins, des caresses maternelles dont votre prudence égoïste l'a sevrée jusqu'à présent. En attendant qu'elle devienne ma fille adoptive et que vous puissiez, à ce titre, la recevoir chez vous, sans vous compromettre, vous la traiterez comme votre pupille, ou plutôt vous serez sa mère par les témoignages extérieurs d'une tendre affection, comme si vous l'étiez, en effet, au fond de votre cœur. Je veux que la pauvre orpheline puisse au moins se faire illusion, et tromper sa sensibilité naturelle.. Elle ne demande qu'à aimer : elle vous aimera. C'est une source de joie pure que je lui ménage... Vous la visiterez souvent... Vos conseils lui seront désormais plus utiles que les miens. Elle me parle incessamment de vous, de cette marraine qu'elle ne connaît pas, et qu'elle n'a jamais vue... Allez donc la voir aujourd'hui même, par exemple... Ce sera pour elle une douce surprise, et pour moi une marque de déférence dont je vous saurai gré, Marie.

M. de Ceyran avait prononcé ces derniers mots avec une émotion si vraie que madame de Rieux en fut touchée à son tour. Elle répondit en baissant la tête, comme entraînée à une concession qu'elle faisait à regret :

— J'irai, Armand, puisque vous le désirez. — C'est bien, Marie, ce que vous venez de me dire, reprit M. de Ceyran en lui pressant la main avec effusion.

En ce moment la voix du fils de la marquise se fit entendre dans l'antichambre. Urbain regagna la salle d'étude en étouffant le bruit de ses pas sur le tapis, et repoussa doucement la porte derrière lui. Son élève entra presque aussitôt.

La leçon fut courte et languissante. Urbain, malgré ses efforts pour dissimuler son trouble, était distrait, agité. Les paroles qu'il avait recueillies bourdonnaient dans son cerveau. Ses idées s'entre-choquaient; ses phrases inachevées s'enchevêtraient comme les jambes d'un homme ivre.

Il se retira précipitamment. Il avait hâte de retourner chez lui et d'interroger Irma. Un doute, une espérance vague venait de surgir dans son âme. Le hasard, secondé d'un mouvement de curiosité indiscrète, l'avait rendu maître d'un secret important. Il avait pénétré au cœur d'un de ces mystères qui recèlent une faute grave; mais une sorte de pressentiment l'avertissait, en même temps, que ce mystère cachait la naissance d'Irma, et que de cette faute allaient sortir bientôt son bonheur et sa fortune. Ce riant avenir ouvert tout à coup devant les pas de la jeune amie de Charlotte éloigna un instant les sombres pensées qui assiégeaient l'esprit d'Urbain. Il se réjouissait de cette découverte, comme d'un bonheur personnel; il oubliait ses propres ennuis en présence de la félicité qui attendait Irma.

Et puis, sa pensée se reportait tout entière sur Charlotte... Qui sait ce que cet événement pouvait amener de changements heureux dans sa position? Sans doute Irma, devenue riche, voudrait améliorer le sort de son amie. Charlotte ne serait donc plus uniquement livrée au dévouement d'un homme qui ne pouvait rien pour la rendre heureuse.

Peut-être aussi, et presque sans s'en apercevoir, Urbain pensait-il à lui-même et à l'avantage qu'il pourrait retirer, par l'intermédiaire d'Irma, de la protection de M. de Ceyran. Le crédit du comte pour-

rait lui procurer facilement un emploi avantageux... Ce serait un premier échelon pour arriver à la fortune. Dans ce cas, du moins, le repos et le bien-être de Charlotte seraient assurés pour toujours...

Comme il rentrait chez lui, l'imagination en feu, l'esprit fasciné par mille visions fantastiques et changeantes, il heurta légèrement en passant une personne qui franchissait, en même temps que lui, le seuil de la porte d'entrée. Urbain releva vivement la tête et balbutia quelques mots d'excuse, mais il ne put achever... Il avait reconnu la marquise de Rieux. Bien que le visage de la noble dame fût enveloppé des plis d'un long voile rassemblés avec précaution, Urbain n'hésita pas un instant à en croire le témoignage de ses yeux. Préoccupée elle-même du soin de son incognito et des chances fâcheuses de sa démarche imprudente, la marquise n'avait pas paru remarquer l'homme qu'elle venait de rencontrer dans une maison où elle ne pouvait être connue de personne.

Cette rencontre changea subitement en certitude les soupçons conçus par Urbain au sujet de l'enfant anonyme de la marquise de Rieux et du comte de Ceyran. La bienséance cependant lui commandait le silence à l'égard d'Irma, et, quant à Charlotte, il ne se croyait pas le droit de l'initier à un secret de cette nature et qui ne lui appartenait pas.

Il trouva Charlotte livrée aux plus vives inquiétudes sur la cause de sa disparition matinale et de son absence prolongée. A la vue d'Urbain, la joie reparut tout à coup sur sa physionomie attristée, et ce fut avec des caresses qu'elle se plaignit du tourment qu'il lui avait causé. En recevant ces témoignages d'une tendresse dont il se reconnaissait indigne, Urbain sentait

le remords s'enfoncer plus avant dans son cœur. Fatigué des émotions de cette journée, troublé par les démonstrations touchantes dont il était l'objet et par le secret murmure de sa conscience, il s'assit, regardant silencieusement Charlotte qui allait et venait dans la chambre, faisant les préparatifs d'un repas plus que modeste. Ses yeux ne pouvaient se détacher d'elle. Jamais elle ne lui avait semblé si jolie...

— Ah! misérable que je suis! s'écria-t-il. Il ajouta intérieurement : Pourquoi faut-il que je ne puisse pas l'aimer?...

Et il s'arrêta, regardant Charlotte avec défiance, comme s'il craignait d'avoir achevé tout haut sa pensée.

— Quoi donc? demanda naïvement Charlotte.

Urbain se rassura et poursuivit en souriant :

— Pourquoi faut-il... que je ne sois pas riche autant que tu es bonne et charmante? — Qu'importe, si je suis heureuse ainsi? dit Charlotte en l'embrassant.

Urbain était tombé dans une rêverie profonde. Le généreux élan qui venait de l'emporter vers Charlotte fut le dernier effort de sa reconnaissance et d'une affection toute fraternelle. Cette surexcitation morale ne servit qu'à constater definitivement, à ses propres yeux, l'impuissance absolue de sa volonté et l'inutilité d'une plus longue lutte. Il retomba, dès lors, dans un découragement plus profond et des perplexités plus cruelles.

Ces incertitudes, ces combats perpétuels le fatiguaient et donnaient à son caractère une certaine irritabilité maladive. La tristesse et la préoccupation qu'il montrait auparavant se changèrent peu à peu en

une humeur chagrine et querelleuse. Il devint fantasque et colère, et Charlotte eut souvent à supporter des emportements dont elle ne pouvait soupçonner la véritable cause. Un pareil changement l'affligea sans affaiblir son amour pour Urbain. Elle dévora ses larmes, opposant constamment la résignation à l'injustice, la douceur à la violence. Ce fut en vain. Sa patience inaltérable devint pour elle une nouvelle source de chagrins, parce qu'elle était un reproche perpétuel pour la conscience d'Urbain. Bien loin de toucher son cœur, la vue de Charlotte souffrante et malheureuse le blessait. Il aurait désiré avoir, lui aussi, quelque chose à pardonner, et il lui en voulait de le forcer à rougir devant elle. Il en vint à lui reprocher tout haut ce qu'il admirait secrètement, et à lui donner des torts imaginaires. Il eut le courage de l'accuser de son propre malheur. Sa tristesse fut taxée d'exagération, et les larmes mêmes qu'elle retenait sous ses paupières furent soupçonnées d'hypocrisie et d'intentions perfides.

L'opiniâtre aveuglement de Charlotte céda enfin à l'évidence. En vain essayait-elle encore de rejeter sur les soucis d'une position précaire les injustes procédés d'Urbain à son égard. Les faits parlaient plus haut que des préventions qui lui étaient chères, et renversaient sans espoir tous les raisonnements de la passion... Charlotte n'était pas aimée!... Cette fatale lueur, si elle s'était présentée tout à coup à son esprit, eût infailliblement troublé sa raison ou brisé son organisation délicate. La crainte d'éloigner Urbain sans retour, je ne sais quel vague espoir qu'elle ne pouvait étouffer, lui donnèrent la force de dissimuler la profonde blessure qui venait de lui être faite.

Urbain, de son côté, feignit du ne pas s'apercevoir du coup qu'il avait porté, pour n'avoir point à se disculper ou à solliciter un pardon qu'il était trop certain d'obtenir. Mais en même temps, pour échapper autant que possible au supplice de se trouver en face de celle qui était pour lui comme un remords vivant, il eut soin de multiplier et de prolonger ses absences, sous les moindres prétextes. Bientôt il ne fit plus chez lui que de rares apparitions, sortant dès le matin, et rentrant quelquefois à une heure fort avancée dans la nuit. Il semblait qu'il se considérât lui-même comme un étranger dans sa maison, et Charlotte dut dès ce moment se croire à jamais abandonnée par lui.

Ce n'était pas pourtant le soin de ses affaires qui aurait pu, même aux yeux de Charlotte, justifier l'abandon d'Urbain, car il avait renoncé peu à peu aux occupations qui avaient seules assuré jusqu'alors leur commune existence. Déjà même de cruelles privations avaient été la conséquence de cette négligence. Charlotte accoutumée à toutes les jouissances du luxe et de la fortune, Charlotte, à qui l'éducation avait fait un besoin du superflu, s'était vue plus d'une fois privée du nécessaire. La médiocrité laborieuse, cet ajournement de la pauvreté jusqu'au lendemain, n'avait point lassé son courage, ni refroidi son cœur, parce que son bonheur était en elle-même. Mais aujourd'hui la misère commençait à montrer, au seuil de la demeure abandonnée, sa figure livide et son regard éteint. Charlotte eut peur... Mais la hideuse apparition s'évanouit presque aussitôt pour faire place à une situation meilleure, qui, dans d'autres circonstances, aurait suffi à combler les vœux de Charlotte.

VII

Les fréquentes absences d'Urbain ne furent pas toujours stériles pour le bonheur de Charlotte. Ces longues nuits, pendant lesquelles Charlotte attendit plus d'une fois en vain son retour, Urbain les consacrait habituellement à poursuivre la fortune dans ses voies les plus mystérieuses et ses plus capricieuses évolutions : Urbain jouait. Le salon de madame de Saint-Venant était le théâtre journalier de cette lutte incessante et acharnée. Là se réunissait, chaque soir, une de ces sociétés équivoques dont le plaisir et l'amour du gain sont l'âme et le seul lien. Cette société se composait, quant au personnel, de trois éléments très-hostiles en réalité, quoique parfaitement unis en apparence : les hommes qui faisaient volontiers les honneurs de leurs portefeuilles; ceux qui n'apportaient que leur industrie; et les femmes qui tendaient scrupuleusement au-dessous du tapis vert les mailles serrées de leur coquetterie, où se résolvait, d'ordinaire, sous la forme de pièces d'or ou de bank-notes, la générosité des uns ou l'industrie des autres.

Urbain, placé d'abord à titre de spectateur désintéressé dans ce centre d'action où un seul parti servait souvent de point de mire aux deux autres, avait fini, soit entraînement, soit ignorance, par se ranger parmi ceux que le sort semblait protéger de préférence. Aussi, la fortune lui fut-elle presque constamment fidèle. Charlotte, après avoir fait à Urbain quelques faibles remontrances sur les nouveaux moyens

d'existence qu'il avait choisis, n'avait pas le courage de repousser le bien-être qui en résultait pour elle et pour lui. Mais la pensée ne lui vint jamais de suspecter la moralité de ces gains presque continuels. Elle pouvait bien blâmer en elle-même la conduite d'Urbain à son égard; mais la loyauté de son caractère lui paraissait au-dessus de tout soupçon.

Cependant, le jeu n'était pas le seul attrait qui attirait Urbain chez madame de Saint-Venant. Le goût qu'il avait eu d'abord pour elle s'était développé rapidement sous l'influence de l'habitude, et les artifices de Léonie lui avaient donné insensiblement tous les caractères de la passion. Stimulée par des rivalités redoutables, cette passion éclata bientôt sans scrupules. Léonie elle-même, qui, dans le principe, s'était fait un jeu de l'admiration d'Urbain, s'en montrait maintenant fière et jalouse. La conquête d'Urbain, depuis qu'elle le connaissait mieux, avait pris à ses yeux une grande importance.

Urbain, en effet, dans un moment d'expansion, lui avait révélé le secret qu'il avait surpris chez madame de Rieux. La curiosité et l'ambition de Léonie prirent feu au premier mot de cette découverte. Assurée du dévouement et de la générosité naturelle d'Urbain, elle se regardait comme personnellement intéressée dans cette affaire. Elle savait, par expérience, que sa position, quelque brillante qu'elle fût, reposait presque tout entière sur un caprice de la fortune. Urbain lui-même avait été forcé de rabattre considérablement de la haute opinion, qu'il avait conçue de son crédit. Dans cette situation et sous l'influence des habitudes peu scrupuleuses de toute sa vie, Léonie n'hésita point à lui insinuer l'idée de profiter du

secret important dont il était maître. Bien qu'il fût depuis quelque temps suffisamment éclairé sur la moralité de madame de Saint-Venant, Urbain ne put dissimuler le dégoût que lui inspirait un tel conseil, tout en le repoussant avec force. Cette résistance n'étonna point Léonie; mais elle résolut d'en triompher. Son esprit subtil et rusé lui fournissait plus d'un moyen de tourner l'obstacle, si elle ne réussissait point à l'abattre, et de rendre au moins excusable, à force d'artifices, une faute devenue nécessaire.

— Mon ami, dit-elle à Urbain en prenant avec effusion une de ses mains dans les siennes, croyez-moi, il y a des fautes qui portent leur excuse avec elles. Ce sont celles que la nécessité ou que le dévouement inspire. Lequel vaut le mieux, à votre avis, de l'homme resté pur par égoïsme ou par froideur, ou de celui que la bonté de son cœur a fait tomber? Je ne vous parle pas de moi... Que suis-je dans votre vie? Un épisode, un accident peut-être, et bientôt un souvenir, sans doute... — Léonie! s'écria Urbain portant à ses lèvres une main qu'elle retira faiblement. — Non, reprit-elle, ce n'est pas de moi qu'il s'agit en ce moment; ce n'est pas de vous non plus, Urbain, car je sais qu'au milieu des tracas et des préoccupations de votre existence laborieuse, il n'y a pas dans votre cœur une seule pensée qui soit pour vous...

Léonie ajouta, en baissant les yeux et comme faisant sur elle-même un effort pénible :

— C'est pour l'infortunée qu'une imprudence fatale a liée à votre sort; c'est pour cette jeune fille... que je n'ai pas le courage de haïr... Songez, mon ami, que vous avez un grand devoir à remplir envers elle... Croyez-moi, il y a dans la vie de tout homme, qui n'a

que son esprit pour vivre et pour se défendre, une occasion presque unique, mais décisive... La fortune est une grande coquette qui pardonne rarement à celui qui l'a dédaignée une fois. Vos ressources sont épuisées, je le sais... la misère vous attend... Vous n'avez qu'un moyen de lui échapper... Si, par une exagération de délicatesse, que je respecte en la blâmant, vous repoussez ce moyen de salut, que deviendrez-vous?...

Léonie avait frappé juste. Elle connaissait l'intérêt vif et profond d'Urbain pour Charlotte, et la pensée fixe qu'il nourrissait d'assurer au moins son bonheur matériel... Urbain, touché du mouvement généreux de Léonie en faveur de celle qu'elle regardait comme sa rivale, l'écoutait avec surprise.

— Léonie! s'écria-t-il, vous êtes bonne autant que belle, et c'est pour vous, aussi, que je voudrais être riche...

A ces mots, un éclair de joie passa sur la figure de Léonie.

— Et s'il me plaisait de mettre à l'épreuve ce dévouement si flatteur? demanda-t-elle en souriant. Elle ajouta avec un feint embarras : — Si le malheur de ma position voulait qu'il me fût nécessaire, indispensable... hésiteriez-vous à m'en donner une marque certaine, à l'instant même?... — Mon âme vous appartient, Léonie... — Prenez garde; je suis ambitieuse, et je veux que le sacrifice soit complet, parce qu'il sera réciproque... C'est votre âme tout entière qu'il me faut, avec toutes ses facultés, tous ses instincts les plus beaux, les plus nobles... Je veux plus que votre existence, plus que votre amour... Je veux que vous fassiez pour moi ce que vous m'avez refusé tout

à l'heure de faire pour une autre... — Oh! Léonie, dites-moi que vous ne parlez pas sérieusement, que ceci n'est qu'un jeu cruel de votre esprit. — Ou un caprice de mon imagination?... Eh bien, mes caprices ne sont-ils plus des lois pour vous?... Qu'est devenu ce sublime dévouement que vous m'offriez? — Non, non, Léonie... Ne cherchez pas à m'abuser plus longtemps... Mon amour vaut plus dans votre cœur que la satisfaction d'un caprice... — Eh bien, si ce que je vous demande m'était inspiré par une inexorable nécessité... si ce moyen seul pouvait me sauver d'une ruine prochaine... si tout ce luxe qui m'environne et qui vous a ébloui n'était qu'un mensonge... Si cela allait disparaître demain pour faire place à la pauvreté... dites, hésiteriez-vous encore à me sacrifier de vains scrupules... si mon amour était à ce prix?...

Urbain ne répondit pas... Une pâleur affreuse couvrait son visage... En vain il voulait parler, ses lèvres tremblaient, ses traits bouleversés exprimaient les combats violents qui déchiraient son âme... Il baissa la tête et cacha son visage dans ses mains.

Léonie se leva par un brusque mouvement. Une ironie amère plissait les coins de sa jolie bouche.

— Adieu donc, homme de bien, dit-elle en attachant sur Urbain un regard de mépris; j'admire votre vertu; mais je n'ai que faire de votre amour...

Urbain s'était levé à son tour pour la retenir; mais elle se retira dans une chambre voisine, après avoir sonné pour appeler sa femme de chambre...

Urbain revint le lendemain et les jours suivants. Léonie le reçut froidement, mais sans faire la moindre allusion à la circonstance qui avait si complète-

ment changé ses manières et ses dispositions à son égard. Lorsqu'il essayait de ramener la conversation sur ce sujet, elle l'interrompait brusquement. A mesure qu'il se montrait plus pressant, elle devenait, tout en évitant de lui répondre directement, plus exigeante et plus capricieuse. C'étaient chaque jour de nouvelles fantaisies qu'Urbain ne pouvait satisfaire. Et puis, de la part d'un autre, des hommages indiscrets, ardents, des dévouements admirables et des offres séduisantes... Si tout cela n'était pas rigoureusement vrai, la beauté, l'esprit et l'excessive coquetterie de Léonie le rendaient du moins très-vraisemblable.

Urbain sollicité, tiraillé à la fois par l'ambition, le doute, le remords, l'amour et la crainte, perdait chaque jour du terrain. La raison et l'honneur l'abandonnaient peu à peu. Ce n'était plus une lutte, c'était une retraite désespérée devant un ennemi implacable... Encore un échec, encore un pas en arrière, et il était désarmé...

Un jour, madame de Saint-Venant était seule dans son boudoir. C'était un de ces délicieux réduits, tels qu'on n'en trouve plus guère que chez les femmes de sa condition, et tels qu'on aime à se représenter ces galants sanctuaires dont les divinités mondaines dictèrent des lois à leurs amants couronnés. Son seul aspect portait le trouble dans les sens. Tout, en effet, semblait avoir été combiné avec un art merveilleux pour atteindre ce but et pour faire ressortir dans ses moindres traits la beauté de celle qui l'habitait. Tout s'harmoniait, se fondait, pour ainsi dire, avec elle dans un ensemble rempli de grâces, tandis que chaque détail lui donnait comme un reflet et lui envoyait un rayon. On eût dit l'encadrement, ou plutôt le médail-

lon précieux destiné à recevoir et à faire briller, dans le naïf orgueil de sa beauté, la charmante figure d'une courtisane. Les dangereuses senteurs des tubéreuses exhalaient la volupté dans une tiède atmosphère. Sur les meubles, sur les tentures, de riantes images, des peintures lascives répétées de toutes parts dans de hautes glaces, enivraient à la fois l'âme et les yeux. Le demi-jour qui régnait dans la chambre, en répandant sur tous les objets comme un voile transparent, leur prêtait des formes plus arrondies et plus douces. La chambre elle-même affectait légèrement la courbe gracieuse de l'ellipse, tandis que le plafond, orné de peintures à la fresque et creusé en voûte, semblait s'enfoncer dans le vague lointain d'un ciel vaporeux. Tout alentour flottaient de gros nuages qu'un joyeux essaim de jeunes Amours roulaient avec effort sur les bords de la perspective aérienne. Les tentures et les portières, d'un rose tendre, étaient festonnées de guirlandes de fleurs aux nuances délicates. De délicieuses arabesques couraient sur le riche tapis à fond blanc qui recouvrait le parquet. D'invisibles conduits soufflaient continuellement dans la chambre une chaleur douce et parfumée. Une lampe en cristal, suspendue au plafond comme une étoile détachée du ciel, perçait seule l'obscurité de sa lumière tranquille... Les meubles étaient rares, mais les siéges nombreux, commodes et de formes variées.

Du reste, le bruit avait été banni de cette mystérieuse retraite avec plus de soin encore que l'éclat du jour. Le silence y était profond, et sans les frôlements répétés d'une robe de soie, et les soupirs fréquents qui s'échappaient d'une extrémité de la chambre, on eût pu, ce semble, entendre tomber un à un les grains

d'un sablier d'ivoire placé entre deux vases précieux sur la cheminée de marbre blanc.

En face d'une fenêtre aux vitraux coloriés, s'élevait un lit de repos en damas frangé d'or. Des rideaux bleus l'enveloppaient à demi de leurs plis transparents et lui donnaient presque l'air d'une tente. C'est là qu'étendue nonchalamment, la tête appuyée sur sa main, tandis qu'elle tenait, de l'autre, un billet satiné qu'elle lisait d'un air distrait et indifférent, madame de Saint-Venant soupirait et s'agitait avec une certaine violence. De temps en temps, comme pour charmer son ennui, ou faire trêve à sa douleur, elle tournait les yeux vers une glace placée au fond de sa jolie cachette, dans un panneau de la boiserie taillé exprès. Elle essayait alors un sourire, un regard, dérangeait une boucle de ses cheveux, ou étudiait savamment l'effet d'un geste ou d'une pose. Après quoi elle reprenait sa lecture avec une attention forcée. Le plus souvent, les longs cils bruns qui voilaient ses yeux se soulevaient tout à coup, et ses regards, habituellement doux et rêveurs, se dirigeaient vers la porte de la chambre avec une singulière expression d'impatience et de colère.

Madame de Saint-Venant attendait Urbain, quoiqu'elle ne lui eût point donné rendez-vous. Mais c'était l'heure où il venait habituellement la voir, et elle avait ce jour-là un motif tout particulier de désirer sa venue. Elle avait conçu un projet d'où dépendait la réalisation d'une espérance ardemment caressée, et sa coquetterie devait livrer enfin à la vertu chancelante d'Urbain un rude et dernier combat. Il s'agissait de le pousser, par un effort désespéré, à profiter de la chance de fortune qui lui avait été offerte récem-

ment par le hasard. Le plan et les moyens d'attaque avaient été mûrement combinés. L'amour et la jalousie d'Urbain allaient être mis à une épreuve définitive. Une lettre supposée, celle-là même que Léonie tenait dans sa main, devait décider du succès de l'action.

Enfin, des pas se firent entendre dans la chambre voisine; madame de Saint-Venant cacha à moitié sa lettre sous le coussin de velours qui soutenait son bras, et affecta l'air embarrassé et légèrement contrarié d'une personne prise en flagrant délit de rêverie sentimentale. La portière se souleva; Urbain entra.

— Ah! fit madame de Saint-Venant avec un petit cri de surprise affectée, en regardant Urbain.— Suis-je importun? demanda Urbain, s'arrêtant sur le seuil de la porte d'un air de dépit.

Pour toute réponse, madame de Saint-Venant lui tendit la main en souriant.

Urbain s'approcha, baisa avec vivacité la main qu'on lui présentait, et s'assit tout près de madame de Saint-Venant, sur un siége beaucoup plus bas, de manière que sa tête se trouvait ainsi précisément à la hauteur et à une très-faible distance de celle de la jolie rêveuse.

— Souffrez-vous, Léonie? reprit Urbain avec une certaine inquiétude.— Pourquoi cette question? moi, souffrante! mais non, vraiment; je vous l'assure... Je ne sais ce qui peut vous faire croire...

En disant cela, madame de Saint-Venant, feignant un trouble et un embarras accusateurs, interrogeait, avec une sollicitude mignarde, la glace placée derrière elle. Son teint, en effet, était légèrement pâli. Soit par suite d'une indisposition réelle ou d'une trop

vive préoccupation, la nuance rosée qui perçait habituellement la finesse transparente de ses joues avait fait place à une blancheur mate et uniforme.

— Mon Dieu, dit-elle d'un air effrayé, je suis affreusement laide aujourd'hui. J'aurais bien fait vraiment, dans mon intérêt, de rester invisible pour tout le monde.

Urbain était trop clairvoyant pour ne pas s'apercevoir que madame de Saint-Venant cherchait à lui donner le change sur la véritable situation de son esprit, bien qu'il ne pût deviner le motif réel du petit manége auquel elle se livrait en ce moment.

— Léonie, lui dit-il, vous me cachez quelque chose. Vous avez un secret pour moi. — Un secret entre vous et moi? Cela serait mal, n'est-ce pas, quand vous me donnez vous-même l'exemple d'une entière confiance? Est-ce que je ne suis pas de moitié dans toutes vos pensées?

Cela fut dit avec une intention de reproche et d'ironie, qui n'échappa point à Urbain.

— Parlez donc, Léonie, je vous en supplie! s'écria Urbain avec vivacité. — Moi!... mais je n'ai rien autre à vous dire, en vérité... Je vous le répète, je n'ai pas de secret pour vous, vous le savez bien...

A cette déclaration, faite avec un air d'ingénuité parfait, Urbain rougit de dépit.

Léonie reprit avec indifférence :

— Vous avez été hier chez madame d'Ortès; comment va-t-elle? — Fort bien!... Elle avait une toilette ravissante...vous savez?...cette parure en turquoise...

— Que lui a donnée le chevalier de Moranges... Charmante! en effet... Il est fâcheux que le bleu lui aille si mal...

Urbain sourit de ce trait de méchanceté suscité par un sentiment de jalousie qui lui était connu : il venait de se venger.

— Heureuse femme! poursuivit madame de Saint-Venant avec un soupir : courtisée, parée comme une divinité!... Il ne lui manque qu'une chose... c'est d'être aimée par un homme beaucoup plus jeune... Voilà pourtant notre condition, pour la plupart, à nous autres femmes : l'amour sans la fortune ou la fortune sans l'amour... Cependant, le bonheur peut-il exister pour une femme sans la réunion de ces deux choses? Qu'est-ce que la richesse sans l'amour qui apprend à en doubler les jouissances? Et qu'est-ce que l'amour sans le luxe qui le fait vivre en l'embellissant?... A propos, vous ai-je montré la parure que j'ai achetée dernièrement?

— Non, et je serais très-désireux de la voir. — Je vais vous la montrer... aussi bien, je ne suis pas décidée à la garder... vous me direz ce que je dois faire.

En disant cela, madame de Saint-Venant se leva et alla chercher, dans un élégant petit bureau en bois de rose, un coffret où pendait une clef en or. Ayant repris sa place sur le lit de repos, elle ouvrit le coffret et en tira une couronne de pierreries qu'elle posa coquettement sur sa tête... Elle était ravissante ainsi : son front avait une grâce souveraine, et ses grands yeux noirs semblaient emprunter au feu des pierreries un éclat plus vif.

Urbain était muet d'admiration; jamais elle ne lui avait paru si attrayante... Elle souriait naïvement d'orgueil et de plaisir; son sein nu se gonflait; ses lèvres vermeilles appelaient le baiser... On eût dit la reine de la volupté. Urbain saisit une de ses mains et

la porta à ses lèvres avec une ardeur fiévreuse... il était ivre... Léonie le repoussa doucement... la portière de la chambre venait de se soulever.

— Un étranger demande à parler à madame, dit une femme de chambre.

Madame de Saint-Venant quitta sa couronne et pria Urbain de l'attendre un instant et de lui dire, ensuite, si elle devait garder cette parure, ne voulant se déterminer à cet égard que sur le conseil qu'il lui donnerait.

Dans le mouvement qu'elle fit pour se lever, le coussin sur lequel son coude était appuyé se dérangea, et la lettre qu'il cachait glissa sur le bord du lit. Dès que Léonie fut sortie, Urbain, dont la curiosité et la jalousie étaient vivement excitées, s'empara du pli parfumé et l'ouvrit avidement. Il ne contenait que ces mots :

« Voici la parure que je vous ai vue admirer... Vous aimez les diamants, et vous avez raison; ils sont ce qu'il y a de plus précieux, comme vous êtes ce qu'il y a de plus beau. Acceptez ceux-ci comme un témoignage d'une passion que vous agréez. »

A mesure qu'il parcourait ces lignes, un frissonnement général courait de l'extrémité des pieds d'Urbain jusqu'à la pointe de ses cheveux; il froissa avec colère le billet dans ses mains. Un éclair de rage brilla dans ses yeux à la vue de la fatale parure, et il fit un geste comme pour s'en emparer et la briser sous ses pieds...

En ce moment, madame de Saint-Venant rentra. Urbain, surpris, laissa échapper la lettre de ses mains; il était pâle, et s'efforçait en vain de paraître calme.

— Imprudent! s'écria Léonie affectant la plus grande surprise, qu'avez-vous fait? J'avais espéré dé-

rober cette lettre à vos regards... mais, puisqu'une indiscrétion, que je vous pardonne, vous a porté à la lire, je serai franche avec vous et ne vous cacherai point le trouble où elle m'a jetée... Vous savez si je vous aime, Urbain, puisque, malgré le refus que vous avez opposé dernièrement au premier appel que j'aie osé faire à votre dévouement, je n'ai pas eu la force de renoncer à votre présence... Oui, aujourd'hui encore, mon cœur vous choisirait entre tous les autres; mais, je l'avouerai, je suis femme avant tout : j'aime tout ce qui peut m'embellir aux yeux de mon amant et me faire briller parmi la foule; j'aime le luxe, et surtout les pierreries, qui donnent tant d'éclat à la beauté!... ce sont de si charmantes fleurs que des pierreries dans les cheveux d'une femme!

En disant cela, Léonie faisait scintiller avec une joie d'enfant la parure laissée sur le lit, et en rapprochait coquettement les mille facettes de son beau front, qui s'illumina alors d'une grâce persque divine... Puis, attirant doucement Urbain, et, prenant ses deux mains dans les siennes, elle lui dit avec un sourire qui acheva de l'enivrer :

— Tu ne me trouves donc pas belle ainsi? Tu ne m'aimes donc plus?... — Ne dis pas cela, balbutia Urbain égaré; ne me regarde pas ainsi... tu me rendrais fou... ou, si tu veux que je te réponde, quitte cette parure odieuse dont l'éclat m'éblouit, en même temps que sa vue me perce le cœur...

Par un geste rapide, Léonie rejeta loin d'elle sa parure.

— Eh bien, dit-elle, dis un mot, et je la renvoie à celui qui me l'a donnée... Jure de m'en donner une semblable... Tu le peux, si tu m'aimes assez pour me

préférer à tout...même à un scrupule de ta conscience... Demain si tu veux suivre mon conseil et tirer hardiment parti du secret que le hasard t'a livré, tu peux acquérir les moyens de satisfaire le premier et le plus violent de mes désirs... Mon bonheur, mon amour sont à ce prix. — Démon! s'écria Urbain imprimant avec une ardeur frénétique ses lèvres brûlantes sur l'épaule nue de Léonie... Prends donc mon âme avec ce baiser... Demain, tu seras à moi, car demain tu seras satisfaite...

Léonie agita vivement le cordon d'une sonnette suspendu au-dessus du lit et s'échappa en glissant, comme un serpent, d'entre les bras d'Urbain...

— Demain, je vous attendrai ici à pareille heure, dit-elle... et nous irons ensemble au bal de madame d'Ortès... — Demain!... répéta Urbain.

La femme de chambre venait d'entrer.

Urbain se retira.

— Fanny, dit Léonie se tournant vers sa femme de chambre, dès qu'elle eut entendu la porte de la rue se refermer sur Urbain, courez reporter cette parure de strass au joaillier qui me l'avait confiée... Je n'en ai plus besoin... Demain, j'en aurai en pierres fines, pour peu que le diable vienne en aide à l'amour...

Il était encore de bonne heure, quand Urbain se trouva dans la rue sans bien savoir où il allait ni ce qu'il voulait. Il n'avait qu'une seule idée : c'est qu'il venait de faire une promesse, et qu'à tout prix il lui fallait tenir sa parole. Mais par quel moyen? Voilà ce qu'il se demandait en vain... Tout en tourmentant son cerveau pour sortir d'une pareille impasse, il arriva machinalement chez lui.

Charlotte l'attendait, comme elle en avait depuis

longtemps contracté l'habitude, malgré la défense expresse d'Urbain, que cette patience infatigable gênait, sans résultat avantageux pour elle et pour lui. Aussi, la pauvre jeune femme qui craignait bien plus de fâcher Urbain que de ruiner sa propre santé, avait-elle bien soin, dès qu'elle entendait le bruit de ses pas dans l'escalier, de se jeter tout habillée sur son lit et de feindre un sommeil qu'elle aurait appelé vainement. Mais ce jour-là, par malheur, soit préoccupation, soit parce qu'elle ne l'attendait pas sitôt, Charlotte ne l'entendit pas rentrer, et il était déjà dans la chambre, quand elle se retourna au bruit qui se faisait derrière elle. La vue d'Urbain, à une pareille heure, dissipa instantanément la tristesse qui couvrait ses traits, et elle s'avança vers lui avec un empressement qui témoignait de la joie qu'elle éprouvait. Mais elle ne put effacer assez promptement la trace qu'une larme toute récente avait laissée sur sa joue. Urbain, mécontent, fronça le sourcil et alla s'asseoir en silence, promenant autour de lui un regard inquiet. Il cherchait une occasion ou un motif apparent pour se mettre en colère.

Au bout de quelques instants :

— Pourquoi n'êtes-vous point encore couchée ? demanda-t-il à Charlotte. Je vous avais priée de ne plus m'attendre. Vous savez que je ne veux de sujétion ni pour vous ni pour moi. Je n'aime point, s'il faut vous le dire, vos airs de victime et votre éternelle tristesse. — Je ne suis jamais triste, quand vous êtes près de moi, Urbain. — C'est fort bien; mais comme je n'y suis que rarement, je ne veux point que vous jouiez en mon absence le rôle d'Andromaque, afin qu'à mon retour je vous retrouve pâle, les traits

fatigués et les paupières rougies par l'insomnie.

Charlotte, habituée à subir la mauvaise humeur d'Urbain, les jours où la fortune l'avait trahi au jeu, crut que cette fois il avait été encore plus maltraité, et respectant sa douleur, elle accepta sans réplique les reproches injustes qu'il lui adressait.

Urbain, cependant, s'exalta par le sentiment même de ses torts, et poursuivi par le souvenir de la promesse imprudente qu'il avait faite, s'était levé et se promenait par la chambre en proie à une agitation visible.

Charlotte le suivit des yeux avec inquiétude.

— Mon Dieu, que je suis malheureux! s'écria Urbain en se laissant tomber sur une chaise et cachant sa figure dans ses mains.

Charlotte courut à lui, et s'agenouillant à ses pieds :

— Urbain, mon ami, lui dit-elle, qu'avez-vous? Si vous êtes malheureux, pourquoi ne suis-je plus admise à partager vos chagrins?

Cette voix caressante et ces douces paroles pénétrèrent jusqu'au cœur d'Urbain. Il releva la tête, et attirant à lui Charlotte par un élan spontané de tendresse et de reconnaissance :

— Je te retrouve donc toujours, lui dit-il, mon bon ange, toujours prête à me pardonner et à me plaindre? Oh! tu as raison, car je suis plus malheureux encore que toi. — Pauvre ami! tu as donc beaucoup perdu aujourd'hui? lui demanda naïvement Charlotte. — Perdu? dit Urbain, heureux d'échapper ainsi à un aveu plus pénible; oui... c'est vrai... j'ai beaucoup perdu... — Sur parole peut-être? — Oui, répondit machinalement Urbain.

Charlotte réfléchit quelques instants, puis, faisant

un effort sur elle-même, et prenant tendrement les mains d'Urbain dans les siennes :

— Mon ami, lui dit-elle, si je te donnais les moyens de payer ta dette dès demain, aujourd'hui peut-être, ne ferais-tu rien pour moi en retour? — Chère enfant! répondit Urbain, crois-tu donc qu'il suffirait pour cela de quelques écus que tu as sans doute économisés à grand'peine?

Charlotte se leva sans répondre, et alla chercher dans une armoire un magnifique diadème composé d'une riche collection de pierreries de la plus belle eau.

— Quoi! s'écria Urbain dont les yeux s'étaient animés d'un éclat surnaturel, tu consentirais?... Mais non, je ne veux pas... ce serait un crime!... Non, je ne dois rien... j'ai menti. — Écoute, mon Urbain, dit froidement Charlotte qui ne croyait pas à la sincérité de cette dernière assertion, ceci est une chose sacrée, tu le sais... C'est le dernier souvenir de ma mère... Nous l'avons respecté dans nos plus mauvais jours... rien au monde ne pourrait me déterminer à m'en séparer pour toujours... Mais cette parure est d'une grande valeur, et offerte en garantie, elle pourrait servir à te procurer la somme dont tu as besoin pour sauver ton honneur compromis... Prends-la donc; mais jure-moi de ne la céder à aucun prix, et de la dégager le plus promptement possible. — Oh! mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, s'écria Urbain repoussant faiblement la parure que Charlotte lui présentait. — Encore un mot, dit Charlotte, une prière, la seule que je veuille t'adresser à cette occasion... Je n'ose te défendre le jeu, Urbain, puisqu'il est aujourd'hui notre seule ressource... Mais, mon ami, sou-

viens-toi plus souvent, je t'en conjure, de la pauvre Charlotte qui t'aime et se consume dans l'attente et dans les larmes.

Urbain la regardait sans l'entendre; ses yeux hagards, sa figure bouleversée, tour à tour sombre ou dilatée par une joie indicible, témoignaient de la lutte suprême qu'il livrait en son âme. On eût dit que ses regards étaient fascinés par une image invisible, et qu'une voix mystérieuse lui soufflait à l'oreille de funestes paroles.

— Tu ne me réponds pas, mon ami, dit timidement Charlotte; crains-tu de t'engager envers moi, et de me jurer?... — Non, non! s'écria tout à coup Urbain saisissant la parure éblouissante dans les mains de Charlotte. Tu le veux? eh bien! donc... je jure que tu es un ange... et que je suis un démon...

A ces mots, Urbain s'élança avec un éclat de rire insensé hors de la chambre avant que Charlotte interdite eût eu le temps d'ajouter un seul mot.

Charlotte, craignant que la raison d'Urbain, assaillie sans cesse par des émotions extrêmes, n'eût cédé enfin à cette dernière épreuve, pria Dieu, en attendant son retour, de toucher à la fois son esprit et son cœur. Mais ce fut vainement qu'elle pria jusqu'au jour : Urbain ne rentra point.

Le lendemain, Charlotte l'attendit encore en vain.

Ce jour-là, cependant, vers dix heures du soir, madame de Saint-Venant, appuyée sur le bras d'Urbain, entrait dans le salon de madame d'Ortès, où déjà le bal annoncé avait réuni une foule brillante. Urbain paraissait rêveur et distrait; mais madame de Saint-Venant sourit de joie et d'orgueil, car sa vue avait excité un murmure d'admiration, et son beau

front rayonnait sous un magnifique diadème de pierreries.

VIII

Quelque coupable qu'elle fût en réalité, la conduite d'Urbain envers Charlotte était cependant, sous un certain rapport, moins odieuse qu'elle ne le paraissait. Il avait pu tromper Charlotte par un mensonge, ou plutôt profiter, dans l'intérêt de la passion qui le dominait, de l'erreur où elle était tombée d'elle-même sur la véritable cause de sa tristesse; mais il n'avait pas eu un seul instant la pensée de la priver pour toujours de l'objet doublement précieux qu'elle lui avait confié. Il avait offert, à la vérité, la parure de Charlotte à madame de Saint-Venant; mais il était bien décidé à la lui rendre, assuré que Léonie ne ferait pas difficulté, dans l'occasion, de l'échanger contre une toute semblable, ou même, au besoin, d'une plus grande valeur. Il comptait, pour réaliser ce projet, sur les chances favorables du jeu, et peut-être aussi, mais comme dernière ressource, sur le prix probable de sa discrétion à l'égard de M. de Ceyran et de madame de Rieux.

Ses répugnances, relativement à l'immoralité de cette dernière transaction, avaient considérablement diminué sous les séduisantes inspirations de la facile morale de Léonie.

Quant à Charlotte, il n'essaya point d'atténuer ses torts envers elle, se contentant de rejeter sur l'en-

traînement du jeu ses absences de plus en plus fréquentes et prolongées, et affirmant d'ailleurs que la parure était en mains sûres et sa dette de jeu intégralement acquittée. Charlotte accepta ces explications, sans les approfondir. Trop certaine de n'être plus aimée, elle redoutait néanmoins toute investigation à cet égard, préférant, dans son aveuglement volontaire, l'indifférence d'Urbain à une preuve irrécusable de son infidélité.

Urbain, cependant, emporté par sa nouvelle passion, avait banni toute contrainte et transporté, en quelque sorte, son domicile chez madame de Saint-Venant. On eût dit que les rôles avaient changé entre la jeune femme qu'il abandonnait et celle qui le captivait entièrement, et que Charlotte fût tout à coup descendue au rang de maîtresse déchue ou d'amie à toute épreuve. Ce n'est pas qu'Urbain ne fît en lui-même aucune différence entre elles. L'espèce de fascination qu'il subissait ne l'empêchait de voir ni les défauts et les vices de l'une, ni les vertus touchantes de l'autre. Si son imagination et ses sens fortement impressionnés l'entraînaient vers madame de Saint-Venant, un secret penchant, une douce sympathie l'attiraient sans cesse vers Charlotte. Lorsque, rendu pour ainsi dire à lui-même par l'éloignement de Léonie, il contemplait silencieusement la pâle figure de Charlotte, il sentait je ne sais quoi de tendre et de rêveur se glisser au fond de son cœur. La vue de cette jeune tête courbée sous une douleur précoce le jetait dans un trouble inexprimable. Une voix secrète, douce comme une prière et puissante comme le remords, sollicitait son âme. Près de fléchir le genou et d'implorer son pardon, il retombait dans ces doutes et ces combats cruels où déjà

il avait succombé. Il s'accusait intérieurement et se reprochait à lui-même sa bassesse et sa lâcheté.

Un jour, dans un de ces retours subits et de ces attendrissements muets, il saisit tout à coup Charlotte entre ses bras et lui prodigua, avec les noms les plus doux, les caresses les plus passionnées.

— Oui, s'écria-t-il, je t'aime, je n'aime que toi; je le sens... Je m'étais trompé... pardonne-moi...

En parlant ainsi, il pleurait, et Charlotte, rendue à toute l'ardeur de sa foi première, effaçait ces précieuses larmes sous ses baisers... C'était la première fois qu'elle voyait pleurer Urbain, et il y avait si longtemps que son cœur était sevré de ces témoignages touchants d'un amour partagé!

Le soir même, Urbain était aux pieds de madame de Saint-Venant, frissonnant sous ses longs regards lascifs, et buvant sur ses lèvres l'oubli de ses serments et du chaste amour de Charlotte.

Ces cruelles épreuves avaient altéré insensiblement la santé de Charlotte. Le chagrin dévorait lentement la fleur délicate de sa beauté. Ses yeux avaient perdu leur limpidité, ses joues, leur fraîcheur; et à les voir légèrement creusées, on eût dit que le doigt du malheur s'était déjà posé sur son jeune visage. Et, comme si cette circonstance physique légitimât en quelque sorte son abandon, Urbain ne pouvait s'empêcher de comparer cette jeune fille triste et languissante à cette autre femme toute brillante d'attraits, sans cesse parée des séductions de la volupté et des grâces piquantes d'un esprit libre et enjoué.

A l'exception d'Irma, qui ne la quittait presque plus, Charlotte vivait dans une solitude absolue. Elle avait

cessé brusquement ses relations avec madame d'Ortès. Madame Morel elle même, dans ses rares entrevues avec Charlotte, ne la pressait que faiblement de venir chez madame d'Ortès; depuis quelque temps, elle avait même cessé toute instance à ce sujet, comme si elle eût compris le véritable motif des répugnances de Charlotte, et qu'elle l'approuvât intérieurement. Mais tout à coup elle parut avoir complétement changé d'opinion, blâma l'obstination de Charlotte à vivre dans la solitude, et prétextant l'intérêt de sa santé compromise par une retraite absolue et des chagrins nourris avec une funeste opiniâtreté, elle lui insinua que les plaisirs étaient le seul remède efficace contre le mal qui la consumait, et finit par l'engager vivement à paraître le plus souvent possible chez madame d'Ortès.

Ce brusque changement de langage n'échappa point à Charlotte et elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il coïncidait avec le moment où Urbain avait paru vouloir renoncer à la retenue qu'il avait apportée jusque-là dans sa conduite, et aux ménagements dont il avait usé du moins envers elle.

—En vérité, ma chère enfant, disait madame Morel, il faut bien que je vous en avertisse. Je crois que vous comprenez mal vos intérêts et que vous vous perdez ainsi vous-même dans l'esprit d'Urbain. Il y a une énorme différence dans la nature de l'affection qu'un homme et une femme sont susceptibles d'éprouver l'un pour l'autre. Nous aimons avec notre cœur, et les hommes se captivent surtout par les yeux et par les sens. Vous vous laissez flétrir dans les ennuis de l'abandon, et vous espérez peut-être que les traces visibles de vos chagrins vous rendront plus intéressante aux yeux d'Urbain... C'est-à-dire que, pour le ramener

et vous faire aimer de lui, vous vous efforcez de ne plus lui plaire... C'est pitié vraiment, que le mépris que vous faites de votre propre bonheur et des plus précieux dons de la nature... C'est un véritable sacrilége de laisser périr tout cela par négligence et par faux calcul... Vous étiez si jolie, naguère, avec votre air de printemps, comme disait votre père; vos joues pareilles à la fleur de l'églantier, et vos lèvres rouges comme ses baies! Qu'avez-vous fait de tout cela, méchante enfant?... Voyez!... vos lèvres ont pâli, votre peau a perdu sa blancheur légèrement rosée...

Cet étrange discours ramena un instant la rougeur sur le visage attristé de Charlotte.

Madame Morel continua sans paraître remarquer l'embarras de son élève :

— Certainement, vous êtes charmante encore malgré cela, et ce petit air malheureux ne vous messied pas. Mais il ne faut abuser de rien, surtout de sa figure... Tout peut se réparer avec des soins... Croyez-moi, changez de système... — Mais, dit Charlotte, je n'ai pas de système, je vous l'assure. — Soit, mais vous avez tort... Une femme a toujours besoin d'un plan de conduite pour entretenir et conserver l'amour qu'elle a inspiré... C'est la naïveté qui, dans ces circonstances, perd les jeunes femmes... Quoi qu'il en soit, vous avez un but, une pensée fixe, n'est-ce pas? C'est de ranimer le cœur d'Urbain... Eh bien, voulez-vous que je vous en indique le moyen infaillible? — Oh! parlez! s'écria Charlotte, fallût-il donner ma vie pour cela!.. — Eh! pour Dieu, mon enfant, laissez là pour toujours vos idées romanesques. Il ne s'agit pas de rien donner... il s'agit de conserver, au contraire, et de recouvrer le plus promptement possible... Reprenez, croyez-moi,

votre insouciance et votre gaieté, ou du moins faites voir que vous les avez retrouvées. L'habitude vous en reviendra peu à peu. Ce qui était une feinte deviendra une vérité. Vous serez heureuse, à la longue, en vous efforçant de le paraître... Bannissez les airs moroses qui glacent la gaieté dans le cœur des autres... Commandez à votre bouche mignonne de sourire comme autrefois, à vos yeux de briller d'un éclat caressant... Soignez votre santé, sans laquelle la beauté se flétrit... donnez surtout un soin vigilant à votre toilette... C'est là le point capital... Redevenez, en un mot, aux yeux d'Urbain, telle que vous étiez, et je vous réponds, moi, qu'il redeviendra ce qu'il était pour vous...

Cette conclusion fit briller un éclair de joie sur le front de Charlotte. L'espérance, réveillée dans son cœur par cette perspective de bonheur, s'était comme réfléchie sur son visage... Son teint s'était animé, et sa bouche souriait d'elle-même.

— Bravo! s'écria madame Morel en frappant des mains. Voilà le charme qui opère déjà, et le miracle des roses qui se renouvelle en votre faveur!... Voyez plutôt...

En disant cela, elle prit Charlotte par la main et la conduisit en riant devant la glace placée sur la cheminée.

— Et maintenant, ajouta-t-elle en embrassant Charlotte avec la joie orgueilleuse d'une mère, niez, si vous l'osez, l'efficacité de mon remède!... Mais je m'oublie à vous contempler... Adieu, ma charmante... Mon Dieu! comme ces bandeaux sont mal faits!... Des *anglaises* iraient merveilleusement à ce visage si jeune encore et si frais, en dépit de vos tristesses maladroites!... Adieu, petite folle... Soyez plus sage,

si vous voulez être plus heureuse, et suivez mes prescriptions...

Charlotte connaissait trop la coquetterie naturelle et la légèreté des principes de son ex-gouvernante, pour s'étonner des conseils qu'elle venait de lui donner. Elle avait acquis à ses dépens des preuves de son peu de moralité, et ce n'était pas la première fois qu'elle entendait une pareille leçon sortir de la bouche de madame Morel. Cependant, malgré toutes ses préventions, elle ne pouvait se dissimuler qu'il y eût une certaine sagesse au fond de ces paroles étranges. En réfléchissant au caractère d'Urbain et à sa conduite à son égard, elle se dit qu'il se pourrait bien, en effet, qu'elle se fût trompée jusqu'à présent, et que ce qu'elle supposait pouvoir le ramener avait peut-être contribué à son éloignement.

Urbain, en effet, sous une apparence sérieuse, cachait une âme passionnée et une imagination ardente. Il aimait le luxe et l'éclat, et l'on ne pouvait le captiver qu'à la condition de l'émouvoir sans cesse, en charmant son âme ou ses yeux. Il portait inné un sentiment exquis du beau, soit moral, soit physique, et son organisation essentiellement impressionnable l'exposait malgré sa gravité apparente, à tous les écarts d'un esprit futile et d'un naturel changeant...

Tout en faisant ces réflexions, Charlotte, placée devant sa glace, avait dérangé peu à peu la disposition et la forme de sa coiffure. Les mèches soyeuses de ses cheveux s'étaient roulées en spirales autour de ses doigts; leurs boucles abondantes et serrées pendaient en grappes brillantes le long de ses joues, et projetaient comme une ombre légère sur son visage. Son profil avait ainsi plus de grâce et de fraîcheur, et la ligne pure qui

descendait de son front blanc jusqu'à l'extrémité de son nez fin et droit se dessinait avec plus de netteté et de précision. Elle parfuma ensuite ses mains, ses bras et son col, mit un collier de corail qui en faisait ressortir la blancheur sans tache et les contours élégants, et jeta sur ses épaules une gaze qui les voilait sans les cacher... Charlotte était ravissante ainsi, et elle ne put s'empêcher de sourire à son image réfléchie dans la glace.

Ce jour-là, Urbain se montra galant, empressé, loua le bon goût de sa coiffure, et lui adressa à elle-même les compliments les plus flatteurs et les mieux sentis... Charlotte triomphait. Elle redoubla de soins minutieux pour elle-même et de coquetteries à l'adresse d'Urbain qui se montrait de plus en plus touché de ces attentions. Charlotte avait retrouvé sa gaieté; son teint avait repris sa fraîcheur veloutée, et ses yeux brillaient d'une ardeur pudique.

Un jour, elle était plus occupée que jamais du soin de sa toilette; car Urbain lui avait recommandé, en riant, de se *faire* bien belle, et il devait rentrer de bonne heure. Jamais Charlotte ne s'était parée avec tant de plaisir et de recherche. Pour la première fois, elle aurait voulu posséder un instant ce luxe qui rend les femmes plus attrayantes, et pour la première fois aussi, depuis qu'elle s'en était volontairement séparée, elle regretta la parure qui lui avait été léguée par sa mère... Cette pensée et ce pieux souvenir, surgissant tout à coup au milieu de ses joyeux préparatifs, l'attristèrent. Son cœur se serra comme sous un pressentiment funeste, et ce fut en vain qu'elle s'efforça de surmonter cet accès de tristesse, en se rappelant qu'Urbain allait bientôt venir.

Soit par suite de cette préoccupation importune, soit que le retour d'Urbain eût lieu plus tôt qu'il ne l'avait annoncé, Charlotte n'avait pas encore entièrement achevé sa toilette, lorsqu'elle entendit crier dans la serrure de la porte d'entrée la clé qu'Urbain portait habituellement avec lui. Une petite pièce servant de salle à manger précédait seule la chambre où se trouvait Charlotte, et dont la porte était entr'ouverte... A ce bruit bien connu, la joie la plus vive parut de nouveau sur son visage, et elle se hâtait de donner à sa glace un dernier coup d'œil, lorsque déjà les pas se firent entendre dans la pièce voisine... Charlotte poussa un cri... Elle n'avait pas reconnu le pas d'Urbain... Mais, avant qu'elle eût le temps de se jeter contre elle pour la fermer, la porte de sa chambre céda doucement à une force plus grande et livra passage à un jeune homme.

C'était M. de Vibrac.

Charlotte le reconnut pour l'avoir rencontré chez madame d'Ortès, avec qui il paraissait être dans les termes d'une certaine intimité. Dans la situation où elle se trouvait, cette circonstance ajoutait encore à l'épouvante de Charlotte.

— Que me voulez-vous, monsieur? s'écria-t-elle, dès qu'elle put parler, que venez-vous faire ici? De qui tenez-vous cette clé? Où est mon mari? — Remettez-vous, madame, et ne craignez rien, répondit Vibrac avec une fatuité merveilleuse. Je ne puis répondre à toutes vos questions à la fois et j'ai besoin, moi-même, pour vous satisfaire, de revenir de l'émotion que votre vue m'a causée...

En parlant ainsi, Vibrac se laissa tomber, plutôt qu'il ne s'assit, sur une chaise qui se trouvait près de

lui. Il était pâle, en effet, et plus ému sans doute qu'il ne l'aurait voulu. Mais cette circonstance même, contre ses prévisions, le servit plus dans l'esprit de Charlotte que n'aurait pu le faire son assurance habituelle. Il s'en aperçut et profita habilement de cet avantage.

— Vous le voyez, madame, dit-il à Charlotte qui commençait à se remettre de l'effroi qu'elle avait éprouvé d'abord, je ne suis point un ennemi et je suis venu à vous avec les intentions les plus pures... malgré les apparences. — Mais cette clé, monsieur? — Il m'est impossible de répondre immédiatement à cette question... Je vous le répète, madame, le motif qui m'amène vers vous, d'une manière au moins fort extraordinaire, j'en conviens, n'a rien, au fond, que d'honorable pour vous et pour moi... J'ai à vous entretenir de choses d'une telle gravité que si je me retirais maintenant, sans vous les avoir fait connaître, vous ne me pardonneriez pas d'avoir gardé le silence...

A ces mots, Vibrac se leva, et offrant un siége à Charlotte :

— Ayez la bonté de vous asseoir, madame, et de m'accorder aussi cette permission, car je serai peut-être forcé d'occuper longtemps votre attention...

Charlotte s'assit, cédant évidemment à une curiosité impatiente.

— D'abord, reprit Vibrac, je dois vous déclarer que, bien que j'aie rarement l'honneur de vous rencontrer chez madame d'Ortès, aucune des circonstances de votre vie ne m'est inconnue...

Cette brusque déclaration déconcerta Charlotte.

— Non-seulement, poursuivit Vibrac, je connais

tous vos antécédents, mais encore je suis initié aux moindres détails de votre vie intime... Ne rougissez pas, madame, d'une pareille révélation... Cette connaissance ne peut avoir d'autre résultat que de vous concilier l'estime et le respect les plus mérités... Ce serait à moi de rougir d'un pareil aveu, si mon indiscrétion ne trouvait son excuse dans l'intérêt profond que vous m'avez inspiré... Après cela, me permettrez-vous d'ajouter que mon cœur n'a pu se défendre contre tant de vertus unies à tant de charmes?... — Monsieur, dit Charlotte en se levant, je ne puis écouter plus longtemps de tels discours... — Oh! vous m'écouterez, s'écria Vibrac en la retenant, vous m'écouterez... car ce que j'ai à vous dire n'a rien qui puisse vous offenser... Je mourrais mille fois avant qu'il sortît de ma bouche un mot qui dût vous attrister... Mais vous êtes malheureuse, je le sais, et je n'ai pas eu un seul instant l'orgueilleuse et insolente pensée de vous offrir des consolations... Non, je n'ai voulu que venir mettre à vos pieds un dévouement désintéressé et sans bornes... A peine entrée dans la vie, vous n'en connaissez que l'amertume; laissez-moi répandre quelques douceurs sur une existence injustement flétrie... Vous êtes pauvre, votre jeunesse se consume dans les privations et les ennuis; partagez une fortune qui vous donnera le bien-être et peut-être le bonheur dont vous êtes digne... Oh! rassurez-vous; je suis l'ami d'Urbain et je n'aspire qu'à devenir votre frère... Cette amitié sainte que j'ose réclamer pour prix de la plus tendre affection, dites, me l'accorderez-vous? Est-ce donc une injure de vous aimer ainsi? — C'en est une, du moins, dans la situation où je me trouve, et je vous prie, monsieur,

de ne pas abuser plus longtemps de l'avantage que vous avez sur moi. — Au nom de votre propre bonheur, par pitié pour vous-même, pour votre beauté qui s'étiole dans la souffrance, pour votre âme qui s'éteint dans la langueur et le désespoir, au nom de votre avenir qui s'assombrit chaque jour et vous épouvante, malgré votre courage et votre admirable résignation. — C'en est trop, monsieur; vous faites injure à celui que vous appeliez tout à l'heure votre ami... — Eh! madame, ne voyez-vous pas qu'il ne peut rien pour votre bonheur? Sans fortune, sans appui, son dévouement est impuissant... — Mon bonheur, monsieur, est tout en lui; je n'en demande pas d'autre... — Enfantillage, madame! pure illusion de la passion!... Cet amour qui constitue, dites-vous, toute votre félicité, ne peut durer toujours... Que vous restera-t-il alors?... Un jour viendra où il vous manquera aussi... Déjà il vous a manqué... Il ne vous appartient plus... une autre... — Infamie! s'écria Charlotte; mensonge et calomnie! — Eh bien! s'écria à son tour Vibrac, avec égarement, puisque vous m'y forcez, je parlerai, je dirai tout... Mais, non; qu'ai-je besoin de trahir un pareil secret?.. Cette clé, qui m'a introduit ici, ne vous en dit-elle pas assez? Garderez-vous encore vos illusions devant un pareil témoignage? Rappelez votre raison et vos souvenirs... Etes-vous donc si sûre d'un amour que vous n'avez jamais possédé, puisqu'il faut vous le dire? Et seriez-vous aveuglée au point de ne vous être pas aperçue que votre affection elle-même est devenue pour Urbain un insupportable fardeau? que votre fidélité le gêne?... Comprenez-vous, maintenant, comment cette clé se trouve entre mes mains, et quel est celui qui me l'a abandonnée?... Ouvrez les

yeux... Dites, me prenez-vous pour un voleur ou un assassin?... — O mon Dieu! dit Charlotte en se laissant tomber sur un fauteuil, comme accablée par une lumière soudaine...

Une pâleur mortelle s'était répandue sur ses traits, et ses yeux erraient autour d'elle dans un trouble inexprimable.

Vibrac saisit une de ses mains, qu'elle lui abandonna sans s'en apercevoir.

— Revenez à vous, dit-il, pauvre infortunée! oubliez un homme indigne d'occuper votre pensée; fermez votre âme à un passé qui ne peut renaître, à des souvenirs cruels... Regardez devant vous un avenir embelli par la fortune et un amour digne de vous... O Charlotte! je vous aime... Dites-moi que vous ne me haïssez pas, et que vous me permettrez de consacrer ma vie à vous admirer et à vous défendre... — Urbain!... s'écria tout à coup Charlotte en se levant, comme réveillée en sursaut; Urbain! sauve-moi! sauve-moi du perfide qui t'a calomnié et qui veut nous séparer!... — Il n'y a plus d'Urbain pour vous, fit Vibrac en jetant ses bras autour d'elle pour la retenir; il n'y a qu'un infortuné qui vous aime et que vous désespérez...

Charlotte se dégagea par un effort violent et se précipita vers la fenêtre qu'elle ouvrit.

— Sortez, dit-elle, sortez d'ici, misérable... ou j'appelle du secours...

La violence de son désespoir, l'énergique résolution qui se lisait sur sa figure arrêtèrent Vibrac. Pâle et tremblant de honte et de colère, il se mordait les lèvres sans oser faire un pas en avant. A la fin, il se décida à céder une victoire sur laquelle il ne comptait

plus. — Adieu donc, madame, dit-il en s'efforçant de sourire; vous reviendrez, je l'espère, sur une détermination insensée, et vous me rendrez plus de justice... En attendant, je vais remettre cette clé à l'amant adoré et fort peu jaloux qui me l'avait confiée...

Urbain ne rentra que fort tard. Charlotte, malgré le froid piquant de la nuit, avait passé à la fenêtre plusieurs heures d'angoisses et de désespoir, en épiant son retour. Elle l'aperçut venir dans la rue, mais il n'était point seul. Un homme l'accompagnait en longeant les maisons. Ils marchaient lentement et gesticulaient avec vivacité. L'ombre projetée par une maison voisine permettait à Charlotte d'observer sans être vue. A une certaine distance, Urbain et son compagnon s'arrêtèrent, avant de se séparer.

En ce moment, un rayon de la lune tombant sur l'inconnu, Charlotte crut reconnaître la taille et le costume de Vibrac. Elle ne distinguait point ce qu'ils disaient, mais ils parlaient avec feu et s'interrompaient souvent l'un l'autre. Charlotte craignit que le hasard ou une indiscrétion n'eût révélé à Urbain la perfidie de Vibrac et provoqué une explication qui pouvait avoir les suites les plus funestes. Mais elle se rassura en les voyant se séparer tranquillement en se disant adieu, et elle se persuada qu'elle avait été heureusement trompée par une fausse ressemblance et par la douteuse clarté de la lune.

Elle courut au-devant d'Urbain, oubliant déjà ses vaines frayeurs, ses doutes et l'affreux guet-apens où elle avait failli succomber. Mais la figure sombre et mécontente d'Urbain arrêta sur ses lèvres les reproches affectueux qu'elle se disposait à lui adresser. Il s'assit en silence au coin de la cheminée, et se mit à

tisonner le feu à demi éteint avec des mouvements saccadés. Ses traits altérés attestaient, d'ailleurs, une profonde agitation intérieure. De temps en temps ses yeux, obstinément baissés, se levaient furtivement sur Charlotte avec un singulier mélange de défiance et de tendre sollicitude. On eût dit qu'il voulait parler, mais que la vue de Charlotte lui imposait. Les regards inquiets qu'elle attachait sur lui semblaient le fatiguer. À la fin il se leva, comme pour se soustraire à cette sorte de fascination, et se mit à parcourir la chambre dans divers sens. C'était chez lui la marque habituelle d'une trop vive préoccupation, et souvent même le présage d'un orage violent. Charlotte, accoutumée à lire dans son extérieur les pensées et les peines de son âme, attendait, dans un trouble inexprimable, une explication qu'elle désirait en la redoutant instinctivement. Tout à coup Urbain parut avoir pris enfin une résolution, et, s'arrêtant en face de Charlotte, il lui dit d'une voix qu'il essayait de rendre calme :

— Il se fait tard, Charlotte, et vous paraissez fatiguée; que n'allez-vous prendre le repos dont vous avez besoin? Pour moi, je serai forcé de passer une partie de la nuit à écrire... j'ai plusieurs lettres à expédier, pour une affaire importante...

Un secret pressentiment, l'instinct du danger avertissaient Charlotte qu'Urbain cherchait un prétexte pour l'éloigner. Son imagination, fortement ébranlée, entrevoyait d'affreux malheurs. Elle se leva brusquement, et saisissant Urbain entre ses bras :

— Non, s'écria-t-elle, non, je ne te quitterai pas dans le trouble où je te vois... Oh! ne crois pas me tromper plus longtemps... Tu es malheureux... Je l'ai deviné... et c'est moi peut-être qui cause tous tes

ennuis! O mon Urbain! qu'ai-je donc fait pour perdre ta confiance?... Parle... dis-moi pourquoi tu souffres... Se pourrait-il que je fusse devenue un obstacle à ton bonheur?... Oh! s'il en était ainsi, j'aimerais mieux mourir...

Charlotte venait de toucher du doigt la plaie cachée d'Urbain. Il répondit avec embarras :

— Vous savez bien que le soin de mon propre bonheur m'occupe peu... C'est le vôtre qui m'inquiète uniquement... J'ai fait jusqu'à présent de vains efforts pour vous procurer un sort digne de vous. L'espérance dans l'avenir et la foi en moi-même me soutenaient... Aujourd'hui, je n'espère plus rien, parce que mon cœur est épuisé... Écoutez, poursuivit-il en voyant Charlotte qui pâlissait affreusement, le ciel m'est témoin que rien ne m'eût coûté pour assurer votre bonheur... Pour vous, Charlotte, j'ai tenté la fortune par tous les moyens... Pour vous, je suis devenu joueur... Pour vous, la plus pure de toutes les femmes, j'ai rompu violemment avec les habitudes et les sentiments honorables de toute ma vie... Je suis entré en relations journalières avec des hommes que je méprise... Et, néanmoins, la fortune m'a trahi... Mes forces se sont épuisées dans les combats mortels que je lui livre chaque jour... Mon âme y a laissé toute son énergie et la vertu qu'elle possédait... Je ne puis plus rien pour vous, Charlotte, et mon cœur n'est plus à la hauteur du vôtre... Cependant je ne saurais vous voir malheureuse avec moi et à cause de moi... — Voilà donc, s'écria Charlotte fondant en larmes, le secret de la préoccupation que vous n'avez pu me dissimuler! Voilà pourquoi vous avez désiré rester seul ici... C'était peut-être pour m'écrire ce que votre bouche n'au-

rait osé m'apprendre, la fin de votre amour et mon abandon!... — Jamais! s'écria Urbain avec une véritable émotion, jamais je ne t'abandonnerai, pauvre enfant, qui t'es perdue pour moi!... Mais, ma Charlotte, je t'en conjure, dans ton propre intérêt, abandonne un malheureux qui n'est plus digne de toi... Tu es si jeune encore; ta vie peut refleurir, et ton cœur peut s'ouvrir à de nouvelles espérances, à d'autres sentiments... Ta beauté suave peut toucher plus d'un noble cœur et inspirer un dévouement plus utile...

A ces mots, Charlotte, frappée d'une lueur sinistre, se rappela tout à coup l'audacieuse apparition de Vibrac, et les étranges assertions dont il s'était servi pour la justifier...

— Malheureux! s'écria-t-elle dans une angoisse mortelle, cet homme qui sort d'ici... cette clé qu'il prétendait tenir de toi-même...— Pardonne-moi, s'écria Urbain se précipitant à ses genoux... elle m'a été arrachée dans un moment d'égarement... J'étais fou... oh! pardonne-moi!... — Il est donc vrai, mon Dieu! murmura Charlotte dont les lèvres étaient devenues semblables à la pâle fleur de la mauve, et qui tomba roide et glacée comme une statue de marbre blanc entre les bras d'Urbain.

IX

L'odieuse tentative de séduction dont Charlotte avait failli être la victime était le résultat d'une sorte

de conspiration à laquelle, comme nous l'avons vu, Urbain n'était pas resté étranger. Madame Morel, madame d'Ortès et madame de Saint-Venant l'avaient conçue dans un but commun, mais par des motifs différents. Elles voulaient faire descendre Charlotte à leur niveau, et délivrer ainsi Urbain d'un contrôle incommode. En même temps, madame Morel recouvrait, par ce moyen, un ascendant dont elle comptait faire son profit; madame d'Ortès acquérait un précieux ornement pour son salon, ou, comme disait un des habitués, une nouvelle fleur pour ses serres; madame de Saint-Venant avait un intérêt encore plus direct et plus passionné dans ce complot. M. de Vibrac en avait été désigné comme le héros, d'une commune voix. Urbain y avait lâchement donné les mains, et son repentir n'avait pu l'absoudre complétement aux yeux de Charlotte.

Les instigations de madame de Saint-Venant, un secret désir de justifier ses désordres par l'exemple de Charlotte, une certaine crainte de ne pouvoir lui donner ce bien-être, ces jouissances de la fortune qu'il avait rêvées pour elle, surtout l'influence pernicieuse d'une société corrompue l'avaient poussé insensiblement à cette honteuse détermination. Ce premier pas le conduisit à une démoralisation rapide. Il venait d'élever un mur derrière lui.

Contre l'attente d'Urbain, Charlotte, à peine remise de la secousse terrible qu'elle venait d'éprouver, ne se livra point à un désespoir insensé. Sa douleur prit un caractère de tristesse et de résignation en harmonie avec sa douceur habituelle. Urbain crut facilement que cette crise avait opéré dans son âme une salutaire révolution, et, qu'éclairée enfin sur les véritables sen-

timents de celui qu'elle aimait, elle allait passer successivement de l'amour à l'indifférence et de l'indifférence au mépris,ouque,mieux conseillée par la nécessité sur ses propres intérêts,elle opterait pour le part de la raison et du bonheur.

En effet, Charlotte ne proféra pas une plainte. Ses yeux semblaient n'avoir plus de larmes et ses regards erraient autour d'elle sans trouble et sans colère. Une fois même, elle sourit tristement en regardant Urbain. Le calme reparaissait dans ses mouvements et dans toute sa personne, et son visage, d'abord bouleversé par les déchirements de son cœur, avait revêtu peu à peu cette pâleur tranquille qui présage et accompagne les longues convalescences.

Urbain, rassuré désormais sur l'état de sa santé, reprit le cours de sa vie habituelle, se contentant de recommander Charlotte aux soins bienveillants de sa jeune voisine.

Cette recommandation était superflue. Irma avait reçu les confidences de Charlotte, et son amitié pour elle s'était augmentée de tout l'intérêt qu'inspirait naturellement son malheur. Charlotte avait trouvé dans cette jeune fille une noblesse de sentiments et une délicatesse de procédés qui se dissimulaient sous une apparence de légèreté et d'insouciance. Ces qualités comblaient la distance que l'éducation avait mise entre les deux amies. Non contente de prodiguer à Charlotte les soins les plus tendres, Irma s'efforçait de dissiper ses chagrins par tous les moyens que lui suggérait son naturel aimable et enjoué, et veillait elle-même à tous ses besoins; car Urbain, entraîné de nouveau et en dépit de ses remords, dans le même courant de séductions et de vices, avait cessé, depuis quelque

temps, de se préoccuper de ce soin. A cet effet, Irma avait exposé à son parrain la situation de son amie, et lui avait raconté, pour mieux l'intéresser en sa faveur, toutes les particularités qu'elle avait recueillies de la bouche même de Charlotte. M. de Ceyran avait aperçu plusieurs fois Charlotte chez sa pupille, et sa figure et ses manières avaient attiré son attention. Le récit d'Irma acheva de le disposer à la bienveillance. Il ne la connaissait que sous le nom de Charlotte, et ignorait que le prénom d'Urbain cachât le jeune professeur du fils de madame de Rieux. Urbain avait, de son côté, évité, avec le plus grand soin, la rencontre de M. de Ceyran dans ses visites à Irma, et Charlotte elle-même n'avait entendu nommer que très-rarement les diverses personnes auxquelles Urbain donnait régulièrement des leçons. Depuis longtemps, d'ailleurs, il avait rompu ces sortes de relations, et abandonné les modestes et honorables ressources de l'enseignement pour les chances du jeu. M. de Ceyran se prêta donc, sans autre information, aux généreuses intentions d'Irma et lui fournit, avec la libéralité qui lui était ordinaire, les moyens de les mettre à exécution.

Irma était ainsi devenue la providence de Charlotte et sa compagne inséparable ou plutôt sa sœur. Si quelque chose eût pu consoler Charlotte et l'attacher encore à la vie, c'eût été, sans doute, une amitié si touchante. Mais, malgré ses efforts pour dissimuler son mal, il n'était que trop évident qu'elle avait reçu une blessure mortelle. L'engourdissement physique où elle était plongée et l'insensibilité qu'elle affectait ne trompèrent point la sollicitude clairvoyante d'Irma. En dépit de l'apparente énergie qu'elle déployait extérieurement, Charlotte sentait que le seul lien qui la retenait

à la vie venait de se rompre. Et c'est ce sentiment même qui donnait à son désespoir je ne sais quel calme trompeur.

Elle n'avait plus d'illusion ni sur Urbain, ni sur elle-même. Son amour ne pouvait sortir de son cœur qu'avec la vie, et si elle persistait à justifier l'infâme complaisance d'Urbain par le désir sincère et désintéressé de la sauver de l'indigence, il lui était impossible de se dissimuler qu'il n'avait plus pour elle d'autre sentiment que celui d'une amitié dévouée. Charlotte jeta alors les yeux autour d'elle, comme pour s'éclairer complétement sur sa position. Elle pensa à son père qui l'avait reniée, à ses frères qui l'avaient oubliée, à madame Morel qui l'avait perdue, à Irma dont l'amitié était impuissante pour la guérir... Elle regarda en arrière, et elle vit son passé fermé sans retour; elle osa sonder l'avenir, et elle entrevit un abîme... Alors, elle tourna ses regards en haut, et pria.

Un jour, elle était seule : Irma l'avait quittée pour quelques heures... Charlotte prit une plume et écrivit trois lettres... Il y en avait une à l'adresse de son père, une autre à celle d'Irma... la troisième était pour Urbain... elle était plus longue que les autres... Charlotte avait beaucoup pleuré en l'écrivant, bien qu'elle crût avoir pour toujours perdu cette faculté... Quand elle eut achevé d'écrire, il était nuit... Charlotte s'habilla à la hâte, et ayant mis dans son sein un petit médaillon renfermant le portrait d'Urbain, elle sortit, oubliant, dans sa préoccupation, de fermer derrière elle la porte de son appartement.

Une voiture venait de s'arrêter à la porte de la maison. Charlotte baissa son voile, de crainte d'être reconnue, et jeta autour d'elle des regards timides. Le

bruit de la rue s'était calmé; les passants devenaient rares... Rassurée par ce rapide examen, Charlotte s'avança d'un pas furtif en longeant les maisons. Arrivée au détour d'une rue étroite et peu fréquentée de la Chaussée-d'Antin, elle s'arrêta devant une maison dont la porte cochère, ouverte à deux battants, était illuminée... C'était la maison de madame de Saint-Venant. Des vases et des caisses de fleurs étaient rangés de chaque côté du perron, et des tapis en couvraient les escaliers. Des voitures entraient à chaque instant dans la cour, déposant sous le péristyle des hommes et des femmes élégamment parés... Dans un moment où Charlotte, perdue dans la foule des curieux amassés devant la porte, plongeait avidement ses regards au fond d'une voiture qui entrait rapidement, un homme qui s'y trouvait assis à côté d'une femme avança machinalement la tête à la portière... Charlotte poussa un cri étouffé... Elle avait cru reconnaître Urbain près de madame d'Ortès... Les curieux se retournèrent au cri de Charlotte, et, en voyant la pâleur qui venait d'envahir son visage, s'empressèrent charitablement autour d'elle et la firent asseoir sur un banc de pierre creusé dans l'épaisseur du mur... Charlotte, suffoquée par la violence de ses émotions, perdit entièrement connaissance... Des domestiques de la maison, attirés par la rumeur, la transportèrent dans la loge du concierge, où elle ne tarda pas à revenir de son évanouissement. On cessa de s'occuper d'elle, et Charlotte, profitant d'un moment où on l'avait laissée seule, sortit furtivement de la loge à la faveur de l'agitation occasionnée parmi les gens de la maison, par l'arrivée imultanée de plusieurs voitures, ouvrit une petite porte donnant sur la cour d'entrée, et pénétra dans le jar-

din... Une curiosité poignante la poussait... Jusque-là, elle avait obstinément résisté à ce secret mouvement qui nous porte à vouloir regarder au fond du précipice où nous devons tomber; mais la vue de madame d'Ortès, à côté d'Urbain, avait subitement changé ces dispositions. Elle entrevoyait pour la première fois une rivale dans l'amie de madame Morel, et elle brûlait du désir d'éclaircir ce soupçon. Un sentiment nouveau venait de s'éveiller en elle : la jalousie enfonçait dans son âme ses mille aiguillons et en avait banni, pour un instant, le morne désespoir et la timidité qui accompagnent d'ordinaire les douleurs vagues...

La fête était dans tout son éclat : les salons resplendissaient de lumières... L'orchestre soutenait incessamment ou ranimait la danse... Charlotte, cachée derrière un massif, cherchait à distinguer quelqu'une des figures qui apparaissaient de temps en temps derrière les glaces des fenêtres, ou qui passaient et repassaient dans les divers mouvements de la danse.

Dans un petit salon du rez-de-chaussée, décoré avec une recherche toute féminine, plusieurs personnes étaient réunies autour d'une table couverte de pièces d'or. Quelques dames, parmi lesquelles Charlotte reconnut madame d'Ortès, se tenaient penchées au-dessus des joueurs, et suivaient, avec des émotions visibles, les chances diverses du jeu... On était au commencement du printemps. La fenêtre avait été ouverte, et Charlotte, placée tout auprès et favorisée par une nuit obscure, pouvait voir sans être vue.

Urbain, assis les cartes à la main, en face d'un homme qui, à en juger par les soins particuliers dont il était l'objet, devait être un étranger, tournait le dos à une haute glace incrustée dans un des panneaux de

la boiserie. Au-dessus de son adversaire, se tenait debout un homme qui, bien qu'intéressé dans le jeu de celui-ci, paraissait cependant échanger avec Urbain des signes d'intelligence. Toutes les personnes présentes étaient évidemment dans le secret de cette trahison, excepté celle qui en était la victime. Urbain, malgré un succès constant et des gains considérables, était pâle et de plus en plus troublé... Son agitation même commençait à inquiéter sérieusement les témoins de cette scène.

Deux dames se levèrent ensemble, en échangeant un coup d'œil rapide, et s'approchèrent de la fenêtre dont la partie inférieure présentait une saillie en forme de balcon : c'étaient madame d'Ortès et madame de Saint-Venant. Charlotte se glissa doucement sous la fenêtre, de peur d'être aperçue.

— Le maladroit!... dit madame d'Ortès avec un mouvement de colère mal dissimulée; il va se perdre et nous compromettre avec ses scrupules absurdes et ses retours de vertu!... — Je vous l'avais prédit, répliqua madame de Saint-Venant; vous avez eu tort de le pousser dans cette affaire. Il n'est pas encore suffisamment préparé, et, vraiment, je doute qu'il le soit jamais... Je le connais, moi... je l'étudie tous les jours... C'est un terrain où certaines semences ne germent pas... Et, vous l'avouerai-je? je crois que c'est là précisément ce qui fait que je m'attache à lui chaque jour davantage... Et puis, il est si dévoué... — Et si amoureux!... interrompit madame d'Ortès. A propos, et ce cher Vibrac, où en est-il? — L'amour l'a rendu méconnaissable... C'est à qui, de lui ou d'Urbain, fera le plus de sottises en l'honneur de madame Charlotte. Tantôt c'est Urbain qui a des remords; tantôt c'est de

Vibrac qui perd la tête et se décourage sur un premier échec... Enfin, ma chère, c'est un affreux *statu quo*, d'autant plus affreux, que je me vois chaque jour sur le point de perdre les vingt mille francs que de Vibrac m'a promis pour mon intervention auprès d'Urbain, dans le cas d'un succès complet... Heureusement pour moi que j'ai quelques espérances sur une autre affaire dont Urbain m'a confié certaines particularités...

La conversation fut interrompue, en cet endroit, par des éclats de voix et d'énergiques apostrophes échangés des deux bords de la table où Urbain était assis... Sur un mot de son adversaire, Urbain s'était levé plus pâle encore qu'auparavant, et riant d'un rire forcé... Son adversaire se retira en proférant contre lui et son infâme complice les plus sanglantes injures. Urbain avait à peine balbutié quelques mots pour sa défense et s'était approché vivement de madame de Saint-Venant, oubliant, dans son égarement, de ramasser l'or amoncelé sur la table, à la place qu'il venait de quitter...

Aux premiers mots qu'elle avait entendus, Charlotte, comprenant la scène qui se passait au salon, était tombée à genoux les mains jointes, en priant Dieu pour Urbain.

Cependant, madame de Saint-Venant, sur un geste d'Urbain, s'était élancée vers la table et, après avoir payé le hideux service du perfide associé de l'étranger, s'était hâtée d'emporter l'or dédaigné par Urbain...

Celui-ci se pencha en dehors de la fenêtre, comme pour respirer un air plus pur. Sa poitrine était oppressée... Une sueur froide coulait le long de ses doues... Il appuya sa tête sur la balustrade de fer,

comme pour rafraîchir son front... Charlotte entendait le bruit de sa respiration entrecoupée... Elle eut, un instant, la pensée de s'élancer de sa retraite, de l'appeler et de lui tendre les bras... Mais le sentiment même de sa position et de celle d'Urbain, la crainte d'exciter sa colère au lieu de son repentir, la retinrent immobile et tremblante. Si près de lui, elle comprenait qu'il était à jamais perdu pour elle... Elle voulait fuir et la force lui manquait. Une main invisible semblait la retenir à cette place pour lui faire subir à la fois toutes les tortures, dans le spectacle de la dégradation d'Urbain...

Des pas se firent entendre près de lui... Urbain se retourna...

— Je vous cherchais, mon cher, fit le nouveau venu.

Charlotte avait reconnu la voix de M. de Vibrac.

— Que me voulez-vous? demanda Urbain avec l'accent d'une colère comprimée. — Là, là, mon cher, ne vous fâchez pas! Ce n'est pas le moment, quand le sort vous favorise ouvertement... Ce serait à moi de vous en vouloir... — Que voulez-vous dire? demanda Urbain avec un redoublement de colère. — Je veux dire que vous gardez mal les traités, mon cher allié, et que je vous soupçonne de me desservir auprès de mon inhumaine, au lieu d'observer la neutralité que vous m'aviez promise... — Laissez-moi, interrompit Urbain de plus en plus troublé, vos paroles me font mal... — Vous êtes terriblement romanesque aujourd'hui, mon digne ami...

Après un instant de réflexion, Vibrac ajouta :

—Il me vient une idée...Un enlèvement pourrait tout terminer à la satisfaction générale... — Infamie! s'é-

cria Urbain. Je vous déclare, moi, que je brûlerai la cervelle à celui qui osera porter les mains sur elle...

—Vous auriez tort dans l'intérêt de votre protégée, répliqua de Vibrac sans se déconcerter; je suis riche, amoureux, fort blasé sur les conquêtes faciles... Une jeune femme honnête et charmante fera de moi tout ce qu'elle voudra... un mari peut-être!... Et puis vous conviendrez que rien dans ma figure ne m'interdit l'espérance d'un tendre retour...Et si, pour l'obtenir, je vous promettais, foi de gentilhomme, de n'user d'aucuns moyens violents... consentiriez-vous enfin?...

Urbain regarda quelque temps Vibrac d'un air de surprise et de doute... Puis, faisant un effort sur lui-même et surmontant son émotion, il répondit :

— Je consentirais à tout, sur la foi de votre parole, et en vue du bonheur de Charlotte.

En ce moment un bruit léger se fit entendre sous le balcon. Urbain se pencha avec inquiétude en dehors de la fenêtre.

— Il m'a semblé, dit-il, entendre du bruit au-dessous de ce balcon. On nous écoutait peut-être... — Quelle folie! répliqua Vibrac. Ne voyez-vous pas que c'est le vent du soir qui tourmente les branches de ce massif?

En effet, les branches d'un mélèze placé devant la fenêtre s'agitaient en frémissant sous le souffle du vent.

Vibrac s'éloigna, Urbain rentra dans le salon.

Pendant ce temps, Charlotte s'était levée par un mouvement convulsif, en entendant les dernières paroles prononcées par Urbain, en signe d'assentiment. Il lui semblait qu'un bras impitoyable la repoussait

sur une pente rapide, après l'avoir tenue longtemps suspendue dans le vide. Elle croyait sentir la terre vaciller sous ses pas et prête à s'entr'ouvrir autour d'elle... Un horrible chaos bourdonnait dans sa tête. Ses idées s'entre-choquaient. Ses jambes se dérobaient sous elle. Sa vue se troublait. Et pourtant, elle n'avait qu'une pensée, celle de fuir, d'échapper à un pressant danger et au plus affreux supplice.

Tout à coup il lui sembla entendre des pas dans le jardin. Alors, rassemblant toutes ses forces, elle s'élança vers la porte, traversa rapidement la cour d'entrée et se retrouva dans la rue devenue déserte et sombre. Charlotte, sans s'arrêter, ni retourner la tête, parcourut ainsi plusieurs rues, traversa le boulevard, puis la place et le pont de la Concorde, et poursuivit sa course en suivant la rive gauche de la Seine... Où allait-elle ainsi? Charlotte elle-même ne le savait pas, ou plutôt elle obéissait, à son insu, à un secret sentiment, à un souvenir confus. Ellle se rappelait vaguement qu'elle avait ressenti, ce jour-là même, une tristesse profonde et avait quitté furtivement sa demeure dans de sinistres projets. Mais elle n'aurait pu dire ce qui s'était passé depuis ce moment; seulement, de temps en temps, une voix lugubre, qu'elle prenait pour celle d'Urbain, faisait entendre à son oreille des paroles infâmes. Il lui semblait qu'on l'appelait de noms odieux, et qu'Urbain lui-même la poursuivait pour la livrer. Une fois même elle crut distinguer le bruit de deux chevaux galopant derrière elle, puis des pas précipités. Alors sa raison l'abandonna, et ayant fait instinctivement le signe de la croix, elle s'élança sur le parapet du fleuve.

Au même instant elle se sentit arrêtée par une main vigoureuse.

— Au secours! ayez pitié de moi, s'écria Charlotte en se débattant. Au nom du ciel, laissez-moi, j'aime mieux mourir.

L'homme qui l'avait saisie, après s'être efforcé en vain de calmer sa frayeur, lui mit la main sur la bouche, et l'entraînant vers une voiture arrêtée à quelques pas, il la déposa dans l'intérieur, en s'asseyant à côté d'elle, et ordonna au cocher de retourner par le même chemin.

L'homme qui venait d'arracher Charlotte à un acte de désespoir insensé était M. de Ceyran. Sa voiture s'arrêtait à deux pas de la maison d'Irma, lorsqu'il en vit sortir Charlotte. L'heure déjà avancée, le soin qu'elle semblait mettre à éviter les regards des passants, la précipitation de sa démarche éveillèrent dans l'esprit de M. de Ceyran une curiosité mêlée d'inquiétude. Il la suivit de loin, dans sa voiture, et arriva devant la maison de madame de Saint-Venant, au moment où Charlotte venait d'être transportée chez le concierge. Après avoir pris des renseignements sur la cause de sa disparition, il attendit, à quelque distance, persuadé qu'elle ne tarderait pas à ressortir. Etonné, au bout d'un temps assez long, de ne point la voir revenir, il se décida à aller s'enquérir lui-même de cette circonstance. Il apprit que, selon toute probabilité, Charlotte avait quitté la maison sans qu'on s'en aperçût, et poursuivi son chemin. Convaincu, néanmoins, par le témoignage de ses propres yeux, que Charlotte n'avait point franchi de nouveau le seuil de la porte, M. de Ceyran résolut de ne pas quitter son poste avant d'avoir pu éclaircir tous ses soupçons.

La réapparition de Charlotte, après une si longue absence, l'égarement qui se peignait dans tous ses mouvements, donnèrent une nouvelle force aux appréhensions de M. de Ceyran. Il ordonna à son cocher de régler la marche de la voiture sur celle de la jeune femme et de se tenir le plus près d'elle qu'il serait possible. Arrivé sur le quai, il descendit de voiture en toute hâte, et ne doutant plus alors des sinistres projets de Charlotte, il la poursuivit et fut assez heureux pour l'atteindre avant qu'elle eût eu le temps de les mettre à exécution.

Lorsque M. de Ceyran eut ramené Charlotte à son domicile, déjà Irma, entrée chez elle pendant son absence, avait lu la lettre fatale qui lui était adressée.

— Ingrate!... s'écria Irma en se jetant dans ses bras.

Charlotte, recouvrant peu à peu sa sensibilité naturelle au milieu des témoignages de l'amitié la plus vive et de l'intérêt le plus sincère, embrassait tour à tour, en pleurant, Irma et M. de Ceyran, qui avait peine à se défendre d'une profonde émotion.

Les deux lettres, destinées, l'une à M. Dumesnil et l'autre à Urbain, furent détruites. M. de Ceyran fit jurer à Charlotte de ne plus attenter à sa personne, et se retira, après avoir recommandé à Irma de veiller sans relâche sur son amie.

Quand elles furent seules, Charlotte, éclatant en sanglots, raconta, dans les plus grands détails, tout ce que lui était arrivé dans cette triste soirée, tout ce qu'elle avait vu et entendu chez madame de Saint-Venant...excepté ce qui touchait à la probité d'Urbain. L'infortunée respectait encore Urbain dans son abais-

sement, et renfermait dans son cœur, comme un mal dévorant, le secret de son infamie...

Urbain ne rentra chez lui que le lendemain, vers le milieu de la journée. Il était plus sombre encore que de coutume, et paraissait contraint et embarrassé. Il allait et venait, en proie à ce besoin de déplacement qui décèle ou une agitation intérieure, ou une arrière-pensée. Ses yeux évitaient ceux de Charlotte, dont il ne remarqua ni la pâleur, ni l'abattement extrême. De son côté, Charlotte ne pouvait détacher de lui ses regards où se peignaient tour à tour la surprise, le doute, les regrets amers, un découragement et une pitié profonde... La vue de cet homme, qu'elle avait tant aimé, qu'elle aimait encore dans son avilissement, jetait son âme dans d'incommensurables tristesses. De souvenir en souvenir, de déception en déception, elle remontait le cours de sa vie déjà finie, jusqu'à ses plus jeunes années... Là, son âme s'arrêtait haletante, comme dans une fraîche oasis... Là, l'image d'Urbain lui apparaissait, de nouveau, couronnée de cette poétique et sainte auréole que le ciel attache quelquefois au front pur des jeunes hommes. Elle se rappelait ces grâces simples, cette aimable austérité de la démarche et du langage que trahissait souvent un regard ardent ou plein d'une langueur passionnée... Elle reprenait sa place auprès d'Urbain. Elle écoutait ses leçons; elle recueillait ses paroles dans un respectueux enthousiasme... Elle suivait encore dans les prés, au bord des ruisseaux, au penchant des collines, ce noble et beau jeune homme... Puis, vers le soir, sous les charmilles, au bord de l'eau, elle s'asseyait rêveuse à son côté...

Tout à coup une voix de l'enfer lui criait, avec

d'affreux ricanements : Urbain menteur, fourbe, perfide! Urbain infâme et voleur!...

— Urbain! Urbain! murmura Charlotte entraînée, à son insu, par la vivacité de ses émotions...

Urbain tressaillit et se retourna.

— Eh bien, qu'est ce encore? demanda-t-il avec une brusquerie affectée, pour se donner à lui-même de l'assurance. Rêvez-vous tout éveillée ou devenez-vous visionnaire?

Charlotte ne répondit pas.

Vers le soir, comme Urbain était sorti, M. de Ceyran vint de nouveau visiter Charlotte. Il avait eu auparavant une longue conférence avec Irma. Sur quelques paroles échappées à Charlotte, de graves soupçons s'étaient élevés dans son esprit. La vue d'Urbain devait les confirmer ou les détruire, et c'était dans ce but qu'il s'était hâté de revenir auprès de Charlotte. Mais les nouveaux renseignements qu'il recueillit préalablement de la bouche d'Irma rendaient superflue la démarche qu'il méditait... Il avait acquis la certitude qu'Urbain n'était autre que l'ex-professeur du fils de madame de Rieux. Cette certitude changea tout à coup sa résolution, et il se décida à agir sans retard et à intervenir vigoureusement en faveur de Charlotte. Il se rendit donc près d'elle avec Irma et, après lui avoir exposé ses intentions et les espérances qu'il avait conçues, il finit par la déterminer à quitter momentanément sa demeure, et à se réfugier, en compagnie d'Irma, dans une terre qu'il possédait aux environs de Paris. Il se chargea d'instruire lui-même Urbain de ce départ et des causes qui l'avaient nécessité, en ayant soin, pourtant, d'omettre le lieu où Charlotte s'était retirée, se portant

d'ailleurs garant d'une démarche dont il se reconnaissait seul l'auteur...

Cette lettre achevée, M. de Ceyran la fit remettre au concierge avec la clé de l'appartement et partit aussitôt avec Charlotte et Irma.

X

A la nouvelle du départ de Charlotte, Urbain resta un instant comme anéanti. De toutes les suppositions auxquelles il avait pu se livrer depuis quelque temps sur les secrètes résolutions de Charlotte, celle-là était peut-être la seule qui ne se fût point présentée à son esprit. Ce résultat inattendu de son injuste conduite envers elle, en même temps qu'il déjouait toutes ses prévisions, dérangeait tous ses calculs. Il était bien préparé à ce qu'il appelait une représaille. Il avait sollicité par tous les moyens le découragement de Charlotte et une chute qui devait être pour lui une amnistie; mais cette soudaine disparition le jetait dans de nouvelles perplexités. Comment Charlotte avait-elle été amenée à une pareille résolution? Assurément, un parti aussi contraire à sa résignation habituelle et à la passion qu'elle nourrissait encore pour Urbain, malgré ses torts envers elle, n'était point l'effet de sa seule volonté. Nul doute qu'elle n'y eût été contrainte ou violemment excitée. Dans ce dernier cas, elle avait donc proféré des plaintes et fait des confidences à une autre personne qu'Irma, ou celle-ci, tout au moins, avait abusé de ses secrets. L'intervention de M. de

Ceyran ne pouvait même s'expliquer que de cette manière. Il était évident que, pour oser agir avec une telle autorité, il possédait non-seulement le secret de l'incognito d'Urbain et de sa véritable position vis-à-vis de Charlotte, mais encore de la honteuse conduite à l'égard de la fille du général Dumesnil. Qui sait même si le hasard n'avait pas révélé à M. de Ceyran un ancien ami dans la personne du père de Charlotte? La lettre de M. Ceyran n'entrait dans aucun détail; mais son laconisme et sa précision même indiquaient suffisamment, en même temps que la certitude du bon droit, la ferme volonté de ne rien céder. L'abandon même de Charlotte entre les mains de M. de Ceyran pouvait amener des poursuites contre Urbain.

Outre les embarras que devait lui susciter cet événement et les humiliations de toutes sortes, dont il pouvait être la source, il avait porté dans le cœur d'Urbain un trouble extraordinaire. Ses anciens doutes renaissaient avec plus de force que jamais. Maintenant qu'il entrevoyait la possibilité d'une séparation éternelle, maintenant que Charlotte n'était plus là près de lui, il sentait, pour la première fois, que l'affection qu'il avait conçue pour cette jeune fille tenait, pour ainsi dire, au plus profond de ses entrailles. Cet amour si pur, si ardent, qu'il avait dédaigné, il le comprenait à présent et le regrettait comme un besoin de son existence. C'était sa joie, sa consolation, son seul bien. Cet amour embellissait son foyer et rassérénait son âme... Il l'eût sanctifiée, si elle eût pu en être pénétrée... Charlotte était l'ange qui priait pour lui. Sa présence éloignait de lui les mauvaises pensées et semblait le disputer à la fatalité qui l'entraînait.

Et puis, Urbain comparait, dans son âme, cette

naïve enfant qui s'était un jour donnée à lui, dans sa confiante innocence, avec cette femme coquette qu'il lui avait préférée, cet inaltérable dévouement, cette admiration exclusive, cette résignation touchante, cette chaste et inaltérable passion, avec cet amour suspect, incertain, plein d'amertume et de piéges...

D'ailleurs, Charlotte n'était-elle pas, depuis longtemps, l'enfant qu'il avait élevée, adoptée en quelque sorte et aimée de la plus profonde affection?... Pour payer son amour, il avait ouvert son âme à toutes les turpitudes... Qui pourrait, maintenant, lui disputer le droit de veiller sur cette jeune fille et de la réclamer comme sienne, puisque aussi bien elle avait été pour lui reniée par son père? Un seul obstacle pouvait s'opposer à ses prétentions, c'était la volonté personnelle de Charlotte, et Urbain l'avait toujours respectée. Il résolut donc de la connaître, dût cette connaissance lui être funeste!

Au milieu de ces émotions et de ces appréhensions diverses, Urbain se rappela tout à coup le secret qu'il avait dérobé chez madame de Rieux. S'il avait repoussé longtemps l'idée de trafiquer de ce secret, il se promit bien, cette fois, de se servir de cette arme redoutable pour intimider, à son tour, M. de Ceyran, le forcer au besoin, à lui rendre Charlotte et à garder sur tout ce qui le concernait, un silence prudent. Rassuré par cette pensée, mais encore plein de trouble et de colère, il courut chez M. de Ceyran.

Cependant la vue de ce dernier lui rendit un peu de sa fermeté habituelle. Il se rappela qu'il touchait peut-être à un moment décisif dans son existence, et que son sang-froid, son audace même pouvaient seuls le sauver et imposer à celui qui s'était fait son juge.

Alors, entrant résolûment dans son rôle, il répondit avec une froide dignité au salut de M. de Ceyran, qui, sans se lever, lui avait indiqué de la main un siége à quelque distance.

— Je vous attendais, monsieur, dit M. de Ceyran. — C'était pourtant à vous, monsieur, de venir à moi, répondit Urbain avec hauteur, pour me rendre compte de votre étrange conduite à mon égard... Mais c'est en vain que vous essayeriez de changer ici les rôles... — Je devais m'attendre à plus de soumission de votre part, monsieur... — De la soumission! Auriez-vous donc espéré que la différence de rang et de position vous mettrait à l'abri de mon juste ressentiment? — Il n'y a ici de différence entre vous et moi, répondit M. de Ceyran avec fermeté, que celles qu'établissent naturellement la pureté de mes intentions et une existence honorable.

A ce dernier mot prononcé avec affectation, Urbain se sentit pâlir de colère et de honte.

— Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il en fixant sur M. de Ceyran un regard inquiet. Prétendriez-vous m'insulter? — J'ai mieux à faire en ce moment, monsieur, et je vais vous expliquer sans détour la pensée qui m'a dirigé dans cette affaire, et mes intentions à votre égard... Et d'abord, pour répondre à tout soupçon de de violence et de perfidie, vous comprenez que mon âge et mon caractère me défendent suffisamment contre une pareille accusation... Mademoiselle Charlotte est sous ma protection par le seul fait de sa volonté...

M. de Ceyran, en disant cela, avait appuyé sur la qualité qu'il donnait à Charlotte. Il ajouta aussitôt :

— Vous voyez, monsieur, que je n'ignore rien de

la position de cette jeune fille auprès de vous, et de sa complète indépendance à votre égard. — Mais c'est un affreux abus de confiance, s'écria Urbain, de quelque part que vous ayez reçu ces renseignements... Quoi qu'il en soit, je ne souffrirai pas une pareille oppression, et je saurai vous contraindre à me rendre Charlotte... — Et à quel titre et dans quel but oseriez-vous la réclamer, quand je vous aurai prouvé qu'elle s'est volontairement séparée de vous? Après l'avoir flétrie dans son honneur et ruinée dans le présent, prétendriez-vous l'attacher à jamais à vous, comme une victime dévouée à toutes les misères, sans lui offrir même la compensation d'une union légitime et d'une position honorable? — Vous ignorez, monsieur, que je n'ai ni séduit, ni enlevé Charlotte, et que l'injuste ressentiment de son père ne m'aurait pas permis, d'ailleurs, de réparer un tort involontaire... — Je sais tout, monsieur, tout absolument... entendez-vous bien! Je n'ignore ni vos bons antécédents, ni votre conduite irréprochable pendant les premiers temps de votre séjour à Paris, ni vos torts récents... Voilà pourquoi, je vous l'avoue, je n'ai pas désespéré de votre loyauté... Je savais que, malgré d'injustes procédés, vous conserviez un sincère attachement pour Charlotte...

Il ne sait pas tout, pensa Urbain.

— Et voilà, ajouta-t-il tout haut, ce qui vous a déterminé à vous introduire chez moi, pendant mon absence, pour en emmener une jeune fille sur laquelle vous n'avez aucun droit? — Écoutez, reprit M. de Ceyran sans s'émouvoir; j'ai assumé sur moi une grave responsabilité, et j'ai résolu d'accomplir, auprès de vous, ce que me commandent l'humanité et l'intérêt

que vous m'avez inspiré... J'ai foi en vous, malgré les apparences qui vous accusent... Je vous crois égaré, mais non entièrement perdu, et si vous consentez à me donner votre parole que vous changerez de conduite à l'égard de Charlotte... — Alors vous consentirez à me la rendre? Merci, monsieur, de vos généreuses intentions. Mais avant de dicter des conditions, il fallait, croyez-moi, vous enquérir si j'étais homme à en recevoir. — Un faux orgueil vous égare, prenez garde; ne m'obligez pas à user de l'avantage que j'ai sur vous. Songez à ce que je vous ai dit tout à l'heure. Je sais tout, je connais vos nouvelles relations et vos habitudes dans une société suspecte. J'ai du crédit et je puis vous perdre. — C'en est trop! s'écria Urbain tremblant de colère. Ah! vous me menacez de me dénoncer à la justice! Eh bien! je vous menace, moi, de vous dénoncer à l'opinion publique. Ah! M. le moraliste, qui, non content d'enlever une femme à son amant, cherchez à écraser ce dernier sous l'autorité de votre nom et de votre fausse sagesse, êtes-vous bien sûr, dites-moi, de cette réputation de vertu dont vous me menacez? Vous osez parler de conduite blâmable et de coupable oubli envers une jeune fille qui s'est obstinément livrée à celui dont elle repoussait les sages conseils! Et que pensez-vous, je vous le demande, de l'homme qui séduit une jeune fille et cherche ensuite à introduire dans une union légitime, au mépris des saintes lois de l'amitié et de l'honneur, l'enfant ignoré, fruit d'une première faute?... Ah! vous vous troublez, austère censeur! Mais répondez donc, M. le juge, que pensez-vous d'un pareil homme? N'est-ce pas que plus cet homme sera élevé au-dessus des autres, plus cette jeune fille sera noble

et pure, et plus la faute sera grande? Que direz-vous enfin si cet homme s'appelle le comte de Ceyran et cette femme la marquise de Rieux?... — Silence! misérable! s'écria M. de Ceyran en s'élançant vers Urbain avec un geste tout à la fois menaçant et suppliant. — N'est-ce pas, continua Urbain impassible, qu'Irma est une charmante enfant et madame de Rieux une mauvaise mère? Quant à vous, M. le comte, je vous rends justice, moi, car je sais que si la prudence vous défend de reconnaître cette enfant, vous avez du moins l'intention de l'adopter...

Urbain s'arrêta en attachant sur son adversaire un regard de vengeance... M. de Ceyran était atterré... Urbain triomphait.

— Eh bien, M. le comte, continua-t-il, vous le voyez, nous avons chacun nos secrets... —Monsieur, dit M. de Ceyran en qui cette observation fit renaître une vague espérance, un hasard, une circonstance que je ne puis comprendre vous a rendu maître d'un secret d'où dépend l'honneur d'une femme et d'une famille... Je ne vous demande rien pour moi, mais vous ne voudriez pas, j'en suis sûr, flétrir une femme qui ne vous a jamais fait de mal... Si vous consentez à me jurer, sur cette affaire, un secret absolu, je jure, en récompense, de garder le silence sur vos fréquentations et votre nouveau genre de vie...— Et si j'aime mieux, moi, ma vengeance qu'une transaction? — Malheureux! songez que je puis vous perdre... Avez-vous donc oublié que vous êtes placé sous le coup de la loi comme ravisseur d'une jeune fille mineure?

Urbain sourit dédaigneusement.

— Vous calomniez votre protégée, monsieur, dit Urbain. Je connais mieux l'âme honnête de Charlotte.

J'invoquerai son témoignage, et elle proclamera, n'en doutez pas, que je n'ai exercé sur elle ni séduction, ni violence...

M. de Ceyran, tremblant de colère et de crainte, parcourait la chambre d'un pas inégal, cherchant en lui-même le moyen de sortir du piége où l'avait fait tomber une généreuse intention. Mon Dieu! pensait-il, serai-je donc réduit à abandonner à la merci de ce misérable l'infortunée dont j'avais entrepris de changer la destinée?

Tout à coup, il s'arrêta comme frappé d'une idée soudaine, et s'approchant vivement d'Urbain qui suivait tous ses mouvements avec une avide curiosité.

— Non, s'écria-t-il, non, je ne puis croire que vous persistiez dans la résolution d'arracher une infortunée à l'asile qui lui a été offert par la pitié, et que vous la forciez à accepter de nouveau un malheur auquel la mort même lui avait semblé préférable... Oui, sachez-le donc, elle a voulu mourir, et c'est moi que la Providence a conduit sur ses pas pour la sauver... C'est votre infidélité, c'est votre lâche abandon qui l'ont poussée à cet acte de désespoir... Et cependant elle n'a pas un seul instant la force de vous maudire... Sauvée malgré elle, sa première pensée a été pour vous, et la première parole qu'elle m'a adressée a été pour me conjurer de vous cacher à jamais le secret de son désespoir et de la tentative insensée dont il fut suivi... J'avais juré, à sa prière, de vous épargner ce remords, mais je ne puis me taire plus longtemps...

Tandis qne M. de Ceyran parlait, la figure d'Urbain avait perdu subitement l'expression de fermeté insultante inspirée par la satisfaction du dernier avantage qu'il venait de remporter. Ses traits bouleversés et

ses yeux égarés décelaient une douleur profonde... Il lui semblait que sa vue s'obscurcissait subitement... Ses jambes tremblaient et il fut forcé de s'appuyer sur le dos d'une chaise pour se soutenir...

— Oh! mon Dieu! Charlotte! murmura-t-il en passant la main sur son front, comme pour écarter de son imagination une image funeste, Charlotte morte à cause de moi, assassinée par moi!... Charlotte! oh! pardonne-moi!... — Ah! vous l'aimez encore! je le vois, s'écria M. de Ceyran transporté de joie... Vous lui rendrez le repos, le bonheur, j'en suis certain... Écoutez, poursuivit-il, vous êtes pauvre, et la pauvreté est mauvaise conseillère... Si je parvenais à vous assurer une fortune et une position honorable... me promettriez-vous, en revanche, non-seulement de garder le secret que je vous demande, mais encore de renoncer à votre nouveau genre de vie, de revenir à des habitudes honnêtes et surtout à des procédés et des sentiments dignes de Charlotte? — Oh! n'en doutez pas, répondit Urbain avec entraînement. — Vous l'aimeriez? Vous la rendriez heureuse?... — Je n'aurai besoin d'aucun effort pour cela, je vous le jure. — Vous l'aimez donc? — De toute mon âme. — Eh bien, mon ami, frappez là! s'écria M. de Ceyran en présentant sa main à Urbain qui avança la sienne sans hésiter, votre fortune est faite; car vous épouserez Charlotte, et c'est moi qui me porte garant du consentement de son père... Je l'obtiendrai, j'en suis certain, au moyen d'un projet que je viens de concevoir, et dont je vous instruirai, quand le moment sera venu... J'ai connu autrefois M. Dumesnil, et ce n'est pas en vain que j'invoquerai, dans cette circonstance, le souvenir d'une amitié éprouvée.

Urbain, étourdi à cette déclaration, avait retiré sa main d'un air de doute et d'incrédulité.

— Oh! ne craignez rien, poursuivit M. de Ceyran; dans le cas même où, par impossible, M. Dumesnil refuserait son consentement, je suppléerai moi-même à la fortune de Charlotte, et le mariage ne sera différé que jusqu'au jour où Charlotte deviendra maîtresse d'elle-même et de ses actions.

Touché de tant de marques d'intérêt, Urbain témoigna vivement sa reconnaissance à M. de Ceyran.

Quelques instants plus tard, ils partirent ensemble pour aller porter à Charlotte la joyeuse nouvelle et la ramener à Paris, ainsi qu'Irma. Ils convinrent cependant que la naissance d'Irma et les dispositions de M. de Ceyran à son égard resteraient un secret pour elle, jusqu'à ce que M. de Ceyran pût réaliser enfin ses intentions, l'adoption d'Irma devant avoir lieu très-prochainement.

Charlotte aimait trop Urbain pour ne pas croire à la sincérité du retour de son affection et à son repentir. Bien que M. de Ceyran refusât obstinément de s'expliquer sur le moyen dont il comptait se servir pour vaincre le ressentiment de M. Dumesnil, la confiance qu'il témoignait à ce sujet était si grande, qu'Urbain lui-même était forcé de la partager. Charlotte, ivre de joie et d'espérance, se croyait revenue à ces jours où la certitude de l'amour d'Urbain la consolait de toutes les affections qu'elle avait perdues et de tous les ennuis de la pauvreté... Et maintenant, pour que rien ne manquât plus à son bonheur, voilà que l'avenir lui souriait, que l'aisance allait renaître autour d'elle, que son père allait lui rouvrir ses bras, qu'elle allait être enfin unie à Urbain par un lien in-

dissoluble et sacré!... Elle bénissait M. de Ceyran en lui baisant les mains... De son côté, Irma faisait mille folies... Il lui semblait qu'elle trouvait une famille... Elle nommait M. de Ceyran son père, Charlotte sa sœur, et disait qu'Urbain était son frère par alliance... Ces idées faisaient sourire M. de Ceyran et Urbain, qui échangeaient ensemble des coups d'œil d'intelligence.

On reprit ainsi le chemin de Paris, et M. de Ceyran se sépara de sa future famille, en annonçant son prochain départ pour le château de la Pommeraie.

Urbain, cependant, ne pouvait se défendre d'une secrète inquiétude. Le dénoûment inattendu de son entrevue avec M. de Ceyran avait changé la nature de ses pensées et le projet concerté avec madame de Saint-Venant, avant qu'il eût eu le temps d'envisager toutes les conséquences de ce changement. Maintenant il tremblait, en songeant au secret important qu'il avait confié à sa complice, et à l'abus qu'elle en ferait sans doute par esprit de vengeance et de cupidité. D'autre part, sa réconciliation avec Charlotte, en renversant naturellement le complot formé contre elle, ameutait tout à la fois contre lui M. de Vibrac, madame d'Ortès, madame de Saint-Venant et madame Morel.

L'alerte fut donnée par l'ex-gouvernante qui avait habilement conservé ses entrées chez Charlotte, et qui ne tarda pas à s'apercevoir du changement survenu dans les relations de Charlotte et d'Urbain. Ce dernier avait d'ailleurs suspendu brusquement ses visites à Léonie. De Vibrac était furieux et ne parlait de rien moins que d'aller brûler la cervelle à Urbain. Madame Morel et madame d'Ortès se considéraient comme frustrées des plus légitimes espérances. Ma-

dame de Saint-Venant se prétendait indignement trahie, se plaignait bien haut de l'infidélité des hommes, et regrettait tout bas les vingt mille francs promis par de Vibrac. Tous ces intérêts froissés s'agitaient en bourdonnant, comme un nid de guêpes foulées sous les pieds d'un passant. C'était une véritable insurrection, et, chose incroyable, le déchaînement le plus violent et les plus ardentes imprécations s'adressaient à Charlotte.—Voyez donc cette petite hypocrite, disait madame de Saint-Venant, avec ses airs de pensionnaire! Fiez-vous, après cela, aux visages candides et aux voix doucereuses! Oh, je me vengerai...—Elle aura joué, au profit d'Urbain, quelque scène de roman, fit madame d'Ortès. Un évanouissement, un semblant de suicide... Que sais-je, moi? Les hommes croient tout ce qu'on veut leur faire croire, quand leur amour-propre est en jeu. Et les femmes honnêtes sont si rusées! — En effet, fit observer madame Morel, j'ai toujours remarqué chez Charlotte, sous une apparente naïveté, une grande finesse et une habileté extraordinaire... Elle gouvernait son père selon sa fantaisie, et l'on sait que le général n'était pas homme à... — Eh! madame, interrompit vivement Léonie, c'était à vous de reformer le caractère de cette jeune fille... Si vous aviez mieux compris vos devoirs, nous ne serions pas aujourd'hui jouées par une enfant. —
— Ma foi, madame, répliqua madame Morel, rouge de colère et de surprise, je ne devais pas m'attendre à un pareil reproche de votre part, et il est probable qu'à ma place ce ne sont pas des leçons de candeur et de sincérité que vous eussiez données à votre élève. — On sait, du moins, quel a été le fruit de vos conseils. — Vous montriez moins de scrupules quand

vous faisiez tomber Urbain dans les piéges de votre coquetterie et de votre insatiable cupidité... — Là là, cria Vibrac intervenant tout à coup dans la querelle avec une gravité moqueuse, allez-vous tout perdre et vous brouiller pour un mot? Prenez exemple sur moi qui perds, soit dit sans vous offenser, mes dames, plus que vous toutes ensemble... Il ne s'agit pas de se quereller maintenant, mais de se venger...

Cette proposition réunit tous les sufrages.

— Mais auparavant, continua Vibrac, il faut voir si tout est réellement perdu... fors l'honneur de Charlotte... Et d'abord, il me semble que rien n'est moins prouvé que la défection d'Urbain... Qui sait s'il ne médite pas, depuis plusieurs jours, quelque honnête subterfuge pour se délivrer de nouveau de ses entraves? Il nous reviendra, j'en suis sûr... Tel que je le connais, Charlotte est incapable de le fixer... Il y a ici quelqu'un qu'il lui préférera toujours et qui n'a besoin que d'un signe pour le voir accourir à ses pieds.

En disant cela, Vibrac regardait galamment madame de Saint-Venant, qui ne put s'empêcher de sourire en minaudant modestement.

— D'ailleurs, poursuivit Vibrac, les renseignements nous manquent pour agir avec avantage... Il faut mettre immédiatement en campagne quelque fin limier... J'y ai déjà songé et jeté les yeux sur un homme habile et qui m'est tout dévoué... Reposez-vous sur moi de ce soin... Je vous rendrai un compte régulier de mes démarches, et vous agirez, chacune à votre tour, quand il sera temps...

Ce plan fut approuvé, et Vibrac reçut une autorisation générale.

Cependant, M. de Ceyran avait voulu, ainsi qu'il l'a-

vait annoncé confidentiellement à Urbain, que l'adoption définitive d'Irma précédât son départ pour la Pommeraie. Cette résolution se rattachait à un projet dont il se réservait de faire la déclaration en temps opportun. L'acte fut dressé et toutes les formalités accomplies en présence de plusieurs témoins, parmi lesquels figurait en première ligne la marquise de Rieux. M. de Ceyran avait exigé de la fière et prudente marquise cette nouvelle concession, qui, du reste, était à peu près sans danger pour elle, par la précaution qu'il avait prise de n'inviter que des personnes étrangères à la société de madame de Rieux. Urbain, cependant, fut invité, ainsi que Charlotte, à la fête par laquelle M. de Ceyran voulait, disait-il, inaugurer sa paternité. Mais outre que madame de Rieux était loin de penser qu'Urbain connût le lien secret qui l'unissait à Irma, il était placé trop au-dessous d'elle pour que ses soupçons, s'il en concevait quelques-uns, pussent lui causer le moindre dommage. Urbain n'était, à ses yeux, que l'ex-professeur de son fils et le mari de Charlotte. Sa présence chez M. de Ceyran s'expliquait tout naturellement par la liaison de Charlotte et d'Irma. Elle savait d'ailleurs le comte très-disposé, par caractère, à faire bon marché de son rang et de sa nobesse.

La fête fut animée. La joie expansive d'Irma, l'amabilité de M. de Ceyran et l'esprit d'Urbain en firent surtout les frais. Le visage de Charlotte exprimait un bonheur plus contenu. Seule, la figure sérieuse de madame de Rieux contrastait avec la gaieté générale, et semblait projeter de temps en temps comme une ombre rapide sur le front d'Urbain, placé à son côté.

Vers le milieu de la soirée, comme madame de Rieux donnait des ordres pour son départ, on lui re-

mit une lettre apportée par un inconnu, qui s'était retiré aussitôt sans attendre la réponse. La marquise se hâta de décacheter la lettre, qui était sans signature et ne contenait que quelques lignes. Mais à peine ses yeux l'eurent-ils parcourue qu'elle pâlit, se troubla et parut près de s'évanouir. On s'empressa autour d'elle; mais, faisant un violent effort pour surmonter sa faiblesse, elle prétexta une défaillance causée par la fatigue, et, s'appuyant sur M. de Ceyran, qui s'était approché avec intérêt, elle l'entraîna dans une pièce voisine... Un instant après, le comte reparut, et, ayant dissipé l'inquiétude des assistants, il emmena Urbain à l'écart et lui montra la lettre qui avait causé une si vive émotion à la marquise. Un vague pressentiment avait averti Urbain de l'objet de la missive, et il ne fit paraître, en la lisant, ni trouble ni surprise... Le secret de la marquise était connu, et on lui donnait avis que ce secret était au pouvoir d'un traître... Urbain comprit aussitôt de quelle main ce billet était sorti; mais il comprit, en même temps, que tout serait rompu, entre le comte et lui, s'il avouait qu'il avait lui-même un confident. Il répondit donc à toutes les questions de M. de Ceyran, de manière à le rassurer entièrement à cet égard, ajoutant que des conjectures, fondées sur quelques apparences, avaient sans doute inspiré cette méchanceté à quelque ennemie de la marquise, cachée sous le voile de l'anonyme. Le caractère hautain et la rigueur intolérante des principes de madame de Rieux donnaient à cette supposition une certaine vraisemblance, et M. de Ceyran, rassuré par Urbain, finit par faire adopter cette versoin à la marquise elle-même. Le lendemain, après avoir installé chez lui sa fille adoptive et placé près d'elle une personne digne de confiance, le comte partit pour la Pommeraie. Outre

l'engagement qu'il avait pris de fléchir le ressentiment du général et d'obtenir son consentement au mariage de Charlotte et d'Urbain, sa démarche avait un autre but, c'était de proposer à M. Dumesnil la main d'Irma pour l'aîné de ses fils. Il avait même compté sur l'effet de cette seconde proposition pour déterminer le général à adopter la première. A ce point de vue, ses espérances n'étaient pas dénuées de fondement. Comparée à celle du général, sa fortune était considérable. Son rang, sa noblesse pouvaient d'ailleurs faire paraître son alliance doublement précieuse aux yeux de M. Dumesnil. Quant aux dispositions actuelles du général, des renseignements récents et qu'il avait tout lieu de croire exacts l'assuraient que le temps avait considérablement adouci, sinon entièrement fermé, la blessure faite à l'orgueil du père et à la susceptibilité du vieux soldat. Sa confiance était donc légitime, et l'engagement qu'il avait contracté spontanément n'offrait rien de trop téméraire. Cependant il n'avait voulu déclarer à personne la seconde partie de son projet, soit qu'il craignît, dans la supposition d'un échec, d'exposer Irma à des regrets, soit qu'il songeât à lui ménager la surprise d'une union avec le frère de Charlotte.

Mais si sa foi dans une complète réussite était grande, celle d'Urbain avait reçu une atteinte mortelle. Le billet anonyme adressé à la marquise de Rieux lui annonçait clairement à quelle guerre terrible il devait s'attendre de la part de ceux qui se croyaient trahis par lui. Il n'avait pu se méprendre sur l'auteur de la dénonciation. Madame de Saint-Venant était la seule personne à qui il eût révélé le nom et le secret de madame de Rieux. A défaut d'un amour véritable, le dépit, le désir de la vengeance, surtout le regret de voir lui échapper la part considérable qu'il lui avait

promise dans les profits de leur honteuse spéculation, ne lui permettaient pas de douter qu'elle recourût, pour obtenir une réparation, à toutes sortes de bassesses et de perfidies. Son esprit rusé, entreprenant et rompu à toutes les intigues, la rendait redoutable dans cette circonstance. Urbain n'avait été qu'indiqué, en quelque sorte, par elle à madame de Rieux, comme si l'avertissement s'adressait encore plus à lui personnellement qu'à la marquise. C'était encore une menace indirecte et une sommation de revenir en arrrière. Nul doute qu'un refus de sa part ne fût suivi immédiatement d'une accusation nominative et de tous les renseignements qui pourraient la fortifier. Alors l'échafaudage sur lequel il venait d'asseoir tout son avenir s'écroulait sans ressource, et Charlotte retombait pour jamais au pouvoir de ses ennemis. Cette perspective, à la veille de voir se réaliser ses deux rêves si ardemment caressés, une existence honorable pour lui, et la fortune, le luxe et un bonheur tranquille pour Charlotte, épouvantait l'âme d'Urbain. Incapable de résister au coup qui le menaçait, il résolut de tout employer pour le détourner ou pour le suspendre. Dans ce dernier cas, il aurait eu le temps de se mettre hors de la portée de ses adversaires. Ses précautions seraient prises, sa position assurée, et si son honneur ne sortait pas pur de cette épreuve, le bonheur de Charlotte serait du moins sauvé.

Sans faire part à Charlotte de ses cruelles appréhensions, Urbain retourna donc secrètement chez madame de Saint-Venant.

FIN DU PREMIER VOLUME.

LE CHATEAU

DE

LA POMMERAIE

LE CHATEAU

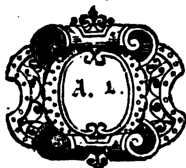
DE

LA POMMERAIE

PAR

Le Bibliophile Jacob.

2



BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue Jardin d'Idalie, 1.
Près la rue Notre-Dame-aux-Neiges, 60

1849

LE CHATEAU

DE LA POMMERAIE

XI

On se représente le triomphe et la joie de Léonie en voyant revenir à elle Urbain humilié, presque repentant et contraint de lui affirmer, dans la crainte de l'offenser sans retour, qu'il n'avait jamais eu la pensée de rompre avec elle; mais qu'une circonstance imprévue s'était offerte... Il s'agissait de sa fortune et de l'avenir de Charlotte... Bien qu'il n'eût jamais éprouvé un amour véritable pour cette jeune fille, il lui devait une réparation... Il fallait faire appel à la générosité de Léonie et lui demander conseil sur la

détermination qu'il devait prendre. Mais quoi qu'il dût arriver, ce qu'il envisageait surtout dans la nouvelle position qui allait lui être faite, c'était la possibilité de lui donner enfin un témoignage assuré de son affection... Cette fortune dont il allait jouir, son bonheur serait aussi de la faire partager à Léonie...

C'est là que l'attendait la rusée coquette qu'il avait espéré désarmer par l'apparence d'une confiance entière. Après s'être reconnue l'auteur du billet anonyme, elle rejeta la faute sur les mauvaises inspirations de la jalousie et sur le désespoir de se voir abandonnée... Elle parla beaucoup de la passion violente qu'Urbain lui avait inspirée, affirma que c'était le seul homme qu'elle eût jamais aimé... Elle lui reprocha amèrement son infidélité, l'accusant très-sérieusement de l'avoir trompée par des semblants d'amour... Puis, s'attendrissant et s'échauffant par degrés, elle finit par verser de véritables larmes... Alors elle s'emporta, menaça de se tuer si l'on persistait à vouloir l'abandonner, en annonçant l'intention formelle de se venger préalablement par tous les moyens...

Les efforts d'Urbain pour la calmer ne servaient qu'à l'irriter davantage; elle traitait ses protestations de fourberies, et repoussait fièrement toutes ses promesses comme autant d'injures, jusqu'à ce qu'Urbain, à bout de moyens de persuasion et tremblant à la pensée de rester sous le coup de sa colère, s'avisât de lui offrir de s'engager envers elle, par acte notarié, pour une somme considérable. Cette proposition ne parut pas la calmer d'abord, mais elle finit par y consentir, tout en lui faisant remarquer habilement, et presque sans y songer, combien il lui eût été facile et

plus avantageux de réaliser immédiatement en espèces sa discrétion à l'égard de la marquise de Rieux. En même temps, et pour ne point paraître n'avoir eu en vue que ce résultat matériel et positif, elle fit jurer à Urbain de venir la voir, comme par le passé, et de ne point la priver d'une liaison qui était devenue une condition de son existence et sa seule félicité.

Urbain ne croyait rien de tout cela, mais il feignit de tout croire, parce qu'il craignait de déplaire et d'inspirer de la défiance. Après avoir été sur le point de vendre lui-même son silence, il était forcé d'acheter le silence d'autrui. Mais cette nécessité n'était rien encore au prix de ce qu'une indiscrétion pouvait lui faire perdre. Il signa donc sans hésiter l'acte qui l'obligeait envers madame de Saint-Venant, sans être bien assuré de pouvoir remplir cet engagement. Ces formalités accomplies, il continua ses visites à Léonie, selon qu'il avait été convenu entre eux, jusqu'à son prochain mariage. Il revit, comme auparavant, Vibrac, à qui Léonie avait recommandé confidentiellement la patience qui arrive toujours à son but, et madame d'Ortès, à qui l'expérience avait appris à ne désespérer de rien. Quant à madame Morel, elle se réjouissait tout haut de ce dénoûment à la manière du vaudeville, assurant que la pièce tout entière était son ouvrage. Elle devint plus assidue que jamais auprès de Charlotte, lui vantant volontiers son dévouement et lui rappelant adroitement les promesses qui lui avaient été faites dans la prévision du mariage qui allait avoir lieu. L'opinion de Charlotte sur madame Morel était désormais fixée irrévocablement. Elle ne croyait pas plus à la sincérité de son attachement qu'à sa vertu, et elle appréciait maintenant, à leur véritable valeur,

les funestes complaisances de son institutrice. Elle était plus décidée que jamais à rompre tout rapport avec madame Morel; mais elle était également résolue à tenir les promesses qu'elle lui avait faites, dans le cas où la négociation de M. de Ceyran réussirait complétement.

Cependant, plus le moment approchait où ses incertitudes allaient cesser, plus Charlotte sentait sa confiance l'abandonner. Les préoccupations secrètes qu'Urbain ne réussissait pas toujours à dissimuler la gagnaient elle-même insensiblement. Elle remarquait avec chagrin qu'après avoir consacré plusieurs jours à solliciter le pardon de ses torts envers elle et à lui faire oublier le passé, il avait tout à coup recommencé, sous différents prétextes, ces longues et fréquentes absences, source de tant de malheurs pour tous deux. Ses inquiétudes étaient maintenant augmentées par la preuve qu'elle avait acquise d'une liaison coupable entre Urbain et madame de Saint-Venant. La peine qu'elle éprouvait à ce sujet était d'autant plus grande qu'elle n'avait point osé déclarer à Urbain les fatales lumières qu'elle avait recueillies sur son infidélité et ses habitudes coupables. Forcer Urbain à rougir devant elle lui paraissait aussi imprudent que cruel.

De son côté, M. de Ceyran, en allant de lui-même au-devant des intentions d'Urbain, était resté dans l'ignorance du véritable but de sa démarche et n'avait, par conséquent, rien à apprendre à Charlotte sous ce rapport. Urbain et Charlotte se trouvaient donc respectivement dans une situation analogue, ayant chacun une arrière-pensée, s'appliquant à ne rien dire qui pût la faire deviner. Madame de Saint-Venant tenait dans ses mains le sort d'Urbain, et Charlotte,

soupçonnant entre eux quelque nouvelle intelligence, craignait également de parler et de se taire.

Urbain avait encore une autre préoccupation non moins grave, c'était de rendre à Charlotte la parure qu'elle lui avait confiée. Plusieurs fois déjà Charlotte avait manifesté le désir de l'avoir de nouveau en sa possession. La circonstance où ils se trouvaient était pressante. Dans le cas où leur mariage aurait lieu, Charlotte ne pouvait se dispenser de se parer de ce souvenir de sa mère, ni paraître sans lui aux yeux de son père. L'arrangement survenu entre le comte et Urbain avait aussi, sous ce rapport, déjoué ses prévisions, en lui enlevant les moyens d'offrir à madame de Saint-Venant une autre parure en échange de celle de Charlotte. En vain demanda-t-il au jeu ce que le hasard des combinaisons lui avait refusé. La fortune semblait se faire un plaisir de le trahir, depuis que ses intentions étaient plus pures. Il eût un instant la pensée de tout avouer à Charlotte; mais la crainte de perdre à jamais son affection en lui ravissant ses dernières illusions, l'en empêcha. Puis, il voulut recourir à Léonie elle-même et tâcher de lui arracher sa proie par de brillantes promesses; mais une fausse honte, la crainte du ridicule et une invincible défiance fondée sur le caractère positif et sans pitié de Léonie paralysèrent cette louable résolution. Alors Urbain se sentit comme ramené par une puissance fatale vers le point qu'il voulait fuir. Il croyait avoir élevé une barrière infranchissable entre une existence honteuse et la vie honorable qu'il allait commencer. Le désir de sortir d'une position difficile l'avait de nouveau poussé au jeu. Une nécessité de plus en plus pressante le familiarisa promptement avec cette coupable industrie qu'il

n'avait exercée personnellement qu'une seule fois, dans une circonstance récente et à laquelle il avait renoncé pour toujours. Mais cette fois encore la fortune trompa son habileté, et il ne recueillit de cette nouvelle tentative qu'un éclatant déshonneur. Pris en flagrant délit d'escroquerie, il fut honni, conspué par celui qui avait failli être sa victime. Un duel s'ensuivit dans lequel Urbain fut blessé légèrement.

Forcé de garder la chambre et de déclarer sa blessure, il avait fait croire qu'elle était le résultat d'une altercation où la réputation de Charlotte aurait été attaquée...

Cependant son inquiétude était visible et l'impossibilité où il se trouvait de sortir de chez lui entretenait dans son esprit une irritation continuelle. Charlotte, qui ne comprenait point la véritable cause de ce changement, s'en alarmait pour la santé d'Urbain, sans songer à s'en plaindre pour elle-même. Urbain écrivait souvent, sous divers prétextes, des lettres à des personnes dont les noms étaient inconnus à Charlotte. Mais chaque réponse semblait redoubler l'humeur chagrine d'Urbain qui avait soin de brûler la fâcheuse missive.

Sur ces entrefaites arriva une lettre de M. de Ceyran Elle ne contenait que ces mots :

« Réjouissez-vous, mes chers enfants; M. Dumesnil, votre père à tous deux, vous pardonne, en attendant qu'il vous embrasse...

» Je serai de retour auprès de vous dans deux jours, et nous partirons ensemble pour la Pommeraie. Irma sera aussi du voyage... »

Charlotte, à qui la lettre avait été adressée, courut se jeter, après l'avoir lue, au cou d'Urbain. Mais,

contre son attente, cette nouvelle causa à Urbain plus de trouble que de véritable joie. Un nouveau danger venait de surgir sous ses pas.

Vibrac, furieux de voir Charlotte lui échapper pour toujours par son prochain mariage avec Urbain, et résolu peut-être à tenter un dernier effort pour l'empêcher, exigea impérieusement d'Urbain le remboursement de sommes assez considérables qu'il lui avait prêtées en plusieurs occasions. Certain de l'impuissance absolue d'Urbain, il le menaçait, dans le cas où il ne satisferait point à sa réclamation ce jour-là même, d'adresser dès le lendemain ses plaintes au général Dumesnil, avec tous les renseignements capables de l'édifier sur la moralité de son futur gendre. Vibrac n'osait plus dévoiler à Urbain l'arrière-pensée qui le dominait; mais Urbain la devina et s'aperçut tout d'abord de l'horrible transaction qui lui était indirectement proposée. Déjà, afin de rendre à Charlotte la parure de sa mère, avant de recourir au jeu, il avait tenté vainement la voie de l'emprunt. Il y recourut de nouveau pour échapper aux infâmes exigences de Vibrac et s'efforça d'escompter sa fortune à venir en présentant à l'avidité des usuriers la chance de sa prochaine union avec la fille du général Dumesnil. Mais cette garantie fut trouvée trop incertaine, et sa parole était d'ailleurs sans crédit. Sous le coup des menaces de Vibrac et des accablantes révélations qui allaient les suivre, Urbain sentit s'éteindre à la fois son énergie et cette lumière intérieure qui ne suffisait déjà plus pour le guider.

Vers le milieu de la journée, un étranger demanda à parler à Urbain. C'était un homme de haute stature et dont l'aspect cynique inspirait un certain sentiment

de défiance et de répulsion. Charlotte hésitait à l'introduire et alla prendre l'avis d'Urbain, qui, en apprenant le nom du visiteur, ordonna aussitôt qu'on le fît entrer. Puis, se penchant à l'oreille de Charlotte, il lui dit, en manière de confidence : « C'est un homme précieux, ma chère... Il s'agit de ravoir ta parure... J'espère réussir, et j'ai lieu de croire que le juif se montrera complaisant...Mais comme il n'est pas convenable que tu assistes à la discussion de cette affaire, profite de cet instant pour aller porter à Irma la bonne nouvelle que nous avons reçue ce matin. »

Charlotte, convaincue que cet homme était précisément le dépositaire intéressé de la parure, se rendit toute joyeuse à l'invitation d'Urbain. Dès qu'elle fut sortie, l'étranger, replaçant sans façon son chapeau sur sa tête, s'installa dans un fauteuil à côté d'Urbain et, tirant de son habit un portefeuille rempli de petites feuilles minces et à moitié imprimées :

— Voyons, dit-il, en les étalant sur la table devant laquelle Urbain était assis, je suis pressé, dépêchons-nous. Voici ce que c'est : Vous êtes pour l'instant banquier à Lyon, Bordeaux, Marseille, le Havre... même à l'étranger, si vous voulez, car j'ai du papier de toutes les principales maisons de l'Europe, et vous vous appelez, à votre choix, M. Dumont, M. Treimery, Humann, Grançon, etc., car j'ai la signature de chacun de ces honorables négociants. Or, comme vous êtes journellement en relations d'affaires avec les premières maisons de Paris, vous adressez à l'un de vos estimables correspondants l'un de ces chiffons de papier dont voici la teneur : *A vue, il vous plaira payer, par cette seule de change à mon ordre, la somme de...* Quelle somme voulez-vous mettre la-

dessus? Quinze, vingt, trente ou quarante mille francs?... Répondez donc...

Urbain, en effet, ne répondait rien, comme s'il n'eût pas entendu... Il était pâle et regardait tour à tour, avec une sorte de terreur, la figure impassible de son interlocuteur et les petites feuilles de papier étalées sous ses yeux. Il semblait que les paroles qu'il avait à dire s'arrêtassent à sa gorge.

— Pardon, dit-il enfin en faisant un violent effort sur lui-même, c'est que j'ai une question à vous adresser auparavant... — Parlez donc vite, mon cher, je vous ai dit que j'étais pressé. — Dites-moi, je vous prie, dans le cas où... l'affaire ne réussirait pas, à quoi cela m'exposerait-il devant la justice? — Dix ans de galères, mon cher monsieur... tout le monde connaît cela. Après? — Est-ce qu'il n'y aurait aucun autre moyen d'arranger l'affaire? demanda Urbain, dont le visage était profondément altéré. — Aucun... Ah çà, est-ce que vous auriez peur, par hasard?... Tiens, ça serait drôle... on m'avait dit que vous étiez un bon... — C'est bien, c'est bien, interrompit Urbain; je consens... Finissons...

En disant cela, il prit une des feuilles placées devant lui.

— Un instant, reprit l'étranger, celle-ci est de M. Johnson, de Londres... Elle est de vingt mille francs... Vous savez mes conditions?... nous partageons par moitié... Commencez donc d'abord par me souscrire ce petit billet, à mon ordre. Nous supposerons, s'il vous plaît, que le présent billet est daté de trois mois et payable aujourd'hui... c'est-à-dire, entre nous, que je m'engage à vous le remettre immédiatement, en échange des dix mille francs que vous me devez.

Urbain souscrivit l'effet qu'on lui présentait.

— A mon tour, maintenant, poursuivit l'étranger.

En parlant ainsi, il tira d'une de ses poches un élégant cachet terminé par une petite pierre lithographique qu'il imprégna d'encre au moyen d'un instrument particulier. Puis il le présenta à Urbain. Urbain appuya le cachet sur la lettre de change, où le nom de Johnson se trouva tracé comme par la main du financier anglais.

L'étranger se leva, prit la lettre de change ainsi que les autres papiers, qu'il serra de nouveau dans son portefeuille.

— Quant au reste de l'affaire, dit-il à Urbain, je m'en charge. J'aurai la somme dans une heure, et je me fais fort, avec cela, d'offrir de votre part à la Saint-Venant un cadeau qui la satisfera, et de vous rapporter fidèlement, en échange de la parure que vous regrettez, le reste de la somme qui doit servir à vous acquitter envers le chevalier de Vibrac.

Urbain remercia d'un geste l'officieux médiateur, et lui indiqua, pour sortir, une porte opposée à celle par où il était entré...

Urbain alors laissa tomber sa tête dans ses mains, comme si elle se fût courbée sous un fardeau trop lourd... Le sang affluait à son cerveau et battait ses tempes avec force... Tout à coup il crut entendre du bruit dans la chambre voisine... Il se dressa, par un brusque mouvement, comme un criminel surpris pendant son sommeil, et ouvrit violemment la porte...

Charlotte était là... Elle n'avait point trouvé Irma...

— Malheureuse ! s'écria Urbain en s'élançant vers elle avec un geste terrible. Que faisais-tu là ? Pourquoi es-tu déjà revenue ?... Réponds-moi... Depuis

combien de temps es-tu dans cette chambre?... — J'arrive à l'instant, répondit Charlotte interdite et tremblante. Et comme je n'entendais plus parler, cela me fit croire que tu étais seul, et je me disposais à aller près de toi...

Il y avait, dans l'air et dans la voix de Charlotte, une telle vérité, qu'Urbain sentit s'abattre instantanément sa fureur et se dissiper son effroi. Il essaya de sourire... Mais une pâleur mortelle couvrait ses traits; ses membres tremblaient, et une sueur froide mouillait son visage... Charlotte fut obligée de le soutenir et de lui apporter une chaise... Puis elle lui essuya le front et lui fit respirer des sels...

— Pardonne-moi, lui dit Urbain, j'étais fou... je ne sais ce qui s'est passé dans mon cerveau... mais il m'a semblé que ma raison m'abandonnait.

Charlotte se persuada que le dépositaire de sa parure avait refusé de la rendre et que la colère ou le désespoir avait, un instant, troublé l'esprit d'Urbain...

— Enfant, lui dit-elle, console-toi... Tu seras bientôt assez riche pour tirer ma parure des mains de ce misérable... Vois-tu? je suis déjà consolée, moi...

Urbain ne répondit rien... Il ne se sentait pas la force de détromper Charlotte et il n'osait lui donner une assurance qu'il n'avait pas lui-même.

Cependant, avant la fin de la journée, les craintes d'Urbain étaient entièrement dissipées. Le fabricant de lettres de change revint apportant la parure de Charlotte et la somme destinée à Vibrac. Urbain, satisfait de ce résultat et redoutant l'effet d'un mot imprudent en présence de Charlotte, se hâta de le congédier sans lui demander aucune explication sur la

double mission qu'il lui avait confiée, ni sur l'emploi de l'argent reçu en son nom. La surprise et la joie de Charlotte furent extrêmes. Elle regardait sa parure comme perdue, et le silence d'Urbain à cet égard ne lui avait pas même permis de douter. Il s'excusa en lui disant qu'il n'avait en lui-même qu'une espérance très-incertaine, le dépositaire de la parure n'ayant pas voulu accepter les arrangements qu'il lui proposait, ce qui avait occasionné entre eux une scène violente; mais qu'il s'était ravisé et avait enfin consenti à rendre la parure, en échange d'un effet de sept mille cinq cents francs souscrit par Urbain... Charlotte blâma d'abord Urbain d'un expédient qui pouvait le compromettre; mais elle se rassura facilement, en réfléchissant qu'il serait bientôt en position de satisfaire à cet engagement.

Urbain commença enfin à respirer plus librement. Les nuages qui assombrissaient l'horizon s'étaient dissipés et il porta sur l'avenir un regard plus tranquille. Si sa conscience s'agitait plus que jamais, le besoin du bonheur, cet impérissable instinct de l'homme, parlait encore plus haut. Il était las de tant d'agitations, de basses intrigues, de tourments et de misères! Un invincible dégoût, une horreur profonde s'emparaient de lui, à la pensée des choses et des hommes infâmes auxquels il avait été mêlé. Maintenant tous les obstacles étaient levés, tout était aplani, préparé au gré de ses désirs... Encore quelques jours et il renaissait à une vie nouvelle.

Charlotte, dans sa joie, n'oublia pas Irma, et le lendemain, dès le matin, elle se rendit de nouveau dans l'hôtel habité maintenant par la fille adoptive de Me de Ceyran. Urbain, entièrement rétabli de sa

blessure, accompagna Charlotte jusqu'à la porte de l'hôtel, et, prétextant une affaire pressante, il alla, de son côté, chez Léonie. Il ne pouvait se dispenser de la revoir, avant son départ, sans courir le risque de l'offenser, et il sentait plus que jamais combien il lui importait de la ménager. La bienséance exigeait, d'ailleurs, qu'il s'assurât, au moins, par lui-même, si elle avait agréé l'échange auquel elle avait bien voulu consentir et si, enfin, la nouvelle parure qui lui avait été offerte, en son nom, était selon son goût.

La joie qu'elle fit éclater en le voyant ne lui laissa aucun doute à ce sujet, bien qu'elle s'efforçât de lui persuader que cette joie n'avait pas d'autre objet que lui-même et d'autre cause que le plaisir de le revoir sain et sauf, après avoir tremblé pour ses jours. Elle avait appris, en effet, le duel dans lequel il avait été blessé, et avait affecté d'envoyer plusieurs émissaires pour s'informer de l'état de sa blessure et de sa santé.

Depuis longtemps Urbain, que l'expérience de la vie avait rendu plus clairvoyant, avait jugé cette femme selon son véritable mérite. Il n'avait jamais cru à la sincérité et encore moins à l'ardeur de l'affection qu'elle lui témoignait; mais elle exerçait, en dépit de sa raison, un certain empire sur sa volonté, en même temps qu'elle maîtrisait ses sens par son extrême coquetterie. Il la méprisait intérieurement, et se courbait devant elle. Retranché derrière Charlotte, il bravait l'indigne rivale qu'il lui avait donnée; seul avec elle, un mot, un regard, un sourire le faisait tomber à ses pieds. Ces artifices, ces séductions qu'il voyait et qu'il subissait en se débattant, Urbain se prenait souvent à regretter que Charlotte en fût dépourvue

et ne pût l'arracher à un joug qu'il détestait sans avoir la force de le briser.

Au moment de s'éloigner d'elle, peut-être pour toujours, Urbain sentait je ne sais quelle vague tristesse s'emparer de son imagination. Ses yeux ne pouvaient se détacher d'elle. Sa beauté était, ce jour-là, dans une harmonie parfaite avec la situation d'esprit d'Urbain. Une douce pâleur couvrait ses traits; ses yeux, nageant dans une langueur voluptueuse, cherchaient ceux d'Urbain avec une ardeur pleine de tristesse... Urbain, en la voyant ainsi, sentit mieux que jamais combien la domination que cette femme exerçait sur lui était incompatible avec ses nouveaux devoirs envers Charlotte.

Cependant, il promit à madame de Saint-Venant de ne point l'oublier, et son cœur ne mentit point en faisant cette promesse.

M. de Ceyran arriva le lendemain. Il était accompagné de Ludovic, le frère aîné de Charlotte. Quatre ans écoulés avaient fait de l'enfant mutin et turbulent un jeune homme d'une tournure élégante et d'une parfaite convenance de langage et de manières, quoiqu'il y eût, sous la réserve étudiée de l'homme qui s'essaye, je ne sais quoi de décidé et de pétulant qui sentait encore son écolier tapageur. Ludovic avait vingt ans. Il était grand, bien fait, d'une figure plutôt distinguée que belle; il portait le chapeau un peu sur l'oreille, et le frac noir, comme on porte l'habit militaire. On devinait, à le voir pour la première fois, qu'enfant il avait dû traîner un grand sabre à son côté, et qu'aujourd'hui une épée serait mieux dans sa main que le jonc flexible qu'il agitait, tout en marchant, et sans s'en apercevoir, d'une façon toute martiale. Malgré le

temps, la distance et la défense expresse du général de prononcer devant lui le nom de Charlotte, il avait gardé dans son cœur une tendre affection pour sa sœur et obtenu de son père la permission d'accompagner M. de Ceyran à Paris. Il ignorait entièrement le projet formé pour lui entre le comte et le général, et ce fut avec une admiration mal dissimulée qu'il vit Irma pour la première fois. Charlotte, que cette découverte comblait de joie, bien qu'elle n'eût reçu, à cet égard, aucune confidence d'Urbain, encourageait secrètement les sentiments de son frère. Irma, de son côté, regardait souvent, avec un trouble de fort bon augure, la physionomie expressive et l'air un peu cavalier de Ludovic. M. de Ceyran applaudissait en lui-même à des dispositions si favorables à ses vues. Afin de mieux s'en assurer, il prolongea le plus qu'il lui fut possible son séjour à Paris, sous le prétexte d'affaires importantes à régler. Madame de Rieux fut chargée de l'achat de la corbeille de mariage qui devait être offerte à Irma. La marquise avait promis de signer le contrat, et, charmée de voir sa fille s'établir avantageusement, et le secret de toute sa vie mis, en quelque sorte, à l'abri, sous une alliance respectable, elle s'associa aux intentions de M. de Ceyran et du général Dumesnil avec une libéralité extrême. La corbeille fut splendide. Charlotte, qui ignorait tous ces apprêts, hâtait avec impatience le jour du départ. M. de Ceyran et Urbain, secondés par Irma, se chargèrent du choix des présents qui lui étaient destinés.

Plusieurs fois, dans les nombreuses excursions auxquelles ce soin les obligea, Urbain avait remarqué qu'ils étaient suivis par une voiture de place qui, chaque fois qu'ils descendaient pour entrer dans un

magasin, s'arrêtait à quelque distance, comme pour épier leurs démarches. Un jour même, les deux voitures venaient de s'arrêter en même temps, après avoir circulé dans divers quartiers, sans que la première pût parvenir à échapper à la seconde. M. de Ceyran, Urbain et Irma, entrés dans le Palais-Royal, examinaient, chez un joaillier, une rivière en diamants de la plus belle eau et d'un travail admirable, lorsque Urbain crut apercevoir, collée aux glaces de la devanture, la hideuse figure du marchand de lettres de change... Urbain ne put s'empêcher de frémir, comme à une sinistre apparition au milieu d'un songe riant. Domptant pourtant son émotion, il s'avança indigné sur le seuil du magasin; mais l'homme venait de disparaître par un de ces étroits passages qui semblent autant d'issues ménagées aux malfaiteurs, sur chacune des rues honteuses qui environnent le Palais...

II

Le départ était fixé pour le lendemain. Urbain, rentré chez lui, se hâta de terminer ses préparatifs. En fouillant au fond d'une malle, celle-là même qu'il avait apportée de la Pommeraie, il aperçut, comme un souvenir d'enfance à demi étouffé sous les arides réalités de la vie, la petite branche de jasmin trouvée un jour à son réveil, auprès de sa joue... Desséchée, flétrie, couverte de poussière, presque poussière elle-même, il fallait l'œil d'Urbain pour la reconnaître... Urbain sentit son cœur se gonfler et ses paupières

s'humecter... La vue de ce triste et fragile débris venait de réveiller dans son âme des émotions éteintes depuis longtemps, et de ressusciter pour lui une existence toute de poésie, d'amour et de bonheur tranquille... Il se retrouvait dans cette chambre où il avait passé tant d'heures de solitude contemplative et de poétiques rêveries... Il ressaisissait, pour ainsi dire, un à un, tous ces nobles sentiments, toutes ces fraîches pensées, ces impressions généreuses qui formaient alors comme l'état habituel de son âme et l'essence même de son être... Il revoyait la mâle et belle figure du général, et toute cette famille où il avait vécu objet de tant de considération et d'affection véritable, et de cet amonr naïf et profond qu'il avait, depuis, payé de déceptions et de douleurs de toute espèce!...

— Et toi, aussi, soupira Urbain, pauvre petite fleur qui devais t'épanouir sur mon sein, et que j'aurais dû entourer de tant de soins et d'amour, je t'ai repoussée loin de moi... Et voilà que, parce que je t'ai oubliée, mon cœur s'est flétri comme toi et mon âme s'est desséchée comme ta tige...

En ce moment Charlotte entra... Urbain cacha précipitamment dans sa poitrine les débris de la pauvre fleur.

L'heure du départ était arrivée, les voitures étaient prêtes... M. de Ceyran ,madame de Rieux et Charlotte occupaient la première, ainsi que leurs gens. Urbain, madame Morel, Ludovic, Irma et sa femme de chambre remplissaient la seconde... Le voyage fut joyeux... Urbain, à mesure qu'il s'éloignait de Paris, sentait se dissiper sa tristesse, Ludovic nommait à Irma les sites et les villages qu'ils traversaient, et lui faisait, pour

ainsi dire, les honneurs de la campagne. Charlotte était absorbée dans les plus douces émotions. M. de Ceyran et madame de Rieux causaient ensemble d'affaires sérieuses...

Au moment où les voitures passèrent devant la pelouse du château, Charlotte aperçut à travers la charmille son père qui, appuyé sur le bras de Joseph, se hâtait de venir à la rencontre des voyageurs... Eugène l'avait devancé. Charlotte, vaincue par son émotion, s'évanouit dans les bras de son père... Le général pleurait. Sur un signe de sa main, Urbain, qui se tenait immobile et pâle de crainte et de confusion, s'approcha vivement et se jeta à son cou...

Il avait été décidé que les deux mariages se feraient en même temps; assuré qu'on était désormais du consentement mutuel de Ludovic et d'Irma. Le contrat devait être signé le lendemain. Avertis le matin, seulement pour la forme, Ludovic et Irma restèrent comme étourdis de leur bonheur. Cependant une circonstance troubla la joie d'Irma. M. Dumesnil, entraîné par ses propres sympathies, et consultant la vocation prononcée de Ludovic, avait résolu qu'il embrasserait la carrière des armes, où le nom, et les services de son père devaient lui être à la fois un honneur et une recommandation utile. Sorti, cette année, un des premiers élèves de l'école militaire, avec un brevet de lieutenant, il devait, dans trois mois, être rendu au régiment pour lequel il avait été désigné... Irma, pendant son absence, vivrait alternativement, selon sa volonté, soit auprès de M. de Ceyran, soit à la Pommeraie avec Charlotte et Urbain...

Les deux contrats furent signés immédiatement. Charlotte, en outre de ses autres droits à la succes-

sion de son père, qui se résumait à peu près dans la propriété du château de la Pommeraie, recevait en dot une somme de deux cent mille francs comptant... Irma, fille unique du comte de Ceyran, apportait dans la communauté une fortune bien supérieure à celle de Ludovic. Outre le magnifique trousseau dont elle avait fait tous les frais, la marquise ajouta à la dot d'Irma cinquante mille francs pour premier établissement. Cette somme était renfermée, sous la forme de billets de banque, dans un élégant portefeuille en velours bleu, à fermoir d'argent. Les deux cent mille francs fournis par Charlotte étaient moitié en papiers, moitié en pièces d'or.

Les deux mariages eurent lieu le lendemain. Ils se firent avec un certain éclat. Le général voulait célébrer dignement un double événement aussi heureux, et associer à sa joie le plus de monde qu'il lui serait possible. Il avait adressé personnellement de nombreuses invitations, et M. de Ceyran avait, de son côté, invoqué l'assistance de plusieurs de ses amis. Les conviés arrivaient incessamment de Paris et de la province. Le château était littéralement encombré, et un bon nombre des invités furent obligés de se loger dans le village dont l'auberge et quelques fermes des environs pouvaient à peine suffire à les contenir.

Le général, fatigué par les cruelles épreuves qu'il avait subies depuis quatre ans, semblait rajeuni par la joie universelle. Charlotte avait oublié en un jour toutes ses souffrances. Urbain lui-même, entré en possession d'un bonheur inespéré, retrouvait peu à peu la sérénité de l'âme, et cette liberté d'esprit qu'il avait perdue depuis longtemps... Dès qu'il pouvait s'échapper de la foule, il accourait vers Charlotte et, la

prenant par la main, il se plaisait à revoir avec elle les lieux où ils avaient passé tant de fois, dans des circonstances et dans une situation d'esprit bien différentes!

—Vois-tu, ma Charlotte, disait-il en lui serrant tendrement les mains, jusqu'à présent tu ne m'as pas connu... Non, le misérable qui n'a pas su t'adorer, comme tu le méritais, ce n'était pas moi. Je ne sais quel démon m'a entraîné loin de toi, mon bon ange, et obscurcissait à la fois mes yeux et ma raison... Oh! maintenant que j'ai fui cette vie infâme et tous ces hommes au cœur d'acier, maintenant que je suis à toi pour jamais, dans ces lieux où tout me rappelle à de douces pensées, je sens que je rentre en possession de moi-même... Oh! maintenant ma vie entière à toi, ma compagne devant Dieu et devant les hommes, pour que tu me pardonnes et que tu m'aimes...

En parlant ainsi, la voix d'Urbain tremblait d'une vive émotion, et ses yeux cherchaient avec amour ceux de Charlotte pour l'implorer. Il se sentait, en effet, comme retrempé dans une atmosphère vivifiante, et son cœur naturellement sensible renaissait à l'amour sur les lieux mêmes où il en avait naguère ressenti les premières atteintes. Cet amour qu'il promettait, il pouvait le donner, car il l'éprouvait à cette heure plus ardent et plus profond encore que sa bouche ne l'exprimait...

Vers le soir du second jour, comme Charlotte cherchait Urbain sous la charmille, elle crut entendre sa voix dans le chemin creux qui conduisait au château. Elle s'approcha, en se glissant derrière la haie, pour se trouver sur son passage au moment où il rentrerait par l'arrière-cour. Quelques pas à peine la séparaient de lui, et par un mouvement naturel de curiosité,

elle écarta doucement les branches qui formaient la haie, afin de reconnaître la personne qui l'accompagnait. Mais elle ne put la reconnaître d'une manière certaine, quoique les traits de son visage ne fussent pas absolumentnouveauxpour elle, et elle se persuada que c'étaitsansdoute quelqu'un des nouveaux hôtes de la Pommeraie, qu'elle n'aurait point remarqué dans la foule. Ils parlaient tous deux assez bas; mais elle crut distinguer dans le son de la voix d'Urbain ce léger tremblement et cet accent saccadé qui étaient chez lui le signe habituel d'une colère contenue.

— Vous avez tort, mon cher, disait l'inconnu, et votre stupide entêtement vous perdra, je vous en avertis... Les amis s'en vengeront, soyez-en certain... Et vous savez ce qu'ils peuvent contre vous... — Les misérables, murmura Urbain, me poursuivre jusqu'ici de leur amitié infâme et de leur insatiable avidité!... Mais je ne leur appartiens plus, moi... J'ai rompu en me séparant d'eux, le contrat qui nous unissait... Je suis libre enfin... — Vous ne l'êtes pas du moment qu'ils peuvent vous nuire, et ils ne vous pardonneront jamais de leur avoir fait manquer, par votre refus, une excellente affaire... La lettre de change tirée sur l'estimable banquier Johnson peut se retrouver... On connaît vos petites peccadilles au jeu... D'ailleurs, que risquez-vous, puisque vous restez derrière le rideau? Vous subissez, il est vrai, une légère perte ; mais vous acquittez une dette fort inquiétante pour vous, sous plus d'un rapport; vous vous débarrassez sans éclat de plusieurs personnes dont le ressentiment serait sans pitié ni considération; vous reconquérez enfin, vis-à-vis de nous tous, une liberté légitime et respectée, parce qu'elle aura été

bien payée, et vous jouissez ainsi, sans trouble et sans soucis, pendant tout le reste de vos jours, d'une réputation sans tache... Quant à la belle, on vous l'abandonne définitivement, et on renonce, de guerre lasse, au bénéfice de votre parole... Vous voyez bien que vous n'avez plus maintenant qu'à vouloir être heureux...

En cet endroit, les interlocuteurs s'étant éloignés, Charlotte n'entendit plus rien...

Un instant après, Urbain rentra... Il avait l'air d'un fou... Sa démarche était chancelante, comme celle d'un homme ivre, et il paraissait ne pas reconnaître son chemin... Charlotte eut peur... Elle se jeta dans la haie, au risque de se déchirer le visage, et se tint immobile comme une criminelle... Urbain passa près d'elle sans l'apercevoir, et se dirigea vers le château en décrivant plusieurs circuits...

Quand il eut disparu, Charlotte sortit de sa retraite... Ses regards effrayés croyaient apercevoir dans l'ombre des fantômes menaçants... Un vague pressentiment pesait sur sa poitrine... Elle regagna sa chambre à pas furtifs, afin de réparer le désordre de sa toilette, et de se disposer à reparaître sans trouble aux yeux de la foule et d'Urbain.

Elle avait résolu de lui parler secrètement, de lui arracher un aveu, au risque de l'offenser, et de détourner, s'il en était temps encore, le malheur qui sans doute les menaçait tous deux. Mais Urbain, si empressé tout à l'heure auprès d'elle, si ardent à rechercher les moindres occasions de l'entretenir à l'écart, semblait maintenant éviter sa rencontre et craindre surtout de se trouver seul avec elle... Il errait sans cesse par la maison, à travers les corridors, montant

et descendant l'escalier, affectant de donner des ordres aux domestiques, et allant éternellement d'un endroit à un autre, comme s'il lui eût été impossible de rester un seul instant dans le même lieu.

Dans un moment où il passait près de la chambre de Charlotte, la porte restée entr'ouverte s'ouvrit tout à coup, et Charlotte, se précipitant au-devant de lui, l'enlaça dans ses bras et l'entraîna dans la chambre dont elle referma vivement la porte. Puis, se suspendant à son cou en lui prodiguant les plus douces caresses :

— Urbain, mon ami, lui dit-elle, que t'ai-je fait pour que tu cherches à me fuir? Nous étions si heureux tantôt de nous trouver ensemble, loin des regards importuns! D'où vient que depuis ce soir je ne t'ai pas eu un seul instant près de moi et pour moi seule? — Pardonne-moi, mon ange, fit Urbain avec embarras; mais j'ai cru que je me devais un peu à tout le monde. On ne s'appartient pas réellement dans ces occasions... Et puis, l'affluence est si grande... et il est parfois des gens si tenaces et si indiscrets! — Oh! ne crois pas m'abuser ainsi, Urbain!... Tu évites ma rencontre depuis ce soir; je l'ai remarqué... J'en suis sûre... — Jalouse! dit Urbain en s'efforçant de sourire. Que crains-tu? Y a-t-il ici une femme qui puisse seulement t'être comparée? Et ne suis-je pas à toi, désormais, à toi seule et pour toujours? — Que m'importe, si ton âme ne m'est pas ouverte tout entière?... Oui, tu me caches quelque chose... Mais c'est en vain; si tu ne parles pas, je saurai lire dans tes yeux... Écoute, Urbain... Je suis bien jeune encore; mais je suis assez forte pour porter un secret... J'ai bien pu cacher, encore enfant, l'amour que tu m'avais inspiré,

et plus tard, pendant quatre années de douleurs de toutes sortes, m'as-tu jamais entendue proférer une seule plainte?... Je ne dis pas cela pour rappeler un souvenir également cruel pour nous deux... Mais, je t'en conjure, aie confiance en moi; ne crains rien ni de ma faiblesse ni de mon inexpérience... Douterais-tu de mon cœur?... Aurais-je seulement la force de te blâmer, si tu as failli?... N'es-tu pas maître de ma pensée, de mon intelligence, de ma raison et de toutes les facultés de mon être?... Parle donc, je t'en conjure... tire-moi d'un doute cruel... Pourquoi détournes-tu de moi tes regards? Pourquoi ton visage est-il redevenu tout à coup sombre et sévère?... Urbain, mon bonheur, ma vie, m'aimes-tu? — Si je t'aime! s'écria Urbain avec exaltation en la serrant fortement dans ses bras. Suis-je donc un démon, pour ne pas t'aimer, après t'avoir entraînée à ma suite à travers toutes les misères? N'as-tu pas en partage avec la grâce et la pureté des anges, le dévouement et l'amour des plus saintes femmes? Que serais-je donc, sans cet amour qui m'a régénéré à la vie, après m'avoir longtemps soutenu contre l'infortune et le désespoir? Si jamais un éclair de raison et de vertu a lui dans mon âme, si un sourire a passé sur mes lèvres, c'est que ta vue m'avait rendu, pour un instant, meilleur et plus heureux... Oh! crois-moi, au plus profond de mon abaissement, même quand cette infernale pensée d'une séparation se présentait à mon esprit égaré, j'ai senti plus d'une fois ma poitrine se soulever et mes entrailles s'agiter dans d'affreux déchirements.

— Écoute, poursuivit-il avec une profonde émotion, je t'aime de tous les amours à la fois; je t'ai aimée enfant pour ton innocence et ta pureté; jeune fille, je t'ai

aimée pour ta suave beauté et tes ardeurs innocentes, je t'ai aimée, plus tard, pour ton dévouement et ta vertu sublimes... Ce que j'aimais alors dans la compagne volontaire de mon infortune, je l'aime, je l'honore aujourd'hui dans ma femme... Toutes mes affections, toutes mes pensées sont en toi ; je n'existe qu'en toi et pour toi... Eh bien, jure-moi, quoi qu'il arrive, quelque avenir que le sort me réserve, quelles que soient les apparences qui m'accusent ou les circonstances qui nous séparent, jure-moi que tu me garderas cet amour qui est ma vie et qui seul pourra me soutenir et me relever aux yeux de Dieu et des hommes !

— Oh ! je le jure... Mais que parles-tu de séparation ?... Est-il une puissance au monde ?... — Chut!... interrompit Urbain, n'a-t-on pas marché près d'ici ? — Eh ! qu'importe, mon ami ? Ne sommes-nous pas unis par un lien sacré ? —Tu as raison, s'écria Urbain en la serrant dans une étreinte désespérée et la couvrant de baisers, aimons-nous aujourd'hui... car, demain peut-être... tu me maudirais...

En prononçant ces derniers mots, il se dégagea brusquement des bras de Charlotte et s'élança hors de la chambre, avant que Charlotte interdite eût le temps de le retenir...

Il était trois heures du matin, lorsque Urbain rentra dans sa chambre. Les danses avaient cessé. Les conviés, fatigués par deux jours de plaisirs bruyants, et disposés, pour la plupart, à partir dans la matinée, s'étaient retirés, soit dans les chambres qui leur avaient été désignées dans le château, soit dans les diverses maisons du village où ils avaient réussi à se loger. Le château était redevenu tranquille et sombre. A peine

quelques lumières brillaient encore çà et là à travers les rideaux des fenêtres... La nuit était calme, quoique le ciel se voilât, de moment en moment, de gros nuages flottants, derrière lesquels la lune montrait sa figure souriante et paisible. Un vent frais soufflait doucement à travers la charmille et balançait mollement sur le tapis vert de la pelouse l'ombre des hauts peupliers des allées...

Enveloppé dans les plis des rideaux d'une fenêtre située à l'une des ailes du château, Urbain plongeait tour à tour des regards attentifs à l'entrée des sentiers étroits qui circulaient dans la charmille et sur la façade du château, où les lumières devenaient moins nombreuses à chaque instant. Quand il eut vu s'éteindre la dernière, il se retourna et s'approcha avec précaution du lit où Charlotte venait de s'endormir. Elle fit un mouvement et ouvrit les yeux... A la vue d'Urbain debout, pâle et immobile à son chevet, elle poussa un cri d'effroi...

— Qu'as-tu? dit Urbain en se penchant vers elle et appuyant fortement ses lèvres sur les siennes. — Ah! tu m'as fait peur, répondit Charlotte encore tremblante. Je ne t'ai pas reconnu d'abord... Comme tu es pâle, mon Urbain! Et pourquoi es-tu debout, quand tout repose au château? — Je te regardais dormir, mon ange...Je ne me sens pas fatigué...Mais je vais me coucher aussi... Adieu, peureuse, dors bien vite et ne te réveille plus en sursaut; cela ternit les joues...

En disant cela, Urbain embrassa de nouveau Charlotte et s'avança vers la porte de la chambre qui communiquait avec la sienne...

— Entends-tu? fit Charlotte en se soulevant à demi sur son lit, entends-tu Dragon? Comme il aboie!...

En effet, Dragon, le chien du jardinier, aboyait avec fureur... Tout à coup sa voix s'éteignit dans un gémissement plaintif... Puis, tout rentra dans le silence...

— Cela est étrange, fit Charlotte, je n'ai jamais entendu Dragon aboyer ainsi, à une pareille heure...— Eh bien, qu'y a-t-il là d'extraordinaire? répliqua Urbain avec une agitation mal dissimulée... Et il sortit aussitôt, en refermant la porte derrière lui.

Une vague frayeur empêcha longtemps Charlotte de se rendormir... A la fin, vaincue par la fatigue et n'entendant plus aucun bruit, elle sentit se fermer ses paupières appesanties et tomba dans un sommeil agité...

La peur avait peuplé son sommeil d'images lugubres et de visions menaçantes... Dans un moment, elle eut comme la sensation intime d'un bruit sourd qui se faisait autour d'elle... Ses paupières se soulevèrent et se refermèrent aussitôt par un puéril mouvement d'effroi... Il lui semblait que des hommes inconnus marchaient dans sa chambre... Tout à coup une lumière passa sur son visage... Elle ouvrit les yeux et poussa un grand cri... Ce n'était plus l'illusion d'un songe... Un homme, la figure couverte d'un masque noir, était là, devant elle, comme pour épier son sommeil, tandis qu'un autre fouillait les meubles et s'emparait des objets précieux qu'ils renfermaient...

Cependant, celui des deux hommes qui se tenait près du lit avait posé sur le parquet la lanterne sourde qu'il avait approchée du visage de Charlotte, et cherchait à étouffer ses cris sous sa main et sous les plis des draps du lit...

— Urbain! murmurait Charlotte en se débattant;

Urbain ! au secours !... — Cette péronnelle remue comme une anguille qu'on écorche, fit l'inconnu à son compagnon... Dépêche-toi ou je serai obligé de serrer trop fort.

En ce moment, on entendit du bruit dans la chambre d'Urbain... Un coup violent fut frappé contre la porte dont les visiteurs nocturnes avaient pris soin de tourner la clé laissée dans la serrure en dedans de la chambre de Charlotte.

— Tiens, dit celui qui vidait les armoires, voilà notre imbécile qui se ravise... J'en étais sûr... Mais c'est un peu tard... Détalons!

En disant cela, les deux hommes s'élancèrent par la porte donnant sur l'escalier. Un instant après, celle d'Urbain, cédant à un effort violent, tomba en éclats... Urbain se précipita dans la chambre, ayant un pistolet à chaque main...

— Es-tu blessée? demanda-t-il en s'approchant de Charlotte avec une vive anxiété.

Charlotte ne répondit pas... Elle venait de s'évanouir.

Quand elle reprit connaissance, Urbain était près d'elle, en proie lui-même à une grande agitation... Charlotte voulait appeler du secours et donner l'éveil aux habitants du château; mais Urbain l'en empêcha, objectant qu'il n'était plus temps et que ce serait causer une alarme inutile... qu'il serait assez tôt d'apprendre, dans la journée, cette fâcheuse nouvelle à son père et à ses frères... Pour calmer Charlotte, il passa le reste de la nuit auprès d'elle.

Quand le jour eut reparu, on trouva le chien du jardinier étendu mort dans le taillis... Il avait une large blessure sous le ventre... Du reste, on ne découvrit

aucune trace des deux bandits, si ce n'est que le gazon était un peu foulé au bord de l'eau. Ce qui fit supposer qu'ils étaient venus et repartis en traversant la rivière...

Au dehors, dans le village, personne n'avait rien vu et ne soupçonnait rien... Aucun des conviés n'était encore parti, et il n'y en avait pas un seul qui ne fût connu personnellement de M. Dumesnil ou de M. Ceyran. Leur rang et leur fortune éloignaient d'eux tous les soupçons. Quant aux habitants du village, une enquête faite immédiatement prouva que nul n'avait dans la nuit quitté son domicile... On interrogea vainement les domestiques et on ne put découvrir la moindre trace du vol qui avait été commis.

Tout, cependant, semblait indiquer, chez ses auteurs, une connaissance parfaite des localités et la certitude de trouver réunis, dans l'appartement de Charlotte, les objets de leur audacieuse convoitise. Après s'être introduits dans l'enceinte du château, ils avaient pénétré dans la partie occupée par Urbain, tout simplement par la porte, à l'aide d'une clé, et n'avaient fait aucune tentative sur un autre point. C'était là, en effet, que se trouvaient, dans ce moment, outre la parure de Charlotte et les deux cent mille francs qui constituaient sa dot, le portefeuille contenant les cinquante mille francs donnés à Irma par la marquise de Rieux. Urbain avait persuadé à Ludovic qu'au milieu de la multitude d'étrangers qui encombrait le château et du désordre qui en résultait, cet argent serait plus en sûreté chez lui, dont l'appartement était séparé du reste de l'habitation. Tout avait été enlevé par les voleurs sans la moindre hésitation ni sur la valeur relative des divers objets, ni sur le meuble où ils étaient renfermés.

Après que les conviés furent partis et que le château eut repris sa physionomie et sa tranquillité habituelles, M. Dumesnil devint tout à coup sombre et soucieux. Des soupçons étranges s'étaient offerts à son esprit. Il avait appris, en partie, le genre de vie suivi par Urbain, pendant les quatre années qu'il venait de passer à Paris, et les relations qu'il y avait entretenues avec une société suspecte. Charlotte elle-même n'avait pas pu lui dire précisément par quels moyens ils y avaient subsisté. Doué d'un sens droit et de beaucoup d'expérience, il avait remarqué avec peine le changement survenu dans l'extérieur et les manières d'Urbain et n'avait pu cacher la défiance que lui inspirait sa mise un peu excentrique et trop recherchée, ainsi que ses airs de matamore et d'enfant prodigue... Après l'événement mystérieux arrivé dans la chambre de Charlotte, sa défiance envers Urbain éclatait à tout propos de la manière la plus injurieuse. Il semblait croire à quelque fâcheuse influence des anciens amis de son gendre.

Urbain affectait de ne rien comprendre des accusations indirectes dirigées contre lui; mais au fond il sentait qu'il était perdu sans retour dans l'estime du général.

Charlotte n'osait prendre ouvertement la défense d'Urbain, de peur de redoubler les soupçons en s'efforçant de les détourner... Et puis, des réflexions de plus en plus accablantes ébranlaient ses propres convictions... Elle se rappelait la mystérieuse entrevue qu'elle avait surprise quelques heures avant l'événement... A force de se représenter la figure de l'inconnu, il lui sembla que ses traits avaient quelque ressemblance avec ceux de l'homme qu'elle avait

aperçu un jour chez madame de Saint-Venant, faisant à Urbain des signes d'intelligence au préjudice de son adversaire... Elle se rappelait l'agitation d'Urbain et ses inquiétudes pendant une partie de cette nuit, son apparition tardive et coïncidant précisément avec la retraite subite des malfaiteurs; le refus qu'il avait fait de donner l'éveil dans ce moment... Vaincue par ces tristes réflexions, et en présence de l'attitude suspecte d'Urbain, Charlotte courba la tête à son tour sous les plus sinistres pressentiments, et se renferma dans le silence du désespoir.

Un jour, en s'éveillant, Charlotte trouva dans sa chambre une lettre sans adresse. Elle était ainsi conçue :

« Adieu... Si tu m'aimes ne fais aucunes recherches pour me retrouver... Nous nous reverrons un jour... En attendant, souviens-toi du serment que tu m'as fait de me garder ton amour, en dépit des plus funestes apparences... Pour moi, je mourrai ton image dans le cœur et ton nom sur les lèvres. »

III

En s'exilant volontairement de la Pommeraie, Urbain avait cédé encore plus au désir d'assurer par son absence la tranquillité de Charlotte, qu'au besoin de se soustraire aux conséquences de la colère du général. Il ne craignait point d'être recherché pour le vol auquel il avait prêté les mains, l'honneur même du général lui défendant l'appeler sur cette affaire les in-

vestigations de la justice. Mais Urbain ne pouvait supporter le supplice d'être accusé et insulté impunément chaque jour, en présence de Charlotte. Si rougir devant elle lui semblait le dernier degré de la honte, la voir humiliée, avilie en quelque sorte, à cause de lui, était un spectacle au-dessus de ses forces. Tant qu'elle parut croire à son innocence, il puisa dans l'appui qu'elle lui prêtait et dans les témoignages de son dévouement le courage de braver les soupçons offensants du général et le silence accusateur de Ludovic et d'Irma. Mais lorsque, vaincue enfin par l'évidence et par ses souvenirs, Charlotte elle-même se tut sous une accablante conviction, alors Urbain se sentit comme abandonné par le bon génie qui l'avait protégé jusque-là, en le couvrant de ses blanches ailes. Il se vit repoussé sans retour, et il aima mieux s'enfuir seul et désespéré que de prolonger par sa présence la honte et les tortures de Charlotte.

Sa première pensée avait été de fuir avec elle et d'aller vivre en pays étranger; mais la crainte de l'associer de nouveau à une existence misérable le détourna promptement de ce projet. Il négligea même d'emporter avec lui une somme de sept mille cinq cents francs qui lui avait été donnée par Charlotte, et qui, d'après le mensonge qu'il avait imaginé récemment, à l'occasion de la visite du fabricant de lettres de change, était destinée à rembourser la somme avancée sur la parure. C'est à peine s'il voulut se munir de l'argent nécessaire pour subvenir à ses premiers besoins. Il n'était d'ailleurs nullement fixé sur la direction qu'il devait suivre, et ce fut sans but arrêté et comme à l'aventure qu'il prit la route de Paris.

La nuit était déjà avancée lorsqu'il quitta la Pommeraie. Tout dormait dans le château. Urbain sortit avec précaution par la petite porte donnant sur la campagne et s'élança dans le chemin creux qui suit le bord du fleuve. Le ciel était noir, l'air lourd et embrasé. De temps en temps un rapide éclair illuminait la masse compacte des nuées, pareil à l'étincelle tombée sur un vaste amas de matière inflammable. Le tonnerre grondait avec un bruit sec et sonore. Pas une étoile ne brillait au ciel, pas une goutte de pluie ne rafraîchissait l'atmosphère. La nature semblait oppressée et souffrante. Quelquefois, du sein du silence universel, un vent violent s'élançait tout à coup avec un sourd mugissement. Alors, comme un camp surpris pendant la nuit, la campagne semblait se réveiller en sursaut et s'agiter en tumulte. Alors, des champs, des buissons et des prés, sortaient mille bruits confus et bizarres... Puis tout rentrait de nouveau dans un silence plein de terreurs et d'angoisses.

Urbain se sentait accablé par un fardeau invisible ; sa tête était brûlante; tout son corps tremblait sous une prostration douloureuse. Un désespoir profond, une fureur sans objet gonflaient sa poitrine. Il se laissa tomber sur le bord du chemin, et promena autour de lui un regard farouche...

A deux pas de lui, la Seine glissait silencieusement entre ses rives, comme un serpent parmi les herbes. Urbain regardait avec une joie sauvage le flot doucement soulevé par le vent... son clapotement monotone résonnait à son oreille comme la psalmodie d'un chant funèbre. Pour la première fois, en contemplant l'immobile profondeur du fleuve, il pensa, en frissonnant d'un plaisir insensé, que son lit de mousse serait une

tombe molle et paisible, et que les humides replis de ses vagues formeraient un linceul voluptueux... Puis, il songea aux misères de sa vie, et s'enveloppant pour ainsi dire de sa tristesse, pour mieux s'en pénétrer, il repassa dans son cœur toutes les amertumes dont il était rempli. Des souvenirs cruels, des dégoûts profonds, le remords et la honte assiégeaient son âme tour à tour. La sombre figure du fabricant de lettres de change et celles des deux scélérats dont il avait lui-même favorisé le crime récent passaient incessamment dans son imagination comme des apparitions menaçantes... Puis il se rappelait le jour où, à pareille heure, il avait quitté pour la première fois l'habitation de la Pommeraie, poussé par les plus honorables scrupules, loin de l'amour innocent d'une jeune fille... Et il se demandait, avec des pleurs de rage, si c'était bien lui qui fuyait aujourd'hui des mêmes lieux en criminel, chargé des malédictions de ceux qui l'avaient aimé, objet de mépris, instrument de malheur pour eux et pour lui-même...

A cette pensée, Urbain tourna les yeux vers le château... Devant la fenêtre de la chambre où reposait Charlotte, un tilleul au tronc vigoureux, à la cime élevée, se tordait avec des craquements violents, et agitait en vain sa tête puissante sous les rafales répétées de l'orage... Cette vue frappa Urbain... C'était l'image de sa vie... Là, pensait-il, dans cette chambre, le repos du corps, la tranquillité de l'âme, la bonté et les vertus des anges; au dehors, les passions, les luttes et les tourments de la vie... Oh! dors en paix, s'écria-t-il, pauvre ange qui n'as pas craint d'associer ton existence à celle d'un réprouvé!... Dors en paix

maintenant; le bruit de mes passions ne troublera plus ton âme, et ta pensée ne sera plus souillée au contact de mes misères et de ma honte! Je porterai loin de toi cet horrible fardeau, et je me cacherai avec soin pour que ma vue n'attriste pas tes regards!... Qu'as-tu fait pour être à jamais attachée à la chaîne que je suis condamné à traîner? Qu'ai-je fait pour que tu m'aimes? Oh! j'ai été maudit le jour où je n'ai pas su t'aimer à mon tour... Et pourtant, j'étais pur alors, et aujourd'hui encore, sur ce coin de terre où je m'arrête pour la dernière fois, d'où vient qu'à ton souvenir mon cœur se brise et mes forces m'abandonnent? Ah! misérable insensé, qui n'a de force ni pour aimer, ni pour oublier... Oh! pourquoi ai-je juré de te revoir?... C'était l'heure maintenant d'en finir avec cette existence de damné... Oui, j'aurais dû mourir ici... Il eût fait bon s'abîmer sous ces eaux qui ont tant de fois réfléchi ton image... Demain, peut-être, la vague aurait roulé doucement mon corps jusqu'au pied de ce banc où tu vas t'asseoir, et l'aurait balancé mollement parmi les lianes qui pendent sur la rive... Tu m'aurais pleuré, mais du moins je n'aurais plus empoisonné tes jours...

En ce moment, un coup de vent violent s'abattit sur le tilleul placé devant la fenêtre de Charlotte, et secouant fortement sa cime touffue, ainsi qu'une chevelure éparse, courba jusqu'à terre l'extrémité de sa tige robuste... Un craquement sinistre se fit entendre. L'arbre s'était brisé, et les derniers rameaux de ses plus hautes branches vinrent fouetter en s'inclinant les vitres de la fenêtre de Charlotte. Une faible lumière brilla aussitôt dans l'intérieur, et Urbain crut distinguer entre les plis des rideaux la pâle figure de

Charlotte. Il tomba à genoux et pria Dieu de lui donner le courage et la force de retourner en arrière. Il pria longtemps; puis il se leva tout à coup animé d'une plus forte résolution et se mit à courir sans détourner la tête dans le chemin étroit et enfoncé où il s'était engagé...

L'orage était dans toute sa force; la pluie tombait par torrents. Le tonnerre roulait avec fracas au-dessus de sa tête. Urbain marchait à la lueur des éclairs qui se succédaient avec rapidité... Sa poitrine haletait; mais son cœur était plus calme...

Au lever du jour, l'orage avait cessé depuis longtemps. Le ciel épuré paraissait limpide. Des millions d'atomes se baignaient dans les rayons dorés du soleil. Les insectes bourdonnaient autour des halliers. Les oiseaux secouaient leurs ailes en chantant, ou traversaient les airs en décrivant d'innombrables circuits. Les plantes relevaient de toutes parts leurs tiges flexibles, et les grands arbres, agitant au bord des chemins leurs branches humides, semaient de perles brillantes les gazons ou les arbustes qui croissaient à leur pied. Urbain était épuisé de fatigue, mais sa tête était plus légère. Un vague rayon d'espérance se glissait insensiblement dans son âme et dilatait sa poitrine. Il entra dans une ferme pour s'y reposer et réparer ses forces. Il jeta sur une table une pièce de monnaie et on lui apporta en échange un peu de lait et un morceau de pain noir. Le fermier, cependant, regardait avec défiance cet homme qui n'était point un mendiant et qui avait évidemment marché toute la nuit par des chemins perdus, à la merci de l'orage et de l'obscurité. Le chien de la ferme, couché en travers de la porte, grondait sourdement et épiait tous ses mouvements avec inquié-

tude. Seul, un petit garçon joufflu, enhardi par le regard caressant de l'étranger, s'était approché peu à peu de la table et contemplait tour à tour, d'un œil de convoitise, le morceau de pain noir et la jatte écumeuse. Urbain, après avoir réparé à la hâte le désordre de sa toilette, fit deux parts des restes de son repas frugal, donna l'une au chien et l'autre à l'enfant qu'il embrassa, et se remit en route.

Il marcha encore tout le jour et une partie de la nuit, en évitant les chemins fréquentés, et arriva aux portes de Paris, mourant de faim et de fatigue. Quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'il y était entré pour la première fois. Alors aussi il fuyait; mais Charlotte reposait doucement à son côté, la tête appuyée sur son épaule, en signe d'amour et comme gage assuré d'un riant avenir. Alors aussi il était pauvre, mais il avait foi en lui-même; et si de vagues appréhensions troublaient sa félicité, le remords et l'infamie ne s'attachaient point à ses pas comme son ombre. Il n'avait pas été maudit et repoussé par ses proches, et de sinistres pressentiments ne menaçaient point sa tête... Se rappelant alors la pauvre maison où il avait caché, dans ce temps-là, son bonheur trop rapide, il voulut revoir et habiter encore, s'il se pouvait, la chambre habitée naguère par Charlotte. Il voulut respirer l'air qu'elle avait respiré, vivre où elle avait vécu, s'enivrer de la vue des objets sur lesquels son regard s'était arrêté, toucher ceux qu'elle avait touchés, se retremper, en quelque sorte, dans son souvenir et vivre de sa vie!...

Cette fois, du moins, ses vœux ne furent point trahis... Le modeste appartement était vide et tel à peu près qu'il avait été disposé par Charlotte... Urbain

s'en empara avec une sorte d'avidité et s'y installa aussitôt... Il lui sembla qu'il venait de trouver un port dans la tempête, et qu'il pourrait désormais braver le malheur et l'infamie dans l'asile qui avait longtemps abrité Charlotte...

Le lendemain, lorsqu'il se leva, un sommeil paisible avait rafraîchi son sang. Son âme était moins triste, et son esprit plus libre put envisager l'avenir avec calme... Peut-être tout n'était-il pas encore perdu sans retour... Quelque sort que l'avenir lui réservât, il avait maintenant un talisman pour combattre la fatalité qui s'était attachée à lui... Il était l'époux de Charlotte! Ce titre-là, rien ne pourrait le lui ravir, et quelque chose lui disait que si l'adversité pouvait encore l'atteindre, le déshonneur du moins devait le respecter... Assuré que personne ne soupçonnerait son retour dans l'humble retraite qu'il avait quittée pour toujours, il résolut de commencer, à l'abri de cette obscurité favorable, une vie nouvelle, vie de travail, de courage et d'expiation, épreuve par laquelle il voulait essayer de se régénérer à ses propres yeux, de ressaisir cette estime dont il avait soif, cet amour qui était l'âme de sa vie, et sa place enfin au soleil, à côté de Charlotte! Il était bien déterminé à ne reparaître devant elle qu'après plusieurs années, lorsqu'il croirait n'avoir plus à craindre les recherches de la justice, ni la trahison de son complice au sujet de l'émission de la fausse lettre de change. Il savait que cet homme avait acquis par ce moyen une certaine fortune, et qu'il avait souvent manifesté l'intention d'aller jouir, à l'étranger, du fruit de son industrie. Peut-être prendrait-il lui-même aussi le parti de s'expatrier, s'il y était forcé par les circonstances, ou si une occasion fa-

vorable se présentait de conquérir ainsi, avec l'indépendance et la sécurité, une existence honorable et aisée. Alors il appellerait à lui Charlotte. En attendant, il fallait se mettre à l'abri des mauvaises suggestions de la nécessité, et vivre obscur et sans reproches.

La courageuse résolution d'Urbain ne l'abandonna pas. Son mariage et sa nouvelle position étaient ignorés des habitants de la maison où il avait vécu quatre ans avec Charlotte, Irma étant la seule personne avec laquelle il eût formé des relations de voisinage. Il put donc, sans craindre d'exciter la surprise ou d'éveiller des soupçons, suivre librement le genre de vie qui convenait à ses nouveaux projets. Il chercha longtemps quelle profession ou quelle industrie pourrait le faire subsister, sans l'exposer à être découvert ou reconnu. Le professorat auquel il était particulièrement propre, en l'obligeant à de fréquentes excursions, le tenait incessamment sous le coup d'une rencontre qui lui serait fatale. Les industries sédentaires n'étaient ni à sa portée, ni dans ses moyens. Cependant le moment était décisif, et la nécessité devenait chaque jour plus urgente. Les faibles ressources qu'il avait emportées étaient presque épuisées et ne suffiraient bientôt plus à pourvoir aux besoins les plus impérieux.

A côté de l'appartement occupé par Urbain, il y avait une chambre étroite et presque nue, habitée, depuis peu de temps, par un homme qui en sortait régulièrement à six heures du matin, et n'y rentrait jamais que le soir. C'était un petit homme d'une soixantaine d'années, sec, ridé, et à qui l'âge et les épreuves d'une vie difficile n'avaient rien enlevé de l'activité de la jeunesse. Il exerçait la profession d'é-

crivain public. Son échoppe était placée dans un quartier éloigné, et c'était là qu'il se rendait chaque matin et qu'il restait toute la journée jusqu'à l'heure où il regagnait son modeste réduit. Quelquefois même, quand il avait à terminer quelque ouvrage pressé, au lieu de se coucher dès qu'il était rentré chez lui, il passait une partie de la nuit à travailler. Urbain, en le rencontrant le soir dans l'escalier, avait échangé avec lui quelques paroles. Il apprit ainsi, sans le demander, qui il était, et il eut même plus d'une fois l'occasion de l'aider dans ses travaux extraordinaires.

Urbain écrivait vite et bien. Sa rédaction et son écriture charmèrent également cet honorable industriel, dont il devint peu à peu le collaborateur assidu. La part d'Urbain dans les bénéfices était peu considérable. Quand il avait travaillé ardemment tout le long du jour, et même un peu quelquefois dans la nuit, il recevait généralement, à titre de gratification, la somme de deux à trois francs. C'était le chiffre fixé pour la simple transcription ou copie. La rédaction se payait un peu plus cher; mais elle était fort rare, tout se bornant à peu près à des lettres plus ou moins confidentielles, ou à quelques pétitions officielles dont la forme et le style étaient excessivement peu variés. Moyennant ces conventions et cette inégale réciprocité de services, Urbain écrivait, transcrivait, rédigeait... Les pages noircissaient sous sa plume avec la rapidité de la feuille qui se déroule sous le cylindre d'une presse. Les pétitions au format ambitieux, les lettres de famille, les billets sur papier rose, les actes sous seing privé, les manuscrits des auteurs dramatiques et les dossiers formidables des plaideurs se multipliaient ou s'entassaient sous ses doigts avec une

activité prestigieuse... Cependant sa tête restait inoccupée; son intelligence avait passé dans sa main, et son esprit se fatiguait dans une inaction forcée. Son imagination, perdue dans le vide, s'agitait en vain à la surface de cette plate uniformité où elle ne pouvait s'arrêter sur rien. Tous les nerfs de son cerveau se crispaient sous une immobilité douloureuse. Sa tête était pesante... des bluettes passaient devant ses yeux comme des étincelles; ses doigts se roidissaient, et les caractères échappés de sa plume sautillaient sous ses regards comme les touches d'un clavier... A ce travail, ou plutôt à ce supplice de l'enfer, Urbain n'avait mis qu'une condition; c'est que son nom ne serait jamais prononcé devant un tiers par son associé.

Cependant tant de fatigues, de courage et de persévérance étaient insuffisants pour subvenir aux nécessités les plus restreintes de la vie matérielle, et bientôt Urbain se vit dans l'impuissance de payer le prix convenu pour l'appartement qu'il occupait. Forcé pour ainsi dire dans sa retraite, il céda le terrain pied à pied, et abandonnant successivement deux des pièces dont se composait son étroit logement, il se renferma, comme dans un dernier asile, dans la chambre particulière de Charlotte. Mais bientôt le travail lui-même fit défaut, et il lui devint impossible d'acquitter avec ses ressources la modique somme fixée pour le loyer de l'unique chambre qui lui avait été laissée... Il lutta longtemps, avec l'énergie du désespoir, contre la nécessité, plus évidente chaque jour, de quitter cette chambre où tout, en lui rappelant Charlotte, semblait le rappeler à la vertu et au bonheur. Mais lorsque enfin cette nécessité s'offrit à lui sous la forme d'une signification légale et sans appel, par le ministère d'un

buissier, alors il crut que la terre manquait sous ses pieds... Le dernier lien qui le retenait au-dessus de l'abîme venait de se rompre... Il sentit le vide se faire autour de lui... Ses forces l'abandonnèrent, ses idées se troublèrent... Une sorte de rage impuissante s'empara de lui, et il crut entendre, comme dans l'enfer de Milton, ce cri que poussent les anges des ténèbres, quand le démon a ressaisi sa proie.

Le propriétaire, homme simple d'esprit et de cœur, s'imagina que la pensée de rester peut-être sans asile était la seule cause du désespoir d'Urbain. Il y avait, au dernier étage de la maison, une misérable chambre abandonnée d'ordinaire aux rats et aux vents, qui s'y jouaient en liberté. Il y fit transporter quelques meubles hors d'usage, et l'offrit de bon cœur à Urbain, moyennant le prix le plus modique. Urbain accepta, ou plutôt céda sans résistance. Il était hors d'état d'apprécier l'avantage ou le désavantage d'une pareille proposition. Il réunit quelques pièces de monnaie, sa fortune et son pain du lendemain, et les présenta au digne propriétaire en échange de quelques menus meubles ayant appartenu à Charlotte. Puis il monta d'un pas chancelant, et avec une stupide indifférence à l'obscur réduit qui lui était destiné...

L'entrepreneur de rédaction ne l'abandonna pas non plus. De temps en temps il lui apportait encore quelques feuilles à couvrir de lignes parallèles et de caractères symétriquement juxtaposés. Urbain obéissait; sa main agissait de nouveau avec la même précision et la même rapidité; mais l'espérance ne soutenait plus son courage... La machine fonctionnait encore; mais l'âme s'était retirée... On eût dit de ces corps frappés violemment, qui continuent à remuer quand

la vie les a déjà abandonnés. La besogne terminée, Urbain s'arrêtait, poussait loin de lui la feuille manuscrite et rentrait dans l'immobilité du désespoir.

Un jour, son associé lui avait apporté plusieurs papiers à transcrire. Parmi eux se trouvait un autographe du genre épistolaire. Il était ainsi conçu :

« Chair queur,

» Je tait atandu dimanche o pré Sint Gervait et je mai promené o long et en large de la prêri pandant plu de deus eures consécutif aprai coi je suie revenu au devant de ta cazerne pour voir seuleman si je te vérai mais je ne té pas vu è tu n'a pas zu seuleman la chôse de te montré è je man suie retourné come jeté venus telmant can me voian revenire come sa madame a été toute sési è que jet été obligé de lui dir que je navet pas trouvé ma coussine, mai ca ne peu pas se pasé come sa je suie lâse de courire a pret toi par bond zé par veau è je veut absoluman avouer un è splicassion là desu voillà déjà quéque tant que tu me ba froi et que tu a ler de me regardé part deçu lé pôle can nou sorton an samble o lieur que cet mois qui devret te tourné le dos mais n'inporte di mois se que tous sa veu dir pourquoi né tu pas de maime à mon né gare, je me mine et je me mange lé san pour toi o poin que je devien a rien è que cet une orreur mai sa ne peu pa duré come sa je tan averti et je ferè un cou de ma tête can je devrè plu tô alé trouvé ton colonelle ou ma bimé de mé propre min o mon diu mon diu que je suie mal eureuse de mètre à taché à un ingras.

« Ta Célestine qui ta dore.

» P. S. Si tu même en cors ne manque pas de te trouvé dimanche à sise eure devant lé zinvalide o bout du fosset. »

L'auteur de cette lettre, confiante dans l'effet qu'elle en attendait, avait expressément recommandé qu'on ne changeât rien à sa rédaction. La partie calligraphique, non moins étrange que le style, devait seule être redressée. La transcription en avait été faite sur papier rose avec encadrement et ornements emblématiques. L'original et la copie devaient être remis ponctuellement entre les mains de l'auteur, à une heure fixée. Urbain transcrivit, avec un sérieux qui n'avait rien de forcé, la précieuse missive, en respectant, le plus qu'il lui fut possible, les intentions de celle qui l'avait composée. C'est à peine si, dans sa préoccupation, il en altéra deux ou trois fois, par mégarde, l'orthographe bizarre. Il avait promis, vu l'urgence, de la lui porter lui-même à l'échoppe de son associé et il se hâta de l'y porter en effet.

Déjà même il franchissait pour la seconde fois le seuil du modeste établissement, après avoir déposé sur le bureau la burlesque épître amoureuse, lorsqu'il se trouva face à face avec l'auteur. C'était une grande fille blonde qu'il reconnut aussitôt pour l'avoir vue chez madame d'Ortès, qu'elle servait en qualité de femme de chambre. Urbain se déroba, le plus vite qu'il lui fut possible, aux regards de Célestine, mais pas assez tôt cependant pour qu'elle n'eût le temps de le reconnaître à son tour, malgré les notables changements survenus dans son extérieur et dans sa personne.

Cette rencontre l'inquiéta vivement; mais il se rassura, lorsque, le soir, l'écrivain public lui affirma que

cette fille n'avait témoigné aucune surprise de cette rencontre et ne lui avait adressé aucune question à ce sujet.

Le lendemain, Urbain était assis comme la veille, devant une table boiteuse et couverte de papiers. Il écrivait sans avoir un sentiment bien net de ce qu'il faisait. Ses paupières, rougies par l'insomnie, se soulevaient de temps en temps, et ses yeux s'arrêtaient, avec une déchirante expression, sur une petite branche desséchée placée devant lui... C'était la branche de jasmin donnée autrefois par Charlotte et qu'Urbain avait toujours conservée. Le silence le plus profond régnait dans la chambre où l'on n'entendait que le léger grincement de la plume sur le papier qu'elle effleurait en courant. Pourtant, la préoccupation d'Urbain était si grande, qu'il ne se retourna point au bruit que fit sa porte en s'ouvrant. Une femme s'avança derrière lui avec précaution... Mais à l'aspect délabré et misérable de la chambre, aux vêtements en désordre de l'homme qui lui tournait le dos, elle s'arrêta, comme si elle craignait de s'être trompée et fit entendre, en manière d'avertissement, une petite toux mignarde et répétée... Urbain se retourna vivement et se leva par un brusque mouvement; mais il retomba aussitôt en laissant échapper un cri où l'on n'eût pu dire ce qui dominait, la joie ou l'effroi.

Madame de Saint-Venant, car c'était elle, s'avança au milieu de la chambre avec un étonnement naïf, et comme si elle doutait de la réalité de ce qu'elle voyait. Ses petits pieds, enfermés dans une chaussure élégante, semblaient craindre de toucher le carreau froid et poudreux sur lequel ils marchaient. On eût dit qu'elle n'osait se mouvoir en liberté au milieu des ob-

jets grossiers et malpropres dont elle était entourée, de peur de compromettre la fraîcheur irréprochable de sa robe de soie bleu clair. A la fin, la moue dédaigneuse qui avait relevé les deux coins de sa jolie bouche, pendant cette muette et rapide inspection, s'effaça subitement, au moment où son regard tomba sur le visage pâle et fatigué d'Urbain.

— Ah çà, dit-elle en se plaçant en face de lui avec un air de curiosité impatiente, que signifie tout ceci, Urbain? Est-ce bien vous qui êtes là devant moi? Sommes-nous au temps des fées?Ou Votre Seigneurie de fraîche date aurait-elle voulu déjà se donner les jouissances princières de l'incognito?

Urbain, le front appuyé sur ses mains, paraissait n'avoir pas entendu. Après un instant de réflexion, madame de Saint-Venant,frappée d'une idée soudaine, s'approcha avec intérêt et lui dit en baissant la voix d'un air mystérieux :

— Est-ce que tu serais inquiété pour ta dernière affaire? Serais-tu obligé de te cacher?... C'est singulier... J'ai vu Minard et Dubose qui ne m'en ont rien dit... Oh! les doubles traîtres!... — Misérable! s'écria Urbain en écartant par un geste menaçant la malencontreuse confidente, qu'as-tu osé dire? Que fais-tu ici? Que me veux-tu? Va-t' en, je ne te connais-pas...

La jeune femme avait reculé de terreur devant le regard furieux et l'air égaré d'Urbain. Elle crut que quelque malheur récent l'avait rendu fou, et elle s'en serait allée, en effet, comme il le lui ordonnait, si la curiosité, plus forte encore que la crainte, ne l'eût, pour ainsi dire, clouée à sa place.

— Urbain, mon amour, dit-elle en cherchant à

donner à sa voix les inflexions caressantes qui le charmaient naguère... c'est moi... c'est ta petite Léonie... Ne me reconnais-tu pas? Que t'ai-je fait? Pourquoi me regardes-tu ainsi? Et pourquoi veux-tu me chasser? Ne m'aimes-tu plus déjà? Tu es malheureux, je le vois... Mais, moi, je t'aime toujours.

Urbain sourit tristement en écoutant ce langage de sirène, auquel il n'avait jamais cru... Mais aujourd'hui, dans cette chambre délabrée, au milieu de tous ces signes de la misère, dans la situation désespérée où il se trouvait, ce langage avait quelque chose de plus touchant et de plus vrai... Malgré lui, cette voix, dont la douceur avait plus d'une fois triomphé de ses préventions, s'insinuait jusqu'au fond de son cœur.

— Que me voulez-vous? demanda-t-il d'un ton plus calme.

Rassurée par ce changement et enhardie par la figure plus tranquille d'Urbain, Léonie se rapprocha vivement et s'assit familièrement sur le bras vermoulu du fauteuil qu'il occupait. Puis penchant, d'un air de câlinerie enfantine, sa joue satinée vers le visage décoloré d'Urbain :

— Ce que je veux? lui dit-elle, eh! quoi? vous êtes à Paris, depuis longtemps peut-être, et vous me demandez ce que je veux? Écoute, ajouta-t-elle en baissant de nouveau la voix, je sais tout... C'est trop juste, puisque j'étais un peu, indirectement à la vérité, dans cette affaire... Tu vois que je ne te cache rien... Mais j'ignorais encore hier que tu fusses à Paris... Heureusement que Célestine t'a suivi... Mais, dis-moi, mon cher cœur, pourquoi tu es ici? Pourquoi te caches-tu de moi, puisque tu es libre? Pourquoi as-tu quitté ta femme? car je vois bien que vous êtes déjà séparés...

Tu es si fou! elle aura découvert quelque chose et elle aura fait la bégueule, j'en suis sûre... — Tais-toi, malheureuse! interrompit violemment Urbain, ou je te jette à la porte... — Là là, je me tairai, fit la jeune femme avec plus de dépit encore que de frayeur, puisque c'est toujours moi qui ai tort, même quand je suis peut-être la seule qui vous plaigne... Moi, du moins, je ne rougis pas de toi... Je serais fière de ton amour, au contraire, parce que je sais t'apprécier... Ne me parle pas, vois-tu, cher ange, des gens qui n'ont rien à se reprocher... Ceux-là ne savent ni consoler, ni aimer à propos. Et puis il n'y a vraiment, pour être dévouées, que les femmes qui osent tout... Qu'est-ce qui pourrait nous arrêter, nous autres femmes libres, comme on dit! Les obstacles, les considérations, les scrupules? Tout cela est bon pour les femmes honnêtes... Moi, je t'aimerais en dépit de tout... Et toi, m'aimes-tu, dis? Embrasse-moi donc...

En disant cela, Léonie passa son bras nu autour du cou d'Urbain, qui retira sa tête en se dégageant faiblement. Elle reprit sans se déconcerter et comme revenant sur une pensée oubliée :

— A propos! comment se fait-il que tu sois venu te cacher précisément dans la maison que tu as habitée dernièrement?... Cela n'est pas prudent... Il est vrai que personne ne viendra chercher le gendre du général Dumesnil dans cet affreux réduit... Mais tu as sans doute quelque part un appartement confortable ou, tout au moins, une autre chambre, une cachette élégante et riche attenant à ton galetas et d'où tu peux faire impunément la nique aux chiens enragés qui te donnent la chasse... Bon Dieu! comme te voilà fait, mon chérubin! Vraiment, tu ferais peur aux amours

mêmes, si, quoi qu'on en dise, ils n'avaient l'œil plus fin que les plus fins limiers... Montre-moi donc ton joli nid et quitte-moi bien vite cette hideuse enveloppe... J'ai assez vu la chrysalide... Voyons, redeviens un instant pour moi un brillant papillon!... Te défierais-tu de moi, Urbain?... — Je n'ai pas d'autre appartement que cette chambre, répondit froidement Urbain, ni d'autres vêtements que ceux que je porte... — Ah! l'horreur! Mais c'est un courage surhumain que le tien, mon amour... Cependant, tu ne peux pas être sans ressources, et tu as dû te munir, à tout événement, d'une somme assez forte... — Je n'ai pas d'autre argent que celui que je gagne en travaillant...

A cette réponse, madame de Saint-Venant s'éloigna instinctivement comme par un mouvement d'horreur involontaire, et resta quelque temps frappée de stupeur.

— Tout cela est donc bien vrai! dit-elle. Ce n'était pas un jeu... Cette affreuse pauvreté, ces ignobles vêtements ne sont point un masque.

Urbain souriait amèrement du changement subit survenu dans le langage et le ton de la jeune femme. Elle s'en aperçut, et se reprochant intérieurement le mouvement dont elle n'avait pas été la maîtresse, elle reprit d'un air de compassion qui n'avait rien d'affecté, en s'approchant de la table couverte des papiers d'Urbain :

— Quoi ! tu travailles pour vivre, pauvre ami!... Mais quel est donc ce travail ingrat, qui te laisse dans une pareille indigence?...

En parlant ainsi, ses yeux parcouraient au hasard les manuscrits, où elle reconnaissait l'écriture d'Urbain... Tout à coup, un éclat de rire bruyant,prolongé,

s'échappa de sa bouche vermeille... Ses regards venaient de tomber sur une lettre à peu près semblable à celle qu'Urbain avait copiée la veille pour Célestine.

Urbain était visiblement décontenancé... La jeune folle tombée sur un siége de bois vermoulu, le seul, avec le fauteuil d'Urbain, qui décorât la chambre, se tordait dans un rire convulsif. Dans un de ces mouvements désordonnés, un petit papier s'échappa de sa poitrine...

— Bon! dit-elle en le ramassant, c'est vraiment ici l'antre de la Sibylle, les feuilles y voltigent de tous côtés... Ceci est encore un de vos manuscrits, M. l'écrivain rédacteur... C'est un billet à mon adresse... Tenez, voyez plutôt...

Urbain avança la main et prit le papier... C'était l'engagement souscrit par lui à Léonie.

— Permettez, dit Léonie en le reprenant, celui-ci est bien à moi, et je puis en disposer à mon gré...

Elle ajouta, en déchirant le papier en plusieurs fragments :

— Je ne permets jamais qu'aux riches de m'écrire de pareils billets doux...

Urbain, plus touché, au fond, de l'amour de Léonie, que de cet acte de désintéressement, prit dans ses mains sa jolie tête et étouffa sous un ardent baiser les derniers efforts de sa bouche rieuse...

IV

Le lendemain de la fuite nocturne d'Urbain, Charlotte s'était levée plus tard qu'à l'ordinaire. Elle était

fatiguée et triste. L'orage qui avait éclaté pendant la nuit, des songes pénibles avaient troublé et plus d'une fois interrompu son sommeil. Sa tête était appesantie, son cerveau embarrassé. De sombres images flottaient encore devant son imagination, et son cœur succombait sous un accablement profond. Elle s'habilla à la hâte, et passa plusieurs fois ses mains blanches et effilées sur les bandeaux soyeux de sa chevelure. Ses traits délicats et fins avaient reperdu, en une nuit, la fraîcheur que quelques jours de bonheur et le séjour de la Pommeraie lui avaient rendue. S'approchant ensuite d'une glace à cadre d'ébène festonné d'argent placée sur l'un des meubles de la chambre, elle ne put retenir un petit cri de surprise et d'effroi, en voyant la pâleur répandue sur son visage. Se rappelant alors l'orage qui l'avait tenue éveillée une partie de la nuit, elle ouvrit sa fenêtre pour regarder le ciel. Le temps était superbe, l'air tiède et transparent. Le soleil, dans tout son éclat, avait déjà atteint le tiers de sa course. Le tilleul, brisé par le vent, appuyait sur le bord de la fenêtre sa tête touffue, pareil à un géant terrassé. Charlotte essaya d'écarter les branches qui pénétraient jusque dans l'intérieur de la chambre; mais la peau mince et satinée de son bras reçut, dans cette difficile opération, une profonde égratignure... Le sang jaillit et cercla son bras d'un léger bracelet de corail... Dans la situation d'esprit où elle se trouvait, la vue de son sang lui causa une terreur enfantine, et elle courut frapper à la porte d'Urbain. Ne recevant pas de réponse, elle pensa qu'Urbain était sorti, comme il en avait l'habitude, pour une promenade matinale, et revint près de la fenêtre, en étanchant elle-même le sang qui coulait de son égratignure.

Ce fut dans ce moment qu'elle aperçut la lettre qu'Urbain avait placée furtivement dans sa chambre, quelques instants avant son départ. Elle venait à peine de la parcourir d'un regard troublé, que Ludovic, attiré par la vue de l'arbre renversé par l'orage, entra pour s'informer s'il n'était rien arrivé de fâcheux à sa sœur. En la voyant debout, immobile et glacée, le regard fixe et le corps appuyé à l'angle de la fenêtre, il eut d'abord la pensée que l'infortunée avait été frappée de la foudre. Mais, lorsqu'il se fut précipité vers elle, il se rassura en sentant son corps trembler et son cœur battre sous sa poitrine, comme si toute la vie s'y fût retirée. Il la déposa sur son lit et se hâta d'appeler du secours... Bientôt tous les habitants du château furent réunis autour d'elle... Mais ce fut en vain qu'on essaya de la ranimer. Sa poitrine continuait à se soulever par bonds inégaux; mais son corps restait glacé et sans mouvement. Ses yeux n'avaient plus de regards et sa bouche entr'ouverte semblait avoir perdu tout à coup la faculté de faire entendre des sons. Le fatal billet que sa main avait enfermé dans un mouvement convulsif fut enfin aperçu par M. Dumesnil et apprit à chacun la cause de l'apparente insensibilité qui l'avait frappée. Elle ne sortit de cette torpeur effrayante que pour tomber dans un violent accès de délire. Pendant quinze jours, une fièvre ardente la retint continuellement entre la vie et la mort. Ludovic et Irma ne la quittaient jamais.

Quand elle eut entièrement recouvré ses forces et sa raison, ce furent eux qui lui apprirent ce qui s'était passé... Ils avaient fait d'inutiles recherches pour découvrir Urbain. On supposait seulement, à l'empreinte de quelques pas trouvés, le lendemain, dans

le chemin creux, qu'il avait dû se diriger sur Paris; mais on avait complétement perdu sa trace, à quelque distance... Charlotte, surmontant son désespoir et voulant obéir à ce qu'elle regardait comme la dernière volonté d'Urbain, défendit expressément que les recherches fussent continuées. Elle comprenait, d'ailleurs, le danger auquel on l'exposerait infailliblement, en appelant sur lui, dans une telle circonstance, l'attention publique.

Madame de Rieux était partie en même temps que les hôtes étrangers de la Pommeraie. Madame Morel, accusée hautement par le général de connivence avec les auteurs de la criminelle tentative qui avait de nouveau plongé toute sa famille dans le deuil, avait été honteusement chassée, avant la fuite d'Urbain. M. de Ceyran, sur le point de partir, en avait été empêché par l'accident survenu à Charlotte qu'il aimait presque autant que sa propre fille.

Tant que dura la maladie de Charlotte, le général oublia tout pour ne songer qu'au danger de sa situation. Mais lorsqu'il la vit entièrement rétablie, la colère et l'indignation comprimées par ses craintes paternelles éclatèrent avec une violence qu'aucune considération ne pouvait retenir. Dans sa rage impuissante, il finit par s'en prendre à Charlotte de tous les malheurs qui avaient assailli sa vieillesse. Tout ce que la courageuse amitié de M. de Ceyran et la tendresse respectueuse de ses enfants purent inventer pour le calmer, ne servit qu'à l'irriter davantage. Le malheur l'avait exaspéré. Une sorte d'exaltation continuelle et de désespoir sauvage avaient remplacé son ancienne humeur joviale et la cordialité toute militaire de son caractère. Son abord était devenu difficile; sa parole,

brusque et emportée. Dans l'excès de son désespoir, c'était précisément celui de ses enfants qu'il avait le plus aimé qu'il poursuivait sans pitié des plus amers reproches. La vue seule de Charlotte répandait sur sa figure une sombre expression de mécontentement. Il en vint jusqu'à l'accuser d'avoir déshonoré ses cheveux blancs... Le ressentiment récent dont il lui avait fait le sacrifice s'était ranimé avec plus de force. Plus son cœur l'avait aimée, plus il se soulevait à la pensée des maux dont elle avait été pour lui la cause ou l'occasion. Les larmes, les prières, le martyre touchant de Charlotte ne purent triompher de l'irritation et de l'opiniâtreté de son désespoir.

Dans cet état de choses, M. de Ceyran fit entendre à Charlotte que son éloignement momentané pouvait seul ramener son père à des dispositions plus favorables, et prétextant, auprès du général, la nécessité pour elle de s'éloigner d'un lieu qui, en lui retraçant sans cesse un événement funeste, compromettait gravement sa santé déjà tant éprouvée, il obtint la permission de l'emmener à Paris avec Ludovic et Irma.

Charlotte accéda d'autant plus volontiers à cette proposition, qu'en outre des chagrins de toute espèce dont le séjour de la Pommeraie était devenu la source pour elle, une vague espérance de rencontrer Urbain lui inspirait le désir de retourner à Paris. Elle venait de reconnaître qu'elle serait bientôt mère, et elle concevait l'espoir de rattacher Urbain par ce nouveau lien qu'il ignorait. Peut-être parviendrait-elle, tout en se conformant à ses intentions, à le voir et à lui parler. Quel obstacle pourrait alors les empêcher de se réunir, si, comme elle avait lieu de le croire, les soup-

çons et les outrages du général avaient seuls déterminé la fuite d'Urbain? D'ailleurs, M. de Ceyran remplaçait, en quelque sorte, par sa constante sollicitude, le père que d'injustes préventions lui avaient ravi. Sa tendresse clairvoyante la dirigerait, tandis que l'amitié si douce de Ludovic et d'Irma soutiendrait son courage. Quant à M. Dumesnil, il restait avec Eugène sur qui il paraissait avoir concentré toutes ses affections.

A peine arrivée, Charlotte se sentit comme dévorée du besoin de se produire en public, d'errer dans les rues, parmi la foule, de paraître dans les lieux ou les réunions publiques. Elle eût voulu pouvoir se multiplier et être partout à la fois. Un secret désir, une pensée fixe, ardente, lui inspirait ce que n'aurait jamais pu un sentiment de vanité ou l'appât du plaisir. M. de Ceyran applaudissait à ce besoin de mouvement où il entrevoyait pour Charlotte une utile distraction. Irma et Ludovic, qui lisaient au fond de son âme, se prêtaient volontiers à ses moindres volontés, et l'accompagnaient dans toutes ses excursions. M. de Ceyran, jaloux de contribuer, pour sa part, autant qu'il le pourrait, à bannir de l'esprit de Charlotte de tristes préoccupations, heureux d'ailleurs de montrer sa fille adoptive dans le monde au milieu duquel l'appelaient désormais son rang et sa fortune, se fit un plaisir de réunir chez lui une société nombreuse et choisie.

Irma était digne d'y paraître, à plus d'un titre, et elle y obtint un succès qui dépassa les espérances de M. de Ceyran. Depuis le jour, en effet, où il avait pris la résolution de l'adopter, afin d'avoir le droit de l'appeler tout haut du nom qui lui appartenait, il s'é-

tait appliqué à mettre son éducation au niveau de sa nouvelle fortune. Son instruction fut confiée à des maîtres habiles et nombreux qui ne la quittaient presque jamais. Les arts d'agrément marchèrent en même temps que les connaissances sérieuses. L'intelligence rapide, l'esprit vif et délié d'Irma suffirent à toutes les exigences d'une éducation menée à marche forcée. En deux ans, elle apprit des arts et des sciences au delà de ce que renferme le cercle ordinaire des connaissances intellectuelles d'une femme du monde. Son imagination devinait ce que son esprit n'avait pas le temps de s'approprier. Tandis que son intelligence se développait, sa personne acquérait aussi plus de grâces et de noblesse. Son langage s'épura, ses manières prirent une élégance remarquable, et tout son extérieur, sans rien perdre de ce naturel et de cette vivacité qui s'harmoniaient si bien avec sa figure un peu mutine, revêtit un certain voile de décence et de retenue qui les rendait encore plus piquants. Ce fut alors une séduisante jeune fille qui devint bientôt, au milieu d'une société d'élite, une femme charmante en qui la vivacité de l'esprit et les grâces de la figure le disputèrent à la bonté du cœur.

M. de Ceyran jouissait, avec un orgueil de père, du fruit de sa courageuse et louable résolution. Ludovic était fier, et ce qui vaut mieux encore, vivement épris de sa femme. Charlotte s'applaudissait d'avoir trouvé, dans la jeune confidente que le hasard lui avait donnée, une compagne dévouée et un conseil éclairé. Trois mois s'écoulèrent dans cette communauté de bonheur, troublé seulement par la position et les ennuis personnels de Charlotte. Le délai accordé à Lu-

dovic pour se rendre au régiment qui lui avait été désigné était expiré. Il partit en recommandant sa femme à Charlotte, sa sœur à Irma, et toutes les deux à M. de Ceyran.

Charlotte et Irma commencèrent alors une existence plus sédentaire qui resserra leur intimité. Les lettres de Ludovic et d'Eugène formaient le sujet ordinaire de leurs entretiens. Irma parlait avec enthousiasme des qualités sérieuses et du caractère aimable de son mari. Charlotte s'associait à ses éloges et à son admiration passionnée... Puis, quelquefois, au milieu de la louange la plus méritée, elle s'arrêtait tout à coup interdite et troublée... Un mot imprudent, une subite réticence d'Irma la faisait rentrer en elle-même... Son esprit avait saisi un parallèle injurieux dans un rapprochement fortuit; elle courbait la tête sous une pensée amère, et des larmes, qu'elle s'efforçait en vain de retenir, descendaient silencieusement le long de ses joues... Irma comprenait, avec l'exquise délicatesse d'une femme, qu'elle avait involontairement offensé l'épouse d'Urbain, et s'appliquait, dans un noble mouvement de repentir et de compassion, à le relever de son abaissement, afin de consoler Charlotte. Souvent entraînée par la sensibilité de son âme, elle parvenait à rendre à l'infortunée, avec la croyance à la dignité naturelle d'Urbain, l'espérance d'un avenir meilleur. Oh! combien Charlotte lui savait gré de ses nobles intentions et de cette touchante amitié! Combien elle était reconnaissante à la voix généreuse qui prenait la défense d'Urbain!... Quelquefois, entraînée à son tour, Charlotte essayait aussi de le justifier... Elle parlait de son courage, des vertus qu'il avait eues, des combats qu'il

avait livrés... de l'amour qu'il lui avait témoigné... Elle prononçait, presque sans y croire, les mots de repentir, de résolution courageuse... Elle rejetait ses torts sur la fougue de ses passions et accusait la fatalité de tous les maux qu'il faisait peser sur elle...Puis, comme accablée par ses propres convictions, l'infortunée retombait dans un abîme de découragement. Seule, la pensée de retrouver Urbain survivait dans son âme. Charlotte se répétait souvent les paroles de sa lettre, par lesquelles il lui avait dit qu'un jour ils se reverraient; et elle se flattait en secret que ce jour peut-être n'était pas éloigné.

Cependant Urbain paraissait avoir oublié sa promesse. Léonie était devenue, après leur dernière rencontre, maîtresse absolue de ses actions et de sa pensée. Subjugué par ce qu'il regardait comme un incontestable témoignage d'amour et de dévouement, il lui avait, pour ainsi dire, livré tout le secret de son avenir. Il lui révéla l'existence de la fausse lettre de change et le double danger dont il était menacé sous ce rapport, aussi bien que pour sa complicité dans le vol de la Pommeraie. Il ne lui cacha ni ses terreurs, ni son découragement croissant, ni les pensées mauvaises qu'il avait vainement essayé de combattre, n la fatalité contre laquelle il ne se sentait plus le courage de lutter... Léonie l'écouta avec un mélange de surprise et de satisfaction, comme si chacune de ses paroles avait un écho dans son âme. Elle employa, pour le relever à ses propres yeux, toute la rhétorique du vice, attaquant l'imbécillité des jugements de la multitude, les préjugés, les crimes et les vertus de convention, vantant surtout chez l'homme l'audace de la pensée et l'énergie d'une âme en état d'hostilité avec

la société. Elle parla de fortune, de plaisir, de folle vie, d'amour facile...puis elle le força d'accepter sa bourse ..

Pendant quelque temps, Léonie le visita assidûment, pourvoyant à tous ses besoins avec la plus touchante sollicitude, et partageant avec lui un or dont il craignait de deviner la source... Urbain sentait je ne sais quelle influence irrésistible s'emparer par degrés de toutes ses facultés. Une sorte de décomposition s'opérait au dedans de lui-même. Jusqu'alors il avait conservé, même au milieu de ses fautes les plus graves, d'impérissables instincts. Mais à présent, ce qui lu semblait odieux naguère, le choquait moins chaque jour, et les objets prenaient peu à peu dans son esprit une couleur uniforme. Il concevait sans horreur ce qu'il n'aurait peut-être pas encore osé exécuter.

Un jour, sous prétexte qu'il n'était pas en sûreté dans la maison qu'il habitait, madame de Saint-Venant l'emmena chez elle...

Cette conduite si contradictoire, en apparence, avec le caractère de Léonie et ses sentiments antérieurs pour Urbain, s'explique par un seul mot : elle l'aimait selon ses goûts, ses instincts et ses passions particulières... Pour elle, comme pour tant d'autres victimes de l'égoïsme et de la corruption sociale, son amour fut un accident imprévu dans sa vie insouciante et vide... La naissance et la fortune lui avaient refusé le bienfait de l'éducation morale... Sa beauté, rayon divin et fatal sur le front de certaines femmes, fut réclamée par le vice et mise à l'enchère. L'amour, comme une grande expiation cachée au fond de son cœur, avait sommeillé, à l'insu d'elle-même, au milieu des folies honteuses qui aspiraient à le remplacer.!. Il était dans la destinée d'Urbain de le réveiller.

Dans le commencement, Urbain, avec l'élévation et la droiture naturelle de ses pensées, lui avait paru, comme tous les hommes, une matière plus ou moins susceptible d'être exploitée. Urbain flottant incessamment entre le bien et le mal, et rougissant tour à tour de l'un et de l'autre, n'avait été, à ses yeux, que misérable et ridicule. Tant qu'elle douta de lui, elle sentit qu'il manquait entre eux un lien moral... Ils parlaient une langue différente, et leurs âmes étaient sans affinité... Mais quand elle eut acquis la preuve que cet homme avait, à son exemple, rompu pour toujours avec le passé, que rien ne pourrait désormais le faire rentrer dans le cercle dont il était sorti; quand elle le vit dégradé, repoussé du monde et descendu à son niveau; quand elle sut que cette âme passionnée avait pu concevoir, sans les rejeter, le vice et l'infamie, alors elle se sentit attirée par une secrète sympathie. Elle aurait désormais pour confidente et pour complice une puissante intelligence rivée à la même chaîne. Il y avait dans l'abaissement de cet homme, qu'elle savait fort et ardent, une certaine grandeur qui le charmait. Elle entrevoyait une lutte, des triomphes, du désespoir et un dévouement immense. Elle avait de l'imagination et de la sensibilité à sa manière, et le vice la sollicitait par mille séductions cachées. Urbain avili, persécuté, agissait à la fois sur toutes ses facultés, et elle s'attacha à lui de toute la force que donnent, pour l'ordinaire, aux femmes de cette nature, les positions violentes et exceptionnelles.

Urbain habita d'abord et vécut secrètement avec elle. Mais, rassuré peu à peu sur les conséquences de sa fuite de la Pommeraie, il reprit ses anciennes habi-

tudes et renoua les liaisons qu'il avait voulu rompre. Il se persuada que Charlotte, arrêtée par la recommandation expresse qu'il lui avait faite, n'aurait pas cherché à le retrouver, et qu'elle s'abstiendrait de toute démarche capable de le compromettre... Quant à la fausse lettre de change, tout indiquait assez que si la fraude avait été reconnue, on n'en soupçonnait point les auteurs.

Madame de Saint-Venant avait acquis dans une ancienne liaison avec un financier fort connu une certaine fortune qu'avaient soutenue et augmentée, depuis lors, les profits considérables et fréquents de ses faciles amours. Sa maison était montée avec beaucoup d'élégance, et elle vivait délicatement. Urbain partagea son luxe et toutes les jouissances d'une existence molle et parfumée. Elle avait fermé sa porte à toutes les personnes qui pouvaient faire ombrage à son amour ou à sa susceptibilité, et il put se regarder, du moins, comme l'objet d'une préférence exclusive. Il avait revu madame d'Ortès et madame Morel, et il comptait avec d'autant plus de certitude sur le silence de l'ex-gouvernante, qu'elle n'était pas moins compromise que lui-même dans l'expédition nocturne de la Pommeraie. Sa vie s'écoulait dans les plaisirs. Il éprouvait le besoin d'émotions incessantes et le désir de s'étourdir, de s'échapper à lui-même à la faveur du bruit et de l'agitation extérieurs. C'était comme une fièvre qui gagna rapidement l'organisation plus tranquille de madame de Saint-Venant. Elle n'avait jamais aimé, et la passion qu'elle éprouvait pour Urbain la mettait presque entièrement à sa discrétion. De froide et impérieuse qu'elle était auparavant, elle était devenue emportée, jalouse et pourtant docile. Elle sympathi-

sait avec tous les goûts d'Urbain, et souscrivait à toutes ses fantaisies. Urbain, de son côté, ressentait une certaine fierté d'uné victoire qui mettait à ses pieds la plus jolie et la plus enviée de toutes les femmes que la jeunesse ou la fortune poursuive de ses hommages; la plus froide et la plus égoïste qui se pût rencontrer parmi elles. La vanité, une vanité misérable et stupide, relevait à ses yeux ce dont il aurait rougi peu de temps auparavant.

Au milieu des plaisirs qui renaissaient chaque jour pour Urbain, le souvenir de Charlotte lui apparaissait encore, mais effacé par la distance et affaibli par l'enivrement d'une folle vie. Quelquefois, quand les passions se taisaient au dedans de lui-même, il se sentait pris du désir de briser la chaîne honteuse et fleurie qui le retenait, et d'aller se jeter à ses pieds, au péril même de sa vie et de sa liberté. Mais une sorte de lâcheté dont il ne se croyait pas capable, une atonie mortelle paralysaient sa volonté. Le sentiment moral s'atténuait sans cesse dans son âme; il ne comprenait presque plus l'infamie de sa position, et la voix qui parlait si haut autrefois en lui-même commençait à ne plus se faire entendre... Et puis il aimait à se persuader que son absence avait rendu à Charlotte le repos et peut-être le bonheur... Qui sait si elle n'avait pas recouvré par cet accident l'affection de son père? Qui sait même si elle ne s'applaudissait pas intérieurement de cette séparation? Charlotte n'était pas faite pour cette vie d'épreuves : la nature, autant que les circonstances, avait élevé entre eux une barrière insurmontable. N'était-il pas temps qu'il lui rendît, en s'éloignant, cette existence paisible, sinon heureuse, qui convenait à son organisation, et qu'il avait troublée si

cruellement par ses passions et ses vices? Déjà près d'une année le séparait du jour où il l'avait quittée, et la scrupuleuse réserve qu'elle avait observée à son égard semblait bien plus le résultat d'un oubli volontaire que de l'attention à se conformer à la recommandation qu'il lui avait adressée... A cette pensée, Urbain souriait amèrement; une sourde fureur brillait dans ses yeux, et ses épais sourcils se rapprochaient par un brusque mouvement... Puis il se levait presque fou et se replongeait avidement dans les frénésies de la passion et le tumulte des plaisirs extérieurs. Souvent il aimait à se montrer en public avec madame de Saint-Venant, et à se parer, pour ainsi dire, de sa beauté. Il était fier de ses triomphes. L'admiration qu'elle excitait le justifiait à ses propres yeux, et relevait la bassesse de sa position. Il aimait à se persuader que parmi cette multitude d'hommes riches et élégants, dont les regards passionnés s'attachaient sur elle, et qui s'étaient vus récemment dédaignés et repoussés pour lui, plus d'un sans doute, à sa place et dans des circonstances moins fatales, serait descendu aussi bas. Et puis elle était là, près de lui; il respirait son haleine; les boucles parfumées de ses cheveux caressaient sa joue; il s'enivrait publiquement de ses regards et de ses sourires, et la foule envieuse frémissait de désirs ou de jalousie. C'était son triomphe à lui, et il se vengeait ainsi des mépris dont il était l'objet.

Un jour, une élégante calèche les emportait tous deux vers le bois de Boulogne. C'était vers la fin d'une chaude journée de juin. Le soleil se couchait au-dessus du bois dans un nuage de feu. L'air était tiède et transparent. Une imperceptible poussière d'or flottait suspendue au-dessus de la plaine. Des essaims de pe

tites mouches brillantes tournoyaient, avec un léger bourdonnement, autour de la voiture. Le rossignol commençait à chanter dans les taillis... Les chevaux allaient au pas. Madame de Saint-Venant présentait coquettement sa joue satinée au souffle fraîchissant de la brise, tandis qu'Urbain, bercé par le balancement régulier de la voiture, regardait d'un air rêveur les champs de blé qui moutonnaient au loin sous le vent du soir. Délivrée de la chaleur du jour, la campagne semblait respirer librement et s'éveiller d'un long assoupissement. Çà et là, au bord des chemins, les églantines et les clochettes blanches s'agitaient au sommet des haies, tandis que, au-dessous d'elles, les pâquerettes et les boutons dorés se balançaient parmi les herbes. Léonie voyait, sans les comprendre, toutes ces gracieuses images, et le riant tableau qui se déroulait devant ses yeux n'éveillait rien dans son âme. Elle ne voyait qu'avec les yeux et ne recevait d'impressions que par les sens... Mais Urbain sentait son cœur et ses yeux rafraîchis et ranimés par l'aspect de ce sourire universel de la nature. Il était venu chercher des distractions et des plaisirs bruyants, et il retrouvait des émotions douces, et parfois l'image d'un bonheur tranquille. Des souvenirs vagues s'élevaient et s'amoncelaient peu à peu dans son âme comme des vapeurs transparentes. Malgré lui sa pensée se reportait sur Charlotte, si bien faite pour ces impressions tendres et passionnées, et qui, dans ce moment, les eût ressenties comme lui.

— Voici la maison qui vient d'être donnée à la petite Denneville, dit tout à coup madame de Saint-Venant fatiguée du long silence d'Urbain. Ce vieux duc de Breuil est un grand sot. C'est la cinquième ou

sixième vertu de cette force qu'il couronne et qu'il dote. Encore une rosière comme celle-là, et sa fortune tout entière y aura passé.

Urbain ne répondit rien.

La voiture venait d'entrer dans le bois; les équipages s'y croisaient en tous sens. Les cavaliers caracolaient aux portières ou galopaient en légers escadrons autour des hardies amazones. Quelques promeneurs cheminaient à l'ombre des arbres ou s'enfonçaient dans les sentiers solitaires. A l'angle d'une allée, la calèche de madame de Saint-Venant heurta légèrement un élégant équipage emportant, avec la rapidité de l'éclair, deux jeunes femmes accompagnées d'une servante qui tenait un petit enfant sur ses genoux... Urbain poussa un cri, en portant vivement la main à son visage... Il avait cru reconnaître Charlotte dans l'une des deux jeunes femmes.

— Qu'as-tu? demanda Léonie. — Ce n'est rien, répondit Urbain essayant de surmonter son émotion, une des branches horizontales de ces arbres m'a frappé au visage...

Léonie, rassurée en voyant que la figure d'Urbain n'avait reçu aucune blessure, donna l'ordre à son cocher de tenir le milieu de l'allée.

Urbain, cependant, était visiblement agité... La surprise, la joie, la honte et la crainte se peignaient tour à tour sur sa physionomie... Sa contenance était embarrassée, et son trouble n'eût point sans doute échappé à Léonie, si elle eût été moins préoccupée de l'examen critique des toilettes et des femmes qui apparaissaient incessamment devant ses yeux.

— Je ne sais pourquoi, fit tout à coup Urbain en passant la main sur son front, mais je ne me sens pas

bien... Ma tête est brûlante... — Voulez-vous que nous retournions à Paris?... demanda madame de Saint-Venant. — Non... Mais permettez-moi de descendre... La marche me fera du bien... Je vous rejoindrai dans un quart d'heure...

Léonie, comme toutes les femmes de sa condition, avait horreur de toute espèce de fatigue et de la marche principalement, et Urbain savait d'avance qu'elle n'insisterait point pour l'accompagner. Il descendit donc seul de voiture, et s'éloigna dans une direction opposée. Quand il fut hors de la vue de Léonie, il quitta le chemin fréquenté et se jeta au travers du bois. Il espérait rencontrer de nouveau la voiture où il avait entrevu Charlotte, et l'apercevoir ainsi une seconde fois, sans en être aperçu. Dans cette pensée, il suivait intérieurement le bord du bois, en se tenant à quelque distance de l'allée où il supposait que devait repasser bientôt le rapide équipage. En effet, la voiture ne tarda pas à reparaître, mais elle était vide, et les chevaux marchaient au pas. Un peu en arrière, cheminaient ensemble les deux jeunes femmes... C'étaient Charlotte et Irma. Charlotte était pâle et paraissait souffrante. De temps en temps, elle retournait la tête avec anxiété vers la servante qui suivait plus lentement en portant l'enfant dans ses bras. Urbain, pour la voir plus longtemps, se glissait furtivement d'arbre en arbre, comme un malfaiteur. Une sorte de fascination irrésistible l'attirait vers elle, et ses mains, pour le retenir, s'accrochaient avec rage aux branches des massifs derrière lesquels il cherchait à se dérober à sa vue. Dans un moment même, il se trouva si rapproché d'elle, que le bas de sa robe effleura en passant les premières feuilles d'un épais buisson où il se tenait

caché... Urbain frémit; son cœur battait sa poitrine à coups précipités... Il était tombé à genoux et baisait avec transport la place dont le pied de Charlotte avait légèrement foulé le gazon... Tout à coup le galop de plusieurs chevaux se fit entendre derrière elle... Charlotte se retourna vivement et appela avec inquiétude la servante qui était à quelque distance. Ne recevant pas de réponse :

— Ma fille! mon enfant! s'écria-t-elle en projetant sur l'allée déserte un regard effrayé.

Urbain tressaillit et se mit à trembler comme un criminel. Des sensations tumultueuses, inconnues, se succédèrent dans son âme... mille pensées confuses affluèrent à la fois à son cerveau... Sa raison vacillait, et il crut un instant qu'il était le jouet de quelque bizarre erreur de ses sens ou de son intelligence... A quelques pas de lui, l'enfant jouait sur le gazon d'un taillis où la nourrice l'avait un instant déposé pour cueillir des marguerites et des bluets dont elle s'amusait à lui tresser une couronne. L'enfant riait tout en cherchant, de ses petites mains, à se débarrasser des herbes fraîches et des fleurs que sa nourrice faisait pleuvoir sur lui... Tout à coup Urbain, frappé d'une pensée rapide, s'élança vers l'enfant qu'il saisit dans ses bras, en le couvrant de baisers... Puis, comme s'il craignait qu'on ne vînt le lui arracher, il l'emporta, en courant, au travers du bois...

Cependant, la nourrice effrayée avait appelé du secours, et bientôt Urbain entendit les cris de Charlotte, qui accourait en redemandant sa fille... A cette voix, il s'arrêta interdit, égaré, et, déposant de nouveau l'enfant sur le gazon d'une clairière, il disparut, en se précipitant dans un fourré...

La nuit était close depuis longtemps, lorsqu'il revint chez Léonie, qui l'attendait dans une vive anxiété, après l'avoir fait chercher en vain dans toutes les allées du bois. Il était pâle, et ses vêtements souillés et en désordre attestaient une course folle à travers la campagne. Il s'efforça, en effet, d'attribuer au caprice d'une promenade un peu trop prolongée la fatigue empreinte sur sa figure, espérant que Léonie n'aurait point aperçu Charlotte et ne ferait, par conséquent, aucune difficulté de croire à ce qu'il lui disait. Tandis qu'il parlait, Léonie promenait sur lui un de ces regards obstinés où la colère et une ironie mordante étincelaient tour à tour comme deux lames d'acier. Urbain avait eu, plus d'une fois déjà, l'occasion d'observer ce changement d'expression dans les mobiles prunelles de Léonie; mais, dans ce moment, il était trop troublé pour remarquer ce fâcheux pronostic. La jolie veuve était renversée plutôt qu'assise sur une élégante causeuse en citronnier, et plusieurs fois, pendant qu'elle l'écoutait, son pied fin et cambré avait frappé le parquet par un petit mouvement convulsif, comme s'il eût, lui aussi, frémi d'indignation... Quand Urbain eut cessé de parler, elle baissa subitement les yeux pour ne point se trahir elle-même. Puis, donnant à sa voix le ton de la plus complète indifférence :

— J'avais pensé, dit-elle, que tu avais été retardé par quelque importun, et j'étais loin de te supposer un pareil amour pour la solitude... — Je n'ai rencontré personne. — Tu mens, traître! s'écria Léonie en s'élançant vers lui toute pâle de colère... Tu mens... car tu as vu ta femme, et c'est pour elle que tu m'as quittée... Je le sais, car je l'ai aperçue un instant

après... Depuis quand est-elle ici? combien de fois l'as-tu vue? où demeure-t-elle? — Je l'ignore, en vérité, balbutia Urbain étourdi par cette brusque attaque. — Ah! je le saurai, moi, et je me vengerai d'elle et de toi... Ah! vous êtes deux infâmes!...— Tais-toi, misérable insensée, fit Urbain en se levant indigné, et respecte ce qui est digne des respects de tout le monde... — Du respect pour ma rivale! s'écria la Saint-Venant exaspérée... Du respect pour celle qui cherche à me ravir mon amant!... Oh! nous verrons à qui d'elle ou de moi tu dois appartenir... Ah! parce qu'elle n'ose se compromettre en te réclamant publiquement comme son mari, elle prétend te garder secrètement pour son amant!... Oh! il n'en sera pas ainsi... cela serait odieux... car moi, du moins, je ne rougis pas de toi....

Urbain baissa la tête en frémissant de colère et de honte. La Saint-Venant poursuivit, sans s'apercevoir de l'effet produit par ses paroles :

— Écoute. Je veux aller lui parler, dans son intérêt... Elle ne tient plus à toi, j'en suis sûre... Je saurai bien la faire renoncer à son dessein... Dis-moi où elle demeure. Je veux le savoir. — Et moi, dans ton intérêt, répliqua Urbain avec une fureur concentrée, je te défends de faire, à ce sujet, la moindre tentative... — Oh! tu l'aimes encore... je le vois, puisque tu la préfères à moi...

A ces mots une larme de dépit brilla dans ses yeux.

— Tu es folle, reprit Urbain d'une voix plus douce. — Oh! oui, je suis folle... Mais, crois-moi, ajouta-t-elle en revenant, malgré elle, au penchant dominant de son caractère, on ne me trompe pas impunément... Je trouverai bien le moyen de vous désunir... Je lui

dirai tout ce que je sais, entends-tu? et tu lui feras horreur... Et si je ne puis parvenir à la découvrir, je publierai ton déshonneur, s'il le faut... Je te dénoncerai, dussé-je me perdre avec toi! Car, vois-tu, j'ai renoncé à tout pour toi... Je me suis ruinée, et sache bien que je ne souffrirai pas que tu me quittes jamais.

A ces mots, Urbain lança un regard de mépris sur Léonie, et, se dirigeant vers la porte :

— Va donc me dénoncer, lui dit-il, car tu ne me verras plus... — Arrête! s'écria Léonie en se jetant à ses genoux qu'elle embrassa avec force. Veux-tu donc nous perdre tous deux?

Pour toute réponse, Urbain la repoussa rudement, en se dégageant de son étreinte. Elle perdit l'équilibre et tomba à la renverse en poussant un cri... sa tête avait frappé le socle de marbre de la cheminée... Quelques gouttes de sang teignirent son front pâle... Urbain se précipita sur elle avec les marques du plus violent désespoir... Elle était évanouie... Il la porta sur la causeuse, lui fit respirer des senteurs, et étancha lui-même avec son mouchoir le sang qui coulait de sa blessure... Quand elle eut repris connaissance et qu'elle vit à ses pieds Urbain à genoux lui prodiguant, avec les soins les plus empressés, les expressions les plus passionnées, elle oublia tout ce qui venait de se passer entre eux.

— Pardonne-moi, dit Urbain en baisant tendrement ses mains et sa joue encore tachées de sang. — Tes baisers m'ont guérie, répondit-elle avec un sourire. Ils me ressusciteraient, si j'étais morte... Mais jure-moi, mon ange, que tu ne me tromperas plus... — Je ne t'ai jamais trompée... — C'était donc hier ta première entrevue avec ta femme, depuis votre sépa-

ration?... — Ce n'était pas un rendez-vous... Je l'avais aperçue passer près de moi... J'ai voulu la revoir... Je me suis caché dans le bois... Après qu'elle eut de nouveau passé devant mes yeux, je me suis sauvé à travers la campagne pour ne plus la rencontrer...

Léonie savait qu'Urbain ne mentait pas ordinairement, et elle n'hésita pas à le croire encore dans cette circonstance. Elle le connaissait d'ailleurs assez romanesque en fait de sentiments, et sa conduite dans cette occasion n'avait rien qui dût l'étonner.

— A la bonne heure, dit-elle; mais qu'est-ce qui m'assurera désormais de ta fidélité? Et qui sait si ta femme ne te découvrira pas et si la jalousie ne la poussera pas à tout entreprendre pour nous séparer? Qui sait si toi-même, un jour, tu ne quitteras pas, de dégoût, ta maîtresse pour ta femme? Alors je n'aurais, moi, aucune réclamation à exercer... Et cependant tu sais si je t'aime... — M'aimes-tu, en effet? demanda Urbain d'un air sérieux. — Méchant sceptique! que faut il donc faire pour vous le prouver? N'ai-je pas renoncé pour vous à tous les plaisirs, même à ceux de la coquetterie? Grâce à vous, je vis maintenant comme une honnête bourgeoise dans son ménage. — Et cette vie ne te paraît pas ennuyeuse? — Oh! je ne dis pas cela... Ma vie à moi, j'en conviens, c'est le plaisir, le luxe, la coquetterie... La pauvreté et le repos absolu me font horreur... mais j'espère ne les connaître jamais. J'ai encore devant moi, sans vanité, dix ans de jeunesse et de beauté; tu as de l'esprit et de la résolution; voilà un fonds qui nous met pour longtemps à l'abri de la pauvreté... Quant au calme plat de la vie bourgeoise, nous avons, pour y échapper, ton caractère et le

mien, qui nous promettent, si je ne me trompe, des émotions de plus d'une espèce... Que veux-tu encore? Je t'aime et cela me console de tout...Et toi?—Écoute, répondit Urbain après avoir réfléchi un instant : Charlotte apprendra tôt ou tard le lieu de ma retraite et notre liaison...Elle voudra nous séparer... Nous serons compromis tous deux... Qui sait si déjà la police n'a pas les yeux sur nous?... Et puis, je ne peux plus aujourd'hui me réunir à ma femme sans l'exposer à rougir et sans me livrer moi-même au mépris de toute sa famille... Enfin, te l'avouerai-je? je ne suis plus tranquille, depuis que je la sais près de moi; je me défie de mes forces... Ma position ici n'est plus tenable... Je ne puis rester à Paris, sans dangers de toute espèce... Il faut que je quitte la France. Veux-tu me suivre?

Léonie, malgré la sincérité de ses protestations d'amour et de dévouement, resta quelque temps sans répondre. La pensée de quitter Paris était absolument neuve pour elle. Jamais il ne lui était venu dans l'esprit qu'on pût vivre et être heureux autre part. A ses yeux, il n'y avait dans le monde qu'un pays habitable pour une jolie femme. Pour ce qui la concernait, elle avait été amenée à Paris, tout enfant, du fond d'une province dont elle se rappelait à peine le nom... Elle y avait grandi et fleuri seule et en liberté, par une grâce toute spéciale de la Providence... Et puis, plus tard, comme elle était jolie et souriante, la vie s'était faite, pour elle, toute facile, heureuse et semée de plaisirs... Elle ne la concevait pas autrement et n'imaginait pas que cela pût exister ailleurs qu'à Paris...

— Mais, dit-elle en attachant sur Urbain un regard où perçait un reste d'espérance, es-tu bien décidé, du

moins? — Oui, dussé-je partir seul... — Et où prétends-tu me conduire? — En Angleterre... — Ah! mon Dieu! il faudra traverser la mer!... Et que deviendrai-je, moi, avec cet horrible mal qui n'épargne personne et qui rend si laide! Mais je serai défigurée pendant toute la traversée, et j'en aurai au moins pour huit jours, ensuite, les traits fatigués et le teint pâli...

Urbain ne put s'empêcher de sourire des naïves terreurs de la Saint-Venant.

— Ainsi, lui dit-il, tu restes? — Quand partons-nous? demanda-t-elle en l'embrassant. — Demain, s'il est possible... — Mais c'est une véritable déroute! s'écria Léonie frémissant de nouveau à la pensée des préparatifs et des embarras sans nombre d'un départ précipité.

III.

Cependant, les préparatifs se firent assez promptement, grâce à l'active intervention d'Urbain. En trois jours, tout fut prêt. Le riche mobilier de Léonie fut vendu à un prix dix fois au-dessous de sa valeur. Quelques coupons de rente, seuls débris de sa fortune échappés à ses récentes prodigalités, furent transformés, moitié en espèces et moitié en papiers de la banque d'Angleterre. Tout se fit secrètement, et ils étaient déjà embarqués au Havre, avant qu'on se fût aperçu à Paris de leur disparition. De Portsmouth, où ils débarquèrent, Urbain avait compté se rendre im-

médiatement à Londres; mais madame de Saint-Venant s'y opposa, en prétextant qu'un repos de dix jours au moins lui était nécessaire pour se remettre entièrement des fatigues de la traversée. Elle affirma, bien qu'il n'y parût nullement, qu'elle avait l'estomac perdu pour longtemps, et que son visage avait vieilli de cinq ans. Urbain n'insista point, assuré d'avance que tous ses efforts seraient vains. Courageuse, prête à tout entreprendre et à tout sacrifier pour satisfaire une passion ou un caprice, madame de Saint-Venant devenait pusillanime, quand il s'agissait de sa santé. Elle était surtout esclave de sa beauté, qui en était une conséquence. C'était le seul point sur lequel aucune considération n'eût pu la déterminer à une concession. Elle eût, sans hésiter, préféré la mort à la perte d'un œil ou à un accident qui eût dû lui enlever sans retour la fraîcheur de son teint ou la pureté irréprochable des lignes de son visage. Urbain frémissait en songeant à ce qu'il deviendrait avec une pareille femme, si la misère venait à les atteindre... Et il ne pouvait se dissimuler que cette perspective n'était peut-être pas éloignée.

Arrivée à Londres, Léonie s'empressa de louer dans Regent Street un vaste appartement qu'elle fit décorer avec une rare élégance. Les sages représentations, les prières même qu'Urbain lui adressa à cette occasion, furent repoussées avec ironie et traitées de craintes ridicules. Léonie ne croyait pas que la fortune pût la trahir ou l'abandonner jamais; ou plutôt, trop faible pour s'imposer la moindre privation en vue de l'avenir, elle feignait une sécurité qui la dispensait de faire le sacrifice de son goût effréné pour le luxe et la dépense. La prévoyance naturelle d'Ur-

bain fut forcée de céder, dans cette circonstance, à cette folie volontaire.

L'hiver approchait, et le riche quartier habité par Urbain et Léonie prenait insensiblement une physionomie plus animée. Les portes massives des somptueux hôtels se rouvraient incessamment pour le retour des nobles et opulents voyageurs. Tout le jour, les équipages armoriés faisaient retentir le pavé des rues; le soir, les théâtres se remplissaient d'une multitude plus nombreuse et plus brillante. Urbain et Léonie ouvrirent leur maison à une société mélangée. Il y avait beaucoup de jolies femmes, recommandées uniquement par les grâces de leur figure, et d'hommes aimables dont la fortune et la position étaient inconnues; mais Urbain et Léonie avaient besoin de s'assurer, à tout événement, d'une large réciprocité d'indulgence et de bon vouloir. En effet, Léonie fut trouvée charmante, et Urbain, grâce à sa facilité à parler la langue de ses hôtes et à l'amabilité de son caractère, obtint un égal succès auprès des conviés des deux sexes. Les bals, les soirées et le punch aidant, madame de Saint-Venant fut déclarée, d'une commune voix, la fleur des ladys françaises, et Urbain un parfait gentleman. Quand ils ne recevaient pas chez eux leur société habituelle ou qu'ils n'étaient liés par aucune invitation, ils allaient ensemble au théâtre. Madame de Saint-Venant avait loué une loge au théâtre de Drury-Lane, et elle y était d'ordinaire l'objet de l'attenion et le point de mire de tous les lorgnons des dandys qui s'y donnaient rendez-vous. C'était à qui obtiendrait un regard de la jolie Française. On vantait tout haut l'expression piquante et un peu hardie de sa physionomie, en opposition avec le carac-

tère doux et mélancolique des beautés nationales. On citait surtout avec éloge la grâce de sa tournure. Ceux qui se prétendaient mieux informés professaient une admiration particulière pour les perfections toutes françaises de son pied et de sa jambe. Quelques-uns des habitués de sa maison et des amis d'Urbain tenaient à honneur de paraître dans sa loge et lui formaient ainsi comme une petite cour.

Avide d'hommages, coquette et rusée, Léonie était heureuse. Elle avait reconquis, sinon l'indépendance et la légèreté de ses habitudes, du moins une partie des jouissances et des plaisirs dont elle avait fait, pendant quelque temps, le sacrifice à Urbain. Lui-même, délivré entièrement des craintes et des préoccupations personnelles qu'il éprouvait naturellement à Paris, ne s'opposait plus que faiblement à la passion dominante de Léonie pour le luxe et les plaisirs. Les dépenses où l'entraînait son goût immodéré de la parure étaient considérables et hors de toute proportion avec la faiblesse de ses ressources. L'argent gagné au jeu par Urbain était loin de pouvoir couvrir le déficit toujours croissant qui s'introduisait depuis longtemps dans leurs revenus. Plus d'une fois, il essaya de la contraindre à ouvrir les yeux et à ne pas consommer sa ruine; mais ce fut en vain. Quand il cherchait à l'effrayer par l'aspect de la misère :

— Eh bien, tant mieux, disait-elle en riant, on dit que la nécessité rend ingénieux... Nous le verrons bien... D'ailleurs, n'es-tu pas là pour m'enrichir, à ton tour? Je ne serais pas fâchée d'apprendre ce que l'amour et la nécessité peuvent inspirer à un homme d'esprit.

D'autres fois, en voyant passer, dans de brillants équipages, des femmes parées avec une richesse et

une élégance auxquelles il ne lui était pas permis d'atteindre, elle lui disait d'une voix émue :

— Quel bonheur d'éblouir ainsi tous les yeux et de faire mourir de dépit toutes les femmes!... Et toi, ne voudrais-tu pas, à tout prix, être à la place d'un des hommes qui accompagnent ces reines de la mode, et le favori de l'une d'elles?... — J'aime mieux être près de toi, répondit Urbain, et n'être que ton esclave... — Je le crois... Mais tu m'aimerais encore bien mieux, si j'étais l'une de ces reines.

L'hiver tout entier se passa en fêtes et en plaisirs. Madame de Saint-Venant avait successivement retiré les différentes sommes placées tant sur la banque d'Angleterre que chez un banquier de la cité. A peine lui restait-il de quoi suffire à quelques mois d'une existence plus que modeste. Force fut bien alors de restreindre les dépenses. Elle renvoya deux domestiques et ne garda qu'une femme de chambre, qui s'occupait aussi de tous les soins de la maison... Elle voulait, néanmoins, conserver le riche appartement qu'elle habitait; mais Urbain lui démontra si vivement la folie de cette prétention, qu'elle finit par céder. Les habitués furent congédiés, sous prétexte d'un voyage sur le continent, et l'on se résigna à aller se cacher dans un petit logement bourgeois d'une des vieilles rues de la cité. Léonie insista, toutefois, pour ne pas se séparer des meubles élégants qu'elle avait achetés et qui devaient, du moins, quelque temps encore, lui faire illusion sur sa position.

En entrant ainsi, pour la première fois, dans le calme et la solitude de la vie bourgeoise, Léonie crut sentir le froid de la tombe. Une tristesse profonde la saisit. Elle passait ses journées dans un ennui mor-

tel et un dégoût invincible pour les distractions qu'Urbain s'efforçait de lui procurer. Le bruit de la rue lui faisait mal aux nerfs et elle frémissait à la seule pensée de poser la pointe de ses petits pieds sur un pavé couvert d'une boue noire et épaisse. Pour rien au monde, elle ne se serait exposée à être froissée, en passant, par la veste de toile grossière d'un ouvrier, ou à rencontrer la figure stupide et affairée d'un commis ou d'un marchand. Urbain voyait ce changement avec un véritable désespoir. Il aimait Léonie plus que jamais, en dépit ou peut-être même à cause des défauts qu'il lui connaissait. La coquetterie tenait son amour constamment éveillé, et il avait découvert récemment en elle des qualités et un dévouement qu'il était loin de lui supposer. A Paris, elle lui avait sacrifié jusqu'à sa coquetterie, et rompu, pour lui, avec toutes les habitudes d'une vie déréglée; à Londres, elle l'avait associé, avec une rare délicatesse, à sa fortune et à ses plaisirs. Elle avait rejeté les offres les plus séduisantes pour une femme de cette condition. Si elle était malheureuse aujourd'hui, c'était encore par lui et pour lui seul... et cette position précaire où elle était tombée allait s'aggravant chaque jour! Bientôt elle fut obligée de vendre quelques-uns des meubles auxquels elle était le plus attachée, parce qu'ils l'environnaient encore d'un semblant de luxe et d'élégance. La parure qui lui avait été donnée par Urbain passa dans les mains d'un joaillier de la cité. Plus de diamants, plus de toilettes élégantes, plus de ces mille riens dispendieux et charmants qui font briller une femme et qui sont comme le complément nécessaire de sa beauté. Bientôt même celle de Léonie, si fraîche si pure et si tendrement cultivée jusque-là, manqua de

ces soins délicats du luxe qui l'entretiennent et la perpétuent quelquefois. Alors, de triste qu'elle était, elle devint sombre. Une sorte de désespoir muet se lisait sur sa figure. A tout ce qu'Urbain imaginait pour ranimer son courage, elle répondait par une ironie amère. Elle déclamait à tout propos contre la vertu chez les hommes et chez les femmes. Sa parole, quand elle s'adressait à Urbain, prenait quelquefois un certain ton d'âcreté qui ressemblait à un reproche et trahissait une arrière-pensée. Quand il parlait de travailler, pour la faire vivre honnêtement, elle lui tournait le dos, en haussant les épaules. S'il cherchait à lui exprimer ses regrets ou son amour, elle lui montrait son visage pâli par l'ennui, ou la mesquinerie nécessiteuse de sa toilette.

De toutes les personnes qui fréquentaient naguère leur maison, une seule avait été initiée au secret de leur position. C'était un jeune homme avec qui Urbain s'était lié d'amitié. Il était fort riche et avait généreusement offert ses services à Urbain. Mais celui-ci répugnait à contracter une dette qu'il n'espérait point pouvoir acquitter. Une autre considération l'en empêcha. Sir Francis Barwell, c'était le nom du jeune Anglais, se montrait fort assidu auprès de madame de Saint-Venant, et Urbain, en acceptant ses services pécuniaires, craignait d'encourager ses prétentions. Il n'avait d'ailleurs jamais surpris chez Léonie aucun signe qui trahît ou une secrète intelligence ou une préférence personnelle. Elle avait même approuvé le refus qu'il avait opposé constamment aux offres de son ami. Mais un jour que sir Francis les avait renouvelées avec plus d'insistance, Urbain en parla à Léonie, qui l'engagea à les accepter; et comme il ré-

sistait en motivant son refus sur les prétentions évidentes de sir Francis, Léonie, qui s'était mise, en l'écoutant d'un air d'impatience, à jouer avec une petite chaîne d'or qu'elle portait au bras et qui lui avait été donnée par Urbain, la brisa tout à coup par un mouvement sec et nerveux.

— Ah! mon Dieu! dit Urbain, qu'avez-vous fait? C'était votre dernier bijou... — C'est vrai, répondit froidement Léonie en s'éloignant... Mais il n'était plus de mode...

Elle ajouta :

— Et je n'ai pas le moyen d'en acheter un autre!...

Urbain sentait qu'il était dans une position violente et qu'il lui fallait prendre un parti décisif. Il lisait dans l'âme de Léonie. Il comprenait tout ce qu'elle souffrait, et les reproches qu'elle lui adressait peut-être intérieurement. Il maudissait son impuissance et la fatalité qui s'attachait à ce qui l'aimait... Dans son désespoir, la pensée lui vint de quitter madame de Saint-Venant, et de lui rendre, avec la liberté, le bonheur qu'il lui avait ravi et les jouissances qu'elle regrettait... Mais la force nécessaire lui manquait pour un pareil sacrifice... Cette charmante créature qu'il adorait autrefois en la méprisant, il l'aimait maintenant sans la mépriser, car elle s'était emparée insensiblement de toutes les facultés de son esprit, comme de toutes les forces de son âme. Il l'aimait de toute la puissance que donne l'habitude à une passion aveugle. Il n'avait pas le courage de s'en séparer, et, quelque avili qu'il fût, son amour était trop violent pour se prêter à une transaction.

Un soir qu'il rentrait chez lui, après avoir erré une partie de la journée sous l'influence d'une agitation

violente, il ne trouva point madame de Saint-Venant. Elle avait congédié, la veille, sa domestique; et l'absence de Léonie, qui ne sortait jamais, dut lui causer quelque surprise. Une lettre, qui lui fut remise par le post-man, dans la soirée, fit cesser toutes les incertitudes qui troublaient son esprit. Elle était ainsi conçue :

« Cher ange,

» Je t'écris par la poste, parce que j'ai besoin de mettre un certain intervalle entre le moment où j'écris cette lettre et celui où tu la recevras. Pardonne-moi l'inquiétude que j'ai dû te causer. Pardonne-moi surtout d'avoir eu le courage de me séparer de toi... Il le fallait. Rappelle-toi tout ce que je t'ai dit dans ces derniers temps, et, s'il se peut, tout ce que je ne t'ai pas dit... Je crois que tu m'aimes, mon chérubin; mais, malgré cela, j'étais assurée d'être toujours malheureuse avec toi. Tu es le plus aimable des hommes, et le seul, je puis bien te le dire à toi, que j'aie jamais aimé. Mais tu as je ne sais quel défaut de l'esprit ou quelle qualité du cœur qui te fait prendre la vie tout de travers. Tu n'as de force et de volonté que contre toi-même, ce qui fait que tu entraînes tout ce qui s'attache à toi dans des fautes et des malheurs inévitables... Il faut avoir les vertus et les vices de sa position; c'est là le grand secret. L'homme qui lutte est un sot; il s'agit de se laisser vivre, et il ne faut jamais lutter que d'habileté et de savoir-faire... Que dirais-tu d'un homme qui, tombé dans un courant irrésistible, userait ses forces à essayer de le remonter, au lieu de se laisser tout bonnement échouer sur quelque bord

tranquille et fleuri? Voilà pourtant où en est ta vertu, mon pauvre ange déchu! Tu es entré dans une voie dont tu voudrais sortir. Je ne sais pas pourquoi, en vérité : n'as-tu pas, derrière toi, un passé qui te menace? Au lieu de reculer, marche donc en avant... ose être heureux, enfin... c'est la plus ancienne de toutes les lois... c'est ma devise à moi... Tu as de l'esprit, de la volonté, sache donc t'en servir dans ton intérêt et dans celui de ceux qui t'aiment... Ah! si tu avais voulu, j'aurais été la plus heureuse de toutes les femmes! La fortune, le luxe, les plaisirs avec mon Urbain... c'était le paradis... Pourquoi n'as-tu pas voulu? Tu m'aimes donc moins que je ne t'aime?... Oh! que je ressens l'amour autrement que toi! Rien ne m'eût coûté, à moi, pour te rendre heureux, rien, entends-tu bien? Que m'importe l'estime ou le mépris des autres, pourvu que j'aie ton amour? Qu'importe que je sois avilie, déshonorée, flétrie, comme ils disent, pourvu que je sois toujours aimable à tes yeux?

» Une ou deux fois, j'ai espéré que l'amour allait enfin triompher des préjugés. Tu as paru prendre une résolution; mais ce n'a été qu'un éclair, et je crains bien, quoi que tu fasses ou que tu aies voulu faire, que tu ne sois jamais au fond qu'un parfait honnête homme. Pour moi, je n'aurai jamais de probité qu'envers l'homme que j'aimerai. Je hais ou je méprise les autres, alors même que je parais les distinguer. C'est qu'il y a en moi un sentiment qui domine tout et se mêle à tout, c'est le dévouement jusqu'à l'abnégation. Je te l'ai dit bien souvent, il n'y a que les femmes libres, qui entendent et pratiquent le dévouement d'une manière absolue, parce qu'elles sont tout amour. Les hommes ne se dévouent jamais qu'à demi, et avec mille res-

trictions. En fait d'amour, ceux que l'on est convenu d'appeler les honnêtes gens sont la pire de toutes les espèces. L'idée du monde ne les quitte pas et il y a toujours comme une arrière-pensée entre eux et la femme qu'ils aiment. Cependant, la nature a créé l'homme pour la femme et non pas pour le monde. Nous avons existé par couples, avant de nous réunir en masse et de nous agglomérer. Les sociétés, avec leurs lois et leurs préjugés, sont des institutions humaines. Il n'y a qu'une chose qui soit d'institution divine et antérieure à tout : c'est l'amour.

» Que te dirai-je encore? Tu as une certaine délicatesse en amour, qui n'est pas compatible avec ta position. Tu veux la possession exclusive de la personne aimée. A la bonne heure! Les femmes comprennent aussi l'amour de cette manière, et moi-même, je ne le comprends pas autrement. Mais, apparemment, ton amour n'est pas un égoïsme étroit et tu ne le sépares point, sans doute, de la pensée d'un bonheur mutuel... Car, si ton amour, bien que partagé et rendu au centuple, fait obstacle au bonheur matériel de celle que tu aimes, que penseras-tu de lui, sinon qu'il est absurde et incomplet? Je t'entends parler de sacrifices, de dévouement courageux, de séparation, que sais-je? de mort, peut-être... Car, je te répète, tu n'as d'énergie que contre toi-même... Enfant, il vaut mieux vivre, crois-moi, et vivre heureux... Tout s'arrange dans la vie, tout change de formes et de couleurs, selon les positions, sans cesser pour cela d'exister. Le cœur, comme l'esprit, se façonne à tout, ce qui vous révoltait de loin s'adoucit par l'habitude... Il ne s'agit que de bien s'entendre et de n'avoir qu'une seule pensée et une seule volonté, celle d'un bonheur réciproque.

» Sir Francis est un étourdi qui n'a pas, en somme, deux idées dans son cerveau. Cet homme ne pouvait être dangereux pour moi ni te faire ombrage. Il est d'une telle nullité, que je craindrais de blasphémer en le comparant à mon Urbain. Mais il est fort riche et ne demande qu'à dissiper sa fortune. Il me faisait la cour, et il t'a offert ses services. Il fallait accepter, on aurait avisé ensuite. A toute extrémité, le plus grand malheur qui pût t'arriver, c'était de me partager avec un homme que je n'aurais point aimé, et qui, très-vraisemblablement, me serait devenu odieux... De quel côté, je te le demande, eût été le plus grand sacrifice? Tu aurais vécu heureux, et je n'aurais pas manqué, moi, de toutes ces choses que tu appelles des futilités et sans lesquelles la vie est insupportable à une femme qui a besoin de plaire et d'être belle. Tu m'aurais aimée davantage; car, sois-en bien sûr, il n'y a que le bonheur agité et incertain qui se fasse sentir et qui se renouvelle sans cesse. Au lieu de tout cela, qu'as-tu fait? Tu as feint de ne rien comprendre, afin de n'avoir aucun parti à prendre, et tu m'as forcée ainsi de me séparer de toi... Je suis certaine qu'à cette heure tu trouves déjà qu'il valait encore mieux me partager que de me perdre. Console-toi, cependant, en pensant que cette résolution m'a coûté et me coûtera plus de larmes qu'elle ne te causera de regrets. Car, je t'aime, malgré tous tes défauts... Il y a en toi je ne sais quelle puissance cachée qui m'attire et que nul homme n'a jamais possédée... Pourquoi faut-il que ton esprit soit toujours flottant, quand ton cœur est si prompt à sentir et si ardent à se fixer?...

» Adieu, âme de vie... Je m'éloigne, mais je ne t'a-

bandonne pas. Je te rejoindrai aussitôt que j'aurai pu me débarrasser avantageusement de l'amour de sir Francis... Mais je t'en conjure, dans ton intérêt comme dans le mien, n'essaie pas de me poursuivre... Je ne te pardonnerais de ma vie, et tu nous séparerais pour toujours.

» Je te laisse mon mobilier. Tu trouveras dans mon petit bureau une bank-note de deux cents livres sterling, qui m'a été donnée par sir Francis, pour menus frais de voyage... Adieu, encore une fois, tout ce que j'aime dans le monde... Sois plus sage, et n'oublie jamais ta

» LÉONIE. »

Malgré les vagues appréhensions qui assiégeaient, depuis quelque temps, l'esprit d'Urbain, cette lettre fut pour lui un coup aussi inattendu que terrible. Il avait peine à se persuader que ce ne fût pas une cruelle dérision. Cette lettre lui semblait empreinte, dans toute son étendue, d'une secrète et sanglante ironie. L'infidélité de Léonie ne l'aurait que faiblement étonné ; mais une trahison préparée par elle de longue main, lui paraissait une monstruosité au-dessous même du cynisme qu'elle avait toujours affiché. Cependant, il y avait dans sa perfidie même cette sorte de délicatesse et de générosité en quoi consistait toute sa vertu. En relisant la lettre avec plus de calme, il crut y reconnaître sous les expressions d'une colère contenue, le caractère d'un regret sincère et de ce mélange de passion et de bassesse qu'il avait souvent observé dans Léonie. Le gage qu'elle lui avait laissé de sa sollicitude, cette affectueuse préoccupation qui l'avait suivie jusqu'au milieu des préparatifs de son

abandon, achevèrent de convaincre Urbain qu'il était encore seul maître de son affection. Cette affection était maintenant la seule qu'il n'eût pas brisée et qui fût capable de survivre à tout. Entre lui et cette femme, c'était désormais à la vie et à la mort. Ne possédait-elle pas, d'ailleurs, tous ses secrets?...

Assuré de ressaisir tout son empire sur elle, à la première occasion, Urbain n'hésita plus à se mettre à sa poursuite, malgré sa défense. Il vendit le mobilier qu'elle lui avait laissé, accepta sans scrupule les deux cents livres sterling provenant des libéralités de sir Francis, et, après quelques vagues renseignements, prit au hasard la route de l'Italie.

Bien qu'appuyé sur des renseignements fort incertains, Urbain ne doutait pas que sir Francis n'eût pris la route de France, pour se rendre en Italie. Dans cette pensée, il partit de Londres, quelques heures après la réception de la lettre de Léonie, et s'embarqua immédiatement à Douvres pour Calais. En traversant de nouveau la France, de tristes réflexions l'assaillirent. Il y avait un an qu'il en était parti, avec la volonté de n'y rentrer jamais. Alors il fuyait loin de son pays, de sa famille, avec la femme qui s'était faite récemment, à force d'amour et de dévouement, la compagne et presque l'arbitre de sa vie. Aujourd'hui cette même femme fuyait avec un autre, et c'était lui qui la poursuivait!...

Le souvenir de sa dernière rencontre avec Charlotte revenait aussi à sa pensée. Il revoyait Charlotte pâle, défaite, traînant au milieu de la foule une existence brisée à laquelle semblait seul l'attacher encore, comme un lien fragile, le gage récent de leur union. Il pensait au sort de cet enfant qui lui était apparu un jour,

comme pour jeter dans sa vie une douleur et un remords de plus! Ainsi ce n'était pas assez d'avoir déshonoré sa femme et de l'avoir vouée au malheur; il fallait qu'il devînt aussi un objet de honte pour son enfant... Tant qu'il avait vécu en pays étranger, l'éloignement, les agitations de la vie, des préoccupations plus immédiates avaient, pour ainsi dire, fermé son âme à de pénibles souvenirs. Mais aujourd'hui, en France, à quelques pas de Charlotte et de sa fille, il se sentait saisi de nouveau par des pensées amères... Singulière et juste destinée! Lui, qui n'avait pu aimer la meilleure et la plus aimable des femmes, qu'il avait trahie et abandonnée tant de fois, il était trahi et abandonné à son tour par la complice de ses désordres et la confidente de ses terribles secrets!...

Cependant il avait toujours caché à Léonie que Charlotte l'avait rendu père, de peur de lui inspirer de la défiance sur la sincérité de son dévouement ou des craintes sur la durée de leur liaison. Du reste, en se reportant à la circonstance qui avait motivé son brusque départ de Paris, il n'avait pas douté un seul instant qu'il n'eût été reconnu par Charlotte, sur les indications fournies par la jeune servante, et qu'elle n'eût cherché les occasions de le rencontrer. Il s'affligeait à la pensée du nouveau chagrin qu'avait dû lui causer la perte de l'espérance que cette découverte avait ranimée sans doute dans son âme, et il se demandait si le moment n'était pas venu de tenir la promesse qu'il lui avait faite de la revoir un jour. Sa bonne foi était entière quand il lui avait fait cette promesse. Alors, malgré les poignantes douleurs de cette séparation, il croyait encore à la possibilité d'une réunion dans un avenir plus ou moins éloigné; mais aujourd'hui tout

était fini entre Charlotte et lui. Son sort était irrévocablement lié à celui de la seule femme devant laquelle il pût n'éprouver ni honte ni remords. Cette femme était plus que sa maîtresse, c'était son avenir tout entier. Il l'aimait malgré sa trahison, et rien ne pouvait plus l'empêcher de la poursuivre pour la réclamer et la reprendre par tous les moyens, au mépris de tous les devoirs et des plus saintes affections. Le souvenir de Charlotte avait cessé d'être un talisman pour lui, et la pensée même du désespoir auquel il la condamnait pour jamais n'était plus capable d'enchaîner la passion aveugle qui l'entraînait.

Charlotte, en effet, n'avait jamais été si malheureuse. Elle n'espérait plus se réunir à Urbain et avait cessé de voir, dans la promesse qu'il lui avait laissée en la quittant, autre chose que le désir de soutenir son courage contre une si cruelle épreuve. La vue seule de son enfant était capable de lui donner la force dont elle avait besoin. Elle avait cru un instant, après l'incident du bois de Boulogne, qu'elle n'avait pas cessé d'être l'objet de la sollicitude d'Urbain, qu'il veillait secrètement sur elle, épiait ses moindres démarches, la suivait dans ses promenades et vivait, pour ainsi dire, de loin avec elle, retenu seulement par la crainte d'être recherché pour l'événement de la Pommeraie, de la compromettre ainsi et de troubler de nouveau son existence. Elle espérait que la vue de son enfant ferait cesser ses incertitudes et hâterait ce jour heureux qu'il lui avait fait entrevoir dans un avenir incertain. Alors elle s'attacherait à lui avec la double force de l'épouse et de la mère; elle dissiperait toutes ses craintes, et si son amour et ses larmes ne suffisaient pas pour le retenir, elle ferait

parler les nouveaux droits que la nature venait de lui donner. Il aurait du moins pitié de son enfant, et il consentirait enfin à rester avec la mère pour ne pas condamner la fille...

L'infortunée ignorait par combien de fautes et d'obstacles insurmontables Urbain s'était séparé d'elle!... L'espérance, cette fois, fut lente à l'abandonner, parce que son cœur comprenait que c'était la dernière qu'il pût concevoir... Elle attendit longtemps, sans oser proférer une plainte ou un mot qui trahît les cruelles agitations de son âme. Puis, quand elle sentit que tout lui échappait de nouveau, alors elle sortit tout à coup de son apparente résignation, comme si elle se reprochait d'avoir perdu, dans l'attente, un temps irréparable, et oubliant, pour la première fois, la prudence et la discrétion qui lui avaient été demandées, elle ne voulut plus prendre conseil que de la violence d'un désespoir trop longtemps comprimé et de l'ardeur irrésistible qui l'entraînait à tout tenter pour ressaisir le bonheur qui la fuyait. Elle s'accusait d'une lâche complaisance et d'une patience qui lui était devenue funeste. La pensée qu'elle aurait pu ramener Urbain et l'enchaîner peut-être pour toujours irritait sa douleur. A tout prix, elle voulait le revoir, lui parler... Peut-être lui-même, retenu par la honte ou par le remords, n'attendait-il qu'un mot, un signe pour accourir serrer dans ses bras sa femme et son enfant!...

Charlotte confia son nouveau dessein à Irma, qui l'approuva. Alors elle pensa à madame Morel, qui pouvait mieux que personne découvrir la retraite d'Urbain, si déjà elle ne la connaissait pas; et malgré la répugnance qu'elle éprouvait à invoquer dans cette

circonstance l'intervention de son ancienne gouvernante, elle lui écrivit de venir lui parler.

Charlotte ne l'avait point revue depuis deux ans. L'événement de la Pommeraie, dans lequel il fut reconnu qu'elle avait joué au moins un rôle fort suspect, avait confirmé Charlotte dans la résolution qu'elle avait prise, quelque temps auparavant, de rompre toute espèce de relations avec cette femme. En vain s'était-elle présentée plusieurs fois à l'hôtel de Ceyran. Charlotte avait donné à cet égard la consigne la plus sévère, et la porte lui fut constamment refusée, sous différents prétextes. L'ex-institutrice s'en consola d'autant plus facilement que Charlotte, fidèle à sa promesse, lui faisait payer très-exactement chaque quartier d'une pension fort honnête. C'était assurément pousser loin la reconnaissance pour un service qui avait eu de si tristes résultats; et madame Morel le comprenait trop bien pour exiger davantage, ou pour s'exposer, par une insistance maladroite, à perdre le prix plus réel et plus précieux à ses yeux, de ses anciennes complaisances. Aussi se garda-t-elle bien de montrer une susceptibilité déplacée; elle se contenta de rire à huis clos, avec madame d'Ortès et un petit nombre de fidèles, des scrupules tardifs et de la généreuse rancune de son élève.

Plusieurs jours se passèrent sans que Charlotte vît arriver madame Morel. Prenait-elle sa revanche? Charlotte souffrait cruellement de ce retard. Irma et Ludovic, qui se trouvaient alors à Paris, s'efforçaient de calmer son impatience. Ludovic s'offrit même pour aller connaître la cause du refus tacite de madame Morel; mais Irma montra quelque répugnance à envoyer son mari dans la maison de madame d'Ortès, et

Charlotte s'y opposa par délicatesse pour sa belle-sœur. Il fut résolu alors que, si l'on ne recevait pas de réponse à quelques jours de là, on dépêcherait une personne de confiance auprès de madame Morel.

Cependant madame Morel était trop bien instruite de la position de Charlotte et de ses chagrins, pour ne pas pressentir de quel service et de quels renseignements la femme d'Urbain pouvait avoir besoin. Mais c'était précisément cette conviction même qui l'embarrassait. Avec une ennemie, c'est-à-dire avec toute autre femme que Charlotte, elle n'eût pas hésité, et quoiqu'elle ne sût pas, dans ce moment, où était Urbain, elle n'ignorait pas qu'il avait renoué plus que jamais sa liaison avec la Saint-Venant, et qu'ils étaient passés ensemble en Angleterre. Madame Morel avait donc une ample matière pour médire et faire du mal; mais elle éprouvait, il faut le reconnaître, quelques scrupules à tourmenter Charlotte sans raison. Se retrancher dans une ignorance absolue? Charlotte ne le croirait pas. Ne pas se rendre à son invitation? C'était négliger volontairement l'occasion de rétablir une intimité dont elle se promettait plusieurs avantages.

Madame Morel communiqua la lettre de Charlotte à madame d'Ortès et à M. de Vibrac.

— Cette pauvre Charlotte! fit madame Morel, comment lui annoncer?... — Ce qu'elle connaît parfaitement, interrompit madame d'Ortès. Après ce qu'elle a su et vu, avant son mariage, de l'intimité d'Urbain et de Léonie, vous ne me persuaderez pas, ma chère, que la candeur de votre élève ne devine pas facilement ou ne soupçonne pas, tout au moins, en quel lieu est son mari et ce qu'il fait...—Mais je vous assure qu'elle

ne soupçonne rien du tout, attendu qu'elle était au mieux avec son mari, quand celui-ci l'a quittée... — Parbleu! s'écria Vibrac, voilà une lune de miel qui s'est levée tard et qui a disparu vite! — Jaloux! fit madame Morel! — Eh! mais... à propos... exclama madame d'Ortès en se tournant vers Vibrac, pourquoi ne profiteriez-vous pas de l'éclipse? La nuit tous les... — Tous les amants se ressemblent, interrompit Vibrac, c'est vrai... J'y songeais... — Je ne vous le conseille pas, dit madame Morel. Je trouve même, soit dit sans vous offenser l'un et l'autre, que votre sagacité choisit mal son temps. — Vous croyez donc sérieusement, demanda madame d'Ortès, qu'Urbain continue à être, comme disaient autrefois les amoureux, vainqueur du temps et de l'absence; et que cette lettre n'a pas d'autre but que d'apprendre des nouvelles de l'infidèle?... — J'en suis certaine. — Et moi, je n'en crois rien... Je crois tout simplement, médisance à part, que la belle Ariane s'ennuie d'être... seule... Qu'en pense votre fatuité, mon cher Vibrac? —Ma fatuité pense absolument de la même manière que votre indulgence. — Peut-être même, reprit madame d'Ortès, Charlotte a-t-elle, dans ce moment, besoin des conseils de son excellente gouvernante...—Quoi! vous supposeriez...répliqua madame Morel d'un air piqué.— Mon Dieu! ma chère, je ne suppose rien... J'examine... je cherche à expliquer... — Ah! s'écria Vibrac avec un soupir sentimental, si vous le vouliez, ou plutôt si madame Morel le permettait, je me chargerais bien volontiers de la tirer d'embarras et de tout vous expliquer avant deux jours!... — Il a raison, dit madame d'Ortès, que ne l'envoyez-vous à votre place?... Il dira que vous êtes malade ou absente... De cette ma-

nière, vous évitez la corvée, et vous vous ménagez une entrée... — Quelle folie! Comment, surtout après les démonstrations faites à l'encontre de Charlotte par M. de Vibrac, pourrais-je choisir un pareil ambassadeur? — N'est-ce que cela qui vous arrête? demanda Vibrac avec vivacité! Oh! je ne tiens pas à la qualité... Je prendrai tout sur moi... Je dirai que j'ai surpris la lettre, que je suis venu de mon propre mouvement et sans vous en prévenir... Fiez-vous à moi... Personne ne sera compromis... — Mais elle? demanda madame Morel avec hésitation, songez que sa position n'est plus la même qu'il y a un an. — Je le sais... Aussi, croyez que je prendrai toutes les précautions que son intérêt et la bienséance exigeront...

Madame Morel regarda son amie d'un air à moitié convaincu.

— Eh bien, soit, dit-elle. Je consens à vous confier cette mission délicate... mais à une condition...— Laquelle? — C'est que vous ne parlerez ni de vous ni de vos prétentions... — Je le jure, dit Vibrac avec une solennité risible.

Le lendemain Vibrac fit une toilette recherchée, repassa dans sa mémoire tout l'arsenal de ses séductions, répéta devant sa glace les mouvements passionnés et les effets les plus propres à émouvoir, et se dirigea, moitié content, moitié inquiet, vers l'hôtel de M. de Ceyran... Charlotte était seule dans sa chambre, lorsqu'on lui annonça qu'une personne demandait à lui parler de la part de madame Morel. Sans autre information, Charlotte, transportée de joie, ordonna qu'on introduisît l'envoyé de madame Morel. A la vue de M. de Vibrac, elle ne put retenir un cri d'effroi; mais réfléchissant aussitôt à ce qu'un éclat, dans cette circon-

stance, aurait de fâcheux pour elle-même, et craignant en même temps de perdre l'occasion d'apprendre ce qu'elle désirait si ardemment connaître, elle surmonta son émotion, et fit signe à M. de Vibrac de s'asseoir. Il y avait dans son geste et dans son regard tant d'autorité et d'indignation comprimée, que le jeune homme, malgré sa merveilleuse outrecuidance, ne put se méprendre sur le sentiment que sa vue avait fait naître.

— Eh quoi! madame, dit-il en obéissant machinalement à l'ordre muet de Charlotte, mon aspect ne saurait-il donc produire sur vous qu'un sentiment de répulsion, même quand je viens... — Veuillez, monsieur, me parler uniquement de ce que vous avez été chargé de m'aprendre... Et, d'abord, ayez la bonté de me dire à quelle cause je dois l'honneur de vous voir, à la place de madame Morel, que j'avais seule priée de se rendre auprès de moi...

La question étant ainsi nettement posée et réduite, pour ainsi dire, à sa plus simple expression, Vibrac comprit qu'il essayerait vainement de tourner la difficulté.

— J'avoue, madame, répondit-il avec un peu d'hésitation, que le hasard seul m'a rendu confident de votre lettre adressée à madame Morel. — Et vous avez osé, monsieur, vous présenter chez moi sans son aveu et sans ma permission!

En disant cela, Charlotte s'était levée et indiquait du doigt la porte à M. de Vibrac. Cependant cet argument, tout concluant qu'il était, ne le déconcerta point parce qu'il se trouvait au nombre des objections qu'il avait prévues. Sa réponse était toute prête :

— Vous vous méprenez entièrement, madame, sur l'objet de ma visite... J'ai pu, dans une circonstance

bien différente, vous faire entendre le langage d'une passion qui avait peut-être son excuse dans sa violence même, et, permettez-moi de vous le dire, dans votre position. Aujourd'hui, madame, si ce sentiment existe encore au fond de mon cœur, croyez que je saurai l'y maintenir en votre présence, et que vous n'entendrez sortir de ma bouche que les paroles de la plus respectueuse admiration...

Vibrac s'arrêta après cette tirade, sur l'effet de laquelle il avait beaucoup compté. L'apparente bonne foi qu'il mit dans son débit, bien plus que dans ses paroles elles-mêmes, rassura Charlotte. Il se hâta d'ajouter :

— S'il est vrai que je n'ai reçu, dans cette circonstance, de mission que de moi-même, soyez assurée, madame, que je remplis auprès de vous les intentions de madame Morel... Ce qu'elle vous aurait dit, je viens vous l'apprendre, car je ne suis pas moins instruit qu'elle-même de tout ce qui vous intéresse...

Charlotte regarda le jeune comte avec un reste de défiance. Elle craignait d'accorder à ses paroles plus de foi qu'elles n'en méritaient. De plus, elle éprouvait une invincible répugnance à initier, en quelque sorte, à ses chagrins domestiques un jeune homme dont les dispositions et les sentiments à son égard ne lui étaient que trop connus. Mais, en même temps, elle ne se sentait pas le courage de laisser échapper l'occasion de recueillir peut-être les renseignements dont elle avait soif. Elle allait enfin entendre parler d'Urbain par un homme qui le voyait peut-être journellement... Elle allait connaître sa demeure, ses habitudes, ses pensées même... Et si une intention perfide perçait dans les discours du jeune comte, elle saurait bien le rame-

ner au respect d'elle-même et d'Urbain. Rassurée entièrement par cette dernière réflexion, elle s'assit d'un air résigné et curieux à la fois en face de Vibrac.

— Parlez donc, monsieur, lui dit-elle sans oser lever les yeux sur lui, et puisque vous paraissez instruit de tout ce qui me touche, ayez la bonté de m'apprendre... où est mon mari dans ce moment... Si vous avez conservé avec lui les mêmes relations intimes qui ont existé entre vous, je vous en conjure, monsieur, ne me cachez rien de sa position... et de ses plus secrèes pensés... Ayez pitié de moi, en vous montrant généreux et sincère... Surtout, j'en appelle à votre honneur, qu'Urbain ignore toute sa vie le service que vous m'aurez rendu.

En disant cela, Charlotte s'était animée et sa voix tremblante trahissait l'effort qu'elle faisait pour dompter à la fois sa pudeur et sa fierté. — J'avoue, répondit Vibrac, que j'aurai peu de mérite à vous garder le secret que vous me demandez, puisque Urbain quitté Paris depuis quelque temps... et que rien n'annonce qu'il ait l'intention d'y revenir jamais... — Oh! parlez, monsieur, s'écria Charlotte dont le visage était devenu tout à coup d'une pâleur effrayante. Où est mon mari? Qu'est-il devenu? — Je ne sais si je dois... répondit Vibrac avec un embarras calculé. En vérité, je n'ose... — Achevez, monsieur, de grâce... Tout ce que vous pourrez m'apprendre me sera moins cruel que cette affreuse incertitude. — Vous saurez donc tout, madame, et puissiez-vous me pardonner le courage dont j'ai besoin pour vous affliger ainsi!... Vous n'avez pas oublié sans doute la liaison d'Urbain avec madame de Saint-Venant...

A ces mots, les yeux de Charlotte se remplirent de larmes. Vibrac continua :

— Eh bien, cette liaison n'a jamais été rompue, même par le mariage d'Urbain... Depuis son retour à Paris, il a constamment habité avec madame de Saint-Venant et ils sont partis ensemble pour l'Angleterre... On a lieu de croire qu'ils sont établis à Londres.

Charlotte, à cette révélation, avait caché sa tête dans ses mains... Elle sanglotait.

— Oh! pardonnez-moi, s'écria Vibrac ému à son tour par le spectacle de cette profonde douleur; mais pardonnez-moi le mal que je vous fais souffrir!...

Charlotte ne répondit pas... Elle ne l'avait point entendu... Tout à coup, elle releva son visage tout inondé de pleurs.— Encore une question, monsieur, dit-elle, une seule question... Combien y a-t-il de temps qu'Urbain est parti avec cette femme?... —Six mois environ... C'était en été... au mois de juin, je crois....— Au mois de juin, murmura Charlotte; oui, c'est bien à cette époque que le hasard nous a fait rencontrer... Ainsi, c'est quelques jours après, c'est le lendemain, peut-être, qu'il m'eut aperçue et qu'il eut embrassé son enfant pour la première fois, c'est alors qu'il est parti avec cette femme... Toujours cette femme entre lui et moi! Tout est donc fini, mon Dieu!...

Charlotte, à ces mots, cacha de nouveau son visage dans ses mains.

— Oui, s'écria Vibrac avec exaltation, c'est pour cette femme qu'il a abandonné celle devant qui tous les genoux doivent fléchir et tous les cœurs battre d'admiration et d'amour... Oh! la plus sainte et la plus aimable des femmes!...

Vibrac, en prononçant ces paroles, s'était précipité aux genoux de Charlotte, qui, absorbée dans sa dou-

leur, paraissait à peine se souvenir qu'elle ne fût pas seule...

— Oh! poursuivit-il, que ne m'a-t-il été donné de veiller sur votre bonheur! Que ne puis-je payer de tout mon sang une de ces larmes que vous versez pour un ingrat! Oh! Charlotte! Charlotte!

Emporté par la passion, Vibrac avait saisi une des mains de Charlotte qu'il porta à ses lèvres...

En ce moment, la porte de la chambre s'ouvrit... Ludovic entra... Charlotte tressaillit, comme réveillée en sursaut... A la vue de son frère arrêté sur le seuil de la porte et du jeune homme agenouillé à ses pieds, elle eut comme le sentiment soudain d'un grand malheur... Elle fit un effort pour se lever; mais elle retomba inanimée sur le fauteuil où elle était assise...

Vibrac s'était relevé avec plus de confusion que de frayeur... Il ne connaissait point Ludovic et ne s'expliquait pas l'apparition subite du jeune officier. Ludovic s'avança vers lui les traits bouleversés par la colère.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix étouffée, en lui montrant Charlotte évanouie... celle que vous venez d'outrager n'a plus de mari pour veiller sur elle; mais il lui reste un frère pour la défendre... Je m'appelle Ludovic Dumesnil... Sortons...

Ludovic tira le cordon d'une sonnette. Une femme de chambre parut.

— Votre maîtresse a besoin de vos soins, lui dit-il en se retirant.

Avant de quitter l'hôtel, il passa dans la chambre qu'il occupait, prit une boîte de pistolets qu'il cacha sous son manteau, et rejoignit promptement Vibrac.

Quand ils eurent fait quelques pas dans la rue, Ludovic s'arrêta :

— Monsieur, dit-il, voilà, je le sais, la seconde insulte que vous faites à une femme sans défense... Je vous tiens pour un lâche... — Les injures sont de trop avec moi, monsieur, répondit Vibrac avec fermeté. Vous vous regardez comme offensé...Cela me suffit... Je suis à votre disposition... Fixez vous-même le jour et le choix des armes... — Je suis pressé, monsieur, répondit Ludovic qui se contenait à peine, et si vous êtes dans les mêmes dispositions que moi, nous n'admettrons aucun délai... Quant au choix des armes, j'ai ici deux excellents pistolets qui peuvent nous convenir... — Mais nous n'avons pas de témoins, fit observer Vibrac un peu étourdi de la pétulance du jeune officier. — Je suis à peu près étranger à Paris, et j'aurais peut-être quelque peine à trouver deux témoins... Ayez la bonté de vous charger de ce soin... Deux heures vous suffiront pour cela... Allez, monsieur... Vous me retrouverez à l'entrée du bois de Vincennes, dans la première allée à droite...

Arrivé au rendez-vous, longtemps avant l'heure qu'il avait indiquée, Ludovic entra dans un cabaret situé sur la lisière du bois, demanda un verre d'eau, de l'encre et du papier. Il laissa le verre d'eau intact et écrivit deux lettres. L'une était adressée à Irma et l'autre à Charlotte. Quand il eut achevé, il paya avec une pièce d'or le verre d'eau qu'il n'avait pas bu, ainsi que les deux feuilles de papier dont il s'était servi, remit les lettres à l'aubergiste en le priant de les porter à leur adresse, dans deux heures, si lui-même ne venait pas auparavant les réclamer.

A l'heure dite, deux fiacres arrivèrent presque en

même temps à l'entrée du bois. C'était Vibrac avec les quatre témoins. Ludovic tendit cordialement la main, en signe de remercîment, aux deux jeunes gens que Vibrac lui présenta, en les lui nommant, comme ayant bien voulu, sur sa demande, assister son adversaire. C'étaient deux cavaliers de bonne mine et dont l'un fut reconnu par Ludovic pour le frère d'un officier de son régiment. Les témoins de Vibrac étaient plus âgés et l'un d'eux paraissait surtout avoir une grande expérience de ces sortes d'affaires. Les deux autres personnes sorties du second fiacre se tenaient à distance, comme en observation... C'étaient deux chirurgiens.

— Si vous eussiez pensé comme moi, dit Ludovic à Vibrac, en désignant ces deux dernières personnes, nous n'aurions pas eu besoin du ministère de ces messieurs.

Les témoins se regardèrent avec étonnement.

— Je vais me faire comprendre, poursuivit Ludovic s'adressant à Vibrac; avez-vous expliqué à messieurs les témoins le motif de notre rencontre? — Il ne m'appartenait pas, répondit Vibrac dont la fatuité ne l'abandonnait jamais, de disposer d'un pareil secret... J'ai voulu vous laisser ce soin, si toutefois vous jugez convenable... — De vous signaler comme un fat et un lâche, s'écria Ludovic; oui, monsieur, je le ferai... Et il ne sera pas dit que l'honneur d'une femme succombera sous le coup de votre silence hypocrite et de votre feinte générosité... Oui, je ne crains pas de le dire tout haut, vous voudriez en vain vous poser ici comme l'amant de ma sœur... Je vous dis, moi, que vous mentez... — Monsieur, interrompit l'un des témoins de Vibrac, je manquerais à mon devoir si je

ne vous rappelais qu'une des premières lois du duel proscrit l'injure entre les adversaires et que toute provocation devient inutile et inconvenante sur le terrain. — Eh! monsieur, s'écria Ludovic avec emportement, j'ai un devoir plus important que le vôtre à remplir, c'est de défendre l'honneur de ma sœur, avant de venger l'insulte qui lui a été faite... Oui, poursuivit-il en s'adressant à Vibrac, deux fois, je veux qu'on le sache, vous avez tenté de séduire ma sœur par la violence ou la corruption... Aujourd'hui encore, je vous ai surpris à ses pieds. L'audace et la ruse ne vous ont pas mieux réussi que les moyens infâmes dont vous vous êtes servi auparavant... Osez le nier!..

Vibrac sourit...

— Néanmoins, poursuivit Ludovic, je ne veux pas qu'en l'absence de son mari, ma sœur ait été insultée impunément... Je ne veux pas que vous puissiez reparaître, devant elle, ni devant moi... Vous voyez bien, monsieur, qu'entre nous deux, c'est une question de vie ou de mort. Comprenez-vous maintenant pourquoi je vous disais tout à l'heure que le ministère des hommes de l'art était inutile ici? A moins que vous ne reconnaissiez que vous avez été un séducteur aussi malheureux que déloyal et que vous me juriez de ne jamais vous présenter devant ma sœur, ni devant moi... car votre vue m'est odieuse... — Assez d'insultes jusqu'à présent, monsieur, dit Vibrac frémissant de colère à son tour, et puisque c'est un duel à mort que vous voulez... — C'est aux témoins à décider s'il y a lieu à l'accorder, dit froidement celui qui avait pris la parole tout à l'heure.

Les témoins se formèrent en groupe, à quelque distance, tandis que Ludovic et Vibrac parcouraient

l'allée, en se lançant des regards de haine. On décida, comme moyen terme, que les deux adversaires seraient libres de commencer une seconde épreuve, dans le cas où les deux premiers coups de feu auraient été perdus... Le soleil dardait ses rayons à travers les branches dépouillées des arbres. On mesura les distances. On tira au sort à qui *n'aurait pas le soleil.* Le sort fut favorable à Vibrac. L'espace à parcourir était de trente pas. Les adversaires devaient marcher l'un sur l'autre et tirer à volonté...

Vibrac avait recouvré son sang-froid. Ludovic marchait d'un air résolu et ferme. Il tenait son pistolet à la hauteur de la poitrine de son adversaire, tandis que son autre main, placée horizontalement au-dessus de ses yeux, les garantissait des rayons du soleil. Déjà il avait fait dix pas, lorsque son pied heurta une pierre du chemin... Son doigt serra la détente du pistolet... Le coup partit... La balle siffla à l'oreille de Vibrac qui baissa involontairement la tête et continua de marcher... Ludovic s'était arrêté les bras croisés sur sa poitrine, le front haut... Vibrac fit feu à son tour. Ludovic chancela, fit quelques pas pour s'appuyer à un arbre et tomba avant de l'avoir atteint... La balle avait pénétré au-dessus de l'estomac. Le sang sortait à peine... On agrandit la plaie, on pratiqua une saignée... Tout fut inutile... La suffocation avait été presque instantanée, et, cinq minutes à peine après avoir été frappé, l'infortuné rendait son dernier souffle dans un râle douloureux, sans avoir pu faire entendre d'autres mots que ceux de Charlotte et d'Irma.

On transporta son cadavre au cabaret voisin, d'où un exprès fut envoyé aussitôt à l'hôtel de Ceyran...

Le lendemain Vibrac était chez madame d'Ortès,

où il racontait, tout en caressant le nœud de sa cravate, devant un auditoire attentif de jeunes femmes coquettes, les moindres détails de son duel avec le frère de Charlotte...

— Voilà un coup de pistolet qui vous enlève sans retour une maîtresse en perspective, dit madame d'Ortès... — Et à moi une pension dont j'avais déjà la jouissance, ajouta madame Morel avec un désespoir comique.

IV

Tandis que l'infortuné Ludovic payait de sa vie son amour pour sa sœur et le soin d'une réputation dont Urbain était le défenseur naturel, celui-ci courait en Italie sur les traces de Léonie. Il semblait que désormais la fatalité qui l'avait poursuivi sans relâche dût s'appesantir aussi sur tout ce qui tenait à lui par les liens de la parenté ou de l'affection. Il y a, en effet, dans la vie de tout homme, un moment où une nouvelle révolution s'accomplit autour de lui dans la complication des événements cachés qui doivent régler sa destinée, à peu près comme ce renouvellement salutaire qui s'opère, à des temps marqués, dans son organisation physique. Une faute, un accident l'a jeté hors de sa route, et il marche ainsi à son but, subissant, sans pouvoir s'en rendre compte, les conséquences d'un changement fatal, et offrant, dans sa personne, une nouvelle preuve que tout s'enchaîne et se commande réciproquement dans les passions comme dans

les faits extérieurs dont se compose la vie humaine. Cette pensée familière à Urbain, et à laquelle la fin déplorable de son beau-frère, s'il l'eût connue, aurait sans doute donné une nouvelle force, ne s'offrait point, en ce moment, à son esprit, préoccupé uniquement de la trahison de Léonie et du soin de la retrouver.

Cependant il s'était trompé sur la route qu'elle avait dû suivre pour se rendre en Italie. Elle avait prévu, en effet, que, malgré sa défense, il ne manquerait pas de la poursuivre. C'est pourquoi, à peine arrivée en France, elle changea brusquement d'itinéraire et insista, malgré les fatigues de la traversée et de ce voyage précipité, pour gagner l'Italie par l'Allemagne. Elle espérait dépister ainsi entièrement Urbain, dans le cas où il se serait aussi embarqué pour la France, et l'obliger à renoncer, de guerre lasse, à sa poursuite. Le hasard seconda son dessein. Tandis qu'elle côtoyait tranquillement, à petites journées, les bords du Rhin allemand, Urbain, trompé par une malheureuse ressemblance de nom, traversait rapidement, à la suite de deux voyageurs, une partie de la France et la Suisse. Ce ne fut qu'en Italie, et à quelques lieues de Venise, qu'il reconnut son erreur; mais il n'en continua pas moins sa route. En outre de la presque certitude qu'il avait acquise à Londres que sir François était parti pour l'Italie, il savait que Léonie nourrissait, depuis longtemps, le désir de visiter ce pays, et il devait supposer qu'ils séjourneraient à Venise avant de parcourir le reste de la Péninsule. Il résolut donc de les y attendre, assuré qu'ils n'avaient pu l'y devancer.

Près de deux mois furent employés en recherches vaines. Il avait visité, presque chaque jour, les prin-

cipales hôtelleries et parcouru sans succès tous les quartiers de la ville et les promenades les plus fréquentées. Le soir, il allait épier l'apparition des dames de Venise, au moment où elles viennent aspirer, sur leurs balcons, la fraîcheur parfumée de la brise. D'autres fois, emporté à travers les mille canaux qui baignent les pieds de la reine de l'Adriatique, il cherchait à distinguer, à la lueur des lanternes des gondoles, les traits voilés des femmes assises en silence dans les pavillons. Cependant, le temps s'écoulait et l'espérance commençait à l'abandonner. Grâce à l'or qu'il avait semé partout sur sa route pour accélérer sa course, aux frais énormes d'un séjour prolongé et des démarches qu'il entreprenait journellement, ses ressources pécuniaires étaient presque épuisées, et il ne pouvait s'empêcher de trembler à la pensée de se trouver seul et sans argent, dans un pays étranger. Dans la crainte de retarder ou d'embarrasser sa marche, il n'avait emporté de Londres qu'un faible bagage, ayant vendu à un juif le superflu de son habillement. Déjà même les seuls vêtements qu'il eût conservés étaient usés, et il n'avait plus le moyen d'en acheter d'autres. Il s'était logé au Rialto, le quartier le plus pauvre de la ville, et n'en sortait plus que vers la nuit. Un sombre désespoir s'emparait de lui par degrés. La pensée du suicide qui, dans une circonstance analogue, avait surgi pour la première fois dans son esprit égaré par la douleur, y revenait plus vive, plus pressante, plus inexorable en quelque sorte, comme la seule issue laissée à un malheur désormais complet et insupportable. Il aurait cédé sans doute cette fois aux suggestions de son désespoir, s'il n'eût été soutenu par un désir violent, et qu'il n'avait point connu

jusqu'alors, celui de la vengeance. Sa jalousie contre sir Francis s'augmentait des embarras cruels qui résultaient pour lui de l'abandon de Léonie. Cet homme lui avait enlevé jusqu'à son affection : car il était trop évident, à cette heure, qu'il n'existait déjà plus pour elle. Nul doute qu'ils n'eussent changé d'itinéraire, pour mieux se dérober à sa poursuite. Ce luxe de précautions, en même temps qu'il trahissait l'esprit rusé et défiant de Léonie, révélait chez elle une pensée fixe et la résolution bien arrêtée d'échapper, par tous les moyens, aux poursuites d'Urbain. Comment concilier une telle préoccupation avec l'amour extrême qu'elle prétendait avoir conservé pour lui, même en l'abandonnant? Tout indiquait qu'il avait été la dupe d'une mystification, ou tout au moins, qu'il avait trop facilement pris à la lettre des protestations inspirées uniquement par le désir d'adoucir le coup qu'on lui portait. Elle m'a trompé doublement, répétait-il avec des pleurs de rage, et c'est en vain que je me flatterais de la revoir jamais!

Un soir, il rentrait chez lui plus morne et plus découragé que jamais. En traversant une piazza peu distante du pont du Rialto, il fut frappé de l'aspect d'une femme placée au balcon d'une hôtellerie. Elle-même, dès qu'elle parut l'apercevoir, se retira précipitamment. La douteuse clarté de la lune ne permit pas à Urbain de distinguer ses traits; mais il crut reconnaître la taille, la pose et les airs de tête de Léonie...

Le lendemain et les jours suivants, Urbain se mit en observation à un angle de la place, afin de vérifier les soupçons qu'il avait conçus; mais la dame ne reparut point au balcon. En vain il interrogea le maître

de l'hôtellerie... Son extérieur était loin d'inspirer de la confiance. L'honnête hôtelier, qui prétendait se connaître en fripons, le prit pour un malfaiteur, ou, tout au moins, pour un aventurier, et refusa de répondre à ses questions. Urbain n'ayant pas l'argent nécessaire pour vaincre ses scrupules et lui délier la langue, dut se contenter de retourner à son poste d'observation.

Cette fois, il y avait été devancé par un homme du peuple d'assez mauvaise mine, qui lui remit un pli soigneusement cacheté, dans lequel étaient écrits ces mots : « Demain, à la nuit, au Lido, près du cimetière des Juifs... » Bien que l'écriture fût d'une main inconnue, Urbain ne douta pas que l'avis ne vînt de Léonie, et il attendit le lendemain avec la plus grande impatience.

Quand la nuit fut descendue, il s'approcha d'un gondolier dont la barque était amarrée près du Rialto, et lui ordonna de le conduire au Lido. Arrivé à l'endroit qui lui avait été désigné, Urbain aperçut une femme assise sur un banc de pierre. Elle était voilée et portait le costume des dames de Venise. Dès qu'il parut, elle leva son voile et courut à sa rencontre... C'était Léonie... Urbain voulait l'accabler de reproches; mais il n'eut que la force de se précipiter dans ses bras...

— J'avais juré pourtant, dit Léonie en lui rendant ses caresses, que tout serait à jamais rompu entre nous, si tu essayais de me poursuivre... Et voilà que c'est moi-même qui t'ai donné ce rendez-vous... Quel homme es-tu donc pour que ta vue seule triomphe de toutes mes résolutions?...— Je t'aime, ma Léonie, répondit Urbain avec passion. — Tu es un fou, répliqua

Léonie en l'embrassant. Il faut bien que je pardonne... Mais promets-moi, mon cher ange, que la folie que tu viens de faire sera la dernière...—Que veux-tu dire?—Tiens, voilà de quoi la réparer... car j'ai deviné facilement, à l'état de tes vêtements, quand je t'aperçus l'autre jour, que tu avais dépensé, pour me rejoindre, tout l'argent que je t'avais laissé... Tiens, prends donc... Cela ne me coûte même pas, à moi, la peine de le demander... Quand tu seras de retour à Londres... car je ne suppose pas que tu veuilles commettre l'imprudence de rentrer en France... j'aurai soin de te faire parvenir de temps en temps, une pareille somme à notre ancienne demeure...

En disant cela, Léonie présentait une bourse pleine d'or à Urbain... Celui-ci saisit la bourse avec colère et la lança au loin dans les flots...

— Ah! tu m'as cru plus vil encore que je ne le suis en effet, s'écria-t-il en pleurant de honte. Insensée! qui oses venir te confier aux mains d'un homme pour l'insulter en face!... — Qu'est-ce à dire, grand Dieu! s'écria Léonie interdite et pâle de frayeur. — Ah! vraiment, continua Urbain exaspéré, c'est pour cela que vous êtes venue ici; c'est pour me donner un premier à-compte sur le prix de mes complaisances... — Urbain, mon ami, je n'ai pas voulu vous offenser... — Non; vous avez voulu seulement vous débarrasser de mes poursuites et payer les frais de route d'un départ sous bref délai... — Mais enfin, que prétendez-vous? — Ce que je prétends? Quoi! Vous m'avez trahi! Quoi! j'ai fait trois cents lieues pour vous rejoindre! Je vous tiens en mon pouvoir, vous et le lâche qui a trompé ma confiance..., et vous me demandez ce que je prétends? Je prétends, quant à vous, que vous re-

veniez aussitôt avec moi... Oh! femme! vous oubliez vite les paroles que vous prononcez : « Tu es à moi, tu m'appartiens, car j'ai renoncé à tout pour toi, et je ne souffrirai pas que tu me quittes jamais! » Qui disait cela, il y a un an à peine? Est-ce vous ou moi? C'était vous alors... et c'est moi aujourd'hui... Qui m'a contraint de renoncer à ma femme, à ma famille qui m'aurait pardonné? Qui m'a fait jurer de ne les revoir jamais?... Il était temps alors de me rendre ma liberté... Aujourd'hui, il est trop tard, et c'est moi qui viens te dire à mon tour : Tu m'appartiens; je ne te quitte plus; car, en m'attachant à toi, j'ai brisé mes derniers liens avec la société... Je t'aime d'un amour insensé... Je t'aime avec la fureur du désespoir; car ton amour donne la mort!...

Léonie, épouvantée, tomba à genoux les mains jointes...

— Tu ne t'es donc attaché à mes pas que pour me perdre! s'écria-t-elle avec un véritable désespoir... Urbain, je t'en conjure... ne t'oppose pas ainsi à ce qui deviendra plus tard la cause de notre bonheur... Laisse-moi libre de mes actions encore quelque temps... Accorde-moi six mois seulement, et je jure de te rejoindre... Nous serons heureux alors...

Urbain détourna la tête avec dégoût. Léonie crut qu'il cherchait à cacher l'hésitation qu'aurait trahie sa figure. Elle continua en pressant tendrement ses mains :

— Ne feras-tu pas cela, du moins, pour moi... pour ta Léonie?... Toi, tu es un homme... Tu as appris à être honnête et vertueux... Tu as du courage contre l'adversité, et tu peux lutter, au besoin, contre la misère... Mais moi, je ne suis qu'une pauvre fille à qui

personne n'a rien appris, si ce n'est ce qui rend la vie facile et douce... Je suis faible d'esprit et de corps... N'auras-tu pas pitié de moi?... Laisse-moi être heureuse à ma manière... Ne suis-je plus ta Léonie, ta petite Léonie qui t'aime tant?... Encore, si tu voulais, nous ne serions pas forcés de nous séparer... Sir Francis a de l'amitié pour toi; il est amoureux de moi au point qu'il consentira à tout plutôt que de me perdre... Si tu voulais, nous ne nous quitterions pas... J'arrangerais cela, moi... Tu es mon mari et tu es venu pour me reprendre, et me ramener à Londres... Mais tu es faible... J'ai triomphé de tes scrupules, et tu consens à parcourir l'Italie, que tu ne connais pas, entre ta femme et ton ami, qui jurera de me respecter... — Infamie! s'écria Urbain en repoussant Léonie avec horreur... Oh! mon Dieu! ajouta-t-il en baissant la tête, il est donc vrai qu'on peut aimer une pareille créature! — Ne sois donc plus enfant et ne rejette pas le seul moyen qui nous reste d'être heureux ensemble...—Cesse donc d'être infâme, et tâche d'avoir un peu de courage pour la vertu... — Aie donc plutôt toi-même le courage de devenir riche, si tu m'aimes... sinon ne compte plus sur moi... Tu ne m'as jamais aimée... Après tout, je ne suis pas ta femme... Je suis libre, je veux l'être...

En disant cela, Léonie se leva avec résolution comme pour s'éloigner.

— Arrête, s'écria Urbain en la retenant avec force, ne me quitte pas ainsi... car je te tuerais... — Te voilà bien! dit Léonie sans s'effrayer : trop faible pour saisir le bonheur et toujours prêt à frapper ceux qui t'aiment! Puisque tu ne peux rien pour moi, laisse-moi retourner à celui dont l'amour n'est point égoïste

et funeste... — Ah! tu aimes cet homme! s'écria Urbain avec rage. Oh! tout son sang ne pourra suffire à me payer le mot que tu viens de prononcer...

Léonie regarda Urbain en souriant et parut réfléchir...

— Veux-tu que je te donne la preuve que je ne l'aime pas?...

Elle ajouta en baissant la voix :

— Veux-tu me prouver à ton tour que tu m'aimes et que tu as le cœur d'un homme?...Écoute... je suis venue seule ici aujourd'hui... Si j'y venais demain avec sir Francis, que ferais-tu? — Je vous tuerais tous les deux... — Pourquoi tous les deux? demanda Léonie sans se déconcerter. Que t'ai-je fait, moi? Ne suis-je pas prête à te suivre au bout du monde, dès que nous en aurons les moyens?... Ose donc les conquérir ces moyens et me délivrer de cet homme du même coup... — Qu'oses-tu dire, malheureuse? — Rien que de naturel et de juste... Tu es un mari jaloux et furieux. Tu as suivi nos traces... tu nous as surpris, et tu te venges... Quoi de plus légitime? — Tais-toi! tais-toi! s'écria Urbain en frissonnant. — Quant au reste, poursuivit tranquillement Léonie, cela me regarde... Je m'emparerai des papiers de sir Francis, sans oublier ses lettres de crédit...

Urbain fit un geste d'horreur. Léonie continua comme assurée d'avoir déjà gagné le premier point :

— Aimes-tu mieux livrer, par une sotte négligence, ta tête et la mienne à la justice inflexible des tribunaux autrichiens?... Songes-y donc!... Le hasard lui-même te favorise... Tu parles l'anglais, comme John Bull en personne, il y a de plus, tu le sais, entre sir Francis et toi, une ressemblance physique qui a sou-

vent donné lieu à Londres à de singuliers quiproquos... Eh bien, j'étais venue ici avec sir Francis, et je m'en retournerai avec toi à la nuit close... Sir Francis a voulu voyager sans domestique afin d'être plus libre. Personne à l'hôtel ne s'apercevra de la substitution... À peine rentrée, je règle mes comptes et j'annonce mon départ pour le lendemain de grand matin... Toi, cependant, tu te tiens caché dans ta chambre, sous prétexte de lettres à expédier... Le lendemain avant l'aube, sir et mistress Francis continuent tranquillement leur voyage, dans une bonne berline, munis de passe-ports en règle et d'un portefeuille renfermant, avec quelques bank-notes, des lettres de crédit sur plusieurs banquiers des principales villes de l'Italie... Que dis-tu de ce plan?

Urbain ne répondit pas... Il avait caché sa figure dans ses mains et tout son corps tremblait...

— Il se fait tard, continua Léonie sans paraître s'apercevoir du trouble d'Urbain; mon absence pourrait être remarquée, si je restais ici plus longtemps... Adieu. Je saurai demain si j'aime un homme ou une femmelette.

Et Léonie s'approchant du rivage, s'élança dans la gondole qui l'avait amenée, avant qu'Urbain songeât à la retenir... Il resta longtemps silencieux et immobile, regardant la gondole qui s'éloignait... Puis quand il n'aperçut plus que la lanterne qui brillait au loin, en oscillant à la surface de l'eau, comme un feu errant, il retourna à l'endroit où il avait débarqué et ordonna au gondolier de le ramener au Rialto...

Le lendemain, à l'heure indiquée, il abordait de nouveau au Lido, mais sur un point éloigné de celui où il était descendu la veille. La gondole avait d'autres

couleurs et elle était conduite par un autre gondolier. Urbain lui recommanda de l'attendre à la même place et disparut parmi les arbres qui bordent la rive... La nuit était sombre, quoique le ciel fût parsemé d'étoiles qui se réfléchissaient à la surface tranquille de d'Adriatique... Un vent frais agitait doucement le feuillage des arbres... Urbain marchait en frissonnant, bien qu'il fût armé et qu'il portât de temps en temps la main sur un poignard dont le manche d'acier brillait près de sa poitrine, sous les plis de son manteau... Il avait eu d'abord la pensée d'apporter des armes pour sir Francis et pour lui; mais c'eût été compromettre Léonie, en reconnaissant ainsi, en quelque sorte, qu'il avait été averti par elle que son rival devait venir, ce soir-là, au Lido. Son intention était donc de se borner à le provoquer, et le duel à mort qui s'ensuivrait ne serait différé que d'un jour, et Léonie, du moins, n'en serait pas témoin. A tout hasard, il s'était armé d'un poignard, comme c'est l'usage en Italie, dans les cas de promenades ou d'excursions nocturnes. Il était d'ailleurs assuré de la bravoure du sir Francis, autant que de sa loyauté, dans les questions d'honneur, malgré la perfidie dont il voulait se venger...

Il y avait environ une heure qu'il errait dans l'île sans rencontrer personne, lorsqu'il aperçut une gondole qui s'avançait bercée mollement sur la mer. Arrivée auprès du Lido, elle en rasa les bords, tandis qu'une voix partie du pavillon chantait une chanson connue d'Urbain... C'était la voix de Léonie... Urbain se mit à suivre la gondole, en se cachant d'arbre en arbre, comme un lazzarone en embuscade.

— Que cette soirée est belle! dit Léonie; ne des-

cendrons-nous pas un instant au Lido, pour y respirer de plus près le parfum des orangers et des grenadiers en fleur?

La gondole s'arrêta, sir Francis descendit le premier et présenta le bras à Léonie... Urbain porta involontairement la main à son poignard...

Léonie s'appuyait, en marchant, sur le bras de sir Francis.

— Cher Francis, lui dit-elle, qu'il fait bon seul ici avec vous!

Sir Francis l'embrassa.

Urbain sentit comme une pointe acérée qui lui déchirait le cœur... La voix de Léonie n'avait point tremblé en prononçant ces paroles d'amour, et elle semblait avoir oublié qu'un autre était là, qui les recueillait aussi...Urbain les regarda quelque temps tous les deux s'éloigner à pas lents... Puis, quand il eut cessé de les apercevoir, il s'élança de nouveau sur leurs pas, comme s'il craignait qu'ils ne pussent lui échapper.

Au bruit qui se fit derrière lui, sir Francis se retourna.

— Grand Dieu! mon mari, s'écria Léonie en se précipitant aux pieds d'Urbain avec les signes du plus violent désespoir.

Elle ajouta plus bas, en interrogeant Urbain du regard :

— Tu n'es pas venu seule ici, au moins?...

Urbain, indigné de tant de perfidie, la repoussa avec dégoût, et s'avança résolûment vers sir Francis qui l'attendait avec plus de surprise que d'effroi.

— Misérable, s'écria Urbain, je te retrouve enfin... Tu vas me payer ta perfidie. — Voulez-vous donc me

tuer? demanda sir Francis sans se troubler. — Il me faut ta vie!

Pour toute réponse, sir Francis jeta son manteau loin de lui, et fit briller dans l'ombre la lame d'un stylet.

A cette vue, Léonie, qui ignorait que sir Francis fût armé, se roula par terre avec des cris déchirants. Cette fois elle ne mentait plus, et son désespoir n'était que trop réel... L'imminence du danger auquel elle avait imprudemment exposé Urbain la rendait folle, et elle s'accusait tout haut de l'avoir fait tomber dans le piége destiné à un autre.

— Silence, malheureuse! lui dit Urbain. Veux-tu donc nous perdre tous deux?

Imitant alors l'exemple de sir Francis, il rejeta son manteau et tira son poignard... Sir Francis comprit qu'il était trahi, et reculant de deux pas, tandis qu'Urbain s'avançait le poignard levé, il lança sur lui son stylet... Urbain baissa la tête, et le stylet alla s'enfoncer en sifflant dans un arbre, à quelques pas plus loin... Léonie poussa un cri de joie.

— Dieu soit loué! s'écria Urbain en se précipitant sur lui, je ne t'aurai donc pas assassiné!...

Sir Francis jeta autour de lui un regard désespéré... puis, s'élançant, d'un bond, derrière un arbre, à l'instant où Urbain s'apprêtait à le frapper, il saisit son adversaire avec un tel bonheur et une telle force qu'il paralysait tous ses mouvements. Urbain s'épuisait en vains efforts pour dégager son bras de l'étreinte vigoureuse qui le retenait, et rendait inutile l'arme que sa main serrait avec rage... Dans la lutte, leurs pieds s'embarrassèrent, et ils tombèrent tous deux, en se roulant sur l'herbe, à quelques pas du rivage... Ur-

bain luttait contre un adversaire évidemment plus fort que lui...

— Frappe-le donc! malheureux! criait Léonie à Urbain, en se tordant les bras de désespoir. Te laisseras-tu tuer par lui?

Urbain répondit par un cri étouffé... Sa poitrine craquait sous les genoux de sir Francis, et les veines de son cou se gonflaient sous la pression de ses doigts, comme sous un collier de fer. Déjà même sa figure se couvrait de taches bleuâtres, et des lueurs enflammées passaient devant ses yeux injectés de sang...

Tout à coup Léonie s'aperçut que les mains d'Urbain étaient désarmées. Elle se glissa, en rampant comme une panthère, derrière les combattants, ramassa dans l'herbe le poignard échappé de la main d'Urbain, et en frappa sir Francis avec fureur... Il voulut crier, mais sa voix se perdit dans un murmure rauque...Ses doigts crispés autour du cou d'Urbain se desserrèrent... Son corps se redressa par un brusque mouvement, mais il retomba presque aussitôt à côté d'Urbain, qui se releva, à son tour, étourdi, presque chancelant et étonné de ne plus sentir la pression de son terrible adversaire.

Sir Francis s'agitait dans les convulsions de l'agonie... Le poignard avait pénétré profondément dans la jugulaire et l'arme était restée dans la plaie. Bientôt son corps cessa de remuer, ses membres se roidirent et sa tête frappa le sol avec un bruit sec... Une contraction douloureuse, pareille à un sourire de mépris, entr'ouvrit encore ses lèvres décolorées...

Léonie tremblait; sa figure était pâle, mais calme; et son regard se fixait, dans une effrayante immobilité, sur le visage encore menaçant de sir Francis.

— Qu'as-tu fait, malheureuse? s'écria Urbain dès que le jour qui commençait à se faire à travers le désordre de ses pensées lui permit d'entrevoir la vérité.

— Je t'ai sauvé, répondit froidement Léonie.

Puis, s'approchant du cadavre de sir Francis, elle le recouvrit avec le manteau d'Urbain, et le poussant du pied, elle le fit tomber dans la mer. Revenant ensuite vers Urbain, qui se tenait debout appuyé contre un arbre dans une apparente insensibilité, elle l'aida à réparer le désordre de sa toilette, essuya ses mains et sa figure teintes de sang, et, lui ayant jeté sur les épaules le manteau de sir Francis, elle lui dit de la conduire à la gondole qui l'avait amenée... Urbain obéit; mais il ne reconnaissait plus son chemin... Enfin, il se retrouva près de l'endroit où la gondole était amarrée... Léonie descendit la première et le fit entrer dans le pavillon dont elle referma vivement les rideaux de soie damassée, après avoir donné au gondolier le nom de l'hôtellerie où elle était logée.

Il était tard, quand ils arrivèrent à la porte de l'hôtellerie. La plupart des valets étaient couchés. La lanterne placée sous le vestibule était éteinte. Léonie prit le flambeau que tenait le domestique qui avait ouvert la porte et monta rapidement à son appartement, précédée par Urbain. Puis, l'ayant enfermé dans sa chambre, tandis qu'elle se tenait dans la pièce voisine, elle sonna pour appeler l'hôtelier, et, prétextant une affaire pressante qui obligeait sir Francis à expédier, dans ce moment, plusieurs lettres importantes, elle paya généreusement la note qui lui fut présentée et demanda des chevaux pour le lendemain, de grand matin. Elle revint ensuite près d'Urbain, après avoir soigneusement fermé à clé la porte d'entrée de l'appartement,

et se mit à fouiller le secrétaire où sir Françis avait l'habitude de déposer ses papiers. Elle allait et venait visitant et vidant les armoires et remplissant elle-même les malles, car elle n'avait voulu confier ce soin à personne. Quand ses préparatifs furent achevés, elle vint s'asseoir près d'Urbain, qui s'était laissé tomber sur une causeuse, le visage caché dans ses mains. — Souffres-tu, mon ami? lui demanda-t-elle avec inquiétude. — Oui, répondit Urbain, en la regardant avec surprise, je souffre cruellement... du coup de poignard que tu as donné à sir Francis...

Léonie s'efforça de sourire.

— Méchant enfant ! dit-elle, ce coup t'a sauvé la vie... Crois-tu encore maintenant que je préférais sir Francis ?

Urbain fit un mouvement pour se jeter à son cou, mais il s'arrêta en détournant involontairement la tête.

— Ah ! s'écria-t-il, ce n'était pas à toi de tuer cet homme ! — Valait-il mieux te laisser étrangler par lui, sous mes yeux? D'ailleurs, si je l'avais laissé faire, penses-tu que je lui aurais pardonné ta mort ? Quand je te disais que je le haïrais un jour ! — Insensée ! ne vois-tu pas que tu as mis un crime entre toi et moi ? — Un crime ! s'écria Léonie troublée. Oui... si c'est un crime de défendre son amant... Ne t'a-t-il pas attaqué le premier ? N'étais-tu pas l'offensé ? Ne t'es-tu pas battu loyalement à armes égales ? — Pauvre jeune homme ! murmura Urbain. Bon, généreux, sensible... J'ai pu te haïr ; mais devais-tu mourir ainsi ? — Il t'avait trompé ! s'écria Léonie avec vivacité. — Et de quel nom appelles-tu le piége infâme où il a succombé ?

Léonie ne répondit pas. Elle pencha la tête dans un accablement déchirant et porta vivement la main à sa poitrine, comme pour y comprimer les sanglots qui la soulevaient. Son visage était baigné de larmes...

Urbain se précipita à ses genoux.

— Tu m'aimes donc encore? demanda Léonie. — Si je t'aime! répéta Urbain avec feu.

Il ajouta plus bas en serrant convulsivement sa main dans les siennes et regardant autour de lui avec un reste de terreur: — Juges-en toi-même... puisque j'ose te le dire ici et que je puis presser ta main sans frémir... — Oh! merci! mon Urbain, merci!... Et maintenant plus d'obstacle entre nous! Nous pourrons nous aimer sans crainte de l'avenir et sans autre préoccupation que celle de notre bonheur! A toi, mon Urbain, à toi sans partage et pour toujours!... Tiens, regarde.

En disant cela, Léonie montrait à Urbain un portefeuille rempli de bank-notes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs lettres de crédit pour des sommes considérables.

— Vois-tu, dit-elle en les lui montrant une à une. Voici pour acheter à mon Urbain des habits dignes d'un gentilhomme, qui fassent ressortir dignement cette taille élégante et permettent à ce beau front de se relever avec une noble fierté... Voilà pour que je brille à son bras, au-dessus de toutes les femmes!... Avec ceci nous achèterons, à la campagne, une charmante retraite... Avec cela... — Oh! tais-toi! s'écria Urbain en détournant les yeux, ne parle pas ainsi... Chaque parole de ta bouche est un coup de poignard...

Léonie se tut, baissa la lumière de la lampe placée

sur la cheminée et s'assit pensive sur la causeuse.

— Et toi, mon ami, dit-elle à Urbain, tu dois succomber aussi à la fatigue... La nuit est avancée et nous devons partir de bonne heure... Ne viendras-tu pas te reposer près de moi?...

Urbain s'approcha de la fenêtre sans répondre. La nuit était étoilée et tranquille. La lune se mirait silencieusement dans le canal de la Giudecca dont les eaux baignaient en clapotant les murs de l'hôtellerie. Un vent frais soufflait de l'Adriatique. Urbain appuya sa tête sur sa main. Son front était brûlant. La fièvre battait ses artères... Des sensations inconnues bouleversaient sa poitrine, des souvenirs confus se pressaient dans son imagination et des images bizarres passaient incessamment devant ses yeux. Le léger frémissement de la brise dans les rideaux de soie de la fenêtre le faisait tressaillir; le silence de la nature le glaçait de terreur, et il croyait entendre comme le râlement d'un mourant dans le cri plaintif de l'hirondelle de mer cachée parmi les lagunes, ou dans le sourd murmure des eaux de la Giudecca. Parfois, il lui semblait voir, dans le vague de l'air, la blanche figure de Charlotte qui lui souriait en vain et lui tendait les bras à travers l'espace en lui présentant son enfant. Puis, elle détournait soudain la tête par un mouvement d'horreur mêlée de pitié. La douce vision s'évanouissait et les yeux d'Urbain, en s'abaissant, croyaient apercevoir, à travers l'obscurité, le cadavre de sir Francis flottant à la surface du canal, au-dessous de sa fenêtre...

Tout à coup un bruit d'avirons qui frappaient l'eau en cadence se fit entendre à quelque distance. C'était une gondole de l'État faisant sa ronde nocturne... Ur-

bain se retira vivement dans la chambre et éteignit la lampe, au moment où la gondole passait sous la fenêtre. Lui qui, quelques heures auparavant, rêvait le suicide et invoquait la mort, maintenant qu'un crime l'en rapprochait en quelque sorte, il la redoutait comme un enfant et la voyait partout autour de lui...

La lueur du crépuscule commençait à pénétrer dans la chambre. La brise fraîchissait. Un bruit vague s'élevait du port où quelques navires se balançaient sur leurs ancres. Urbain s'approcha de Léonie... Elle dormait!... Sa tête était à demi renversée sur le dossier de la causeuse... Sa poitrine découverte se soulevait par un mouvement lent et régulier, et ses cheveux épars pendaient en longues tresses à ses côtés. De temps en temps ses lèvres vermeilles s'agitaient comme pour murmurer des paroles d'amour. Puis, un nuage rapide passait tout à coup sur son front, et une contraction presque imperceptible rapprochait les deux extrémités de ses sourcils noirs et déliés. On eût dit une bacchante endormie.

Un bruit de chevaux se fit entendre dans la cour de l'hôtellerie... Léonie se réveilla et sauta au cou d'Urbain...

En quelques minutes les bagages furent placés sur la voiture... Urbain enveloppé du manteau de sir Francis, la figure cachée sous une large casquette de voyage, monta le premier dans la chaise de poste. Léonie s'installa près de lui d'un air triomphant.

Au moment où les chevaux franchissaient le seuil de la porte, l'honnête hôtelier s'avança vers la portière pour souhaiter un bon voyage à celui qu'il croyait être sir Francis.

— Par saint Marc! dit-il, quand la voiture est disparu, la figure que je viens d'apercevoir n'est pas celle du signor Francis!... C'est étrange, ajouta-t-il, comme son regard m'a rappelé le regard pénétrant de ce drôle qui est venu, avant-hier, me demander des nouvelles de la signora!

VII

Conformément au plan qu'elle avait conçu, Léonie s'était emparée des papiers de sir Francis, et Urbain, caché sous le nom de l'infortuné gentleman, put voyager avec sa complice sans craindre que la découverte de cette fraude ne mît sur la voie de révélations encore plus graves. Sir Francis n'avait jamais paru en Italie, et il n'y était directement connu de personne. Urbain, d'ailleurs, ainsi que l'avait remarqué Léonie, ressemblait à sir Francis d'une manière assez frappante, pour tromper un premier coup d'œil, et pour braver, au besoin, les chances d'une rencontre fortuite. La substitution de personnes, comme parlait Léonie, était donc à peu près sans inconvénient. Quant au meurtre en lui-même, il n'avait eu d'autres témoins que ceux qui l'avaient commis, et il n'en existait aucune trace. A Londres même, la disparition de sir Francis ne serait remarquée qu'au bout d'un temps assez long, parce qu'il n'y avait que des parents éloignés, et quant aux personnes attachées au service de sa maison, ou chargées de l'exploitation de ses biens et de la perception de ses revenus, il serait facile, sous

différents prétextes, de les faire croire à une absence prolongée. Dans cet intervalle, Urbain et Léonie auraient eu le loisir nécessaire de se mettre, par la fuite, à l'abri de toutes recherches importunes.

Ainsi, tout concourait à leur assurer une complète impunité et la tranquille jouissance d'un bonheur acheté par un crime. Léonie se livrait à cette perspective avec une ardeur extrême et une insouciance qui faisaient frémir Urbain. On eût dit que rien ne troublait sa poitrine, hormis les emportements de la passion, et qu'elle n'eût laissé sur son chemin aucun de ces souvenirs qui marquent dans la vie comme une trace de sang. Quelquefois en contemplant sa figure calme et riante comme celle d'une jeune fille pour qui la vie n'a ni crainte ni remords, Urbain eût été tenté de croire que l'organe de la sensibilité manquait à cette organisation monstrueuse, s'il n'eût senti battre son cœur avec force sous sa main.

— Qui donc es-tu, disait-il, toi, pour qui le jour d'hier n'existe pas et dont l'âme d'airain ne s'ouvre qu'aux impressions du plaisir et de l'amour?

— Je suis une femme qui aime, répondait Léonie en l'embrassant.

D'après le projet arrêté entre eux, ils devaient visiter les principales villes de l'Italie, indiquées sur les lettres de crédit de sir Francis. Urbain, continuant l'usurpation de son nom et de ses qualités, irait lui-même présenter ces lettres aux différents négociants à qui elles étaient adressées. Tout réussit, en effet, selon les prévisions et les vœux de Léonie. Sur la recommandation du riche banquier de Londres, les financiers italiens ouvraient leur caisse et échangeaient sans crainte leurs ducats contre le papier revêtu de la signature

de leur honorable correspondant. Urbain puisait à pleines mains dans les coffres; car ses lettres lui ouvraient des crédits illimités. Afin d'en user plus à son aise, il prétexta le désir d'acheter, comme pied-à-terre, une maison de campagne aux environs de Rome. Il réalisa ainsi des sommes considérables que n'épuisaient point des dépenses excessives et un train digne du plus fastueux des touristes de la Grande-Bretagne. Léonie était au comble de la joie. Aux théâtres, dans les promenades, elle excitait l'admiration générale. Nulle femme ne la surpassait en élégance. Sa beauté rayonnait. On eût dit que le bonheur l'embellissait ou que le ciel de l'Italie eût répandu plus de grâce sur ses traits, plus de volupté dans son regard et dans son sourire. On respirait le plaisir autour d'elle. Jamais elle n'avait exercé un empire aussi absolu sur l'imagination et l'organisation impétueuse d'Urbain. C'était une ivresse presque continuelle. Lui aussi commençait à puiser l'oubli dans la passion. Il se sentait comme emporté dans un tourbillon hors duquel le monde n'existait plus, et si, parfois, loin de Léonie, son front s'obcurcissait sous une pensée amère ou un souvenir confus, un instant après, un regard, un souffle de Léonie les faisaient évanouir.

A Naples, leur bonheur faillit être troublé. Le terrible secret sur lequel il était fondé fut sur le point d'être dévoilé par une de ces circonstances indifférentes en elles-mêmes qui déjouent toutes les prévisions. Le négociant auquel Urbain présenta sa dernière lettre de crédit avait été, plusieurs années auparavant, en relations d'affaires avec le père de sir Francis et avait même fait, à cette occasion, un voyage à Londres. Une certaine intimité s'était établie entre eux. Il fut

admis dans la maison de l'honorable baronnet, et initié, en quelque sorte, à sa vie intérieure. Il avait connu la respectable mistress Barwell et caressé, plus d'une fois, les joues rondes du petit Francis... En apprenant tous ces détails de la bouche de l'honnête financier, Urbain eut beaucoup de peine à ne point se trahir par son trouble ou par des paroles imprudentes, et il se servit, comme il put, des données générales qui lui avaient été fournies par Léonie. L'expansion verbeuse de son interlocuteur vint heureusement au secours de sa taciturnité étudiée et de sa prudence aux abois.

Son rôle devenait embarrassant et son séjour à Naples fort dangereux. Léonie, en apprenant cette fâcheuse nouvelle, proposa de quitter immédiatement l'Italie. Urbain courut au port. Un navire était en partance pour Marseille. Urbain craignait, pour plusieurs raisons, de rentrer en France; mais Léonie, s'appuyant sur la nécessité, parvint à dissiper ses craintes et à vaincre ses scrupules. Leur passage fut arrêté aussitôt à bord du navire, et, deux jours après, ils faisaient voile vers les côtes de France.

Urbain avait fait promettre à Léonie qu'ils ne séjourneraient que peu de temps en France. Leur projet était d'aller s'établir, au moins pour plusieurs années, en Amérique. Le meurtre de sir Francis, l'émission de la fausse lettre de change, la position d'Urbain vis-à-vis de sa famille, tout leur conseillait de s'éloigner du continent et de laisser au temps le soin d'assurer leur tranquillité. Léonie, plus confiante, avait tout promis, à la condition qu'on visiterait Paris, persuadée qu'en se familiarisant peu à peu avec le danger, Urbain finirait par ne plus l'apercevoir. Un secret désir de briller de nouveau à Paris l'a-

veuglait sur les inconvénients et les périls qu'elle pourrait y rencontrer. Elle voulait écraser de son luxe ses anciennes rivales et essayer encore le pouvoir de ses charmes sur cette foule brillante dont elle avait longtemps accaparé les hommages. Son amour, quelque ardent qu'il fût, n'était pas de ceux qui vivent, pour ainsi dire, de leur propre force. La solitude à deux, comme disent les amants, l'aurait tué promptement. Le bruit et l'éclat lui étaient nécessaires, et Urbain l'avait trop éprouvé pour espérer la faire changer. Tout ce qu'il put obtenir, c'est que, dans leur intérêt commun, toutes relations seraient rompues avec les personnes qu'ils avaient connues ou fréquentées à divers titres.

Ces précautions, en ce qui concernait sa famille, étaient superflues. Depuis l'affreux événement qui l'avait frappée au cœur dans la personne de son frère, Charlotte ne sortait plus. La douleur qu'elle ressentit à la mort de Ludovic fut si violente, si subite et si profonde, qu'elle fit taire toutes les autres. Elle eût absorbé jusqu'au souvenir d'Urbain, si ce souvenir même n'eût été fatalement mêlé à l'événement. Pour la première fois, dans l'excès de son désespoir, elle l'accusa amèrement des maux dont il l'avait abreuvée, mais surtout de ceux dont il avait accablé sa famille. Deux fois, pour lui, elle avait été repoussée par son père. Non content de l'avoir pendant quatre ans plongée dans toutes les souillures et toutes les misères, il avait, dans une circonstance récente, appelé le déshonneur sur sa maison en prêtant les mains à des malfaiteurs pour la dépouiller. Et voilà qu'aujourd'hui il devenait, en quelque sorte, par suite d'une vie déréglée et d'une liaison funeste, le meurtrier de

son frère !... Charlotte ne savait pas haïr ; son âme, façonnée pour les affections douces, ne pouvait s'ouvrir longtemps aux émotions violentes ni concevoir un sentiment mauvais... Un accablement profond succéda bientôt au premier accès de la douleur. Sa sensibilité était épuisée ; son âme parut s'affaisser sur elle-même, et il lui sembla qu'elle avait perdu pour toujours la faculté de souffrir. Puis la vie se réveilla peu à peu au dedans d'elle-même ; son cœur battit de nouveau, et le souvenir d'Urbain reparut survivant à tout, triste, désolé, mais profond, indestructible comme ces plantes étiolées qui croissent parmi des ruines.

Le deuil était dans toute la famille. Irma tomba dangereusement malade. Madame de Rieux elle-même sentit ses entrailles s'émouvoir et s'installa courageusement au chevet de celle qu'elle n'osait appeler sa fille. M. de Ceyran surmontait en vain sa tristesse pour répandre les consolations autour de lui. Le coup le plus terrible fut pour le général. Redoutant le résultat de la fatale nouvelle sur l'organisation tant éprouvée de son ami, M. de Ceyran avait voulu être lui-même le porteur du triste message, afin de pouvoir en atténuer l'effet. Dans cette pensée, il résolut de cacher la véritable cause du duel et les circonstances qui l'avaient précédé. Malgré toutes ces précautions, le général, déjà alité par suite de ses derniers chagrins et de la maladie aiguë à laquelle il était sujet, ne put résister à cette nouvelle épreuve. La mort inattendue, affreuse, de ce fils de prédilection, qui était sa vivante image, de celui qui marchait dans la carrière où il lui avait lui-même montré le chemin et dont il était déjà fier à plus d'un titre, acheva de

briser les forces du pauvre père. Il resta comme foudroyé sur le lit de souffrance d'où il ne devait plus se relever.

Urbain avait compris combien serait difficile et dangereux, à Paris, le rôle qu'ils avaient joué impunément en Italie. Le nom de Saint-Venant, comme on le sait, n'était pour Léonie qu'un complaisant pseudonyme. D'après le conseil d'Urbain, elle résolut de se cacher sous son véritable nom, et tous deux vinrent habiter, à l'abri de ce nouveau déguisement, une maison située dans un quartier peu fréquenté. Sous le prétexte de se consoler de la reclusion qu'elle subissait volontairement, Léonie décora sa retraite avec un luxe voluptueux et coquet, qui l'eût fait prendre, vers la fin du siècle dernier, pour la petite maison d'un raffiné. La condescendance d'Urbain pour cette fantaisie n'était, aux yeux de Léonie, qu'un faible dédommagement à tous les sacrifices qu'elle s'imposait. Bientôt, cependant, Urbain lui-même ne suffit plus à peupler sa solitude. Son bonheur avait besoin de stimulant, et son amour *s'alanguissait* dans la plénitude d'une satisfaction qu'aucun accident extérieur ne venait troubler. Insensiblement, de nouvelles relations se formèrent, et son ermitage, c'est ainsi qu'elle appelait sa galante retraite, fut visité par des pèlerins des deux sexes, dont le costume et les mœurs n'étaient rien moins que sévères.

Léonie avait repris, peu à peu, toutes ses habitudes de dépenses et de prodigalités. Hormis les plaisirs du dehors et les excursions en public (deux points sur lesquels Urbain s'était montré inflexible), il avait fini, après bien des remontrances inutiles, par lâcher la bride à tous ses goûts et céder à tous ses caprices.

La persistance de Léonie à refuser toutes les invitations, et la loi qu'elle semblait s'être imposée, de ne jamais paraître en public, présentaient une contradiction trop manifeste avec son caractère, pour n'être point remarquées. On forma, à cet égard, bien des conjectures; on conçut bien des soupçons qui approchaient plus ou moins de la vérité. Mais comme, en définitive, tous ces efforts d'imagination, et même toutes les recherches auxquelles on se livra secrètement à ce sujet, n'amenèrent aucune découverte satisfaisante, on finit, faute de mieux, par mettre cette bizarrerie sur le compte de la jalousie tyrannique du mari.

Urbain, de son côté, sollicité par l'exemple des personnes de sa société habituelle, et poussé par Léonie elle-même, se livrait, avec un entraînement souvent malheureux, à cette fatale passion du jeu qu'il avait autrefois contractée chez madame d'Ortès. Ce fut un nouveau gouffre où venait s'engloutir une partie des sommes énormes dévorées incessamment par la coquetterie effrénée et les folles dépenses de Léonie. De cent quatre-vingt mille francs apportés d'Italie en France, la moitié environ avait été dissipée en six mois. Urbain se sentait glisser sur cette pente rapide au bout de laquelle il était déjà tombé une fois de l'infamie dans le malheur, et du malheur dans le crime. Chaque jour il pressait Léonie de s'arrêter ou plutôt de fuir de nouveau, de quitter la France, ainsi qu'ils en étaient convenus. L'intérêt de leur fortune, de leur avenir, de leur liberté même le leur commandait. Déjà même cette nécessité devenait impérieuse. Le temps pouvait amener enfin de fatales révélations. Chaque jour les rapprochait de leur ruine et peut-être d'un malheur

encore plus grand. Chaque instant de retard pouvait les perdre.

Léonie ne répondait que par des faux-fuyants et des ajournements indéfinis. C'étaient chaque jour une affaire à terminer, une nouvelle emplette indispensable pour un si long séjour en pays étranger... Et puis les dangers de la traversée,un climat peut-être meurtrier lui faisaient peur. Elle y succomberait infailliblement, ou, tout au moins, elle y mourrait d'ennui... C'était là, en effet, sa seule crainte et la plus fondée. En attendant sa résolution, elle s'étourdissait dans les plaisirs et dissipait follement un argent qui eût pu leur procurer les moyens de fuir et leur assurer, pour quelque temps, loin de leur pays, une existence ignorée et paisible.

Ramené fatalement au bord de l'abîme, Urbain se sentit de nouveau saisi par le vertige. Sa prudence naturelle l'abandonna : il joua en désespéré, et perdit constamment. Dans son désespoir, il courait se jeter aux pieds de Léonie et s'arrachait les cheveux en se reconnaissant seul l'auteur de leur commune ruine. Léonie le relevait en riant, et le consolait à sa manière. Il accusait amèrement la fortune de le persécuter sans pitié.

— Ah! disait Léonie,autrefois il n'en était pas ainsi... C'est qu'alors tu savais te rendre la fortune favorable. As-tu moins d'esprit aujourd'hui? — Oh! ne parle pas ainsi, s'écriait Urbain; n'espère pas me tenter encore... Léonie, par pitié, laisse là ces funestes souvenirs... Oh! plutôt la misère... — Cesse donc de te plaindre, disait Léonie, en s'éloignant...

Au milieu de ces combats et des émotions dévorantes de cette existence sans cesse menacée, le sou-

venir de sir Francis apparaissait quelquefois comme un spectre entre Urbain et Léonie... Urbain pâlissait tout à coup, et Léonie s'efforçait en vain de rappeler le sourire sur ses lèvres. Tous deux se taisaient, car ils s'étaient compris d'un regard, et, par un accord tacite, ils étaient convenus que leur bouche ne trahirait jamais, même pour eux seuls, le secret de leurs terreurs...

Un jour, il y avait une réunion nombreuse chez Léonie. Comme à l'ordinaire, les joueurs y étaient en majorité et le jeu fort animé. Plusieurs tables étaient habituellement en permanence dans deux principales pièces attenant au salon où les dames et un très-petit nombre de cavaliers dansaient ou causaient. Léonie tenait elle-même le piano, lorsque deux personnes, dont l'une paraissait servir d'introducteur à l'autre, se présentèrent à la porte du salon. Léonie tournait le dos, et ne vit point les nouveaux venus qui, n'apercevant point le maître de la maison, traversèrent discrètement la salle de bal pour se rendre dans les autres pièces, où, sans doute, ils espéraient le rencontrer, mais ils le cherchèrent vainement.

Urbain, ce soir-là, avait été encore plus maltraité par le sort qu'à l'ordinaire, et il venait de se retirer dans sa chambre pour cacher à tous les yeux l'agitation extrême et le désespoir profond qu'il essayait en vain de surmonter. Il était renversé dans un fauteuil et ses yeux erraient autour de lui avec l'expression d'une stupide indifférence, tandis que sa main, passée sous son gilet, déchirait sa poitrine dans les crispations d'une fureur muette. Il ne faisait pas un mouvement; tous les traits de son visage étaient immobiles, et pourtant il ne pensait pas; car son cerveau était

vide, et son esprit faisait de vains efforts pour lier une idée à une autre.

Il y avait déjà longtemps qu'il était ainsi, lorsqu'un bruit de voix parti du salon voisin l'arracha soudain à son apparente insensibilité. L'une de ces voix le frappa... C'était celle d'un homme qui lui était connu, mais qui ne faisait point partie de sa société actuelle. Urbain frissonna, sans pouvoir, cependant, se rendre compte de ce puéril mouvement de frayeur, ni du bruit qui se faisait à côté de lui. Surmontant son émotion, il se leva et rentra dans le salon... Toutes les personnes qui s'y trouvaient étaient debout, s'interposant, non sans quelque difficulté, entre deux hommes qui paraissaient se renvoyer des paroles de mépris et de menace. Urbain reconnut aussitôt dans l'un d'eux un riche négociant qui fréquentait assidûment la maison de Léonie. Il était entouré, avec un bienveillant empressement, par tous les assistants, tandis que celui qui semblait être l'objet de sa colère et de ses énergiques accusations, restait comme isolé au milieu du groupe où il s'efforçait vainement de recueillir des marques d'approbation et de sympathie... Une chaise avait été renversée, des cartes étaient éparses sur le parquet... Urbain n'avait point encore aperçu la figure de l'adversaire du négociant, caché qu'il était par les personnes qui l'environnaient. A la vue du maître de la maison, un mouvement se fit parmi les assistants. Le négociant s'avança à sa rencontre pour lui présenter ses excuses. Son antagoniste se retourna... Urbain pâlit... Il avait reconnu Dubosc son associé dans plusieurs circonstances analogues, celui-là même qui, chez madame de Saint-Venant, l'avait aidé, par des signes convenus, à dépouiller son partenaire.

— Urbain! s'écria Dubosc avec une surprise qui n'avait rien d'affecté.

Urbain ne répondit pas d'abord, tant il était étourdi et visiblement décontenancé par cette rencontre. Mais, comprenant aussitôt toute la gravité de sa position et le parti qu'il lui convenait de prendre, il s'avança vers Dubosc, et lui serrant amicalement la main, il se retourna vers les témoins de cette scène :

— Messieurs, leur dit-il, j'ignore de quel grief M. Dubosc a pu se rendre coupable envers l'un de vous; mais, avant de le savoir, il est de mon devoir de déclarer ici que M. Dubosc est mon ami depuis longtemps... Quoique j'ignore à quel hasard je dois sa présence ici...

Celui qui avait amené Dubosc s'approcha alors et s'excusa auprès d'Urbain de n'avoir nommé à son ami, avant de le présenter, que la maîtresse de la maison. Tous les assistants se regardaient avec surprise. Le négociant, faisant un effort sur lui-même, expliqua à Urbain le plus poliment qu'il lui fut possible, qu'il venait d'être victime d'une escroquerie manifeste dans une partie engagée avec son ami.

— Monsieur, répondit Urbain avec une certaine hauteur, je n'accorde jamais légèrement mon amitié, ni mon estime, et M. Dubosc possède l'une et l'autre sans limites. J'engage ici ma parole que vous n'avez été la dupe que de vos yeux et d'une prévention injuste... Permettez-moi d'ajouter encore que je suis assez souvent moi-même maltraité par la fortune, pour avoir acquis le droit de recommander à ceux qui sont dans le même cas la modération et la confiance envers ceux que le sort favorise.

Ce dernier raisonnement eût tout le succès qu'Ur-

bain en attendait. Les pertes énormes qu'il avait éprouvées depuis quelque temps, la tranquillité d'âme qu'il montrait, l'extrême loyauté que chacun lui reconnaissait, lui avaient concilié la sympathie et l'estime générales. L'appui courageux qu'il prêtait à son ami, dans cette circonstance, avec autant d'autorité que d'adresse, acheva de gagner les esprits que les dénégations de Dubosc n'avaient point convaincus. Le négociant seul garda ses convictions et sa rancune.

— Monsieur, dit-il en s'adressant à Urbain, je n'ai aucun droit de soupçonner votre bonne foi; mais je n'en reste pas moins convaincu que vous avez accueilli et couvert de votre protection un homme dont la place n'est pas parmi d'honnêtes gens. Au reste, monsieur, ajouta-t-il en regardant fixement Dubosc, ce n'est point ici que cette affaire doit s'éclaircir, et nous nous expliquerons ailleurs, je vous le jure... — Monsieur, répliqua Dubosc avec une hauteur affectée, tout en présentant une élégante carte de visite à son adversaire, voici ma réponse à toutes vos insultes, et je vous sais gré, du moins, de l'avoir provoquée.

Le négociant saisit la carte avec empressement, salua froidement Urbain et se retira...

Après que l'émotion causée par cet incident se fut calmée par le départ du négociant, Urbain, profitant d'un moment où il se trouvait seul avec Dubosc, l'emmena dans sa chambre. Dès que la porte se fut refermée sur eux :

— Ah çà, fit Dubosc en se plaçant en face d'Urbain, suis-je bien éveillé? Est-ce bien toi, mon cher Urbain, qui es là devant moi? Toi que je croyais en Angleterre avec la Saint-Venant!... Tu l'as donc quittée?...

Tu auras trouvé mieux à ce que je vois... — Vous êtes chez elle, répondit Urbain en se mordant les lèvres. — Comment! Léonie de Saint-Venant n'est autre que la respectable madame Darnay à qui je devais être présenté ce soir, et que je n'ai point encore aperçue... Et toi, mon cher, comment t'appelle-t-on, pour le moment?... Ah! je comprends; on ne t'appelle pas du tout; tu n'existes qu'à l'état de fiction et pour la forme... Ah! l'adroit coquin!... N'importe; tu me parais être dans une position superbe... Une charmante maison, ma foi! du luxe, une existence de financier, et de la considération, par-dessus le marché!... Sacrebleu! c'est à donner envie de se faire honnête homme... ou mari complaisant... car tu es l'un ou l'autre, évidemment; à moins que tu n'aies trouvé le moyen d'être tous les deux à la fois, ce qui ne me surprendrait que médiocrement; car je te connais assez original et assez habile pour cela!... — Finissons! dit Urbain tremblant de colère. Qu'êtes-vous venu faire ici? — Comment! ce que je suis venu faire ici? J'y suis venu amené par un parfait honnête homme que j'ai rencontré dans le monde... Il m'a vanté l'excellente société qui se réunit ici, l'amabilité et les grâces de la charmante madame Darnay... Il m'a dit qu'on jouait gros jeu... et je me suis laissé entraîner... Voilà! — Et vous avez débuté par dépouiller un honnête homme! — Dis plutôt un butor!... Ces marchands sont d'une avarice!... Cinquante louis! C'était bien la peine de faire tant de bruit et de chercher à me perdre de réputation!... Heureusement que tu es survenu à propos, comme le dieu de l'ancienne tragédie... Corbleu! mon cher, quelle belle entrée! quel aplomb!... C'était imposant!... Un vrai chef-d'œuvre!... Donne-moi ta

main, que je la baise, en témoignage d'humilité et de reconnaissance...

Urbain retira sa main avec dégoût; la colère l'étouffait.

— Oh! n'aie pas peur, continua Dubosc; entre nous, pas de friponnerie! Je ne suis pas homme à te faire tort d'un écu... Tu m'as sauvé d'une mauvaise affaire, après m'avoir prêté ta maison. Les usages t'accordent la moitié des bénéfices... c'est juste... partageons...

En disant cela, Dubosc retira de son gousset sa main pleine de pièces d'or, qu'il présenta à Urbain.

— Je vous abandonne tout, dit Urbain... à condition que vous ne reviendrez plus ici, et que vous ne parlerez de moi à personne... — Accordé! fit Dubosc en remettant les pièces d'or dans son gousset... Il paraît que tu es riche, véritablement, et que tu veux continuer ton rôle d'homme vertueux... A la bonne heure!... Ce n'est pas moi qui voudrais te contrarier... — Écoutez, reprit Urbain, je connais l'homme qui a été votre dupe; il est intéressé et vindicatif...il voudra se venger, j'en suis sûr, de vous et de moi... — Oh! quant à moi, je suis sans inquiétude... je lui ai donné une fausse adresse, et, pour ce qui est d'un duel, je suis de force à ne pas craindre un honnête homme... — Il ne s'agit pas de cela, et vous vous êtes trompé sur le sens de ses dernières paroles. Le duel dont il vous a parlé, j'en suis sûr, est un duel judiciaire... — Ah diable! fit Dubosc effrayé, ceci est plus dangereux... Heureusement que moi, aussi, j'ai plus d'un nom à mon service... Il ne me tient pas encore... D'ailleurs, les preuves manquent, et je suis certain qu'aucune des personnes qui assistaient à l'affaire ne voudra témoigner

contre l'ami d'un homme pour lequel toutes professent la plus haute estime... Ce serait, de plus, se fermer la porte de la séduisante madame Darnay, qui compte parmi elles de nombreux adorateurs... — Assez! s'écria Urbain en frappant du pied avec colère. Je ne veux pas être mêlé à tout ceci, ni moi, ni Léonie... Entendez-vous? Je vous ai sauvé tout à l'heure d'une position dangereuse... Si vous êtes arrêté, me promettez-vous, en récompense de ce que je viens de faire, de vous taire sur ce que vous connaissez de mes antécédents, et de ne rien dire qui puisse compromettre Léonie ou moi? — Je le jure; mais le plus sûr serait de se mettre à couvert par une retraite prudente. Malheureusement on ne va pas loin, et l'on ne se cache pas longtemps avec cela.

En parlant ainsi, Dubosc montrait les cinquante pièces d'or dont le gain lui avait été justement contesté...

— Attendez-moi, dit tout à coup Urbain en quittant la chambre.

Il alla dans le salon des danseurs, parla à l'oreille de Léonie, qui lui remit aussitôt la clé de son secrétaire... Il rentra un instant après dans la chambre, et s'adressant à Dubosc étonné :

— Voici, lui dit-il, cinquante autres louis... Prenez-les et partez. Vous irez en Belgique ou à Londres passer quelque temps, en attendant que cette affaire soit assoupie. Si, dans cet intervalle, vous avez besoin de nouveaux secours, vous n'aurez qu'à me le faire savoir... Mais, allez, ne perdez pas un instant... Partez ce soir même, si vous pouvez.

Dubosc se retira sans passer par le salon, en promettant à Urbain de partir le lendemain matin, pour

le plus tard. Quand il fut dans la rue, il se mit à réfléchir.

— Ce cher Urbain est singulièrement vif, se dit-il... Comme il s'émeut pour une bagatelle qui effleure à peine son épiderme!... La fortune l'a rendu prodigieusement chatouilleux... Est-ce qu'il aurait quelque motif de crainte secret et plus sérieux? Dans ce cas, il se pourrait bien que j'eusse fait un marché de dupe, en me privant, par ce brusque départ, de quelque importante découverte qui m'eût permis de mettre ma discrétion à un prix beaucoup plus élevé. Quoi qu'il en soit, rien ne m'oblige à partir immédiatement. Les poursuites, si poursuites il y a, ne commenceront pas aussitôt après la plainte du vieil avare. Et puis je ne suis pas un gibier facile à dépister!

La conséquence de tous ces raisonnements fut que Dubosc ne partit point.

Urbain, cependant, était plus tranquille. Il croyait avoir évité, par un léger sacrifice d'argent, un éclat qui pouvait le perdre sans retour, ainsi que Léonie. Néanmoins ce sacrifice, quelque léger qu'il fût en lui-même, était excessif eu égard à leur position; car il avait épuisé leurs dernières ressources. Urbain voulait que Léonie vendît le riche mobilier qui constituait désormais toute sa fortune, afin qu'ils eussent au moins les moyens de fuir, ainsi qu'ils en étaient convenus, sauf à aviser ensuite pour s'assurer une existense quelconque. Léonie, au contraire, insista plus que jamais pour rester à Paris. Selon son avis, il fallait continuer, autant que possible, le même train de maison et le même genre de vie, en s'efforçant de dissimuler leur détresse. De cette manière ils conserveraient les chances de rétablir leurs affaires par la voie

du jeu, pour peu qu'Urbain consentît à s'armer d'une certaine résolution et à en appeler à sa propre habileté, des mauvais procédés de la fortune...

— Oh! tu es impitoyable, s'écria Urbain avec désespoir.—Je te trouve étrangement scrupuleux, répliqua Léonie. — Écoute, reprit Urbain en pâlissant, je ne m'abuse pas sur moi-même; je suis un misérable tombé depuis longtemps au dernier degré de l'infamie. Quelle que tu sois et quoi que tu puisses faire, je resterai toujours au-dessous de toi, parce qu'il y a des trésors d'amour ensevelis sous les souillures de ton âme... Mais moi, je n'ai rien qui puisse me relever à tes yeux dans mon abaissement, si ce n'est ce vague sentiment de fierté originelle, qui se révolte et qui lutte encore dans mon cœur. Si l'amour que j'ai pour toi tenait précisément à ce germe à demi étouffé, dis, m'ordonnerais-tu de l'arracher? Toi-même peut-être ne m'aimes-tu qu'à cause de ce reste de noblesse intérieure que tu devines sans l'apercevoir, parce que tu as, toi aussi, d'impérissables instincts!... Pourquoi briser le lien mystérieux et sacré qui nous unit et nous console des mépris du monde?... Léonie, je t'appartiens; je te dois plus que la vie.—Toujours le même, interrompit Léonie en l'embrassant. — Oh! si tu savais ce que je souffre, reprit Urbain, tu aurais pitié de moi! Toi, tu es une nature toute simple et pour ainsi dire toute d'une pièce. Tu vas droit devant toi, parce que tu marches dans ta voie.. Mais moi, je suis sorti violemment de la mienne, et je lutte parce qu'il y a en moi deux principes opposés : l'un, que j'ai apporté en naissant dans mon sein, que ma première éducation a développé, et l'autre, que les circonstances et les malheurs de ma vie m'ont imposé. Ma destinée est de combattre sans

cesse. Le jour où mon cœur ne sera plus troublé, c'est qu'il aura cessé de battre! Oh! si je pouvais me relever! Un jour, un instant, je l'ai espéré et j'ai voulu te fuir!... Pardonne-moi, je ne t'ai jamais oubliée, et je suis revenu. Oh! ma Léonie, je t'aime, parce que tu portes, à ton insu, une empreinte divine! Je t'ai méconnue quelque temps, mais c'est en vain que tu te calomnies toi-même; rien ne périt de ce qui est divin. Pourquoi ton front est-il encore noble et pur, et pourquoi tes yeux, quand tu me regardes, me font-ils rêver du ciel? Que me demandes-tu? Quelle preuve d'amour exiges-tu de moi? Enfant, ne vois-tu pas que mon âme tout entière est entre tes mains? Ne vois-tu pas qu'un mot de ta bouche va me précipiter au fond de l'abîme? Oh! ne prononce pas ce mot, ma Léonie. Tu ne m'aimerais plus!... Pourquoi souiller ce que tu aimes? Ne m'aimerais-tu plus déjà? Es-tu fatiguée de souffrir? Parle... Qu'attends-tu de moi? Faut-il mourir, pour que tu sois heureuse?...

Tout en parlant, Urbain était tombé aux genoux de Léonie... Sa voix avait cet accent profond qui vient du cœur... Des larmes roulaient dans ses yeux... Il y avait tant de passion et de désespoir répandus sur sa figure, et, pour ainsi dire, sur toute sa personne, que quelque chose d'étrange, d'inconnu s'éveilla tout à coup dans l'âme de Léonie, comme si un sentiment, une faculté nouvelle venaient de lui être révélés...

— Non, non, s'écria-t-elle avec une émotion pleine de terreur... je ne veux pas que tu meures!

Elle ajouta en l'embrassant :

— Il faut que tu sois véritablement fou pour oser me parler ainsi!... Crois-tu que je te laisserais mourir seul?...

S'il eût été dans la destinée et dans l'organisation de Léonie de connaître la vertu, sa conversion eût daté de ce moment.

Le soir, on dansait et l'on jouait, comme à l'ordinaire, dans les salons de Léonie, lorsqu'un inconnu demanda à parler à madame Darnay. Léonie passa aussitôt dans sa chambre où l'étranger avait été introduit. A peine eut-elle, sur la demande qui lui en fut faite, décliné son nom, que l'inconnu lui présenta un papier en la priant de le parcourir...

C'était un ordre d'arrestation!...

Léonie était atterrée... Elle essaya, cependant, de faire bonne contenance, et demanda à l'officier de police de quel délit elle était accusée...

— Vous l'apprendrez chez le magistrat devant lequel j'ai ordre de vous conduire, répondit froidement l'officier de police... En attendant, madame, veuillez me permettre de me conformer à mes instructions en procédant à la visite de votre appartement et des meubles qui s'y trouvent. — Au nom du ciel! monsieur... s'écria Léonie en se plaçant devant la porte du salon... vous n'entrerez pas là!... Il y a du monde dans ce salon...

Elle ajouta en joignant les mains :

— Par pitié, monsieur, si ce n'est par justice, ne déshonorez pas une femme avant de savoir si elle est coupable... — Madame, dit l'officier un peu ému, mes devoirs sont pénibles, mais inexorables... — Arrêtez, monsieur, s'écria de nouveau Léonie en tombant à genoux et étendant les bras, mon mari est là aussi!... Et il n'est pas accusé, lui!... Vous ne l'outragerez pas ainsi sans raison!...

Le trouble, peut-être aussi la beauté de Léonie

beaucoup plus que ses raisons, touchèrent l'homme de police, qui consentit à borner ses investigations à la chambre où il se trouvait. Léonie ouvrit son secrétaire et livra, sans scrupule, tous les papiers qu'il renfermait. Pendant que l'officier procédait à la saisie, elle demanda et obtint la permission de passer dans la pièce voisine pour faire quelques changements à sa toilette. Elle appela Urbain. — Je suis arrêtée, lui dit-elle. Cours détruire les papiers de sir Francis qui sont dans ta chambre!... Pas un mot, pas un signe qui puisse faire soupçonner la vérité aux personnes qui sont ici.... Tu diras ce que tu voudras pour expliquer ma disparition... Une indisposition subite, une affaire pressante... J'espère être relâchée immédiatement... S'il en arrive autrement, je te ferai savoir ce qui aura été fait de moi.

Dans la soirée, Urbain reçut un billet de Léonie qui lui annonçait qu'après un long et minutieux interrogatoire, elle venait d'être enfermée à Saint-Lazare. La lettre se terminait par ces mots :

« Rassure-toi, mon cher ange; l'affaire est beaucoup moins grave que je ne le redoutais... C'est ton vieux cuistre de négociant qui a tout fait... Dubosc est en prison... Ne manque pas d'aller le voir; mais viens me voir auparavant... Apporte-moi des robes et du linge... N'oublie pas mon nécessaire de toilette et la petite cassolette que tu m'as donnée... Vends mon mobilier le plus promptement que tu pourras; car je ne puis prévoir combien de temps on me gardera ici, et tu vas avoir besoin d'argent... Adieu, mon âme... Sois prudent et aime toujours bien ta Léonie... »

VIII

Le coup qui venait de frapper Léonie sans l'abattre acheva pourtant de porter le découragement dans l'âme d'Urbain. Bien que rassuré par Léonie elle-même sur la gravité de l'accident, il en prévoyait toutes les conséquences probables pour elle et pour lui. Le moindre inconvénient serait de les tenir tous deux en état de suspicion permanente vis-à-vis de la police, et de leur ôter, par conséquent, la possibilité d'échapper aux poursuites qui seraient tôt ou tard dirigées contre eux. La reconnaissance de Léonie, sous les différents noms qu'elle avait successivement portés, donnait la clé de toute sa vie et pouvait mettre facilement sur la voie du sinistre événement qu'ils avaient tous deux tant d'intérêt à cacher. La disparition de sir Francis, une fois connue et constatée, rien de plus naturel que d'en demander compte aux personnes qui semblaient y être immédiatement et directement intéressées. Ainsi la main de la justice ne pouvait s'égarer dans ses recherches, et devait se poser tout d'abord sur la tête d'Urbain et de Léonie. Cette logique de la peur était infaillible...

Pour ce qui le concernait personnellement, sa vie était percée à jour. Ses fautes, sa honte, étaient désormais au pouvoir de l'autorité. Dès lors, que n'avait-il pas à craindre des révélations que chaque jour pouvait amener soit sur le vol nocturne de la Pommeraie, soit sur l'émission de la fausse lettre de change?

Ces réflexions glaçaient le cœur d'Urbain. Il aurait peut-être tout accepté pour lui-même. Il était déjà presque familiarisé avec le vice, et la pauvreté n'avait rien qui pût l'effrayer... Mais le malheur et la misère pour Léonie et le déshonneur pour sa famille?... Ces pensées révoltaient les deux seuls sentiments qui fussent restés debout dans son âme... En vain s'efforçait-il de se faire illusion sur sa position. L'instinct du danger, un secret pressentiment de l'avenir l'avertissaient, malgré lui, qu'il touchait à ce moment inévitable où un accident imprévu porte tout à coup la lumière sur la vie d'un homme et dévoile un à un ses secrets et ses fautes, comme les mailles serrées d'un tissu dont on n'apercevait que la surface.

Le lendemain même de l'avis qui lui avait été transmis, Urbain se hâta d'aller solliciter de l'autorité la permission de visiter Léonie. Il la trouva, ains qu'elle le lui avait annoncé, convaincue que sa détention serait de courte durée et n'aurait aucune conséquence grave. Par une faveur toute spéciale, elle avait été placée dans un corps de logis qui l'isolait entièrement des autres détenues, et occupait une petite chambre assez propre et à peu près semblable, quant à la mesquinerie de l'ameublement, à la mansarde d'une *grisette*. La fière et élégante Léonie, dont le déshabillé le plus modeste eût pu servir de toilette de noces à la plus ambitieuse et à la plus coquette des jeunes filles désignées généralement sous cette vulgaire appellation, présentait, au milieu de l'étroit et sombre réduit qui lui avait été assigné pour demeure, un contraste qui eût peut-être paru piquant à un observateur désintéressé. Urbain n'y vit, malgré la courageuse insouciance de Léonie, qu'un sujet de pensées

tristes et de sinistres appréhensions. Ne pouvant partager la confiance qu'elle montrait, il s'efforça, du moins, de lui cacher les craintes qui l'assiégeaient, et lui parla des démarches qu'il voulait entreprendre pour obtenir promptement son élargissement. A son tour, Léonie lui expliqua le superbe plan de conduite qu'elle avait déjà conçu, sous l'influence salutaire de la séquestration, pour le moment où elle serait rendue à la liberté, et elle ne doutait pas que ce moment n'arrivât à quelques jours de là. Alors, avec le prix de la vente de son mobilier, augmenté de celui de ses bijoux, car elle était bien décidée à ajouter ce sacrifice à tant d'autres qu'elle avait déjà faits, ils s'expatrieraient tous deux, comme ils en étaient convenus, et iraient chercher enfin la tranquillité qui les avait fuis jusqu'alors et un bonheur qu'ils ne mettaient plus qu'en eux-mêmes. Pour arriver à ce résultat, elle ne suivrait désormais que les conseils d'Urbain, s'en remettant uniquement à lui du soin d'assurer leur commun avenir par le travail. Plus de folies, plus d'existence précaire et honteuse, plus de fêtes, de plaisirs brillants, de rêves insensés, plus de diamants, de riches parures, plus rien... qu'une existence modeste, honorable, embellie seulement par un amour sans bornes !

Urbain l'écoutait avec un ravissement plein de trouble et d'incertitude.

— O Léonie! s'écria-t-il transporté de joie, dis-moi que tu ne me trompes pas, que tu ne voudrais pas te jouer d'un malheureux qui a mis en toi toutes les ardeurs de son âme! Oh! pourquoi ne me parlais-tu pas ainsi quand tout ce bonheur n'était pas un rêve? Mon Dieu! ne me la montrez-vous sous ce nouvel aspect,

que parce que je dois la perdre sans retour? Léonie, après t'avoir aimée dans ton abaissement, comment pourrai-je t'aimer assez, si tu te relèves? Écoute. Il y avait autrefois, à mon côté, une femme, une sainte que j'adorais au fond de mon cœur et dont les vertus te firent ombrage... Pour toi, j'en ai fait une martyre!... O ma Léonie! veux-tu donc que je t'aime de tous les amours à la fois?...

Malgré une fatale expérience, Urbain se laissait de nouveau emporter à l'ardeur de son rêve favori et aux enivrantes séductions des paroles de Léonie. Plus d'une fois, déjà, il avait été trompé par les serments d'un repentir et d'une réforme toujours attendus en vain. Cependant, Léonie ne mentait point, dans cette circonstance, et ses protestations avaient toujours été sincères. Une nuit passée en prison, l'aspect du vice dépouillé du prestige du luxe, la débauche dans sa hideuse nudité, le plaisir sous les traits flétris de ses courtisanes les plus éhontées, avaient fortement agi sur son imagination. En se voyant presque confondue avec ces infâmes créatures, hurlant la volupté avec des voix avinées et grimaçant les grâces sous la livrée de la misère, elle sentit se révolter toutes les délicatesses de son esprit et toutes les susceptibilités acquises dans les délices d'une vie de luxe et d'élégance. Sa bonne foi dans l'expression de son repentir n'était pas moindre que celle d'Urbain dans la manifestation de son enthousiasme passionné.

Conformément à la recommandation qu'elle lui avait adressée, Urbain avait apporté à Léonie tous les objets d'habillement et de toilette qui pouvaient lui être utiles. Tandis qu'amené peu à peu, et presque malgré à partager la confiance qu'elle témoignait, il la re-

merciait avec une ardente effusion du bonheur qu'elle venait de lui promettre, Léonie examinait en détail les robes, les châles, les dentelles et chacun des différents vêtements étalés devant ses yeux. Urbain savait à quel point l'habitude d'un luxe et d'une coquetterie excessifs était enracinée dans son âme, et il n'avait omis aucune des importantes bagatelles qui entrent dans la toilette, même la plus simple, d'une femme de ce caractère. En se voyant de nouveau entourée des marques de son élégance habituelle, les éléments de son bonheur, Léonie oubliait qu'elle était en prison. Ses projets de réforme s'effaçaient peu à peu de sa mémoire, et c'était avec une gravité qui n'avait rien d'affecté qu'elle procédait à l'examen de son riche trousseau et qu'elle adressait à Urbain des éloges ou des reproches sur l'intelligence et l'à-propos dont il avait fait preuve, ou les omissions qu'il avait commises. De temps en temps elle s'interrompait pour le consulter sur l'effet d'un fichu,d'une collerette ou d'un nœud de ruban. Elle lui demandait très-sérieusement quel genre de toilette il lui convenait d'adopter pour tous les jours et quelle couleur elle porterait, de préférence, pour ceux où il viendrait la visiter...

Elle le pria aussi très-instamment de faire les démarches nécessaires pour obtenir qu'une des femmes attachées à l'établissement fût autorisée à venir lui servir, autant que possible, de femme de chambre... Elle tenait surtout à une personne qui eût quelque talent pour la coiffure.

Urbain était tout étourdi... Léonie entremêlait, sans paraître s'en apercevoir,les idées les plus graves et les plus frivoles, les intérêts pressants de leur position, ses projets de sagesse et de vertu, ses plans

pour leur bonheur commun et les puériles préoccupations de sa vanité!... Urbain avait eu bien souvent l'occasion de remarquer ces inconséquences bizarres de caractère, cette légèreté naturelle unie à une remarquable énergie de volonté et à une maturité de raison que rien n'aurait pu faire soupçonner. Longtemps il l'avait crue froide, égoïste, et elle s'était montrée constamment pour lui ardente et dévouée jusqu'à l'abnégation. Dans toute autre circonstance il n'eût éprouvé aucune surprise à la voir oublier même de précieux intérêts pour les soins de sa personne, et les misérables suggestions de la vanité féminine. Mais dans la situation grave, solennelle en quelque sorte, où ils se trouvaient tous deux, la légèreté qu'elle témoignait confondait son imagination. Il se retira plus triste encore qu'il n'était venu, laissant derrière lui sa dernière illusion et son dernier espoir.

Comme il sortait de la chambre, après avoir promis à Léonie de s'occuper sans retard de l'importante négociation relative aux soins de sa coiffure, elle le rappela pour lui recommander de nouveau d'aller voir Dubosc, afin de tâcher de s'assurer de sa discrétion, à tout événement. Elle ajouta :

— Hâte-toi de vendre mon mobilier, de peur d'être pris au dépourvu, si tu avais le malheur d'être inquiété à ton tour.

Ainsi, cette étrange créature pensait à tout, sous les dehors d'une insouciance générale. L'intérêt d'Urbain lui était plus cher que le sien propre; mais à son tour, la pensée d'Urbain ne venait qu'après les préoccupations de sa coquetterie!

En se retrouvant dans la rue, Urbain pleurait d'attendrissement, de honte et de désespoir... En réflé-

chissant à ce bizarre assemblage de vices, de vertus, de faiblesses inouïes, d'amour et de dévouement qui constituaient la nature de Léonie, il ne put s'empêcher de penser à Charlotte qui n'avait de tout cela que les vertus, un amour plus pur et un dévouement plus touchant!... Et ce fut presque en rougissant qu'il lui demanda pardon, du fond de son cœur, d'avoir pu, dans un égarement coupable, placer un instant son image à côté de celle de Léonie...

Urbain comprenait de quelle importance il était pour lui de ne point s'aliéner Dubosc. Hormis un seul fait, le plus récent et le plus criminel de tous à la vérité, cet homme connaissait toute sa vie antérieure, ainsi que celle de Léonie. Un mot tombé de sa bouche pouvait entraîner leur perte. C'est pourquoi, au lieu de lui reprocher une négligence qui avait causé son arrestation, il le remercia de l'avoir ménagé lui-même dans son interrogatoire, et le supplia instamment d'éviter avec le plus grand soin, dans les nouveaux renseignements qui lui seraient demandés, tout ce qui pourrait aggraver la position de Léonie. A cette condition, il prenait l'engagement de faire tous ses efforts auprès de l'auteur de la plainte, pour étouffer, ou au moins pour atténuer cette affaire, soit en lui offrant la restitution de la somme dont il se prétendait frauduleusement dépouillé, soit par tout autre moyen dont Urbain se réservait d'apprécier l'opportunité et la convenance.

— A la bonne heure! dit Dubosc ravi de la proposition; service pour service... Parle pour moi, et je te promets de me taire pour toi et pour Léonie... Mon affaire ne sera pas appelée avant trois mois... On n'est pas absolument mal ici, quand on n'est pas un malo-

tru et qu'on a quelques bonnes recommandations, telles que celles-ci...

En disant cela, Dubosc faisait sonner les pièces d'or enfermées dans son gousset.

— Ainsi, continua-t-il, à la rigueur, tu as trois mois pour agir... Tu es un homme d'esprit, bien posé dans le monde et bien apparenté... Nul doute que tu réussisses à me tirer d'ici, si tu emploies tous tes moyens pour cela...

Urbain était loin de croire au succès des démarches qu'il voulait entreprendre; mais il comprenait qu'en dégageant Dubosc, il dégageait aussi Léonie, et que c'était peut-être la seule voie de salut qui leur fût ouverte. Le temps pressait; de nouveaux renseignements pouvaient, d'un jour à l'autre, le compromettre à son tour... Dubosc pouvait parler... A tout prix, il fallait toucher le négociant, et, s'il ne lui était plus possible de retirer sa plainte, le déterminer, du moins, à en atténuer les effets, de telle sorte que Dubosc ne pût pas se regarder comme délié de sa promesse...

Urbain courut chez le négociant. Sa position vis-à-vis de cet ex-habitué de la maison de Léonie était insupportable. Cet homme avait soulevé le voile qui cachait tout leur passé. Il avait appris qui ils étaient, les principales circonstances de leur liaison, et le genre de vie qu'ils avaient mené jusque-là. Il savait, ou du moins il avait tout lieu de croire que la délicatesse et la probité dont Urbain s'était longtemps paré à ses yeux n'étaient qu'un masque. Ce n'était pas assez, sans doute, pour avoir aussi le droit de pouvoir le perdre, mais c'était assez pour avoir le droit de le mépriser... Urbain sentait son cœur se soulever à la pensée des outrages qu'il aurait peut-être à dévorer;

mais il était déterminé à tous les sacrifices pour sauver Léonie. Il essaya de se faire humble et suppliant, et se prépara à accepter l'humiliation et la honte comme d'autres se préparent à faire parade d'audace et de fermeté.

Le négociant était un homme bon au fond, mais froid et opiniâtre. Sa tête était d'une faible capacité; mais le petit nombre d'idées qui pouvaient y trouver place, y restaient non moins irrévocablement fixées, que les comptes arrêtés et approuvés par lui sur son grand-livre. Extrêmement sensible à la perte, comme il en convenait lui-même, il mettait tout son esprit à n'être trompé par personne. La pensée d'avoir été pris pour dupe révoltait son amour-propre. Il eût volontiers fait le sacrifice des cinquante louis traîtreusement acquis par Dubosc, à la condition que personne au monde ne pût savoir qu'il avait été volé. Dans le premier moment, la colère l'avait aveuglé au point de lui faire sacrifier l'intérêt de sa vanité au désir de se venger. Maintenant que tout était connu, nulle considération ne fut capable de l'arrêter dans la réparation qu'il poursuivait, et Urbain dut renoncer à l'espoir de le toucher.

— D'ailleurs, fit observer le négociant comme une réponse définitive et sans réplique aux pressantes sollicitations d'Urbain, pour obtenir l'élargissement de Léonie, ce que vous me demandez n'est plus au pouvoir de personne...Une enquête a été commencée...Des faits nouveaux se sont révélés, et nulle puissance au monde ne pourrait la tirer du lieu où elle a été renfermée, si ce n'est, dans le cas où sa position devenue plus grave par suite de nouveaux renseignements, elle serait transférée dans une autre prison, en qualité de prévenue.

Urbain s'éloigna sans répondre... Il était presque fou... Les paroles du négociant disaient sans doute plus qu'il ne voulait leur faire dire... Il paraissait retenir un secret et laisser échapper de funestes appréhensions. Peut-être Léonie était-elle compromise par quelque facheuse découverte. Urbain craignait également de retourner près d'elle et de différer son retour. Il prit le parti de dissimuler, pour ne pas la jeter dans le découragement. Il agit de même avec Dubosc, entretenant chez l'un et l'autre un espoir qu'il n'avait pas lui-même...

Cela dura trois mois... Ce fut un horrible supplice... Urbain avait vendu le mobilier de Léonie et s'était logé dans un misérable garni, afin de pouvoir employer pour elle seule la presque totalité de l'argent qui lui appartenait. Il se réduisait au plus strict nécessaire, persuadant à Léonie qu'il vivait commodément. Par ce moyen, il était parvenu à lui adoucir les ennuis de la prison, en lui conservant, autant que possible, les jouissances d'une certaine aisance et de ce bien-être auquel elle était habituée. Le reste de l'argent avait été employé en démarches de toute espèce, soit à son intention, soit à celle de Dubosc; car il regardait leur intérêt comme essentiellement lié dans cette circonstance. Il avait visité souvent, sollicité sans profit et quelquefois comblé de présents, des gens d'affaires, des commis, des avocats, des procureurs, des magistrats même. Les protestations mensongères, les services inutiles, les protestations insultantes, les lettres de recommandation, les mémoires, les placets, les simples promesses, les sourires même et les regards bienveillants, tout avait été coté et payé fort cher. Le prix entier du mobilier y avait passé

rapidement. Une partie avait été aussi employée à calmer l'impatience et l'avidité croissantes de Dubosc... Bientôt il avait fallu sacrifier les diamants de Léonie... puis ses bijoux, puis ses cachemires... Les restes de son élégance passée disparurent pièce à pièce...

Tant que la prison de Léonie s'était voilée sous une apparence de luxe, tant qu'elle-même s'était vue parée avec la même recherche, et que sa santé et sa beauté n'eurent à souffrir d'aucune privation elle supporta patiemment sa captivité. L'espérance brillait encore à ses yeux dans l'éclat de ses diamants et l'aspect de ses riches toilettes. Elle passait les journées à se composer des parures ou à se vêtir comme si elle eût dû paraître dans une fête ou charmer les regards de la foule. Il lui semblait que le malheur ne pouvait l'atteindre sous les insignes du luxe et de la richesse... Mais quand elle vit tous ses chers trésors s'en aller un à un, elle sentit aussi ses illusions l'abandonner une à une, comme si la main invisible qui dépouillait son beau corps de ses ornements eût en même temps glacé son cœur. La misère lui apparut de nouveau, mais plus effrayante et plus menaçante que jamais... La pensée de voir son visage flétri, ses yeux sans éclat et toutes les grâces de sa personne déshonorées, perdues dans d'ignobles vêtements, lui inspirait une horreur insurmontable. Elle eût déployé le courage d'un homme en face de la mort, mais en présence de ce spectre affreux de l'indigence, elle reculait épouvantée et pleurait comme une enfant... Cependant le temps s'écoulait. La position d'Urbain s'aggravait de jour en jour. Dubosc comprenait qu'on l'avait entretenu jusque-là dans une fausse espérance. La peur, le dépit, la colère, l'agitaient tour à tour. C'étaient chaque jour de nou-

velles menaces adressées à Urbain. Il lui reprochait violemment de l'avoir trompé, de n'avoir pas fait tout ce qu'il aurait pu pour le tirer d'embarras et annonçait hautement l'intention de se venger en déclarant tout ce qu'il savait sur son compte, au risque de se compromettre lui-même.

Léonie elle-même, dans son désespoir croissant, ne gardait guère plus de mesure à l'égard d'Urbain. Elle ne craignait pas de l'accuser d'indifférence ou de maladresse. Elle repoussait ses consolations, lui montrait ses traits amaigris, ses vêtements usés et misérables, l'aspect désolé de la cellule qui lui servait de chambre et lui disait avec l'accent du reproche :

— Est-ce ainsi que tu devais m'aimer et me protéger?

Elle ajoutait en le regardant d'un air suppliant :

— Tu ne peux donc rien pour moi?... Tu ne veux donc pas me tirer de ce cachot et m'arracher à cette misère?... Tu as, pourtant, une famille riche et puissante... que ne vas-tu parler pour moi à M. de Ceyran, à madame de Rieux, à tes beaux-frères? que sais-je, moi? Mais il me semble qu'à ta place la pitié, si ce n'est l'amour, m'aurait inspiré quelque bonne pensée et m'aurait donné du courage... Mais toi, tu es trop fier pour accepter la moindre humiliation dans mon intérêt... Si tu l'avais bien voulu, déjà je ne serais plus ici; ou, du moins, j'y serais moins malheureuse... Tu aurais obtenu des secours... Tu ne m'aurais pas laissé porter des vêtements dignes d'une mendiante. Tu n'aurais pu consentir à me voir souffrir et dépérir dans les privations... Ta femme elle-même est si bonne, dis-tu, si généreuse, et elle t'aime tant!... Va donc solliciter sa pitié pour sa rivale... Il faut pourtant

que je sois bien malheureuse pour te donner un tel conseil! Mais non; tu n'iras pas... tu es trop orgueilleux pour cela... Et d'ailleurs, tu ne m'as jamais aimée, moi, je ne le vois que trop aujourd'hui...

Et Léonie pleurait...

Urbain ne put résister à ses reproches. Il résolut d'aller trouver... non pas Charlotte, cette honte était au-dessus de ses forces, mais Irma, devant qui il aurait moins à rougir et dont l'amitié l'avait si souvent consolé. Il lui avouerait tout et implorerait sa générosité et sa bienveillante intervention en faveur de Léonie. Cette démarche était la plus grande preuve d'amour qu'il pût offrir à Léonie et la plus poignante des humiliations qu'il fût donné à son âme de supporter. Il écrivit à Irma une lettre où, après lui avoir demandé le secret, il sollicitait, dans les termes les plus pressants, un rendez-vous pour ce jour-là même... La réponse ne se fit pas attendre. Elle ne contenait que ces mots :

« Je garderai le secret que vous me demandez... C'est tout ce que je puis vous promettre... Aussi bien, une indiscrétion ne servirait qu'à ajouter, sans aucun avantage pour vous, un nouveau sujet de craintes aux douleurs que vous avez infligées à tous ceux qui vous ont aimé... Cessez de les persécuter... laissez-les, laissez-moi... N'avez-vous pas comblé la mesure? Honte de votre famille, bourreau de votre femme, meurtrier de mon mari, je ne puis que vous oublier ou vous maudire!... »

Cette lettre, ou plutôt ce cri d'indignation échappé du cœur ulcéré de la jeune veuve de Ludovic, acheva de porter le désordre dans l'âme d'Urbain. Sans doute il avait mérité le mépris des siens; mais Irma, la

douce et bienveillante Irma, se dressant tout à coup devant lui avec des paroles de haine et de malédiction, au nom de toute sa famille, lui apparaissait comme un vain fantôme évoqué par le délire de son imagination.

L'accusation de meurtre qui terminait cette lettre, lui semblait une énigme non moins cruelle, qu'il brûlait et redoutait à la fois d'approfondir. Ce crime inconnu, qui lui était reproché, pesait sur sa conscience, comme s'il l'eût commis en effet... A force de creuser cette pensée, il en découvrit peu à peu le sens véritable... Il se rappelait la position de Charlotte, après son départ de Paris, les chagrins qu'il lui avait préparés, les dangers auxquels il la laissait exposée... Il pensait à Ludovic, à sa tendresse extrême pour sa sœur. Il se représentait ce fier et bouillant jeune homme veillant sur Charlotte, en l'absence de son mari, et il frémissait en songeant à tout ce que sa tendresse jalouse avait pu lui inspirer pour sa défense... Cette réflexion était comme une lueur effrayante... Nul doute que l'infortuné Ludovic n'eût succombé en protégeant sa sœur contre la calomnie ou contre d'odieuses tentatives provoquées par l'absence, et peut-être même par la conduite antérieure de son mari envers elle... Le nom de Vibrac se présentait naturellement à la suite de cet enchaînement de suppositions.

Il était nuit quand Urbain reçut cette lettre. Il courut chez Vibrac... Sa préoccupation était telle que les passants effrayés le prenaient pour un fou et s'écartaient rapidement pour lui livrer passage. Son imagination frappée lui représentait Charlotte le maudissant, et il croyait l'entendre répéter sans cesse à ses oreilles :

Bourreau et meurtrier! Et il courait éperdu à travers les rues... Et plus il avançait, plus la pensée qui l'obsédait s'emparait fortement de son esprit... Ce n'était plus le désespoir qui le transportait, c'était une fureur aveugle et sauvage... Il trouva le jeune marquis attablé avec quelques amis... La plupart paraissaient ivres. A la vue de cet homme pâle, effaré, les vêtements en désordre, plusieurs des convives se levèrent, par un mouvement spontané, comme avertis instinctivement d'un danger pressant... Vibrac lui-même avait pâli, Il essaya cependant de se lever, mais il n'en eut pas la force. Sa tête, échauffée par les fumées du vin, lui faisait voir dans Urbain le fantôme, ou tout au moins le vengeur de Ludovic... Son trouble ne disait que trop à Urbain qu'il ne s'était point trompé dans ses conjectures... Il marcha droit à Vibrac...

— Urbain! s'écria Vibrac hors de lui, que me voulez-vous?... Que me veut-il?... — J'arrive mal à propos, n'est-ce pas? dit Urbain d'une voix sombre au jeune marquis. —Non, vraiment, répondit Vibrac s'efforçant de paraître calme, si, comme je le suppose, vous venez partager notre souper et rivaliser de bonne humeur avec nous. — Ce n'est pas ainsi que je voudrais me mesurer avec vous, répliqua Urbain en se rapprochant. Il ajouta presque aussitôt : — Je ne me trompais donc pas... C'est vous qui l'avez tué!...

Vibrac comprit qu'il n'y avait aucun moyen d'éluder la scène violente qu'il avait prévue d'abord. La pensée de la position dangereuse où il se trouvait lui rendit à la fois toute sa raison et sa fatuité accoutumée.

— J'avoue, répondit-il, si c'est de feu votre beau-frère que vous voulez parler, que ma main a quelquefois le tort de punir sévèrement les insolents...

Un éclair de rage brilla dans les yeux d'Urbain qui parvint, cependant, à se maîtriser, et demanda à Vibrac avec une apparente modération :

— Quelle offense aviez-vous donc à venger sur un jeune homme que vous ne connaissiez nullement, que vous ne deviez pas connaître?

Urbain appuya fortement sur ces derniers mots. Cette question embarrassa Vibrac, qui répondit avec un faux air d'humilité et de regret :

— Je n'avais aucune vengeance à poursuivre et je n'avais point été offensé par votre beau-frère. C'est lui au contraire qui s'est prétendu blessé, dans votre honneur, par un outrage que certes vous n'auriez point ressenti et que vous n'eussiez pas voulu punir... Le jeune homme était trop vif. — Et vous êtes, vous, aussi vil que lâche! s'écria Urbain. Après avoir déshonoré le mari, vous avez tué le frère!... — Déshonoré, répéta Vibrac en éclatant de rire. Parbleu! l'expression, vous en conviendrez vous-même, est étrange dans la bouche du mari de Charlotte. Je l'ai connu, vraiment, de meilleure composition... Est-ce que par hasard l'amour et la morale très-peu sévère de la belle Léonie de Saint-Venant l'auraient rendu plus susceptible à l'endroit de la vertu de Charlotte? Il y a peu de temps encore, et j'en sais là-dessus plus que personne, qu'il faisait assez bon marché de cette vertu-là... Des égards et du bien-être pour Charlotte, par exemple, et quelques centaines de louis, pour épingles, à la Saint-Venant, voilà quelles étaient alors ses prétentions!...

Un rire général accueillit cette insolente déclaration... Urbain tremblait et souriait lui-même comme un insensé...

— Aujourd'hui, répondit-il, mes prétentions sont différentes... C'est votre vie qu'il me faut.

Vibrac promena quelque temps sur lui un regard de mépris.

— Vous voulez vous battre avec moi, vous, Urbain Riter, l'amant de cœur de la belle Léonie?... Autrefois vous auriez pu peut-être aspirer à ce genre d'honneur, mais aujourd'hui je refuse tout net votre proposition... La partie ne serait pas égale; vous n'avez rien pour enjeu...

Urbain resta comme frappé de la foudre. L'excès de la honte et de la fureur le paralysait... Ses jambes se dérobaient sous lui, et il fut obligé de s'appuyer sur le bord de la table pour ne point tomber. Dans ce mouvement, sa main rencontra le manche d'un couteau. Ses doigts crispés par la rage s'y attachèrent avec force... Son bras se releva armé et frappa violemment Vibrac, qui pâlit tout à coup en poussant un cri...

L'action avait été si rapide et si imprévue, que personne n'avait eu le temps de s'y opposer, et qu'Urbain, rappelé à lui-même par la vue du sang qui jaillit aussitôt de la poitrine de Vibrac, put s'échapper en fuyant, à la faveur de ce premier effet de la surprise, sans qu'on songeât à l'en empêcher... Quand on s'avisa enfin de se mettre à sa poursuite, il était déjà loin...

La nuit était sombre... Un vent sec tourmentait les réverbères, dont la lueur vacillante promenait successivement de grands traits d'ombre et de lumière sur le pavé des rues ou sur la façade silencieuse des maisons... Les passants devenaient rares, quoique la nuit fût encore peu avancée... Urbain fuyait, au ha-

sard, à travers les rues obscures et désertes du faubourg Saint-Germain... Vingt fois déjà, dans sa course folle, il avait passé dans les mêmes lieux, ramené sans cesse par un irrésistible instinct vers un point fixe, comme si, dans ce danger suprême, il n'eût pu trouver son salut qu'aux lieux où demeurait Charlotte. Déjà, cependant, un bruit de pas nombreux et précipités se faisait entendre à peu de distance. Quelques fenêtres s'ouvraient de loin en loin au bruit qui allait grossissant de moment en moment... Dix heures sonnèrent du haut des tours de Saint-Sulpice... Urbain, qui s'était arrêté pour respirer, reprit sa course, en invoquant tout bas le nom de Charlotte... Il longeait, en ce moment, les murs de l'hôtel de Ceyran...

Dans une chambre dont la fenêtre donnait sur le jardin de l'hôtel, Charlotte et Irma étaient assises en silence près d'une cheminée où quelques tisons épars commençaient à se couvrir de cendres. Irma brodait à l'aiguille un voile de dentelle noire, tandis que Charlotte attachait avec une certaine coquetterie un petit nœud de ruban rose sur une coiffe de gaze qui, à en juger par la forme et les dimensions, devait être destinée à un enfant. Les deux jeunes femmes étaient entièrement vêtues de deuil et plongées dans une morne tristesse. La sombre couleur de leur vêtement, et surtout les traces visibles laissées sur leur figure par de récents et cruels chagrins, les rendaient presque méconnaissables. Cependant, soit qu'Irma eût connu des douleurs plus vives, soit qu'elle eût été moins forte et moins préparée pour les supporter, sa tristesse avait un caractère plus pénible à voir et plus déchirant que celle de Charlotte. Ses yeux naturellement si pleins de vivacité, avaient perdu leur limpidité, comme si leur éclat se

fût éteint dans les larmes ou l'insomnie. Ses paupières desséchées paraissaient s'enfoncer dans un large cercle brun. Quelques tons plus ternes marquaient les méplats de ses joues fines et veloutées, et une contraction douloureuse, comme celle d'un sourire amer, dessinait, de temps en temps, deux plis presque imperceptibles au coin de ses lèvres pâles... La tristesse de Charlotte avait une expression plus douce, soit qu'en effet la douleur eût naturellement moins de prise sur son organisation plus tranquille, soit qu'une longue expérience la lui eût rendue moins pénible. On sentait que, malgré elle, son chagrin avait eu des distractions, et que son cœur la faisait ressouvenir à chaque instant qu'elle était mère... De temps en temps elle se levait au moindre bruit, et allait d'un pas furtif dans un cabinet voisin, dont la porte était entr'ouverte, écarter le rideau de gaze d'une élégante couchette où reposait, endormie, une petite fille aux joues blanches et potelées... Irma levait souvent, à la dérobée, sur la jeune mère, un regard qui trahissait, en même temps qu'un involontaire sentiment de jalousie, je ne sais quel secret qu'elle avait peine à retenir sur ses lèvres...

Le silencieux tête-à-tête durait depuis longtemps, lorsque Irma, les yeux fixés sur la pendule, se leva pour se retirer dans sa chambre. La pendule venait de sonner dix heures... En ce moment, un bruit confus d'armes et de voix se fit entendre autour de la maison... Les deux jeunes femmes effrayées se serrèrent spontanément l'une contre l'autre... Presque au même instant, des pas précipités, semblables à ceux d'une multitude pressée, retentirent le long des murs du jardin...

Charlotte courut à la fenêtre et détournant vivement les rideaux, chercha à apercevoir ce qui se passait dans la rue... Tout à coup elle se retira en poussant un cri... Une ombre venait de glisser entre les arbres du jardin, au-dessous de la fenêtre...

— Grand Dieu! s'écria Charlotte, quelqu'un vient de pénétrer dans l'hôtel... M. de Ceyran n'est point encore rentré... Nous sommes perdues!...

En disant cela, Charlotte s'approcha vivement du cordon d'une sonnette pour appeler du secours...

— N'appelle point, malheureuse! dit Irma en lui arrêtant le bras, si c'était lui... — Qui donc? demanda Charlotte avec terreur... — Je ne sais... Mais j'ai d'affreux pressentiments... J'aurais dû t'avertir peut-être... O mon Dieu! faites que je me sois trompée!...

En cet instant, la porte de la chambre s'ouvrit précipitamment...

— Sauvez-moi! s'écria Urbain en tombant à genoux entre les deux jeunes femmes.

XI

La troupe lancée, dans la première alerte, à la poursuite d'Urbain, avait été mal dirigée et passa une partie de la nuit en vaines recherches dans différents quartiers. Le matin, le jour n'avait pas encore paru, lorsqu'une berline, dont les stores étaient fermés, sortit de l'hôtel de Ceyran. Deux personnes s'y trouvaient assises en face l'une de l'autre... C'étaient Urbain et M. de Ceyran. Tous deux gardaient le silence.

Le comte était soucieux et préoccupé; Urbain paraissait calme. Il avait revu Charlotte et embrassé son enfant. Charlotte, après l'avoir dérobé au danger d'une première perquisition, était restée près de lui jusqu'au jour... Il s'était confessé à elle et ils avaient pleuré ensemble... Irma lui avait pardonné. Maintenant il était prêt à mourir; sa vie était finie. Elle ne pouvait être qu'un fardeau pour lui, un malheur pour les siens. De quelque côté qu'il se tournât, il faisait obstacle au bonheur de quelqu'un. Son existence ne profitait à personne; sa mort serait utile à plusieurs. Elle rendait enfin le repos à Charlotte et à toute sa famille, et délivrait l'avenir de sa fille d'un funeste exemple. La position de Léonie elle-même en serait moins grave et elle n'aurait, du moins, à répondre que de ses propres fautes. D'ailleurs, Charlotte qui savait allier la charité d'une sainte à l'amour d'une femme, avait juré de veiller sur Léonie, et M. de Ceyran avait promis de la protéger... Si la tendresse clairvoyante de Charlotte n'eût enchaîné ses dispositions secrètes par un serment, rien sans doute n'eût pu empêcher Urbain d'accomplir sur lui-même ce qu'il regardait comme un acte de justice envers les autres.

On avait appris, dans la nuit même, que le jeune marquis de Vibrac avait succombé presque instantanément à sa blessure. Le nom du meurtrier était connu et il était aisé de prévoir qu'une perquisition ne tarderait pas à être faite au domicile de Charlotte. M. de Ceyran, rentré à l'hôtel quelques instants après l'apparition d'Urbain, avait compris d'abord combien cette retraite était peu sûre pour le meurtrier de Vibrac. L'en faire sortir dans un pareil moment n'était peut-être pas moins dangereux que

de l'y tenir trop longtemps caché : un départ nocturne pouvait éveiller les soupçons des gens de la police... C'est pourquoi il fut décidé qu'on attendrait le jour pour conduire Urbain, avec toutes les précautions possibles, dans un lieu où il serait moins exposé à être découvert. M. de Ceyran avait pensé d'abord à l'emmener dans une de ses terres; mais il réfléchit que cela ne servirait tout au plus qu'à retarder le malheur qu'il voulait éviter. Dans cette perplexité, il songea à un ancien ami, célibataire retiré à la campagne et sur le dévouement duquel il avait le droit de compter. C'est chez lui que, sans avoir pris le temps de l'avertir du service important qu'il attendait de son amitié, il conduisait Urbain. Son projet était de l'y tenir caché jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion favorable de le faire passer à l'étranger, sous un déguisement.

L'empressement et la bonne volonté de son ami justifièrent la confiance du comte. Il n'en fut pas de même du plan qu'il avait combiné. M. de Ceyran, dans son zèle empressé, avait malheureusement compté sans les yeux de la police. Le lien qui l'unissait à Urbain était connu de la famille de Vibrac et l'hôtel du comte avait été cerné, à son insu, par des espions. La voiture qui les emportait tous deux fut suivie jusqu'au lieu de leur destination et une demi-heure à peine s'était écoulée depuis qu'Urbain était installé sous le toit hospitalier de l'ami du comte, lorsqu'il y fut appréhendé au corps. Urbain ne témoigna ni surprise, ni regret. Le comte était atterré. Il dit adieu à Urbain en lui recommandant, néanmoins, d'avoir du courage, et reprit seul la route de Paris, pour aller annoncer à Charlotte et à Irma le triste résultat de son entreprise.

Cette fatale nouvelle n'abattit point le courage de Charlotte. Il semblait que son caractère se fût fortifié dans les malheurs. Le plus grand de tous avait été la perte de l'amour d'Urbain; mais maintenant elle se sentait comme rassurée, malgré de menaçantes apparences. Il lui avait demandé pardon à genoux; il lui avait juré de vivre pour elle et pour son enfant, et son âme s'était de nouveau ouverte à l'espérance. Il lui semblait impossible qu'Urbain pût désormais lui être enlevé par une autre cause que sa propre volonté. D'ailleurs, les circonstances mêmes du crime, l'absence de toute préméditation, la situation violente où il se trouvait alors, tout contribuait à affaiblir aux yeux de Charlotte la gravité du péril qui le menaçait. M. de Ceyran lui-même s'était efforcé, dans le premier moment, de soutenir son courage, en lui énumérant avec complaisance tous les motifs qu'elle avait d'espérer qu'Urbain échapperait à une condamnation.

Charlotte, cependant, ne se laissa point bercer par une confiance stérile. En même temps qu'elle avait acquis un caractère plus fortement trempé, son dévouement était aussi devenu plus actif. Courbée autrefois sous les mépris et la trahison d'Urbain, elle se ranimait maintenant et se relevait pleine d'énergie et de volonté sous la certitude de son amour. Prête à tout pour le disputer aux chances d'un jugement criminel, elle déploya une audace, une habileté, une persévérance supérieures à tous les obstacles. Sa fortune, sa dignité personnelle, son amour-propre d'épouse, sa propre réputation, tout fut offert en sacrifice. Les sollicitations, les démarches de toute espèce, les humiliations même, rien ne lui coûta. Le

jeune de Vibrac était le seul rejeton d'une famille puissante et orgueilleuse. Charlotte eut le courage d'aller affronter le désespoir du père et d'essayer de fléchir son juste ressentiment. Irma elle-même, vaincue par les prières de Charlotte et oubliant dans cette circonstance qu'Urbain avait été la cause de la mort de son mari, vint à son tour humilier sa douleur devant celle du vieux marquis et le solliciter, par son exemple, au pardon et à l'oubli... Le cri de l'orgueil, plus encore que celui de la tendresse, étouffait la voix de l'humanité dans ce cœur ulcéré et vindicatif.

Dirigés vers un autre but, les efforts de M. de Ceyran avaient eu un meilleur succès. Un proche parent de madame de Rieux occupait à Paris un des premiers emplois de la magistrature. La marquise réclama son appui... Il promit d'employer tous les moyens en son pouvoir pour débarrasser le procès de tout ce qui pourrait porter atteinte à l'honneur ou à la vie de l'accusé, et il réussit, en effet. C'était là le point capital. Outre l'intérêt de la situation présente, il était d'une extrême importance, pour l'honneur d'Urbain et de sa famille, que sa vie antérieure ne fût point soumise à une enquête judiciaire.

Au milieu de tant de soins et d'agitations, une pensée préoccupait l'esprit de Charlotte. Elle avait espéré que l'isolement où vivait son père le tiendrait dans l'ignorance de l'événement qu'elle voulait lui cacher Une lettre d'Eugène vint tout à coup la tirer de cette erreur... Le général avait tout appris par un journal tombé, par hasard, entre ses mains. La fièvre ne l'avait pas quitté depuis ce moment. Il était au plus mal et Charlotte n'avait pas un instant à perdre si elle voulait embrasser son père encore vivant...

Placée entre deux devoirs et deux affections également chères, Charlotte hésita; mais, rassurée enfin sur les conséquences de son absence par les protestations de M. de Ceyran et par l'époque encore éloignée du jugement, elle se décida à partir après avoir recommandé sa fille aux soins affectueux d'Irma. Toutefois, elle se souvint de la promesse faite à Urbain concernant Léonie, et elle ne voulut pas s'éloigner sans lui avoir donné ce nouveau témoignage d'un dévouement absolu. Déjà, sur les instances d'Urbain, Léonie avait été instruite de la cause et des circonstances de son arrestation. Charlotte lui avait même fait parvenir des secours sous le voile de l'anonyme. Son dévouement à Urbain, dans le jugement qui se préparait, ne pouvait être mis en doute. M. de Ceyran, de son côté, avait acheté à prix d'or la discrétion de Dubosc. Madame Morel et madame d'Ortès avaient aussi été circonvenues dans le même but.

Cependant, d'après les renseignements qui lui avaient été transmis sur l'arrestation d'Urbain, et aux soins dont elle ne cessa d'être l'objet depuis ce moment, Léonie avait compris, avec l'instinct de la jalousie, qu'un rapprochement avait eu lieu entre Charlotte et son mari. Elle connaissait, d'ailleurs, trop bien le caractère des femmes, en général, et celui de Charlotte, en particulier, pour n'être pas convaincue que le malheur d'Urbain ne ferait que redoubler la tendresse de sa femme... De son côté, comment ne serait-il pas touché de tant de dévouement?... Ces secours, qu'elle n'avait pas craint de solliciter de l'intervention humiliante d'Urbain, dans un moment de détresse, et qu'elle recevait maintenant, sans les avoir réclamés, ne lui disaient-ils pas, bien mieux

que n'aurait pu le faire un oubli absolu, que son amour ne pouvait être désormais qu'une importunité ou un obstacle? La jalousie, l'inquiétude, la colère et un chagrin violent torturaient le cœur de la pauvre femme. Elle haïssait instinctivement sa rivale, mais elle ne pouvait, au fond de son cœur, refuser son estime à Charlotte. Les dons qu'elle croyait tenir de sa générosité l'humiliaient; l'attention même qu'on avait de l'instruire régulièrement de la position d'Urbain indiquait clairement qu'elle n'inspirait aucune crainte... Ainsi, un accident, un mot, un regard, une simple démonstration de Charlotte avait suffi pour effacer, aux yeux d'Urbain, tout le prix des sacrifices et du dévouement de la pauvre Léonie, pour anéantir, peut-être, jusqu'au souvenir de celle à qui il devait la vie!... La pensée de Charlotte allumait la rage dans l'âme de Léonie; elle détestait ses bienfaits; elle regardait sa pitié comme une insulte... Dans tout autre moment, elle les eût rejetés avec indignation... Mais, hélas! dans l'extrémité où elle se trouvait, la force lui manquait pour les repousser... Le dénûment, l'abandon, ces deux mauvais conseillers de l'infortune, avaient enlevé à sa volonté toute son énergie... Et puis, dans quel souvenir, dans quel acte de sa folle existence l'infortunée aurait-elle pu puiser le sentiment de la dignité et le respect d'elle-même?... Une fois dans sa vie, elle avait connu le véritable amour, l'amour qui ennoblit et qui relève ceux qui sont déchus... Cet amour était toute sa force, toute sa vertu... Près d'Urbain, elle avait trouvé de bonnes inspirations; loin de lui, elle redevenait ce qu'elle avait toujours été, une femme toute pétrie de petites passions, de vices et de vanités misérables... Com-

ment, du degré d'infortune où elle était tombée, aurait-elle pu repousser les dons qui lui étaient offerts, quelle que fût la main d'où ils sortaient?... Et puis enfin, à quel signe certain reconnaître cette main? Qui pourrait dire que c'était plutôt celle de sa rivale que celle d'Irma ou de M. de Ceyran, par exemple?... N'était-il pas même plus probable qu'Urbain aurait de préférence adressé ses confidences et ses sollicitations à toute autre personne qu'à sa femme?

Cette supposition était trop favorable au secret désir de Léonie pour qu'elle ne l'adoptât pas avec enthousiasme. Sa vertu n'était pas capable de soutenir plus longtemps une pareille discussion... Elle étendit la main vers les secours qu'on lui présentait, tout en se jurant à elle-même une haine implacable contre sa rivale...

Un jour, Léonie était tristement assise dans un coin de sa cellule... Depuis plusieurs jours, elle n'avait reçu aucune nouvelle d'Urbain, et cette ignorance ajoutait une cruelle inquiétude aux ennuis de sa captivité... Était-elle sacrifiée sans retour? ou un danger plus grand avait-il effacé le souvenir de la pauvre détenue?... Sous cette affreuse pensée, sa prison avait pris à ses yeux un aspect encore plus sombre; il lui semblait que ses murs froids et nus se resserraient chaque jour davantage autour d'elle. En voyant les barreaux de fer qui garnissaient son étroite fenêtre, elle comparait, dans son âme, sa solitude et son abandon à ces jours de folle liberté où Paris n'avait pas assez de plaisirs et de fêtes pour ranimer sa vie blasée et insouciante. De tous ces jeunes hommes empressés à lui plaire, jaloux de se montrer à ses côtés, au milieu d'un public qu'elle charmait, elle n'en avait aimé qu'un... Lui seul peut-

être se souvenait d'elle... et il était prisonnier aussi!...

— O mon Dieu! disait Léonie en se promenant à grands pas dans sa cellule, cela est donc bien vrai... Oui? moi, enfermée, prisonnière, seule, délaissée, malheureuse!... Oh! cela est impossible... Ne suis-je donc plus belle? ne suis-je plus jeune? n'y a-t-il plus de soleil dans les promenades, de jeunes hommes prodigues dans Paris? ne sait-on plus aimer? Et moi-même ne sais-je plus sourire?

Léonie, en interrogeant, comme pour se rassurer, un petit miroir grossier appendu aux murs de sa chambre, aperçut sa figure pâlie par l'ennui, ses yeux légèrement cernés et sa toilette d'une simplicité plus que négligée... Un sourire amer contracta ses lèvres... Elle passa lentement la main dans ses cheveux en désordre et se laissa retomber morne et découragée sur la chaise de bois qu'elle venait de quitter... Au dehors, la pluie tombait en fouettant contre les carreaux de la fenêtre, avec un bruit aigre... Un vent violent passait en hurlant, dans les cours désertes... Léonie frissonnait tout en écoutant, muette et consternée, les grincements du vent et de la pluie qui tourbillonnaient autour de sa cellule. Ses yeux restaient fixés, dans une immobilité stupide, sur les étroits barreaux de la fenêtre... On eût pu la croire morte ou frappée de démence, si, de temps en temps, un mouvement convulsif n'eût trahi le sentiment d'une sourde fureur ou l'impression physique du froid sur ses membres délicats...

Un bruit de pas, qui se fit entendre près de sa cellule, l'arracha tout à coup à son apparente insensibilité... Un gardien ouvrit brusquement la porte et se retira... Une femme voilée entra timidement dans la

chambre... La vue d'une femme redoubla la colère étouffée de Léonie...

— Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? demanda-t-elle en s'avançant vers l'étrangère avec un égarement qui la fit trembler. — Madame, répondit la jeune femme d'une voix douce et profondément émue, je viens parler d'Urbain avec vous... — Vous êtes donc Charlotte? s'écria Léonie en écartant brusquement le voile qui lui dérobait les traits de la jeune femme.

Charlotte, c'était elle en effet, s'assit; car elle avait peine à se soutenir... Léonie, naturellement vindicative et jalouse, ne soupçonnait pas que sa rivale eût pu venir la visiter dans sa prison, dans un autre but que celui d'insulter à son abandon et à sa misère. Mais à l'aspect de ce visage candide et de ce front pudique dont la grâce délicate portait l'empreinte visible de chagrins profonds, elle sentit, malgré elle, s'abattre sa colère. Elle comprit rapidement que la femme qui était là, devant ses yeux, était malheureuse aussi; et si cette pensée ne suffit pas pour éteindre sa haine, elle calma du moins la fureur que sa vue avait excitée dans son âme. Elle l'eût accueillie peut-être sans aigreur, si un sentiment de honte n'eût succédé à ce mouvement de pitié. La pensée de paraître ainsi pauvre, humiliée, avilie en présence de sa rivale révoltait son orgueil de femme et d'amante.

— Vous ici, madame! reprit-elle avec amertume; la femme d'Urbain dans cette maison, en tête à tête avec une femme perdue?...

Elle ajouta, en regardant Charlotte avec un reste de doute :

— Vous ne me méprisez donc pas! — Non, répondit Charlotte en levant pour la première fois sur elle

ses yeux pleins de douceur, car vous êtes malheureuse... et Urbain vous a aimée... — Il m'a aimée, dites-vous? reprit Léonie rendue subitement par ce mot à toute sa colère; il m'a aimée!... Ah! je comprends!... Je ne suis déjà plus Léonie pour lui! C'est à votre tour aujourd'hui de le captiver! Le caractère faible et changeant! L'homme incompréhensible!... Tout à moi tant qu'il est sous mes yeux! tout à vous sitôt qu'il vous voit!... Mais non, vous vous trompez... il m'aime encore... Urbain ne plus m'aimer! Pauvre folle d'avoir pu penser cela!... Vous ne savez donc pas que le lien qui nous unit est de ceux qui ne se rompent jamais... Cette prison, cette affreuse misère et cette mort anticipée, savez-vous que c'est à lui que je les dois! Savez-vous que je lui ai sauvé la vie, moi?... Mais non, vous ne savez rien... Eh bien! écoutez... Je puis bien vous dire cela à vous, la femme d'Urbain... Si avec lui et par lui seulement j'avais commis un de ces crimes où l'on joue sa tête?... — Un crime! s'écria Charlotte épouvantée, malheureuse! C'est donc vous qui l'avez jeté dans cette voie funeste! — Au moins, reprit Léonie avec un sourire forcé, le fait qui l'a conduit où il est n'a pas été inspiré par le désir de me plaire ou de venger la mort de mon frère... — O mon Dieu! murmura Charlotte... Il est donc vrai que vous avez voulu qu'il fût perdu pour moi!

Léonie poursuivit :

— Eh bien, croyez-vous maintenant qu'il m'appartienne? et pensez-vous que je puisse renoncer volontairement à un amour que j'ai acheté à ce prix-là? Non, non; si vous avez espéré me l'enlever, parce que nous sommes séparés momentanément, ne l'espérez plus

maintenant...Nous nous réunirons dès que nous serons libres, soyez-en sûre... Moi-même, aussitôt que je serai sortie d'ici, et cela ne peut tarder, j'irai solliciter pour lui... Je toucherai ses juges... Car je connais,moi, l'art de séduire et d'arracher à la passion ce que le devoir et la conscience auraient refusé... Vous rougissez... Eh! que m'importe à moi, pourvu que je réussisse à le sauver? Chacun son métier... Le vôtre est de cultiver la vertu, le mien est de vivre heureuse et aimée, à tout prix...

En parlant ainsi, Léonie semblait braver sa rivale. Sa figure, habituellement si gracieuse et si belle, était devenue hideuse de cynisme. Charlotte n'avait pu réprimer un mouvement de dégoût et d'horreur... Elle s'efforça, néanmoins, de maîtriser son émotion... Un faible rayon d'espérance venait de briller à ses yeux dans les dernières paroles de Léonie.

—Cependant, madame, reprit-elle d'une voix tremblante, si vous l'aimez aussi, vous devez désirer surtout qu'il soit heureux... Au nom de votre amour, laissez Urbain revenir enfin à une vie plus tranquille... Après cet affreux procès, ne cherchez plus à le revoir... Il ne vous oubliera pas pour cela... Il vous devait la vie,il vous devra le repos,sinon le bonheur... Il n'en est plus pour lui. Avec vous, avec moi son passé le suivra partout. Assurons, du moins, son avenir...Ne voyez-vous pas que de nouvelles émotions finiront par le tuer?... Vous lui avez enlevé jusqu'à sa raison, et il n'est plus même capable de se guider par ses propres inspirations dans un monde d'où il est sorti par des voies... violentes... Madame, par pitié pour Urbain, pour son enfant, car vous ne saviez pas peut-être que j'étais mère... Si vous eussiez su cela,

vous auriez eu sans doute pitié de moi... par pitié pour l'enfant d'Urbain, renoncez à lui... Pour prix de ce sacrifice, acceptez la moitié de ma fortune... Songez-y donc! vous êtes si belle, vous, madame!... Tant de joies, de plaisirs et de triomphes vous attendent encore, si vous voulez!... Plus de larmes, plus d'ennuis, plus de misère, plus de prison pour vous! Que parlez-vous de sortir d'ici bientôt?... Vous ne savez pas tout...De nouvelles charges se sont élevées contre vous... Eh bien, malgré cela, je puis, moi, vous arracher d'ici... Ma famille est puissante... elle agira pour vous, en reconnaissance de ce que vous aurez fait pour elle... Moi-même je vous bénirai; je prierai pour vous; car mon cœur vous a déjà pardonné... Vous m'avez enlevé l'amour de mon mari... Vous avez empoisonné mon existence... Par vous le trouble et la honte sont entrés dans ma famille. J'ai été maudite par mon père... Et pourtant, je ne vous hais pas...— Il vous a aimée, lui, répondit Léonie avec une émotion qu'elle tâchait en vain de dissimuler; il vous aime peut-être encore!... Me séparer de lui eût été cruel; mais le céder à ma rivale est au-dessus de mes forces...

A ces mots, Charlotte cacha sa figure dans ses mains... Ses sanglots soulevaient sa poitrine. Bien que confiante dans la parole qu'Urbain lui avait donnée de vivre uniquement désormais pour elle et pour son enfant, elle redoutait les séductions par lesquelles Léonie ne manquerait pas d'essayer de le lui disputer. Un instant elle avait espéré désarmer Léonie, sinon par ses prières, du moins par des offres brillantes, et surtout par l'appât d'une liberté prochaine. Mais l'accent avec lequel Léonie venait de prononcer ses der-

nières paroles ne lui permettait pas de conserver la moindre illusion à cet égard... Tout à coup elle releva la tête avec vivacité... Un dernier espoir brillait à travers ses larmes, tandis qu'un combat cruel semblait bouleverser ses traits.

— Eh bien! s'écria-t-elle, comme faisant un effort douloureux, mieux vaut encore mon malheur que le malheur où le déshonneur de mon mari!... J'aurai le courage de renoncer à lui, puisqu'il le faut... Jurez-moi, à votre tour... — Madame, répondit Léonie avec un sourire forcé, j'admire un si sublime dévouement; mais mon amour, je l'avoue, est trop profondément égoïste pour que je puisse vous offrir la réciprocité d'un pareil sacrifice...

Charlotte comprit qu'il ne lui restait plus d'espoir que dans la promesse d'Urbain... Une pâleur affreuse couvrait ses traits... Elle se leva et gagna la porte en tremblant... Malgré l'apparente cruauté de sa réponse, Léonie se sentait saisie d'une pitié involontaire... Elle s'élança, et arrêtant Charlotte au moment où elle allait franchir le seuil de la porte. et serrant avec force une de ses mains dans les siennes :

— Écoutez-moi, madame, lui dit-elle, je suis femme aussi, moi; et je vous plains tout en vous résistant... Je ne suis point ingrate envers vous, croyez-le bien... et puissé-je vous le prouver un jour!...

Charlotte s'éloigna... Léonie rentra pensive et troublée... Pour la première fois peut-être, la pitié était entrée dans son âme. Elle ne se sentait plus de haine pour sa rivale et elle l'eût même servie, en effet, si la jalousie n'eût paralysé ces favorables dispositions.

En s'esseyant à la place que Charlotte venait de quitter, elle aperçut, sur une petite table de bois de

sapin, un portefeuille qui semblait avoir été oublié par Charlotte. Léonie l'ouvrit sans hésiter. Elle ne doutait pas qu'il ne renfermât quelques lettres d'Urbain; mais à sa grande surprise, elle n'y trouva qu'un petit paquet dont l'enveloppe portait cette suscription : *A madame Léonie de Saint-Venant...* Léonie brisa le cachet et trouva en dessous... quinze billets de mille francs!...

Le premier mouvement de Léonie fut de courir après Charlotte pour les lui rendre; mais déjà il était trop tard, et Léonie put entendre la lourde porte de la rue se refermer sur la jeune femme...

— Ainsi, pensa Léonie, tandis que je ne songe dans ma prison qu'au moyen de lui ravir de nouveau son mari, l'infortunée veille sur moi comme sur une amie... Pauvre jeune femme!... Elle espère me toucher sans doute!... C'est dommage, vraiment, qu'elle soit si jolie avec son petit air de sainte!... Tel que je le connais, Urbain serait capable de l'aimer sérieusement!... Pourtant, je suis plus belle, moi! Oh! si je pouvais sortir d'ici et reprendre mon luxe et mon éclat!...

En disant cela, Léonie regardait les billets étalés devant elle... Cette vue changea peu à peu le cours de ses pensées... Elle se voyait encore brillante, parée, admirée et s'appuyant sur le bras d'Urbain qui souriait... L'image de ce bonheur la plongeait dans une rêverie extatique; mais le souvenir de Charlotte s'était entièrement effacé!...

Cependant, Charlotte était partie pour la Pommeraie, quelques instants après avoir quitté Léonie. Elle avait généreusement rempli le vœu exprimé par Urbain, tout en s'efforçant, autant qu'il était en son pouvoir, de déterminer Léonie à renoncer à lui. Bien qu'elle eût échoué dans son entreprise, les dernières

paroles de Léonie lui avaient laissé comme une vague espérance... Et puis, elle comptait un peu, pour vaincre sa rivale, sur l'effet du portefeuille oublié, à dessein, dans sa cellule... La cupidité, la coquetterie de Léonie lui étaient connues, et elle s'était flattée que ces deux passions combattraient victorieusement le souvenir d'Urbain et un amour que le caractère de Léonie devait faire considérer comme passager.

Du reste, la position d'Urbain s'était beaucoup améliorée, grâce aux efforts du magistrat chargé de diriger l'instruction; et les inquiétudes qu'on avait pu concevoir d'abord étaient en partie dissipées. Toutes les pensées et la sollicitude de Charlotte se tournaient donc en ce moment vers son père, qui se mourait sous le coup des chagrins que lui avait causés sa fille. Peut-être allait-elle recevoir à la fois sa malédiction et son dernier soupir!...Eugène ne lui avait point caché le ressentiment que son père nourrissait contre elle, et dont les expressions lui échappaient à chaque instant au milieu même des souffrances physiques; mais il espérait que la vue de Charlotte changerait ces dispositions, et rendrait du moins ses derniers instants plus calmes.

A mesure qu'elle approchait de la Pommeraie, les craintes de Charlotte augmentaient. N'osant affronter brusquement le regard courroucé de son père, elle fit prévenir Eugène de son arrivée, afin de lui demander conseil et de s'appuyer au besoin de son intervention. Eugène accourut en effet, mais ce fut pour l'engager à différer son entrevue avec son père, jusqu'à un moment plus favorable. Une légère amélioration s'était manifestée dans l'état de la maladie; mais l'irritation du cerveau était extrême et les médecins redoutaient l'effet d'une émotion trop violente.

Un peu rassurée par cette nouvelle, Charlotte se décida à attendre, dans une auberge du village, le résultat de la médiation de son frère. Chaque jour il venait lui rendre compte de la situation du malade et des dispositions de son père... Vers le soir Charlotte errait, comme une coupable, autour du château, interrogeant avec anxiété chacune des personnes qui entraient ou sortaient, tout en leur recommandant de ne rien dire devant le général qui pût lui révéler la présence de sa fille à la Pommeraie.

A défaut d'Eugène, c'était le vieux Joseph qui venait habituellement, plusieurs fois dans la journée, apporter à Charlotte le bulletin de la santé de son maître. Souvent Charlotte passait des heures entières devant la fenêtre du général, épiant un geste, un signe d'intelligence qui lui apprît si elle devait craindre ou espérer. Le reste du temps était employé à écrire à Irma ou à lire les lettres qu'elle recevait régulièrement.

Un jour Joseph accourut hors de lui.

— Venez, madame, lui dit-il, il est temps...

Et la prenant par la main, il l'entraîna dans la chambre de son père... Le général était couché dans un vaste fauteuil en face de la fenêtre ouverte... Sa noble figure, déjà couverte des teintes de la mort, s'était penchée sur sa poitrine, tandis que son front chauve et ridé recevait directement la chaleur du soleil dont les rayons d'or se jouaient à travers les fils argentés de sa chevelure soulevée par le vent... Le vieux brave avait voulu mourir au soleil... Charlotte se précipita à ses pieds en couvrant de larmes une de ses mains déjà glacées... Eugène cherchait à réchauffer l'autre entre les siennes... Le moribond souleva la tête, comme ranimé par une sensation étrange, et son

regard éteint ayant rencontré la pâle et douce figure de Charlotte, ses lèvres s'agitèrent comme s'il voulait parler, et sa main se posa doucement sur la tête de sa fille.

Son âme s'en était allée dans ce dernier effort.

X

Les regrets donnés par Charlotte à la perte de son père furent d'autant plus vifs qu'elle se regardait comme la cause des chagrins qui avaient abreuvé les derniers temps de sa vie. Elle allait même jusqu'à se reprocher de l'avoir abrégée par son abandon et par son amour pour Urbain. Le pardon de son père mourant ne suffisait pas pour rassurer son âme alarmée. Un vague pressentiment semblait lui annoncer qu'elle payerait de tout son bonheur à venir des torts qu'elle ne pouvait plus réparer.

Cependant, confiante dans les espérances où on l'avait entretenue jusque-là, elle sentit se dissiper peu à peu ces sombres pensées devant la perspective de l'acquittement d'Urbain. C'était comme l'amnistie du passé et le signal d'un avenir meilleur. Urbain allait revenir à la Pommeraie, dans cette paisible habitation où lui aussi avait vécu heureux et sans reproches. Rien ne pourrait plus les séparer. Qu'avait-elle à craindre désormais? Urbain lui-même avait pris soin de lui annoncer son arrivée prochaine. Ainsi, il oubliait, il abandonnait sans retour une rivale si dangereuse pour tous deux... La pensée, l'âme tout en-

tière d'Urbain n'appartiendrait plus qu'à Charlotte. Leur existence, si longtemps troublée et désunie, s'écoulerait désormais paisible et confondue, au milieu des objets de leur affection, dans cette charmante retraite qu'ils ne quitteraient plus. Les lettres de M. de Ceyran venaient encourager cette confiance.

Dans l'ardeur impatiente de son attente, Charlotte cherchait à tromper son ennui, en reconstruisant son avenir avec les souvenirs et les débris de son bonheur passé. Par ses soins, le château de la Pommeraie fut rajeuni et reprit un à un chacun des traits de sa physionomie effacés ou altérés par le temps. Charlotte voulait qu'il apparût aux regards d'Urbain tel qu'il était, quand tous deux l'avaient quitté pour la première fois, ou plutôt, tel qu'il avait été pendant ces cinq années de paix et de bonheur qu'elle désirait faire revivre et prolonger.

Tandis que Charlotte peuplait ainsi sa demeure de ses plus chers souvenirs, et cherchait à donner une forme au rêve de toute sa vie, Urbain succombait à une infâme trahison. Dubosc, gagné secrètement par le marquis de Vibrac, avait demandé à faire des révélations. Rétractant alors ce qu'il avait dit dans ses déclarations précédentes, il dévoila, dans les plus grands détails, tout ce qu'il savait de la vie et des antécédents d'Urbain... sa liaison avec la Saint-Venant, les escroqueries qu'il avait commises au jeu, en plusieurs occasions, et, en dernier lieu, l'existence de la fausse lettre de change fabriquée en participation avec Minard... Il dit le nom du financier de Londres dont on avait imité la signature, et celui du banquier de Paris sur qui la lettre avait été tirée...

Bien qu'étrangères à l'accusation, ces déclarations

circonstanciées, précises et restées sans réponse, produisirent une fatale impression sur l'esprit des juges, en présentant Urbain sous un jour nouveau. Au lieu du verdict d'acquittement généralement attendu, la cour rendit un arrêt qui le condamnait à cinq ans de reclusion...

Urbain avait toujours caché, avec le plus grand soin, à M. de Ceyran et à toute sa famille l'existence de la fatale lettre de change fabriquée, quelques jours avant son mariage, afin d'échapper aux menaces de Vibrac et de dégager la parure de Charlotte des mains de Léonie. La condamnation prononcée contre lui, à la suite de l'affreuse révélation de Dubosc, n'était rien en comparaison des conséquences ultérieures que devait entraîner cette révélation. Placé maintenant sous le coup d'une accusation nouvelle, un châtiment inévitable et plus terrible encore l'attendait. Déjà son complice était au pouvoir de la justice, et lui-même comparaîtrait bientôt devant elle pour s'entendre convaincre de vol et de faux!... Ainsi, toutes les issues étaient à jamais fermées devant lui, et, de toutes parts, le déshonneur l'étreignait dans un cercle fatal...

La pensée que Charlotte qui, à cette heure, attendait son retour, apprendrait, avec sa condamnation, la lâche trahison dont il s'était rendu coupable envers elle, et le mensonge dont il s'était servi pour lui arracher sa parure et la donner à sa rivale, le faisait frémir de honte et d'épouvante. Charlotte avait pu pardonner à Urbain égaré et repentant; mais Urbain faussaire et voleur ne devait lui inspirer qu'horreur et dégoût... C'était là le plus cruel châtiment qu'il eût jamais redouté.

La nouvelle de la mort du général, tombée au milieu d'un désespoir sans bornes, acheva de briser ses forces... Maintenant il pouvait défier le malheur. Après avoir bu l'infamie jusqu'à la dernière goutte, il ne lui manquait plus que ce nouveau crime à se reprocher... Assurée, désormais, du mépris de Charlotte, il ne lui restait qu'à être maudit par elle... Maintenant, tout était fini entre le monde et lui, et il ne formait plus qu'un vœu, celui de se dérober pour toujours, aux regards de sa famille, en restant, pour ainsi dire, enseveli dans l'ombre de sa prison.

Le cœur avait failli à M. de Ceyran, ainsi qu'à Irma, au moment d'instruire Charlotte du dénoûment aussi terrible qu'inattendu survenu au procès d'Urbain. Plus le temps avançait plus le courage lui manquait pour un pareil aveu. Dans cette perplexité ils résolurent de gagner du temps et de préparer Charlotte, par des lettres successives, au malheur qu'ils voulaient lui annoncer.

En attendant, M. de Ceyran s'était efforcé de rendre à Urbain le dernier service qui fût en son pouvoir, celui d'adoucir sa captivité. Dans cette vue, il avait obtenu qu'il serait envoyé dans les prisons de Rouen, pour y subir la réclusion prononcée contre lui. Là, du moins, il recevrait plus fréquemment les consolations et les secours de sa femme et de sa famille.

Du reste, quoiqu'il eût obtenu la permission de pénétrer jusqu'à lui aussi souvent qu'il le désirerait, le comte ne la'vait vu qu'une fois depuis sa condamnation. L'esprit d'Urbain s'était aigri sous le malheur qui venait de le frapper, et il avait obstinément refusé de recevoir personne. Le sombre désespoir, auquel on avait vainement tenté de l'arracher, avait inspiré

de justes craintes sur ses intentions, et il était devenu, dans sa prison, l'objet d'une surveillance continuelle. On eût dit qu'il se regardait comme déjà retranché du monde, et qu'il voulait se préparer, par une mort anticipée, à l'oubli qui devait bientôt le dévorer et qu'il invoquait comme un bienfait!...

Dans son accablement, il s'efforçait de repousser l'image de Charlotte, qui obsédait, comme un remords, son imagination et son cœur. Il oubliait jusqu'à Léonie elle-même, qui, sortie récement de Saint-Lazare, se livrait vainement à toutes sortes d'intrigues et de démarches pour arriver jusqu'à lui. M. de Ceyran, redoutant, dans un pareil moment, l'ascendant de cette femme sur l'esprit d'Urbain, avait pris les mesures nécessaires pour empêcher toute communication entre eux.

Cependant le transfèrement d'Urbain, dont l'époque n'avait point été indiquée, se fit bientôt, sans que M. de Ceyran en fût informé. Urbain lui-même ne fut averti que quelques instants avant son départ... C'était un matin. L'air était frais et la journée promettait d'être belle... Le mouvement renaissait dans les rues étroites et populeuses qui avoisinent la prison. Attirés par la vue d'une voiture cellulaire arrêtée devant la porte, des groupes de curieux s'étaient formés à quelque distance, contenus à peine par la présence de deux gendarmes à cheval qui devaient escorter la voiture. Malgré l'heure matinale, une jeune femme, dont la mise élégante avait le privilége de partager, avec le triste équipage qui stationnait à la porte de la prison, l'attention et les observations de la foule, se tenait debout sur une borne adossée au mur d'une maison voisine. Ainsi placée, cette femme de-

vait nécessairement être aperçue d'Urbain au moment où il monterait en voiture, et c'était là, en effet, l'intention qui semblait l'avoir déterminée à choisir, au milieu de cette multitude grossière, l'endroit le plus apparent. Son teint pâle et la vive anxiété qui se peignait dans ses yeux témoignaient d'ailleurs de l'intérêt qu'elle prenait au spectacle qui se préparait.

C'était Léonie.

— Tiens, dit une marchande des quatre saisons, en apercevant la jeune femme, v'là la petite dame de tous les matins, qu'est aussi à son poste... Il paraîtrait pour lors que c'est justement pour voir la chose du départ, que la petite rôde ici autour depuis plus de quinze jours. En v'là une de curiosité de femme, qui ne craint pas de se mouiller les pieds!... — Imbécile! interrompit une grosse femme aux joues fortement colorées. Vois-tu pas qu'y retourne du cœur dans tout ça, et que c'te volatile aura eu des accointances avec l'oiseau qui va monter dans c'te cage ambulante?...—Un *escarpe* *, ou un *grinche* *, fit un gamin d'un air indifférent. — Tiens! reprit la première femme qui avait porté la parole, comme elle nous regarde avec des yeux de chatte en colère, c'te jeunesse infortunée!... Dirait-on pas qu'elle a peur qu'on lui mange son galant!... — N'ayez pas peur, la petite, cria la grosse femme aux joues enluminées, je sommes pas si féroce. Je consommons pas de cette viande-là... C'est bon pour le gouvernement et son ami Charlot *...

Un éclat de rire général, en signe d'approbation, accueillit ces dernières paroles.

* Assassin.
* Voleur.
* Le bourreau.

— Si on faisait parler cette pauvre belle, reprit la marchande des quatre saisons. Elle m'a bien l'air d'en savoir plus que nous sur le compte du particulier qu'on va emmener... C'est p't-être un conspirateur, un grand criminel, un prince, un ministre... qui sait? Aujourd'hui on ne sait plus ni qui va, ni qui vient avec leurs inventions de voitures fermées comme une boîte à secret. J'ai envie de faire une émeute, dit un gamin.
— Tais-toi, marmot! Les pavés sont trop lourds pour toi... Après tout, c'est un condamné... Chacun pour soi.

En ce moment, la porte de la prison s'ouvrit. La voiture entra escortée des deux gendarmes et ressortit presque au même instant. La foule s'écarta devant elle, en poussant des cris sur son passage et cherchant à apercevoir, à travers l'étroit grillage pratiqué aux deux côtés de la voiture, la figure de l'infortuné qui y était renfermé.

A l'instant où le fatal équipage passait près de la borne où elle se tenait debout, Léonie, emportée par son désespoir et n'apercevant pas Urbain à travers le grillage, bondit comme une lionne vers la voiture qui l'emportait... Mais la multitude compacte arrêta son élan, et l'un des gendarmes la repoussa rudement parmi la foule.

— Urbain! cria Léonie d'une voix étouffée. Mais sa voix se perdit dans la clameur générale...

Urbain n'avait rien entendu... Retiré au fond de la voiture, il écoutait, dans une attention stupide, les cris confus de la populace et le fracas retentissant des chevaux sur le pavé des rues. Ce bruit assourdissant ébranlait son cerveau et lui enlevait la faculté de réfléchir...

Sortie de la ville, la voiture roula plus doucement. Urbain commença à se recueillir. Pour la première fois, son attention se porta sur ses deux compagnons de route, ou plutôt ses deux gardiens qui chevauchaient à ses côtés au milieu de la poussière du chemin. L'un d'eux s'approcha... C'était un homme à l'encolure épaisse, à la figure calme et plate, où l'on n'aurait pu dire ce qui dominait, la stupidité ou la ruse. Serrant sa monture le plus près de la voiture qu'il lui fut possible, et poussé évidemment par le désir d'entrer en conversation avec celui qu'il regardait comme un prisonnier de distinction, il prit un air souriant en regardant Urbain et lui dit :

— Vous devez, tout de même, un fameux remercîment au fourrier qui vous a changé votre billet de logement.

Il ajouta, voyant qu'Urbain le regardait avec surprise :

— Savez-vous que la maison de Rouen est une des mieux tenues du royame? Apparemment, vous êtes du pays, pour avoir sollicité ce changement?

Urbain fit un signe de tête affirmatif.

— En ce cas, je vous en fais mon compliment... Vous serez là en famille, et pour peu que vos parents soient des particuliers aisés, vous deviendrez le Benjamin du brave père Simonneau et l'enfant gâté de toute la maison.

Urbain ne répondit pas et s'enfonça dans un coin de la voiture, afin d'éviter un plus long interrogatoire.

Vers le milieu de la journée, celui des deux gendarmes qui ne lui avait point encore adressé la parole s'approcha à son tour :

— Allons, mon brave, lui dit-il en manière de con-

solation, il ne faut pas se laisser abattre... A votre âge, cinq ans sont bientôt passés... Cela vous servira de leçon, et je suis bien sûr qu'une fois sorti de dessous les verrous, vous ne ferez plus de ces bêtises, comme celle qui vous a fait condamner... Que diable, aussi! Quand on a sur la conscience des peccadilles qui peuvent vous mener aux galères, on ne va pas se jeter, en étourdi, dans une affaire qui doit s'expliquer en cour d'assises! Autant vaudrait se précipiter, pieds et poings liés, dans la gueule du loup. — C'est égal, ajouta-t-il, comme par réflexion, vous l'auriez encore échappée, pour cette fois, sans cet enragé témoin qui s'est ravisé tout à coup et vous a débité, devant vos juges, cette drôle de kyrielle de friponneries, au risque de se compromettre lui-même... Mais le plus rude coup pour vous, mon vieux, c'a été l'histoire de ce diable de griffonnage avec votre ami Minard... Cela a fait faire à votre avocat, qui est un fin renard, une vilaine grimace. Moi qui connais, de longue date, cette figure et cette grimace-là, je me suis dit tout de suite, en vous regardant : Voilà un particulier qui a compté sans ses juges, s'il s'est flatté d'aller coucher ce soir avec sa femme!...

Cette grossière saillie fut accompagnée d'un rire qui voulait être malin... Urbain souffrait tous les supplices à la fois. De cruels souvenirs l'assaillaient à chaque parole qui lui était adressée, et les insultantes plaisanteries auxquelles il était en butte lui faisaient éprouver les tortures des criminels exposés au carcan... A mesure qu'il approchait du terme de son voyage, l'apparente insensibilité qu'il avait montrée jusqu'alors l'abandonnait. Une émotion profonde s'emparait de lui par degrés... Sa poitrine se gon-

flait... son front se mouillait d'une sueur froide... son cœur semblait près de se briser...

Et pourtant, il eût voulu prolonger ce supplice et ralentir la rapidité de la voiture qui l'emportait... Car le château de la Pommeraie venait de lui apparaître derrière le rideau de peupliers qui bordent la Seine...

Arrivé à la hauteur du moulin situé à peu de distance du château, Urbain pria ses gardiens de permettre que la voiture quittât un instant la grande route, pour suivre le chemin creux et ombragé qui longe le bord opposé du fleuve. Cette demande dont les deux gendarmes ignoraient le véritable motif, fut accordée d'autant plus volontiers qu'elle avait pour résultat d'abréger la route qui restait à faire. Quand la voiture eut dépassé le moulin, après avoir traversé le pont jeté sur la rivière, en cet endroit, Urbain appela celui des deux gendarmes qui paraissait commander à l'autre, et lui ayant glissé dans la main, à travers le grillage, une pièce d'or, la seule qu'il possédât, et sa dernière ressource, il sollicita et obtint la faveur de descendre de voiture et de cheminer entre ses gardiens, jusqu'à ce qu'on eût regagné la grande route, un peu plus loin.

On était au mois de mai; la journée touchait à sa fin. Le soleil était encore brûlant, mais un vent léger courait doucement au sommet de la double haie qui borde le chemin, en secouant sur son passage les senteurs embaumées des aubépines. Au bruit de la lourde voiture qui roulait, en gémissant, sur un lit de sable et de cailloux, des milliers de roitelets avançaient curieusement la tête hors de leur cachette fleurie, et s'enfuyaient épouvantés jusque sous les pieds des chevaux. De chaque côté du chemin les blés verts

oscillaient sous le vent du soir, et les folles avoines, élevant au-dessus de la haie les longues barbes de leurs épis, babillaient dans les sillons. Çà et là, dans la campagne déserte, des groupes de pommiers en fleurs dressaient leurs têtes neigeuses au-dessus du vaste tapis bariolé de jaune et de vert étalé à leurs pieds. Aucun bruit ne s'entendait au loin, hormis le tac-tac du moulin, dont, en se retournant, Urbain aperçut à quelque distance le toit rougeâtre, étincelant, à un angle du chemin, sous les rayons du soleil, du milieu du frais bassin où il était enfoncé...

Urbain marchait lentement entre ses deux gardiens. Sa tête penchée sur sa poitrine empêchait de voir la pâleur et l'altération de ses traits... Par surcroît de précaution, depuis qu'il était descendu de voiture, ses mains avait été liées derrière son dos... La poussière soulevée par les pieds des chevaux couvrait ses habits, et de larges gouttes de sueur descendaient le long de ses joues. De temps en temps il jetait un regard furtif autour de lui et un sourire stupide effleurait ses lèvres. A chaque pas, des souvenirs confus semblaient passer devant ses yeux avec les objets qui les faisaient renaître. Que de fois il avait traversé seul et pensif les étroits sentiers qui circulent à demi cachés sous la mouvante surface de ces vastes champs dont les hauts épis caressaient son front! Que de fois il s'était assis en rêvant à l'ombre de cette haie, regardant étinceler à ses pieds les rayons du soleil sur les petits cailloux blancs qui jonchent le chemin! Alors, le murmure de ces peupliers berçait doucement son âme, et la brise qui passait entre leurs branches soufflait, comme aujourd'hui, autour de sa tête en se jouant dans ses cheveux... Chaque endroit qu'il aper-

cevait, en passant, avait eu une pensée ou un soupir de son âme, et semblait en ce moment lui en renvoyer un écho... Urbain était ivre... Il lui semblait que sa raison se troublait et qu'il était le jouet d'une sorte de mirage de son imagination qui faisait apparaître confusément devant ses yeux les images des objets et des êtres qu'il avait aimés.

Tout à coup il aperçut, à un détour du chemin, la petite porte placée à l'un des côtés de la grille du château... A cette vue, Urbain tressaillit... Il y avait six ans qu'à cette même époque de l année, vers cette même heure du jour, le jeune précepteur des enfants de M. Dumesnil était sorti par cette porte, en compagnie du général et de sa fille, précédé de Ludovic et d'Eugène... Il croyait voir encore la démarche grave et la figure vénérable du général, la beauté suave et les grâces naissantes de Charlotte... Puis, il entendait les cris joyeux de ses frères qui se poursuivaient, en jouant, à travers les sinuosités du chemin... Aujourd'hui, le général était mort, déshonoré par lui; Ludovic avait payé de sa vie les torts du mari de sa sœur; Charlotte elle-même, cette jeune et charmante fille qui l'avait aimé, la seule qui pût l'aimer encore, après tant de hontes et de misères, elle était là, près de lui, avec son enfant... Elle l'attendait, confiante, le sourire et le pardon sur les lèvres. Deux pas les séparaient à peine... Peut-être il allait l'apercevoir, sans être même reconnu par elle...

A cette pensée, Urbain crut que sa poitrine gonflée par la rage allait éclater... Le sang bouillonnait dans son cerveau... Tout son corps tremblait... Une pensée infernale traversa son esprit. Il se sentit tout à coup saisi d'un irrésistible désir de se briser la tête à l'angle de

ce mur, afin de mourir aux lieux qu'il n'aurait jamais dû quitter.

— Eh bien, mon brave, dit un des gendarmes arrêtant son cheval, êtes-vous déjà fatigué de marcher, que vous restez là immobile, comme si vos pieds, qui sont libres cependant, autant que ceux d'un honnête homme, avaient à traîner un boulet de quarante-huit?

A ces mots, Urbain frémit, comme s'il eût senti la main du bourreau se poser sur lui... Les muscles de son visage se crispèrent. Tout son corps se roidit par une brusque contraction... Reculant d'un pas et passant rapidement entre le cavalier et le mur du château, il s'élança d'un bond contre l'angle aigu formé par la pierre qui servait d'encadrement à la petite porte... et retomba en arrière, la tête fracassée.

L'action avait été si rapide, que le gendarme le plus rapproché du mur ne comprit ce qui venait d'arriver qu'au moment où le corps d'Urbain, renvoyé par la violence du choc, tombait entre les jambes de son cheval.

Le malheureux Urbain, la tête horriblement mutilée, le visage couvert de sang, donnait à peine quelques signes de vie... Les habitants du château, attirés vers la grille par le piétinement des chevaux et la vue inusitée de l'uniforme des gendarmes, étaient accourus aux cris poussés par ces derniers... Urbain, relevé promptement et porté sur le gazon, au pied de la haie se mourrait dans une souffrance cruelle, au milieu des soins qu'on s'empressait de lui prodiguer... Ses yeux éteints, errants autour de lui, rencontrèrent tout à coup, comme ces images fugitives qu'on voit passer quelquefois dans les rêves, une figure pâle et couverte du voile de ses cheveux en désordre, qui se penchait

sur lui dans une inexprimable angoisse...Urbain ferma les yeux, afin d'emporter dans son âme le souvenir de la blanche vision... Ses lèvres s'entr'ouvrirent, comme s'il voulait parler; mais il n'en sortit qu'un murmure inintelligible...

Il était mort!...

On trouva sur sa poitrine une petite branche desséchée et teinte de sang... C'était la branche de jasmin qui lui avait été donnée autrefois par Charlotte.

IX

Quinze ans s'étaient écoulés depuis la fin déplorable d'Urbain, lorsqu'un jour une berline de voyage, attelée de quatre chevaux, sortit de l'hôtel de Ceyran. Cinq personnes s'y trouvaient réunies. Trois dames occupaient le fond : c'étaient Irma et Charlotte avec sa fille. M. de Ceyran et le jeune marquis de Rieux étaient assis en face. Irma, restée veuve, malgré de nombreuses sollicitations qui pouvaient s'adresser aussi bien à sa figure qu'à sa fortune, avait recouvré enfin, presque entièrement, l'enjouement de son caractère et les saillies de son esprit. Charlotte portait sur son visage toujours calme et doux, mais déjà fatigué et flétri, l'empreinte visible d'une de ces douleurs silencieuses que rien ne peut étouffer. Claire avait dix-sept ans; ses traits réguliers et purs avaient cette expression sévère et modeste en même temps, qui était le caractère de la physionomie d'Urbain; ses yeux noirs étaient voilés

de longs cils qui en dissimulaient mal les ardeurs secrètes. Son front haut et légèrement arrondi peignait l'intelligence et la rêverie, et il y avait dans toute sa personne je ne sais quelle sensibilité chaste et contenue qui attirait et imposait tout à la fois. Charlotte avait facilement deviné l'âme d'Urbain dans le regard et jusque dans le son de la voix de sa fille, et sa prévoyance maternelle s'était appliquée à mettre dans son cœur et dans son esprit encore enfants la sérénité, la résignation, tous les sentiments recueillis et toutes les passions douces qui formaient le fond de son propre caractère.

Irma et M. de Ceyran vivaient, depuis longtemps, en communauté avec Charlotte. Eugène, devenu un magistrat distingué, et fidèle à ses goûts d'étude et de retraite, passait tout le temps qu'il pouvait derober à ses fonctions au château de la Pomméraie où sa sœur se rendait, en ce moment, avec toute sa famille. Joseph avait survécu peu de temps au général. Madame de Rieux était morte honorée et irréprochable aux yeux du monde. Le jeune marquis, son fils, qui, assis à cette heure en face de Claire attachait sur elle un regard qui la faisait rougir souvent, était un joli garçon de vingt-cinq ans environ qui venait d'offrir tout récemment à la fille d'Urbain une fortune considérable et un nom illustre.

Au moment où la berline, lancée rapidement, tournait l'angle d'une rue étroite, un cercle nombreux d'enfants et de gens du peuple s'était formé autour d'une femme couverte d'habits sales et déchirés, et qui paraissait ivre. Les propos, les gestes grotesques et, pardessus tout, les prétentions à l'élégance et les allures ridiculement coquettes de la mendiante exci-

taient au plus haut point l'hilarité et les sarcasmes grossiers des spectateurs.

— Ah! c'est la marquise! fit un petit garçon en l'apercevant de loin et accourant aussitôt grossir le nombre des curieux. — Oh! eh! la marquise! s'écria un de ceux qui se trouvaient le plus rapprochés d'elle, tiens, voilà de l'eau pour mettre dans ton vin!...

En disant cela, il puisa dans ses deux mains, réunies en forme de tasse, de l'eau noir du ruisseau qu'il lança au visage de la mendiante, aux bruyants applaudissements de la multitude.

— Celle-ci, tout en essuyant du revers de sa main les taches de boue qui marquaient son front, dérangea la coiffe sale et fripée posée sur sa tête avec une certaine coquetterie... Ses cheveux tombèrent en désordre sur ses épaules. Quoique semée çà et là de quelques filets d'argent, c'était une riche chevelure noire, longue, soyeuse et touffue. Celle qui la portait n'avait pas plus de quarante-cinq ans, et il était facile de reconnaître sur sa figure, à travers les stigmates laissés par la misère et par de fréquents excès, les vestiges d'une beauté remarquable.

Cependant, la pauvre femme rendue furieuse par les huées de la multitude, après avoir promené autour d'elle des yeux égarés, s'était élancée à la poursuite de son agresseur...

En ce moment la berline arrivait avec rapidité sur le rassemblement, tandis qu'une élégante calèche débouchait par le côté opposé... Les deux voitures se rencontrèrent et se heurtèrent légèrement en passant. La foule effrayée se dispersa... Mais la mendiante, étourdie par le bruit et prise entre les deux voitures, tomba sous les roues de la berline...

Aux cris poussés par la multitude, M. de Ceyran et le jeune marquis de Rieux s'étaient hâtés de descendre pour porter secours à la pauvre mendiante... Mais déjà il était trop tard. Quand on la releva, elle n'existait plus... Les roues lui avaient brisé la poitrine...

La calèche s'était arrêtée.

— Ah ! fit une dame sur le retour de l'âge, avançant nonchalamment la tête hors de la portière, c'est cette pauvre Saint-Venant qui vient d'être écrasée...

— Cela ne pouvait pas finir autrement, répliqua tranquillement madame Morel... — Voilà pourtant, ajouta madame d'Ortès en manière de réflexion philosophique, où une passion mal placée peut conduire une jolie femme... Il est vraiment heureux pour vous, ma chère, que la succession du vieux Moranges m'ait mise, depuis longtemps, à l'abri du danger des passions, en me permettant de vous garder près de moi en qualité de femme de charge.

FIN.

